UNIVERSITE LUMIERE LYON 2

INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

ECOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'EDUCATION PSYCHOLOGIE INFORMATION ET COMMUNICATION

DEPARTEMENT DE PSYCHOPATHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE CLINIQUES

THESE

En vue de l'obtention du grade de Docteur en Psychologie

Présentée et soutenue publiquement par

Gildas BIKA

LES LOGIQUES DE SURVIE DES REFUGIES DE GUERRE CLINIQUE DE LA RECONSTRUCTION POST-TRAUMATIQUE DANS UN PAYS D'ASILE

Contributions des méthodes projectives (Rorschach et TAT)

Sous la direction de
Monsieur le Professeur **Pascal ROMAN**

MEMBRES DU JURY

Pascal ROMAN, Professeur, Directeur de thèse, Université Lumière Lyon 2, et Université de Lausanne.

Bernard DUEZ, Professeur émérite, Président du jury, Université Lumière Lyon 2.

Alex LEFEBVRE, Professeur, Université Libre de Bruxelles.

Claude DE TYCHEY, Professeur, Université Nancy 2.

Tome 1

Lyon, le 4 juillet 2011

UNIVERSITE LUMIERE LYON 2

INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

ECOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'EDUCATION PSYCHOLOGIE INFORMATION ET COMMUNICATION

DEPARTEMENT DE PSYCHOPATHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE CLINIQUES

THESE

En vue de l'obtention du grade de Docteur en Psychologie

Présentée et soutenue publiquement par

Gildas BIKA

LES LOGIQUES DE SURVIE DES REFUGIES DE GUERRE CLINIQUE DE LA RECONSTRUCTION POST-TRAUMATIQUE DANS UN PAYS D'ASILE

Contributions des méthodes projectives (Rorschach et TAT)

Sous la direction de
Monsieur le Professeur **Pascal ROMAN**

MEMBRES DU JURY

Pascal ROMAN, Professeur, Directeur de thèse, Université Lumière Lyon 2, et Université de Lausanne.

Bernard DUEZ, Professeur émérite, Président du jury, Université Lumière Lyon 2.

Alex LEFEBVRE, Professeur, Université Libre de Bruxelles.

Claude DE TYCHEY, Professeur, Université Nancy 2.

Tome 1

Lyon, le 4 juillet 2011

DEDICACES

A mon père, Joseph MISSIENGOU-BIKA. Que ce travail honore sa mémoire.

A Noémie, pour m'avoir accompagné pendant le long processus d'élaboration de ce travail.

A mon fils, Ted-Olsen MISSIENGOU-BIKA, toi dont la séparation a toujours constitué une source de motivation.

A mes Mères, Marie-Claire Mboumba-Nzatsi, Albertine Maganga-Bourobou, Annick Ndombi-Mabicka, et mes frères et sœurs : Aymard, Yonnel, Sonny-Lewis, Sylvain, Alméria, Urline, Steeve, Cérine, Anna-Christelle et Oswald.

REMERCIEMENTS

Pour avoir accepté de diriger mes travaux de recherche, mes sincères remerciements s'adressent à Monsieur le professeur Pascal Roman. Merci d'avoir accepté de m'accompagner dans cette aventure. Merci de votre écoute, votre soutien, votre rigueur épistémologique et méthodologique, votre fonction motrice et votre patience.

Mes remerciements s'adressent également à :

Messieurs les professeurs :

- Bernard Duez, pour vos éclairages théoriques pendant la réalisation de ce travail, et d'avoir accepté de présider ce jury.
- Alex Lefebvre,
- Claude De Tychey,

Pour avoir accepté de participer à l'évaluation de ce travail. Je suis très honoré de votre présence dans ce jury.

Aux membres des équipes de recherche Corps et Psychopathologie, Groupe de Recherche en Psychologie Clinique et Projective, Groupe d'Intervision Projective. Merci de m'avoir offert des cadres d'élaboration de ma clinique.

Daniel Dérivois, Lisbeth Brolles, Jacques-Alain Bitsi, Théodore Onguéné-Ndongo et André-Marie Mbadinga-Mbadinga pour nos échanges et votre étayage multiforme pendant la réalisation de ce travail.

Aux Enseignants du département de psychologie de l'Université Omar Bongo, en particulier Samuel Mbadinga, Georgette Ngabolo, Onanga-Opapé, Michel Mboussou et Joseph Bissiemou-Bi-Kondou pour avoir contribué à ma formation.

Alain Okala, Hervé Essono-Mezui, Nicaise Ondo-Nguéma, Simplice-Vianney Mouanga, Mirthy-Exare Mboumba-Ngoma, Marcelle-Emma Massavala, Ghislain et Dorothée Moundounga pour m'avoir permis de maintenir le lien avec la communauté gabonaise de Lyon et de Genève.

Aux Responsables du Groupe de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Cliniques, pour m'avoir permis d'exercer les fonctions d'Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche, puis de chargé de cours à l'Institut de Psychologie.

Aux membres des comités de lecture et de rédaction de la Revue Camerounaise de Psychologie Clinique.

Aux différentes équipes du Service Social des O.N.G. Handicap International, I.A.S., Aliséi ; aux responsables administratifs du Haut Commissariat des Nations Unies aux Réfugiés au Gabon, pour m'avoir permis de m'initier à la pratique de la psychologie clinique, et de rencontrer les réfugiés de guerre du Congo-Brazzaville, sans lesquels ce travail n'aurait pas été possible.

De nombreux auteurs, dont les principaux sont cités dans le corps de ce travail, ont contribué à éclairer ma pensée. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE 11

1. DONNEES HISTORIQUES ET CONTEXTE GENERAL DE LA RECHERCHE 11

2. OBJECTIF PRINCIPAL 13

3. PROBLEMATIQUE 14

4. HYPOTHESES GENERALES 14

5. HYPOTHESES SPECIFIQUES 14

6. TROIS AXES DE RECHERCHE (AU RORSCHACH ET AU TAT) 15

7. SUJETS ETUDIES ET DISPOSITIF DE RECHERCHE 15

PREMIERE PARTIE : APPROCHE THEORIQUE DU TRAUMATISME 17

CHAPITRE 1 : DEFINITIONS DES NOTIONS ET CONCEPTS 18

1.1. LES NOTIONS DE REFUGIES, DE PERSONNES DEPLACEES, EXILEES, IMMIGREES, DEMANDEURS D'ASILE : UN ENSEMBLE DE CATEGORISATIONS . 18

1.1.1. Les réfugiés 18

1.1.2. Les personnes déplacées 19

1.1.3. Les personnes exilées/immigrées et les demandeurs d'asile 19

1.1.4. Les réfugiés « prima faciæ » et les réfugiés reconnus 19

1.1.5. Au-delà des catégorisations et des clivages : de l'exil physique et géographique à l'exil psychique 20

1.2. LE TRAUMATISME ET LES QUALIFICATIFS ASSOCIES : UNE NECESSITE DE CLARIFICATION 21

1.2.1. De l'origine du traumatisme/trauma 22

1.2.2. Le traumatisme 23

1.2.3. Le trauma 24

1.2.4. Le traumatique 24

1.2.5. Le trouble de stress post-traumatique (T.S.P.T.) / état de stress post-traumatique (E.S.P.T.) 26

1.2.6. La névrose traumatique 28

CHAPITRE 2 : LES MODELES DU TRAUMATISME 31

2.1. LES THEORIES CLASSIQUES 31

2.1.1. Les théories freudiennes : le traumatisme, un concept central dans l'œuvre freudienne 31

2.1.1.1. La théorie de la séduction 31
2.1.1.3. Le conflit entre l'ancien et le nouveau Moi du guerrier et la fixation à l'événement traumatique 32
2.1.1.2. Le modèle économique ou l'effraction du pare-excitation et la théorie de l'angoisse 34
2.1.1.2. Le traumatisme, les atteintes précoces du Moi et ses effets positifs ou négatifs 34

2.1.2. Les théories de S. Ferenczi 35

2.1.2.1. La réalité du traumatisme 35
2.1.2.2. Le narcissisme 36

2.2.1 Le modèle de Donald Wood Winnicott 37

2.2.2. Les modèles de C. Janin : le collapsus de la topique interne, le noyau chaud et le noyau froid 38

2.2.2.1. Le collapsus de la topique interne 38
2.2.2.2 Le noyau chaud, le noyau froid et le traumatisme paradoxal 40

2.2.3. Le modèle de René Roussillon 42

2.2.4. Le « Roman migratoire » et les théorisations de Bernard Duez 44

2.2.5. Apports de l'approche phénoménologique 46

2.2.6. Les traumatismes de guerres civils 47

2.2.4.1. Traumatismes de guerre et castration 57
2.2.4.2. Traumatismes de guerre et perte 58
2.2.4.3. Traumatismes de guerre et logiques de l'abandon 59
2.2.4.4. Traumatismes de guerre et culpabilité 59
2.2.4.5. Traumatismes de guerre, agressivité, destructivité 61
2.2.4.6. Traumatismes de guerre et victimisation 62
2.2.4.7. Exil et blessures narcissiques 62
2.2.4.8. Traumatismes et fonction contenante 63

DEUXIEME PARTIE : DISPOSITIF METHODOLOGIQUE, ETUDE DE CAS ET PRESENTATION DES RESULTATS 65

CHAPITRE 3 : LE DISPOSITIF METHODOLOGIQUE : DESCRIPTION, ANALYSE ET HYPOTHESES 66

3.1. LES CADRES DE RECUEIL DE DONNEES 66

3.1.1. Description des cadres : entre instabilité et stabilité 66

3.1.2. La place du « psy » : une nécessité de réaménagement 66

3.1.3. Aspects analytiques : des figures parentales aux attaques symboliques et symboligènes 67

3.2. DISPOSITIFS DE RECUEIL ET D'ANALYSE DES DONNEES : L'OBSERVATION CLINIQUE, LE RORSCHACH, LE TAT ET LES DIFFERENTS CADRES 68

3.2.1. De l'observation clinique à l'élaboration d'un guide d'entretien 68

3.2.2. Le guide d'entretien 70

3.2.3. Le dispositif projectif : le Rorschach et le TAT comme « dispositifs à symboliser » 71

3.2.4. Les cadres d'analyse et de traitement des données 75

3.2.5. Les sujets étudiés : des sujets « violents » et pacifiques, victimes d'événements potentiellement traumatisants 76

3.2.6 Tableau synthétique des aspects cliniques 78

3.3. LE TRAUMATISME DE GUERRE À TRAVERS LE RORSCHACH ET LE TAT : UNE RARETÉ DE TRAVAUX 82

3.3.1. L'expression projective du traumatique à travers les Rorschach d'enfants victimes de la Shoah 82

3.3.2. Indices Rorschach des traumatisés crâniens 86

3.4. L'EXPRESSION PROJECIVE DE LA VIOLENCE AGIE ET/OU SUBIE : REVUE DE TRAVAUX, RECHERCHE D'INDICES ET DES HYPOTHESES METHODOLOGIQUES 89

3.4.1. Esquisse de quelques indices classiques de l'agressivité au Rorschach et au TAT 89

3.4.2. Le Moi-peau et ses différentes configurations 90

3.4.3. Clinique des adolescents auteurs/victimes 92

3.4.3.1. Vers des indices des sujets auteurs de viols ou d'agressions sexuelles .. 92

3.4.3.2. Vers des indices de sujets victimes d'agressions sexuelles ou de viols .. 94

3.5. CLINIQUES ET INDICES DE L'AGRESSIVITE MEURTRIERE AU RORSCHACH 96

3.6. RAPPELS DES HYPOTHESES GENERALES, DES AXES DE RECHERCHES ET EMISSION DES HYPOTHESES METHODOLOGIQUES 99

3.6.1. Rappel des hypothèses générales 99

3.6.1.1. Hypothèse 1 99

3.6.1.2. Hypothèse 2 99

3.6.1.3. Hypothèse 3 99

3.6.1.4. Hypothèse 4..... 100

3.6.2. Analyse des trois axes de recherche 100

3.6.2.1. L'axe 1 : le traumatique..... 100
3.6.2.2. L'axe 2 : la dynamique pulsionnelle et la gestion de la pulsionnalité 100
3.6.2.3. L'axe 3 : le trauma, le sujet, ses mécanismes de défense et ses relations intersubjectives, voire transsubjective..... 100

3.6.3. Les hypothèses méthodologiques..... 100

3.6.3.1. Hypothèse 1 : le Rorschach et le TAT comme « dispositifs à symboliser » 100
3.6.3.2. Hypothèse 2 : de la fonction compensatrice du fantasme 101
3.6.3.3. Hypothèse 3 : méthodes projectives et logiques de survie..... 101

3.7. LES PRINCIPAUX ECUEILS METHODOLOGIQUES 101

3.7.1. Les obstacles liés au cadre de recueil des données et au choix des sujets étudiés..... 101

3.7.2. Obstacles liés à la proximité géographique et à la langue..... 101

3.7.3. Le problème du transfert et du contre transfert 102

3.7.4. Les difficultés liées à l'interprétation..... 103

CHAPITRE 4 : PRESENTATION DES RESULTATS, ETUDE DE CAS CLINIQUES, ANALYSES ET COMMENTAIRES 105

4.1. ESQUISSE DE QUELQUES RESULTATS GENERAUX 105

4.1.1. Une productivité globale des sujets violents en deçà des normes au Rorschach 105

4.1.2. Des refus et chocs manifestes..... 106

4.1.3. Une tendance générale à l'allongement du temps de latence 107

4.1.4. Une proportion de réponses globales très au-dessus de la norme..... 107

4.1.5. Des réponses grands détails (D) moins nombreuses chez les sujets violents et en deçà de la norme chez les sujets des deux groupes..... 109

4.1.6. Des réponses petits détails (Dd) très en deçà de la norme chez tous les sujets 110

4.1.7. Une quasi absence de réponses globales intégrant le blanc et détails blancs (Dbl et Ddbl) chez les sujets violents 111

4.1.8. Des réponses formelles (F%) en deçà ou au-dessus de la norme. 113

4.1.9. Une hétérogénéité des modes de fonctionnement..... 114

4.1.10. Une prépondérance du type de résonance intime extratensif..... 114

4.1.11. Tableau synthétique des psychogrammes 116

4.1.12. Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours 121

4.2. ETUDE DE CAS CLINIQUES : UNE APPROCHE QUALITATIVE DES SUJETS ETUDIES PAR RAPPORT AUX AXES DE RECHERCHE..... 125

4.2.1. Les sujets violents 125

4.2.1.1. Soundiata, 33 ans : entre bourreau et victime 125

4.2.1.2. Alpiniste, 39 ans : indemne de bombardements, destructivité, culpabilité et pensée magique 128

4.2.1.3. François, 29 ans : traumatisme, mémoire, violence intrafamiliale, persécution et pensée magique 131

4.2.1.4. Eric, 29 ans : figures du tragique, humour noir, plaintes somatiques, pensée magique et cartésianisme 138

4.2.1.5. David, 31 ans : survivant d'une longue tragédie familiale, addiction, impulsivité, cauchemars et somatisations 142

4.2.1.6. Enlevé, 27 ans : entre victime et bourreau, troubles de l'humeur, somatisations et évitement de stimuli associés au trauma 148

4.2.1.7. Alpha, 47 ans : De la longue tragédie familiale avant la guerre à la traversée de l'horreur 155

4.2.2. Les sujets pacifiques 161

4.2.2.1. Kolumbo, 36 ANS : Quand trauma et culpabilité se font corps 161

4.2.2.2. Fred, 25 ans : de l'enrôlement au bourreau 169

4.2.2.3. Samy, 19 ans : de la victime à l'enrôlement ; du bourreau au sentiment de persécution et à la logique du maître-chanteur 176

4.2.2.4. L'Etudiant, 35 ans : des traumatismes psychiques et physiques à la survie 184

4.2.2.5. Albert, 47 ans : des traumatismes aux plaintes sociales 191

4.2.2.6. Franck, 29 ans : des figures du tragique à l'addiction ; et du projet d'abandon aux idées suicidaires 194

4.2.2.7. Narcisse, 35 ans : des traumatismes cumulatifs à l'évitement des conflits 198

4.2.2.8. Dieu-Donné, 24 ans : de la victime au petit prince 201

TROISIEME PARTIE : DISCUSSION DES RESULTATS ET ELABORATIONS CLINICO-THEORIQUES..... 205

CHAPITRE 5 : DISCUSSION DES RESULTATS 206

5.1. L'EXPRESION PROJECTIVE DU TRAUMATIQUE..... 206

5.2. LA DYNAMIQUE PULSIONNELLE ET LA GESTION DE LA PULSIONNALITE . 214

5.3. DYNAMIQUE DES RELATIONS INTERSUBJECTIFS ET TRANS-SUBJECTIVES 221

CHAPITRE 6 : ELABORATIONS CLINICO-THEORIQUES 225

6.1. ESQUISSE DE QUELQUES LOGIQUES DE SURVIE 225

6.1.1. La victimisation et ses logiques victimaires 225

6.1.2. Les bourreaux et bouc-émissaires 226

6.1.3. Les triomphalismes et engagements 227

6.1.4. La honte et la culpabilité des survivants 228

6.1.5. L'errance 231

6.1.6. Le silence 233

6.1.7. La résilience comme logique de survie individuelle/communautaire ? 234

6.1.8. La recherche et la création 235

6.2. LE TRAUMATISME DU RETOUR/ NON RETOUR : ENTRE PARADOXALITE ET POTENTIALITE 236

6.3. LE TRAUMATISME-MOTEUR 242

6.4. QUAND LE TRAUMA ET LA SOUFFRANCE SE « FONT CORPS » 243

6.6. VERS LA MODELISATION D'UN APPAREIL PSYCHIQUE DES LIENS INTER-INSTITIONNELS HUMANITAIRE 249

CONCLUSION 252

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES 255

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE 261

TRAVAUX PERSONNELS 263

INDEX DES AUTEURS 265

INDEX DES CAS 268

TABLE DES TABLEAUX ET SCHEMAS 269

INTRODUCTION GENERALE

1. DONNEES HISTORIQUES ET CONTEXTE GENERAL DE LA RECHERCHE

Ce travail, portant sur « Les logiques de survie des réfugiés de guerre », s'inscrit dans la poursuite de mes différentes recherches universitaires sur la problématique de la reconstruction psychique des réfugiés dans un pays d'asile, après que ces derniers aient été confrontés à plusieurs événements potentiellement traumatisants avant la fuite, sur le chemin de l'exil, voire dans le pays d'accueil.

Du grecque « logikê » ou « logos » signifiant « raison », la « logique » est une notion polysémique, de laquelle il est retenu « *l'ensemble des formules représentant un enchaînement de propositions dans un discours vrai en tout état de cause, c'est-à-dire indépendamment de la vérité ou de la fausseté des propositions qui y figurent* »[1]. Il s'agit précisément des processus psychologiques mis en œuvre par les sujets pour survivre aux catastrophes naturelles, processus sous-tendus par des raisonnements ayant une cohérence relative. Pour sa part, la « *survie* » désigne le « *fait de survivre, de continuer à exister* »[2] après une ou plusieurs catastrophes humaines ou naturelles.

Les « logiques de survie » se réfèrent alors à un ensemble de raisonnement ayant une cohérence interne, sous-tendant les processus psychologiques des réfugiés de guerre du Congo-Brazzaville. Il s'agit précisément de la manière dont les sujets confrontés aux événements potentiellement traumatisants se reconstruisent socialement, mais surtout psychiquement dans l'après-coup des traumatismes. Ces logiques sont relativement conscientes (point de vue topique) ; elles sont susceptibles de générer des conflits au niveau des instances psychiques (point de vue dynamique) ; voire de provoquer des dépenses énergétiques importantes (point de vue économique).

En effet entre 1993, 1997 et 2000, le Congo-Brazzaville a été le théâtre de trois conflits politico-militaires ayant provoqué la mort d'environ 15 000 personnes selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR). 500 000 Congolais avaient alors fui vers les pays limitrophes.

Parmi les déplacés, certains avaient poursuivi leur fuite vers le Gabon voisin après de très longues marches à travers les savanes et forêts tropicales particulièrement hostiles.

---

[1] Le Petit Larousse Illustré (2005), 100ème édition, p. 640.
[2] Idem, p.1024.

Parmi eux, l'UNHCR avait recensé des pères et mères de familles ayant tout perdu, des orphelins, des élèves et étudiants, etc. Tous s'étaient ainsi retrouvés loin de leur pays après avoir été témoins, acteurs et /ou victimes d'actes de violence potentiellement traumatisants avant et pendant la fuite, tels que les destructions de biens, les massacres et pillages, les viols et exactions, les coups et blessures, les enlèvements et séparations des membres de familles, etc. Après avoir trouvé refuge au Gabon, les réfugiés avaient progressivement été confrontés à plusieurs difficultés susceptibles de générer des blessures narcissiques, des souffrances référées à l'identité, ou de réactiver des événements vécus.

Malheureusement, même après la période dite « d'urgence » au cours de laquelle seuls les soins de première nécessité étaient dispensés, les différents programmes de l'UNHCR en faveur des réfugiés n'accordaient que très peu ou pas d'importance à la prise en charge psychologique. Tous les efforts étaient alors concentrés sur les autres aspects de la protection à savoir la santé physique, les abris, l'éducation, l'accès à l'eau potable, les aides sociales et les services communautaires.

Pourtant, l'UNHCR (1991) reconnaît :

> *« Outre les problèmes de santé physique, un certain nombre de femmes réfugiées [y compris les hommes et les enfants] ont des problèmes de santé mentale. Devenir réfugié entraîne beaucoup de bouleversements et de changements d'existence brutaux […] Il n'est pas rare que des problèmes mentaux plus graves surgissent à la suite d'actes de torture ou de violences[…] perpétrées avant [pendant] ou après la fuite.[…] Ces expériences sont souvent suivies de dépression et de stress post-traumatique. Les symptômes les plus communément observés chez les personnes qui survivent à des événements traumatisants comprennent l'anxiété, les idées qui viennent interrompre le cours normal des pensées, la dissociation ou l'hébétement, l'hypervigilance, les troubles du sommeil et de la nutrition. Les troubles mentaux les plus graves chez les réfugiés pourront se manifester par un comportement dépressif grave, un comportement autodestructeur, un comportement violent ou perturbateur, l'alcoolisme ou l'abus de drogue, et par de graves troubles psychosomatiques »*[3].

S'imposait alors au jeune psychologue stagiaire une approche phénoménologique de la souffrance psychique, de même qu'une logique des chiffres inhérente aux Organisations Internationales. En effet, rentrant de vacances en 2000, mon attention fut attirée par les cris, tremblements et agrippement aux jambes de ma tante, d'une jeune fille que j'appellerais Marianne.

J'apprendrais quelques instants plus tard que Marianne est membre d'une famille que mes parents venaient de recueillir.

---

[3] Haut Commissariat des Nations Unies aux Réfugiés (1991). *Les services sociaux aux réfugiés : principes directeurs concernant les situations d'urgence*. Genève : P.T.S.S., p. 53-53.

Cette rencontre a suscité une série de questions : quel sens Marianne avait-elle donné à ma présence ? Etais-je devenu un intrus au sein de ma propre famille ? Avais-je réactivé un traumatisme ? Voulant en savoir davantage sur la question du traumatisme et de la manière dont il est vécu, mes recherches universitaires ont donc successivement porté sur la clinique des enfants et adolescents ; puis celle des adultes, sous l'angle des sentiments et réactions dans les activités de la vie quotidienne. La question de départ était formulée de la manière suivante : quel est le vécu psychoaffectif des réfugiés lorsqu'ils sont confrontés aux réalités de la vie quotidienne dans un pays d'asile ?

Des stages avaient alors été effectués au service social d'Handicap International ; puis à celui d'Initiative pour une Afrique Solidaire. En plus de l'immersion dans l'humanitaire, ces stages ont permis de constater l'expression de la violence verbale et/ou physique des réfugiés à l'égard des personnels humanitaires ; les conflits intra et interinstitutionnels ; y compris l'absence de compétences professionnelles de certains travailleurs humanitaires. Alors que se dessinait la perspective d'une carrière dans l'humanitaire, le choix de la poursuite d'une recherche est apparu une nécessité personnelle, puis institutionnelle, la question de la violence de réfugiés, la souffrance des autres confrontant les professionnels à une impasse.

Le DEA effectué à Lyon 2 sous la direction de Monsieur le professeur Pascal Roman a constitué un tournant paradigmatique majeur dans l'approche théorique et méthodologique du jeune chercheur, en dépit des résistances.

D'une part, la problématique et les hypothèses de types causales ont progressivement été pensées en termes de processus ; l'approche phénoménologique a été complétée par une approche clinique d'orientation psychanalytique, d'autre part. Ces changements souffriraient d'incomplétude si la nécessité de la complémentarité des épreuves projectives n'était pas évoquée.

2. OBJECTIF PRINCIPAL

Dans le cadre cette recherche, il s'agit d'étudier les «logiques de survie des réfugiés de guerre», en se servant du Rorschach et du TAT comme «dispositifs à symboliser» (P. Roman, 1997[4] ; D. Dérivois, 2004[5]).

Cette étude consiste à mettre en relief les mécanismes intrapsychiques motivant le fonctionnement mental des réfugiés de guerre dans leurs relations subjectives, intersubjectives, voire transsubjectives, après qu'ils aient été confrontés à des événements potentiellement traumatisants aussi bien avant la guerre, sur le chemin de l'exil, que dans le pays d'accueil.

---

[4] Roman, P. (1997). *Projection et symbolisation chez l'enfant.* (Dir). Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
[5] Dérivois, D. (2004). Psychodynamique du lien drogue-crime à l'adolescence. Répétition et symbolisation. Paris : L'Harmattan.

En d'autres termes se trouvent questionnés les processus de construction et reconstruction intrapsychiques consécutifs aux différents traumatismes des points de vue topique, économique et dynamique.

3. PROBLEMATIQUE

Comment les réfugiés se reconstruisent-ils dans un pays d'asile ? La problématique de cette étude est articulée autour du lien entre les traumatismes vécus, les pertes subies, les souffrances de l'identité dans le pays d'asile engendrant des blessures narcissiques et les (ré) aménagements psychiques susceptibles d'être mis en œuvre par les réfugiés pour survivre à la barbarie.

Précisément, à quel niveau topique les traumatismes vécus par les réfugiés se seraient-ils enkystés ? A quels types d'aménagements ou de stratégies de survie les réfugiés recourent-ils pour se reconstruire dans un pays d'asile ? Quels sont les mécanismes de défense mis en œuvre par les réfugiés pour faire face aux situations quotidiennes ? Comment les traumatismes subis, les éventuels (ré) aménagements s'expriment-ils au Rorschach et au TAT ? Enfin, l'établissement des indices d'une « personnalité traumatique » est-il possible au Rorschach et au TAT ?

4. HYPOTHESES GENERALES

Trois hypothèses générales traversent cette recherche.

1. Il existerait un lien entre les traumatismes subis, les troubles référés à l'identité dans le pays d'asile et les différentes modalités d'aménagements et réaménagements (constructions/reconstruction) psychiques mis en œuvre pour survivre au traumatique.
2. Le recours à l'acte (les actes messagers) chez les sujets qui survivent au traumatique relèverait plus de la normalité que la pathologie.
3. Outre les manifestations de résilience, les personnes qui semblent sortir indemnes d'expériences catastrophiques seraient dans un état « agonistique », réactivant des angoisses archaïques, des failles de la constitution des objets internes, en rapport avec les processus de séparation-individuation et de rupture précoces.

5. HYPOTHESES SPECIFIQUES

1. Les «logiques de survie» seraient des tentatives de liaison (ou de symbolisation) entre le vécu actuel, les traumatismes, le développement psychoaffectif et les données archaïques. Le Rorschach et le TAT permettraient une tentative de liaison entre les représentations et les affects, une reprise de la capacité élaboratrice, dont la faille a été provoquée par les traumatismes.

2. Il y aurait, dans le recours à l'acte, un message, un retournement de la passivité en activité, une lutte antidépressive en rapport avec les différentes formes de perte d'objet, une «resubjectivation par l'acte», une reprise du processus de subjectivation interrompu, mis à mal par les effractions traumatiques.

3. Le traumatisme plongerait le sujet dans un état de confusion (indécidabilité, indifférenciation Moi, non-Moi, sujet-objet) tel que le Moi ait besoin de se cliver pour survivre.

6. TROIS AXES DE RECHERCHE (AU RORSCHACH ET AU TAT)

Progressivement, les indices suivants ont été recherchés.

1. Ceux de la référence aux événements potentiellement traumatisants, de la manière dont ils sont évoqués, des mouvements affectifs : les faits pourraient être assumés (prise de conscience), niés, refoulés. Les stimuli peuvent susciter des excitations, voire générer des affects négatifs. Ces indices sont aussi ceux de la dynamique conflictuelle et de la qualité des défenses : assumée, évitée ou niée, la conflictualité témoigne de la nature des relations intersubjectives. Adaptatifs ou archaïques, les mécanismes de défense renseignent sur la manière dont la personnalité du sujet s'est construite, et sur la façon dont les sujets, témoins et/ou acteurs, se reconstruisent, survivent à la barbarie. Ces indices témoignent en outre de la dynamique entre l'intérieur et l'extérieur, de l'effraction traumatique : en termes de limites (limites des enveloppes corporelles et psychiques), au travers du processus de la représentation (mise en forme de l'image mentale), et de la projection (capacité d'organiser au dehors quelque chose d'une réalité interne, sur la base des processus identificatoires, des mouvements de séparation-individuation : (in)différenciation Moi non-Moi, sujet-objet).

2. Ceux de la dynamique pulsionnelle (gestion de la pulsionnalité) : il s'agit ici d'analyser la capacité de contenance de la poussée pulsionnelle, de l'usage qui en est fait, dans la relation du sujet avec soi-même, et avec l'autre. La capacité ou l'incapacité à se contenir peuvent avoir été rendues possible ou non par les traumatismes et les difficultés quotidiennes rencontrées dans le pays d'asile.

3. Il s'agira par ailleurs de s'interroger sur la relation du sujet au monde extérieur, tel qu'il le perçoit, après avoir été confronté à l'inimaginable ; voire sur les relations inter et transgénérationnelles. L'expression d'affects traverse tous les axes de recherche.

7. SUJETS ETUDIES ET DISPOSITIF DE RECHERCHE

Cette étude a été réalisée grâce à 15 sujets âgés de 19 à 48 ans.

Ils ont été rencontrés au cours d'un stage effectué en septembre et octobre 2005 à Libreville, Franceville et Tchibanga, les trois chefs-lieux de province dans lesquelles sont installées des antennes locales de l'UNHCR et son partenaire opérationnel Aliséi, une O.N.G. italienne. C'est dans les locaux des services communautaires que les entretiens semi-directifs ont été passés, et que les épreuves projectives ont été administrées. Dans tous les cas, les conditions garantissant la confidentialité ont été réunies. Tous les sujets ont été préalablement informés des objectifs, de la spécificité des cas et du dispositif de recherche, et n'ont été retenus qu'après leur approbation. Bien qu'envisagé, l'entretien de restitution n'a pas été possible avec tous les sujets. Pour atteindre les objectifs fixés, une lecture à rebours de la vie des sujets a été proposée, de l'actuel vers l'infantile, voire l'archaïque, telle qu'elle a été contée, et en fonction de ce qu'elle a suggéré, au cours des différents après-coups. Des associations, des tentatives de liaisons ont été progressivement élaborées ; les éprouvés transféro-contre transférentiels ont été questionnés. L'analyse, la synthèse des données et les différentes élaborations ont été réalisées après-coup, grâce à divers cadres.

Ce travail est organisé en trois parties. La première est consacrée à l'approche théorique du traumatisme. La définition des notions et la présentation des modèles classiques et actuels du traumatisme constituent cette partie. Le dispositif méthodologique, l'étude de cas et la présentation des résultats organisent la deuxième partie. La discussion des résultats et les élaborations clinico-théoriques sont présentées dans la dernière partie.

PREMIERE PARTIE : APPROCHE THEORIQUE DU TRAUMATISME

CHAPITRE 1 : DEFINITIONS DES NOTIONS ET CONCEPTS

1.1. LES NOTIONS DE REFUGIES, DE PERSONNES DEPLACEES, EXILEES, IMMIGREES, DEMANDEURS D'ASILE : UN ENSEMBLE DE CATEGORISATIONS

Au moment de clore ce travail, l'actualité internationale est caractérisée par un afflux massif de populations en provenance du Maghreb, principalement de la Tunisie et de la Lybie. L'usage des notions «réfugié», «demandeur d'asile», «immigré», «exilé» pourrait porter à confusion. Le nombre incertain de personnes en situation irrégulière, encore appelées «sans papiers», la recrudescence des candidats à l'immigration clandestine en provenance d'Afrique, dont de nombreuses embarcations finissent par chavirer aux larges des côtes italiennes, espagnoles ou portugaises, contribueraient à renforcer cette confusion. Même sur le plan scientifique, la participation aux colloques et autres journées d'études, ou la lecture de nombreux travaux sur les réfugiés portent souvent des mentions se rapportant aux demandeurs d'asile ou aux exilés. Pourtant, les textes des Nations Unies, au sujet de la distinction entre personnes déplacées, exilées, demandeurs d'asile, réfugiées, ne souffrent d'aucune ambiguïté. C'est la raison pour laquelle, pour lever cette confusion, il m'apparaît opportun de rappeler quelques définitions.

1.1.1. Les réfugiés

La Convention de Genève de 1951 définit le *réfugié* comme une personne qui craint avec raison :

> *«d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou du fait de ses opinions politiques, et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner »* [6].

Des événements ayant déterminé la fuite dépend la catégorisation du réfugié. La première concerne principalement les réfugiés de guerre et les réfugiés politiques. Dans la pratique, les deux catégorisations sont souvent liées.

[6] Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (1951). *Convention et Protocole relatifs aux statuts des réfugiés*. Genève : Service de l'information du H.C.R., p. 16.

De plus, avec la fonte des glaciers provoquée par le réchauffement climatique et la recrudescence des catastrophes dites «naturelles» liées à l'effet de serre, l'actualité écologique parle volontiers des réfugiés climatiques. C'est notamment le cas des habitants de régions côtières du Bangladesh, dont les habitations de fortune s'effondrent du fait de la montée du niveau de la mer.

1.1.2. Les personnes déplacées

La deuxième catégorisation concerne les personnes déplacées. A cause des guerres ou des catastrophes naturelles, des personnes peuvent être contraintes de quitter leur village, ville, ou région. Elles sont considérées comme *personnes déplacées* lorsqu'elles ne traversent pas une ou plusieurs frontières. En aucun cas, les personnes déplacées ou réfugiées ne doivent être confondues avec les migrants économiques qui, en quête de meilleures conditions de vie et de travail, en défiant la dangerosité des forêts, des fleuves, des mers ou des océans, quittent volontairement et souvent clandestinement leur pays d'origine, se retrouvant ainsi dans l'illégalité dans les pays d'accueil.

1.1.3. Les personnes exilées/immigrées et les demandeurs d'asile

Exilées ou *immigrées* sont des personnes, légalement ou irrégulièrement, ont quitté volontairement ou non le lieu, la région, le pays, voire le continent dans lequel elles auraient souhaité vivre. Les guerres, les exterminations, les génocides, le racisme, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les tsunamis, les inondations sont, entre autres, les causes de départs forcés en exil.

En règle générale, les candidats à l'immigration doivent demander l'autorisation de séjourner dans le pays d'accueil avant de quitter leur pays d'origine. Mais lorsqu'ils entrent illégalement dans le pays d'accueil, ils doivent déposer une demande de régularisation. Dans l'attente du traitement de leur dossier, et l'octroi éventuel d'un titre de séjour, les candidats à l'immigration sont considérés comme *demandeurs d'asile* : c'est la troisième catégorisation.

1.1.4. Les réfugiés « prima faciæ » et les réfugiés reconnus

Pour ce qui concerne le présent travail, ce sont les conflits politico-militaires qui sont à l'origine de l'arrivée massive de congolais de Brazzaville au Gabon. Dès leur entrée sur le territoire national, la majorité des congolais a été considérée comme *prima faciæ* ; c'est la quatrième catégorisation.

Cette expression latine caractérisait des personnes de nationalité congolaise, et quelques rares autres nationalités, qui se sont retrouvées au Gabon après que les autorités locales et internationales aient reconnu l'existence de la guerre civile au Congo-Brazzaville, l'urgence à accueillir des personnes fuyant ladite guerre dans les pays limitrophes, et la nécessité de l'ouverture d'une antenne du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR). Le statut prima faciæ est limité dans le temps, en général, il n'excède pas 2 à 4 ans. Il dépend de l'évolution du conflit dans le pays d'origine. Les réfugiés prima faciæ, bénéficiant de la totalité des droits, se distinguent des *réfugiés reconnus*, cinquième catégorisation, principalement constitués des angolais et des tchadiens, installés au Gabon depuis de nombreuses années, et dont les droits sont limités. Au bas de l'échelle des droits figurent les demandeurs d'asile.

Enfin, au-delà des catégorisations, parmi les personnes relevant de la protection du de l'UNHCR figurent les enfants non accompagnés, les orphelins, les jeunes filles mères, les parents isolés, les familles nombreuses, les personnes handicapées, les personnes âgées, les malades...Dans tous les cas, quatre possibilités s'offrent aux réfugiés dans la recherche d'une solution durable : le rapatriement volontaire dans leur pays d'origine après que le retour à la paix civile ait été dûment constaté par des autorités compétentes, l'intégration locale, l'évacuation sanitaire, la réinstallation dans un pays tiers ou la candidature à l'immigration choisie principalement aux Etats-Unis et au Canada.

1.1.5. Au-delà des catégorisations et des clivages : de l'exil physique et géographique à l'exil psychique

Les sociétés contemporaines sont caractérisées par des mouvements de population. Les déplacements de populations, volontaires ou contraints par la misère, les calamités naturelles, les persécutions ou la guerre se font d'abord à l'intérieur d'un pays, d'une région, entre les pays d'un continent, puis éventuellement d'un continent à l'autre en fonction de la proximité géographique et culturelle. Les migrations Sud/Sud sont souvent moins connues, moins étudiées et moins médiatisées que les migrations Sud/Nord. Ces dernières, largement relayées par les médias, sont souvent réduites à l'immigration de la misère au destin généralement tragique.

En témoignent, les nombreux reportages sur l'immigration clandestine entre l'Afrique de l'Ouest, via l'Afrique du Nord et l'Europe ; le chavirement des embarcations et les corps des victimes récupérés le long des côtes de la Méditerranée, sans omettre l'état physique des heureux rescapés au devenir incertain dans les pays d'asile.

Par nécessité de gestion administrative, institutionnelle et juridique, les personnes en quête de refuge sont catégorisées et classées : déplacées, sinistrées, réfugiées, refugiées prima faciæ, réfugiées reconnues, exilées, déboutées, immigrées, etc. Tel un fonctionnement clivé, les distinctions Eux/Nous, Etrangers/Nationaux, Sans papiers/En règle, etc. opèrent à tous les niveaux de la société. Sans minimiser les conséquences sociales, juridiques et géopolitiques des différentes catégorisations, mon attention est focalisée sur la manière dont les sujets s'approprient les faits vécus avant la fuite, sur le chemin de l'exil et dans le pays d'accueil. L'ensemble de ces faits constitue la réalité événementielle.

L'appropriation de cette réalité-là est fondamentalement subjective. Elle dépend de plusieurs facteurs parmi lesquels figurent l'histoire individuelle, familiale et groupale ; les fragilités et fantasmes personnels. Il s'agit précisément des principaux moments du développement psychique de tout sujet : l'archaïque, l'infantile, l'adolescence, de l'actuel et du statut du sexuel. Dans la suite de ce travail, il ne s'agira donc plus de personnes, mais de sujets. Cette précision marque le passage de la position du travailleur humanitaire à celle de clinicien-chercheur. La réalité psychique constitue ma principale préoccupation, tout en ayant de la considération pour la réalité événementielle. Je m'étendrais plus longuement sur la réalité psychique lorsqu'il s'agira de traiter des apports théoriques des auteurs de référence.

Pour l'heure, les sujets contraints à l'exil ayant été confrontés à divers événements potentiellement traumatisants, il s'agit de définir ce qu'est le traumatisme et de clarifier le sens des qualificatifs qui lui sont associés.

1.2. LE TRAUMATISME ET LES QUALIFICATIFS ASSOCIÉS : UNE NECESSITE DE CLARIFICATION

Le clinicien-chercheur a d'emblée été confronté aux usages confus que la littérature scientifique fait du traumatisme, considéré à la fois comme fait clinique, notion, concept, théorie ; sans pour autant omettre le « trauma », son synonyme ; de même que les nombreux adjectifs qui leur sont associés. En effet, le trauma est souvent utilisé comme synonyme du traumatisme ; les adjectifs traumatique, post-traumatique ou psychotraumatique sont, selon les cas, liés aux substantifs névroses, états de stress, troubles ou encore syndromes. Et lorsque les défenseurs de l'origine physique, externe, ou factuelle du traumatisme s'opposent aux tenants des causes psychiques, internes, endogènes du trauma, tous les ingrédients étaient réunis pour exacerber un état de confusion.

Ma participation à de nombreuses conférences et autres séminaires et colloques m'a permis de constater la tendance à la confusion chez d'autres jeunes chercheurs. Ainsi m'a-t-il semblé nécessaire de lever les éventuelles ambiguïtés, en proposant quelques définitions, tout en prenant position.

1.2.1. De l'origine du traumatisme/trauma

Du grec « *traumaticos* » en 1855, ou emprunté au grec « *trauma* » à partir de 1876, le traumatisme est d'abord utilisé en chirurgie pour désigner les atteintes corporelles, selon le *Dictionnaire encyclopédique de la psychanalyse*[7]. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, (1967/2004) définissent le traumatisme psychique comme un :

> *« Événement de la vie du sujet qui se définie par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique. En termes économiques, le traumatisme se caractérise par un afflux d'excitation qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations »* [8].

Si une telle définition semble faire l'unanimité, le concept de *traumatisme* continue d'occuper une place centrale dans le développement de la clinique et des théories psychanalytiques, et ne manque pas de susciter de vifs débats contradictoires entre les tenants de la *réalité événementielle* et les défenseurs de la *réalité psychique*. Au cœur des polémiques, l'origine endogène ou exogène du traumatisme, la place du réel et du fantasme ; la question de la représentation et du sens ; les effets organisateurs et désorganisateurs.

Lors d'un séminaire du groupe de Recherche Corps et Psychopathologie, sans doute excédé par ce qui avait dû paraître comme un collage du clinicien à la réalité événementielle, G. Broyer me tendit un article de presse. Dans cet article de B. Gornay (2005)[9] publié dans *Le Monde*, une enquête a démontré que le président de l'association des déportés espagnol n'avait jamais été déporté.

Pourtant, ce dernier s'était fait gravé un numéro, et ne manquait pas de raconter sa vie concentrationnaire, alors qu'il n'avait jamais vécu dans un camp. Les analystes ont conclu à un cas de mythomanie.

Ce constat a permis au clinicien-chercheur de faire une association avec des faits relevés au Gabon. Les personnels humanitaires ne manquaient pas de constater l'existence de personnes de plusieurs nationalités, y compris des congolais, se faisant passer pour des réfugiées. Ces personnes avaient profité de la guerre pour se faire établir des attestations, au terme d'une ou plusieurs auditions au cours desquelles des *scenarii* étaient montés de toute pièce, mais suffisamment cohérents pour que le statut de réfugié leur soit accordé.

---

[7] De Mijola, A. (Dir). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Hachette, 2005.
[8] Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967/2004). *Vocabulaire de la psychanalyse*, (4ème éd.). Paris : P.U.F., p. 499.
[9] Gornay, B. « Le président de l'Amicale des déportés espagnols n'avait jamais été déporté ». In *Le monde* du 13 mai 2005, p. 1.

Ces associations anecdotiques s'achèvent par le fait que la communauté gabonaise de Lyon ait été confrontée à une réalité inédite. A la suite du décès d'une dame de nationalité gabonaise, l'époux de cette dernière avait choisi d'incinérer le corps de sa défunte femme. Informée de cette pratique impensable et intolérable, la communauté gabonaise s'était alors réunie ; et des cotisations rassemblées au terme d'une mobilisation sans précédent avaient permis le rapatriement du corps au Gabon. Le christianisme, le judaïsme et l'islam ne tolèrent pas l'incinération, bien que cette pratique devienne de plus en plus courante en Europe en raison du manque d'espace, du fait des questions financières, et pour des raisons écologiques.

Tel un concours de circonstances, ces faits ont permis au clinicien-chercheur de prendre une distance suffisante pour penser le traumatique au-delà du spectaculaire, du sensationnel, de la réalité événementielle, posture inhérente aux médias, aux O.N.G. et aux Organisations Internationales. Dans un autre souci de clarification, il est apparu nécessaire de distinguer le traumatisme, le traumatique et le trauma, indépendamment du substantif « névrose » auquel le traumatique est souvent associé. La première trouvaille a été faite dans un article de Th. Bokanowski (2002)[10]. Dans cet article, l'auteur distingue clairement le traumatisme, le trauma et le traumatique. Ces trois terminologies désignent trois moments métapsychologiques.

1.2.2. Le traumatisme

Th. Bokanowski définit le traumatisme tel qu'il est considéré dans le cadre de la cure psychanalytique. Il désigne :

> *«[…]La conception générique du trauma ; plus spécifiquement il désignerait, ce qui, dans la cure psychanalytique, apparaît comme les effets représentables, figurables et symbolisables de l'effet traumatique de l'organisation fantasmatique du sujet (fantasmes originaires au premier chef desquels, le fantasme de « séduction », associé aux fantasme de « castration » et de « scène primitive »), ainsi que du poids du sexuel sur celle-ci ; c'est ce que, classiquement, l'on voit apparaître dans l'organisation des types de fonctionnement psychique qui relèvent des névroses dites « névroses de transfert »*[11].

Cette conception semble plus compète que celle proposée par S. Freud (1939) :

> *« Nous appelons traumatismes les impressions éprouvés dans la petite enfance, puis oubliées, ces impressions auxquelles nous attribuons une grande importance dans l'étiologie des névroses. »*[12].

[10] Bokanowski, Th. (2002). « Traumatisme, traumatique, trauma ». In *Revue française de psychanalyse*, 2002/3,66, p.745-757.
[11] Bokanowski, Th. (2002). Idem, p.747.
[12] Freud, S. (1939/2004). *L'homme Moise et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard. p.158-159.

1.2.3. Le trauma

> *« Le trauma viendrait désigner l'action positive, mais surtout négative, du traumatisme sur l'organisation psychique ; comme S. Freud le suggère, il peut entraîner des « atteintes précoces du Moi » sous forme de « blessures d'ordre narcissique » ; ces traumas (qui concernent les empreintes de l'objet, ou l'action de l'environnement et qui peuvent survenir avant l'établissement du langage) viennent perturber et renforcer les premiers opérateurs défensifs tels le déni, le clivage, la projection (l'identification projective), l'idéalisation, l'omnipotence, etc. ; ils peuvent organiser des «zones psychiques mortes» (« cryptes », Abraham N., Torok M.) du fait de l'absence de représentation, de figuration et de symbolisation qu'ils entraînent. Ce qui est ainsi désigné par « trauma » intéresse donc les catégories du primaire et de l'originaire en articulation avec les catégories œdipiennes classiques, ce qui, de ce fait, situe ce concept au centre des préoccupations de toute l'analyse contemporaine.».*[13]

En 1939, S. Freud avait déjà constaté les effets positifs et négatifs comme caractéristiques communes des phénomènes névrotiques. Il écrivait à cet effet :

> *« Les effets du traumatisme sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en œuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition, même si ce ne fut qu'une relation affective antérieure, pour la faire revivre dans une relation dans une relation à une autre personne. On réunit ces efforts sous le nom de fixations au traumatisme et de contrainte de répétition »*[14].

Plus loin, S. Freud soutient au sujet des « *réactions négatives* »[15] qu'elles tendent au but opposé. Elles contribuent à l'oubli des éléments traumatiques afin de lutter contre leur répétition et leur remémoration. Ces réactions constituent des mécanismes de défense dont les *évitements*[16] représentent les modalités principales d'expression. Dans les situations les plus graves, les réactions négatives deviennent des *inhibitions*[17] ou des *phobies*[18].

1.2.4. Le traumatique

[13] Bokanowski, Th (2002). « Traumatisme, traumatique, trauma». In *Revue française de psychanalyse*, 2002/3, 66, p.747.
[14] Freud, S. (1939). Freud, S. (1939/2004). *L'homme Moise et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard. p. 163.
[15] Souligné par l'auteur
[16] Idem
[17] Idem
[18] Idem

> *«Le traumatique vient plus spécifiquement désigner l'aspect économique du traumatisme (le défaut de «pare-excitant», etc.) ; ce principe économique entraîne un type de fonctionnement à propos duquel on pourrait parler de fonctionnement à «empreinte traumatique» ou «en traumatique» ; même si une partie de ses effets peuvent être représentables, figurables et symbolisables, ils ne le sont jamais totalement»*[19].

En 1920, S. Freud écrivait déjà :

> *« Nous appelons traumatiques les excitations externes assez forte pour faire effraction dans le pare-excitation. [..] Un événement comme le traumatisme externe provoquera à coup sûr une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense.»*[20].

A propos du traumatisme d'origine interne, S. Freud (1920) écrit :

> *« L'absence d'un pare-excitation qui protège la couche corticale réceptrice contre les excitations en provenance de l'intérieur entraîne la conséquence que les transferts d'excitation interne acquièrent une importance économique prépondérante et occasionnent souvent des perturbations économiques comparables aux névroses traumatiques. Les sources les plus abondantes d'une telle excitation interne sont ce qu'on appelle les pulsions de l'organisme, les représentants de toutes les forces agissantes qui proviennent de l'intérieur du corps sont transférés à l'appareil psychique ; c'est là l'élément le plus important mais aussi le plus obscur dans la recherche psychologique.»*[21].

On trouve donc dans la pensée freudienne les deux origines externe ou interne dans l'étiologie du traumatisme. C'est sans doute pour lever les ambigüités que de nombreux cliniciens s'attachent à préciser le type de traumatisme dont ils traitent. En psychologie clinique d'orientation psychanalytique, il s'agit du traumatisme psychique, du psychotrauma ; de la prise en charge psychotraumatique.

C'est encore en 1920 que S. Freud, tirant des parallèles entre les névroses de guerre et les névroses traumatiques, fait le constat selon lequel « *si le traumatisme provoque en même temps une lésion patente, les chances d'apparition d'une névrose sont diminuées* »[22].

---

[19] Bokanowski, Th (2002). « Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud/Ferenczi ». In *Revue française de psychanalyse*, 2002/3, 66, p.747.
[20] Freud, S. (1920/2001). « Au-delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p. 78.
[21] Freud, S. (1920/2001). Idem, p.85.
[22] Freud, S. (1920/2001).Idem, p. 83.

Cette remarque permet de formuler deux hypothèses : l'expression de la souffrance psychique serait accrue chez un sujet n'ayant pas été physiquement atteint au cours d'un choc traumatique. Inversement, les risques d'expression de la souffrance psychique sont amoindris chez un sujet ayant été blessé physiquement à la suite d'un traumatisme. Ces hypothèses seront confrontées à la clinique, puis à la discussion des résultats.

Enfin, il semble nécessaire de parler du trouble et de l'état de stress post-traumatiques, deux autres terminologies méritant quelques linéaments.

1.2.5. Le trouble de stress post-traumatique (T.S.P.T.) / état de stress post-traumatique (E.S.P.T.)

Dans une perspective diagnostique, de nombreux cliniciens ont recours au DSM-IV[23] de l'Association Américaine de Psychiatrie ou à la CIM-10[24] de l'Organisation Mondiale de la Santé. De nombreuses critiques sont faites au T.S.P.T.[25].

Il lui est notamment reproché d'être réducteur, ne tenant pas compte de l'ensemble des troubles associés, d'être le reflet d'une pensée de type opératoire, et de ne pas tenir compte du fait que le fonctionnement psychique soit processuel. Outre les critères retenus, d'autres troubles non spécifiques sont de plus en plus associés à un état psychotraumatique : crises d'angoisse, symptômes phobiques, obsessionnels, hystériques ; troubles des conduites alimentaires ; troubles psychosomatiques ; troubles additifs ; conduites antisociales et syndrome de culpabilité du survivant ; la variabilité interculturelle et interindividuelle, notamment chez l'enfant et l'adulte ; l'ensemble des troubles évoluant à bas bruit ou les pathologies qui se déclenchent après un temps de latence relativement long. Il est par ailleurs important de rappeler que stress et traumatisme psychique sont des concepts radicalement différents, sans omettre le fait que le premier prévient souvent le second.

Dans un article sur la critique du TSPT, après avoir décrit ce qu'il appelle « *état de stress post-traumatique masqué* », L. Crocq (1996) montre les intérêts diagnostique et thérapeutique de ce trouble, de même que ses limites. L'auteur affirme à cet effet :

[23] Manuel Diagnostique et statistique des Maladies Mentales, IV^{ème} version.
[24] Classification Internationale des Maladies.
[25] Trouble de Stress Post-Traumatique, utilisé dans la terminologie anglo-saxonne, et notamment dans le DSM.

> *« On sait que l'apparition de l'ESPT dépend de facteurs objectifs et subjectifs. L'existence d'une variabilité clinique de l'EPST à l'origine de difficultés diagnostiques montre l'intérêt de rechercher chez l'individu des facteurs prédictifs du risque d'état de stress post-traumatique : la gravité et le type d'événement traumatique, l'attitude de la victime au moment des faits (adaptée, active, passive), la menace perçue, le degré de responsabilité, l'histoire personnelle, l'âge du sujet, les troubles de la personnalité, les fragilités personnelles (antécédents, matériels de défense, organisation de la structure psychique), les antécédents de traumatisme, les conséquences physiques, esthétiques, socio-professionnelles, l'absence de croyances religieuses, la faiblesse du support social, etc »* [26].

Et l'auteur de proposer la recherche d'outils méthodologiques valides permettant d'évaluer le risque de développement d'un TSPT à court, moyen ou long terme. Un tel outil permettrait de surmonter les difficultés inhérentes au diagnostic et une prise en charge précoce et plus ciblée. Parmi les limites, l'auteur relève l'ambivalence d'une demande non explicite du sujet, les risques de victimisation et d'intrusion, et le respect du silence et de l'évitement du sujet. Cet évitement serait lié au rôle économique des dépenses d'énergie psychique.

Dans son ouvrage consacré à l'étude des névroses traumatiques, C. Barrois (1988/1998)[27] procède à une épistémologie du traumatisme psychique et du stress. Selon son entendement, le stress se situe à la frontière du biologique et du psychique. L'auteur suggère une interdisciplinarité entre la psychologie, la psychiatrie, la psychanalyse, la biologie et les neurosciences ; la neurobiologie et la neuropsychologie tout particulièrement.

Dans une optique psychologique puis psychanalytique, C. Barrois s'appuie sur le modèle du conditionnement pavlovien de 1927, et sur la théorie freudienne de l'angoisse signal-angoisse automatique élaborée en 1926. Ainsi pour C. Barrois :

> *«Le stress est toujours une réponse à une situation traumatique interne ; le stress apparaît lors d'un certain degré de débordement des défenses normales ; les phénomènes de stress, s'ils sont plus classiquement observés en phase aiguë, sont susceptibles de se faire sentir sur le mode chronique ou différé ; l'étude du stress relève des neurosciences et de la psychologie (expérimentale, cognitive, sociale, etc. »* [28].

---

[26] Crocq, L. (1996). « Critique du concept d'état de stress post-traumatique ». In *Perspectives Psychiatriques*, volume 36, n° 5, p. 363-376.
[27] Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*, (2ème éd). Paris : Dunod, p.140-155
[28] Op. Cit. p. 147.

Le rapprochement entre la psychologie clinique et les neurosciences est d'ailleurs de plus en plus souhaité, voir imposé par les pouvoirs publics. Au-delà des raisons sous-jacentes relatives aux attaques de la clinique, une telle démarche participe du décloisonnement des spécialités de la psychologie, voire des sciences humaines. Lorsque les troubles sont suffisamment significatifs et organisés, ils sont susceptibles de constituer une névrose traumatique.

1.2.6. La névrose traumatique

L'étude de la névrose traumatique constitue à elle seule une question à la fois ancienne et actuelle. C. Barrois (1988/1998) y consacre d'ailleurs une centaine de pages dans la genèse de son ouvrage. Sans vouloir être restrictif, je me limite à tenter de définir ce qu'est une névrose traumatique, tout en essayant de relever les différents paradigmes cliniques qui lui sont associés.

D'abord, J. Laplanche, et J.-B. Pontalis, (1967/2004)[29] définissent la névrose traumatique comme un :

> *« Type de névrose où l'apparition des symptômes est consécutive à un choc émotif généralement lié à une situation où le sujet a senti sa vie menacée. Elle se manifeste, au moment di choc, par une crise anxieuse paroxystique pouvant provoquer des états d'agitation, de stupeur ou de confusion mentale. Son évolution ultérieure, survenant le plus souvent après un intervalle libre, permettrait de distinguer schématiquement deux cas :*
>
> *a) Le traumatisme agit comme élément déclenchant, révélateur d'une structure névrotique préexistante ;*
>
> *b) Le traumatisme prend une part déterminante dans le contenu même du symptôme (ressassement de l'événement traumatisant, cauchemar répétitif, troubles du sommeil, etc.), qui apparaît comme une tentative répétée pour « lier » et abréagir le trauma ; une pareille « fixation au trauma » s'accompagne d'une inhibition plus ou moins généralisée de l'activité du sujet.*
>
> *C'est à ce dernier tableau clinique que Freud et les psychanalystes réservent habituellement la dénomination de névrose traumatique. »*

Dans les nombreux commentaires qui suivent cette définition, et en se limitant au champ psychanalytique, J. Laplanche et J.-B. Pontalis précisent les deux perspectives différentes dans lesquelles le terme de névrose traumatique peut être envisagé.

[29]Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1967/2004). *Vocabulaire de la psychanalyse*, (4ème éd). Paris : PUF, p.286.

La première se réfère à ce que S. Freud, nomme « une série complémentaire » dans le déclenchement de la névrose. Dans cette perspective, l'accent porte sur les facteurs de prédisposition et le traumatisme, qui varieraient en sens inverse. La clinique montre des cas où des événements minimes prennent des valeurs déclenchantes du fait d'une faible tolérance du sujet à toute excitation ou à une excitation particulière ; *a contrario*, c'est aussi l'équilibre du sujet qui est perturbé par un événement d'une intensité objectivement exceptionnelle. Et les auteurs d'en faire cinq remarques : le caractère relatif de la notion de traumatisme ; la confusion entre le rôle respectif des facteurs actuels et du conflit préexistant ; la place et le sens des symptômes dans l'histoire du sujet, et dans la classification de la pathologie ; la place de l'événement extérieur dans l'actualisation et la réalisation d'un fantasme refoulé ; la prédisposition du sujet à une névrose particulière.

Dans la seconde perspective, la névrose traumatique est mise en cause par l'investigation psychanalytique en contestant la fonction déterminante de l'événement traumatique, en soulignant la relativité par rapport à la tolérance du sujet, en insérant l'expérience traumatique dans l'histoire et l'organisation particulière du sujet. La névrose traumatique ne serait ainsi qu'une première approche, descriptive, qui ne résisterait pas à l'analyse plus approfondie des facteurs en cause.

J. Laplanche et J.-B Pontalis (1967/2004) se demandent s'il ne faudrait pas cependant conserver une place à part, du point de vue nosographique et étiologique aux névroses pour lesquelles un traumatisme, qui de par sa nature même et son intensité, serait le facteur de loin prédominant dans le déclenchement et où les mécanismes en jeu et la symptomatologie seraient relativement spécifiques par rapport à ceux des psychonévroses. A cette interrogation, S. Freud (1920/2001) semble y apporter une réponse :

> *« Le tableau symptomatique de la névrose traumatique se rapproche de celui de l'hystérie par sa richesse en symptômes moteurs similaires ; mais en règle générale il le dépasse par ses signes très prononcés de souffrance subjective et par les marques d'un affaiblissement et d'une perturbation bien plus généralisée des fonctions psychiques »* [30].

En parlant de la névrose traumatique, S. Freud insiste sur le caractère à la fois somatique, «ébranlement», et psychique, «effroi», du traumatisme. C'est dans cet effroi «…état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé» que S. Freud voit le facteur déterminant de la névrose traumatique. A l'afflux d'excitation qui fait irruption et menace son intégrité, le sujet ne peut répondre ni par une décharge adéquate ni par une élaboration psychique. Débordé dans ses fonctions de liaison, il répètera de façon compulsive, notamment sous forme de rêves, la situation traumatique afin de tenter de la lier.

S. Freud (1938) n'a pas manqué néanmoins d'indiquer les points de passage entre névroses traumatiques et névroses de transfert en soutenant « *qu'il est possible que ce qu'on appelle névrose traumatique constitue une exception ; toutefois leurs relations avec le facteur infantile se sont jusqu'ici soustraites à nos investigations* » [31].

Même si dans l'introduction de son ouvrage, C. Barrois (1988/1998) précise :

> *« Le terme de névrose traumatique désigne, depuis la fin du XIX^e^ siècle, un groupe de troubles psychiques qui surgissent après un temps de latence plus ou moins long, au décours d'un choc affectif très intense…»* [32].

Pour cet auteur, la catégorisation des troubles associés au traumatisme, au choc ou aux émotions extrêmes dans le groupe des névroses constituent d'emblée un problème ardu, tout aussi ancien qu'actuel. Pour C. Barrois les diverses formes de troubles psychotraumatiques dépassent largement le cadre des névroses traumatiques.

En effet, là encore la clinique montre que toutes les situations choquantes et même potentiellement traumatisantes ne donnent pas systématiquement lieu à l'établissement d'une névrose. Là où les uns sombrent dans la pathologie, d'autres ne développent pas de troubles spécifiques, voire pas du tout. C'est à ces derniers qu'on attribue la capacité de résilience. C'est donc à juste titre si L. Crocq (2001) affirme :

> *«Tous les traumas ne donnent pas lieu à la constitution d'une névrose traumatique, structurée et chronicisée. Dans la pratique, on a affaire à une gamme de cas, un «panorama», s'étageant des cas modérés et transitoires, et des tableaux ressemblant au PTSD, aux névroses organisées, interminables et invalidantes, et même aux cas psychotiques dominés par la déréalisation et la dépersonnalisation »* [33].

Après avoir défini le traumatisme et les notions et concepts avec lesquels il est souvent associé, il s'agit maintenant de présenter les théories du traumatisme pouvant servir de modèle à l'analyse de la clinique.

---

[30] Freud, S. (1920/2001). «Au-delà du principe de plaisir». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p.48-128.
[31] Freud, S. (1938/2001). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
[32] Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*. 2ème éd. Paris : Dunod, p. 1.
[33] Crocq, L. (2001). « Perspective historique sur le trauma ». In *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson, p. 23-64.

CHAPITRE 2 : LES MODELES DU TRAUMATISME

De S. Freud à S. Ferenczi; de D.-W Winnicott aux chercheurs contemporains, le traumatisme traverse toute l'histoire du mouvement psychanalytique. Dans une perspective épistémologique, ce chapitre est consacré au rappel des grands moments ayant marqué les avancées des théorisations sur le traumatisme. Chaque fois que nécessaire, une tentative de contextualisation des approches théoriques sera proposée.

2.1. LES THEORIES CLASSIQUES

2.1.1. Les théories freudiennes : le traumatisme, un concept central dans l'œuvre freudienne

2.1.1.1. La théorie de la séduction

Les premières théorisations freudiennes du traumatisme sont élaborées entre 1895 et 1900/1905 aux contacts de malades hystériques. Selon le modèle de la séduction traumatique, l'origine des névroses, et notamment celle de l'hystérie, est un événement traumatique sexuel « présexuel », c'est-à-dire, ayant eu lieu dans l'enfance. Dans les « *Etudes sur l'hystérie* », S. Freud soutient que « *c'est de réminiscence surtout dont souffrent les hystériques* » [34]. En 1896, S. Freud précise l'état de « *passivité* » dans lequel se trouvent les petites filles en général au moment de la « s*éduction* », et des actes d'abus à caractère sexuel « réel ». Le choc qui en résulte, et les affects négatifs éprouvés par les victimes, organiseraient la névrose dans l'après-coup :

> *«L'événement duquel le sujet a gardé le souvenir inconscient […] c'est-à-dire un événement de passivité sexuelle, une expérience subie avec indifférence ou avec un petit peu de dépit ou d'effroi […] est une expérience précoce de rapports sexuels avec irritation véritable des parties génitales, suite d'abus sexuel pratiqué par une autre personne et la période de la vie qui renferme cet événement funeste est la première jeunesse, les années jusqu'à l'âge de huit à dix ans […]. Expérience de passivité sexuelle avant la puberté : telle est donc l'étiologie spécifique de l'hystérie »*[35].

Selon le modèle de l' « après-coup », la première expérience n'est donc pas traumatique en soi. Elle ne le deviendra qu'après un temps de latence, au moment de la puberté, suite à un événement *a priori* anodin lié au trauma initial et réactivant des affects négatifs.

---

[34] Freud, S., Breuer (1895/1965). *Etudes sur l'hystérie*. Paris : Presses Universitaires de France, p.5.
[35] Freud, S. (1896b /1973). *Névrose, Psychose et Perversion*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 83-112.

Le modèle classique de cette théorisation de la « *séduction* » est référé au cas Emma. Au moment de l'analyse, la patiente est hantée par l'idée qu'elle ne doit pas rentrer seule dans une boutique. Elle attribue sa hantise à un souvenir remontant à sa puberté. Au cours d'une séance, Emma rapporta qu'elle avait 13 ans lorsque venant de rentrer seule dans un magasin, les deux vendeurs qui s'y trouvaient s'esclaffèrent. Prise de panique, elle en sortit précipitamment en pensant qu'ils se moquaient d'elle, que l'un d'eux se moquait de sa toilette, et l'autre lui avait plu. Au cours de l'analyse, elle se souvint d'une deuxième expérience vécue à 8 ans : elle était rentrée deux fois dans une épicerie pour y acheter des friandises, mais le marchant porta sa main sur ses organes génitaux en riant. Elle y retourna quelques fois avant d'arrêter.

Pour S. Freud, les hystériques ont donc réellement été séduites, et souffrent de réminiscences d'un événement refoulé. Ce dernier devient traumatique en se liant à un second événement, souvent anodin. Cette liaison réactive les traces mnésiques du premier événement demeurées indéchiffrables en raison de l'immaturité de l'appareil psychique de l'enfant à cette époque. Et S. Freud de préciser :

> *« La pathologie résulte d'une décharge sexuelle dont le conscient avait gardé la trace et qui restait lié au souvenir de l'attentat »*[36].

Quelques années plus tard, S. Freud s'apercevant que pour beaucoup de malades hystériques les événements évoqués n'étaient que des fantasmes projetés dans le passé, le modèle de la séduction traumatique devint obsolète. Ainsi, à partir de 1897 (le 21 septembre 1897) avec «*Je ne crois plus à ma neurotica*» c'est le «*fantasme*» qui devient le facteur traumatique princeps organisant la névrose, et non plus la séduction. S. Freud élabore le modèle du développement sexuel infantile et découvre l'universalité des fantasmes de séduction, de scène primitive, de castration, le complexe d'Œdipe.

Ces fantasmes ne manquent pas de se matérialiser dans l'histoire infantile du sujet, sans qu'aucun indice sûr ne permette de distinguer un événement réel d'un fantasme. Ce tournant marque un changement paradigmatique entre la réalité événementielle et la réalité psychique.

2.1.1.3. Le conflit entre l'ancien et le nouveau Moi du guerrier et la fixation à l'événement traumatique

Au cours de la Première Guerre Mondiale, S. Freud conçoit un autre modèle du traumatisme. Avec la massivité de la réalité événementielle et le retour des expériences traumatiques dans les rêves, la névrose de guerre résulte d'un conflit intrapsychique entre l'ancien moi pacifique et le nouveau moi du guerrier de l'individu.

---

[36] Freud, S. (1895/2002). « Esquisse d'une psychologie scientifique ». In *La naissance de la psychanalyse*. 8ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 366.

S. Freud constate également une invariante chez les patients névrosés : la fixation à un fragment de l'expérience traumatique. Il écrit :

> *« On voit, dans l'insistance de l'expérience traumatique à faire retour même dans le sommeil du malade, une preuve de la force de l'impression qu'elle a produite. Le malade serait, pour ainsi dire, fixé psychiquement au traumatisme »*[37].

Dans l' « *Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre* », S. Freud (1919) compare les névroses de guerre et celles du temps de paix. En plus des similitudes, il précise que « *les névroses de guerre, pour autant qu'elles se distinguent des névroses banales du temps de paix par des propriétés particulières, sont à concevoir comme des névroses traumatiques qui ont été rendues possibles ou qui ont été favorisées par un conflit du moi*»[38] qui se joue entre l'ancien Moi pacifique et le nouveau Moi du guerrier. Tirant un parallèle entre névroses de guerre et névroses de transfert, S. Freud écrit :

> *« Dans les deux cas, le moi a peur d'être endommagé ici par la libido, là par les violences extérieures. Bien plus on pourrait dire que dans les névroses de guerre, à la différence traumatiques pures et par rapprochement avec les névroses de transfert, ce qui fait peur, c'est bel et bien un ennemi intérieur »*[39].

Le refoulement, comme dans toutes les névroses, est l'un des mécanismes de défense opérant.

En 1926, S. Freud élabore une nouvelle théorie du traumatisme dans « *Inhibitions, symptôme et angoisse* ». Sont évoqués le modèle de l'angoisse automatique et l'angoisse signal d'alarme.

Dans cette perspective, le traumatisme est lié à l'angoisse de perte d'objet. La source du danger, en dernière analyse, est à la fois externe et interne.

Le rôle de l'angoisse consiste à prévenir un danger. S. Freud précise que *« l'angoisse comme signal, avec sa valeur préventive contre le retour des anciennes situations de danger, contre le développement d'angoisse, n'est opérante, efficace, qu'à l'endroit des refoulements tardifs »*[40].

---

[37] Freud, S. (1920/2001). « Au-delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p. 56-57.
[38] Freud, S. (1919/1984). « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre ».In *Résultats, Idées, Problèmes*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 245.
[39] Freud, S. (1919/1984). « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre ».In *Résultats, Idées, Problèmes*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 247.
[40] Freud, S. (1926/2005). *Inhibition, symptôme et angoisse*. 6ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 78-79.

Si les écrits laissent d'abord penser à une source externe du danger, la clinique permet de préciser que l'objet de l'angoisse, ce qui est redouté est un dommage psychique : « *C'est seulement la grandeur de la somme d'excitation qui fait d'une impression un facteur traumatique, qui paralyse l'action du principe de plaisir et donne sa portée à la situation de danger* »[41]. Mais quelques années plus tôt, S. Freud avait déjà élaboré le modèle économique du traumatisme.

2.1.1.2. Le modèle économique ou l'effraction du pare-excitation et la théorie de l'angoisse

La plupart des auteurs retiennent l'année 1920 comme celle à partir de laquelle S. Freud développe le modèle économique du traumatisme à partir de la métaphore de la vésicule vivante et du pare-excitation. L'essentielle de cette conception est décrite dans « *Au-delà du principe de plaisir* ». Le traumatisme est associé à une perturbation de l'économie énergétique, provoquant l'ébranlement d'une défense antérieurement efficace et la contribution d'un nouveau type de défense. Il écrit :

> *« Nous appelons traumatiques les excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitations. Je crois qu'on ne saurait comprendre le concept de traumatisme sans le mettre ainsi en rapport avec la notion d'une mise à l'écart, d'ordinaire efficace, des excitations. Un événement comme le traumatisme externe provoquera à coup sûr une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense »*[42].

2.1.1.2. Le traumatisme, les atteintes précoces du Moi et ses effets positifs ou négatifs

C'est en 1939 que S. Freud, élabore ses dernières théorisations sur le traumatisme, rassemblées dans « *L'homme Moise et la religion monothéiste* ».

S. Freud formule l'hypothèse selon laquelle les expériences traumatiques originairement constitutives de l'organisation et du fonctionnement psychique sont susceptibles d'entraîner des « *atteintes précoces du Moi »* et créer des blessures d'ordre narcissiques. Par ailleurs, S. Freud distingue deux effets, *positifs* et *négatifs* («*un État dans l'État*»), du traumatisme.

De toutes les théorisations freudiennes, seul le modèle de la séduction traumatique semble ne pas être adapté pour analyser les traumatismes subis par les réfugiés de guerre.

---

[41] Freud, S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 127.
[42] Freud, S. (1920/2001). « Au-delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p. 78.

Cependant, il n'est pas exclu que des sujets, par la loi des libres associations, trouvent des liens avec des événements à caractère sexuel vécus dans leur enfance. Il n'est pas non plus exclu que le traumatisme de guerre puisse constituer un écran de traumatismes anciens, et réactiver des fragilités antérieures. Le conflit entre l'ancien et le nouveau Moi du guerrier est plus adapté pour les sujets ayant participé activement à la guerre. Ce sont notamment les ex-enfants soldats, les miliciens, les soldats loyalistes, y compris les nombreux déserteurs.

Aux théories freudiennes du traumatisme succèdent les principales conceptions paradigmatiques de S. Ferenczi.

2.1.2. Les théories de S. Ferenczi

Les contributions de S. Ferenczi aux théorisations sur le traumatisme, innovantes et d'une étonnante modernité (Th. Bokanowski, 2005[43]) puisqu'elles ont jeté les bases de la prise en charge psychanalytique de sujets ayant des fonctionnements « complexes », « états limites » ou « non névrotiques », diffèrent radicalement des idées de S. Freud notamment sur le traumatisme infantile. En rompant avec l'orthodoxie de la cure-type telle que pratiquée par S. Freud, S. Ferenczi parvient à « *entrer directement en contact avec l'enfant dans l'adule et de prendre ainsi connaissance des traumatismes subis* »[44].

2.1.2.1. La réalité du traumatisme

Outre la polémique autour de l'origine endogène et exogène du traumatisme, S. Ferenczi fut à l'origine d'une autre polémique en ressuscitant la neurotica de S. Freud.

Dans «*Psychanalyse des névroses de guerre »*, (1918), il introduit l'idée d'une charge réelle du traumatisme, en précisant que les sujets revivent constamment des peurs réellement éprouvées dans leurs rêves.

Pour S. Ferenczi à l'origine du traumatisme sexuel se trouve un événement réel et non fantasmé. Dans « *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant* »[45], S. Ferenczi suggère un approfondissement de l'origine externe du traumatisme, et ne pas se limiter aux facteurs psychiques. S. Ferenczi constate l'existence de traumatismes précoces. Il en vient à parler d'une « *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant* ».

---

[43] Bokanowski, Th. (2005). Le concept de trauma chez S. Ferenczi. In Brette, F., Emmanuelli, M., Pragier, G. (Dir.). *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 27.
[44] Bokanowski, Th. (2005). Idem, p. 31.
[45] Ferenczi, S. (1933). « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant ». In *Œuvres complètes, IV (1927-1933)*. Paris : Payot, p. 125-135.

Alors que les enfants ne demandent que la vérité et la tendresse, les adultes agissent par la sexualisation de leurs gestes, voire par la passion ; la disqualification de la souffrance et de la symbolisation de l'enfant ; l'introjection du sentiment inconscient de culpabilité de l'adulte. Objet d'amour de l'enfant, l'adulte peut être retourné en objet de haine ; l'enfant agressé, ne pouvant contenir ses défenses, se clive pour se protéger de la violence subie, une partie de lui étant témoin de la scène traumatique.

Pour S. Ferenczi, le traumatisme résulte donc d'une absence de réponse de l'objet ou d'une réponse inappropriée visant à satisfaire les besoins de l'adulte, face à une situation de détresse ressentie par l'enfant.

2.1.2.2. Le narcissisme

S. Ferenczi attribue à ce désaveu des actes subis et à son impossible verbalisation toute la valeur pathogène du traumatisme. Cela a comme conséquence une blessure narcissique s'actualisant par des mécanismes de défense de l'ordre du déni et du clivage auxquels renvoie le concept d'identification à l'agresseur (S. Ferenczi, 1932). Dans son article posthume, S. Ferenczi insiste sur une pathologie mettant en cause l'individu, dans sa compréhension de sa relation avec le monde qui l'entoure :

> *« Le choc est équivalent à l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité de résister, d'agir et de penser en vue de défendre le soi propre (…) La commotion psychique survient toujours sans préparation. Elle a dû être précédée par le sentiment d'être sûr de soi, dans lequel, par suite des événements, on s'est senti déçu ; avant on avait trop confiance en soi et dans le monde environnant ; après, trop peu ou pas du tout. On aura surestimé sa propre force et vécu dans la folle illusion que telle chose ne pourrait arriver ; « pas à moi » »*[46].

La réalité externe du traumatisme, la confusion de langue, les blessures narcissiques, le clivage, l'identification à l'agresseur sont autant de théorisations de S. Ferenczi pouvant permettre d'analyser la clinique des réfugiés de guerre.

A propos tout particulièrement de la confusion de langue, des analogies peuvent être trouvées avec les différentes formes de réalités auxquelles les victimes sont souvent confrontées : négation des faits, banalisation des crimes, complicités et silences parfois coupables, impunités généralisées.

Après avoir rappelé les principaux apports théoriques de S. Ferencsi, il s'agit maintenant de présenter l'essentiel des théorisations de D.-W. Winnicott.

---

[46] Ferenczi, S. (1934). «*Réflexions sur le traumatisme* ». In *Œuvres complètes, IV (1927-1933).* Paris : Payot, p. 139.

2.2.1 Le modèle de Donald-Wood Winnicott

Dans l'avant-propos de son livre «*Jeu et réalité*», D.-W. Winnicott commence par rappeler le paradoxe que représente l'«*objet transitionnel* » de l'être humain qui, tout en vivant dans le monde existant continue de l'enrichir grâce au lien avec le passé et l'avenir.Cet « *espace intermédiaire* » est une aire culturelle insuffisamment prise en compte par les psychanalystes. Cet « *espace transitionnel* » joue un rôle essentiel dans les processus de représentation et de symbolisation et permet une première séparation d'avec l'objet maternel.

Les données théoriques que je souhaite tirer des théorisations de D-.W. Winnicott concernent naturellement les liens primaires des sujets avec leur mère-environnement ; le lien avec le système de protection du Haut-Commissariat des Nations Unies aux Réfugiés ; celui avec la mère-patrie ; et bien sûr le lien avec les pays d'accueil. Pour paraphraser D.-W. Winnicott, ces différents espaces physiques sont considérés comme des « *espaces potentiels* ». Ce sont des lieux d'interactions avec les sujets, les représentants des Etats, ceux des Organisations Internationales et des O.N.G.

Ces différents environnements ont les mêmes fonctions de « *miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant* »[47], résumées par D.-W. , à savoir le « Holding : la manière dont l'enfant est porté ; le Handling : la manière dont il est traité, manipulé ; l'Objet-presenting : le mode de présentation de l'objet »[48].

Dans « *La crainte de l'effondrement* », D.W. Winnicott décrit la « *crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé* »[49], et qui se réfère entre autres à la crainte de la mort, du vide, et de la non-existence. En guise de résumé, D.-W. Winnicott précise que « *la crainte de l'effondrement peut être la crainte d'un événement du passé qui n'a pas encore été éprouvé. Cette épreuve est une nécessité équivalente à celle de la remémoration dans l'analyse des névrosés* »[50].

Avant de proposer d'autres liens possibles avec la clinique des réfugiés de guerre, un détour par un autre texte de D.-W. Winnicott semble nécessaire. Dans « *Traumatisme, culpabilité, régression, individuation* »[51], l'auteur décrit sa conception du traumatisme par rapport au développement de l'individu dans sa famille. D.-W. Winnicott souligne la nécessité de la prise en compte des facteurs externes. Il considère le traumatisme comme « un échec avec la dépendance.

---

[47] Winnicott, D.-W. (1971/2005). *Jeux et réalités.* Paris : Gallimard, p. 203.
[48] Idem, p. 204.
[49] Idem, p. 209.
[50] Idem, p. 216.
[51] Winnicott, D.-W. (1965). « Traumatisme, culpabilité, régression, individuation ». In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, p. 292-334.

Le traumatisme rond l'idéalisation d'un objet au moyen de la haine de l'individu, en réaction au fait que cet objet n'a pas réussi à remplir sa fonction »[52]. Cette dernière devrait permettre une séparation progressive d'avec l'objet maternel, à moins qu'elle soit défaillante.

Or les réfugiés arrivent souvent dans les pays d'accueil après avoir été confrontés à des « *expériences agonistiques* » sur le chemin de l'exil. L'UNHCR et ses partenaires remplissant des fonctions maternantes et paternantes, certains vécus viennent y être déposés en terme de dépendance ou de haine.

Se pose donc la question de la résistance et de la survivance de l'objet face à la dépendance et aux attaques du sujet décrites par D.-W. Winnicott dans « *L'utilisation de l'objet et le mode de relations à l'objet au travers des identifications* »[53]. Aux avancées théoriques de D.-W. Winnicott succèdent celles de Cl. Janin.

2.2.2. Les modèles de Cl. Janin : le collapsus de la topique interne, le noyau chaud et le noyau froid

C'est dans la deuxième édition corrigée de son ouvrage que se trouvent développés les derniers apports théoriques de Cl. Janin (1999)[54] sur le traumatisme.

De toutes les avancées théoriques envisagées, les linéaments sur le *collapsus topique,* le *noyau chaud,* le *noyau froid* et le *traumatisme paradoxal* ont attiré mon attention. Ils méritent quelques analyses.

2.2.2.1. Le collapsus de la topique interne

C'est en définissant une deuxième figure du traumatisme que Cl. Janin, en vient à parler du « *collapsus de la topique interne* ».

Après avoir effectué un bref rappel de l'objet transitionnel tel qu'il a été défini par D.W. Winnicott, l'auteur invite les analystes à revisiter leur théorie de la *Réalité,* en la considérant comme transitionnelle, topologiquement située à la limite entre l'intérieur et l'extérieur, dans un « *entre deux* ». Au sujet de l'objet duquel il est question entre l'analyse et le patient, l'auteur précise qu'il s'agit :

> *«- [d'] un objet réel, modifié par «les opérateurs» du travail psychique que sont introjection, projection, mise en représentation par le biais des rêves et des fantasmes ;*

---

[52] Winnicott, D.-W. (1965). « Traumatisme, culpabilité, régression, individuation ». In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, p. 309.
[53] Winnicott, D.-W. (1971). « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications ». In *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, p.162-176.
[54] Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France.

> *- [d'] un objet psychique construit en étayage sur les caractéristiques «réelles» de l'objet et de l'environnement»*[55].

Dans la suite de son développement, Cl. Janin propose de désigner sous le terme de « *transitionnalité de la réalité* » la construction du rapport au réel de tout sujet. Il soutient : «*Il me semble qu'une des figures majeures du traumatisme se constitue dans la «détransitionnalisation de la réalité»*[56].

Pour illustrer son propos, l'auteur s'appuie sur deux exemples dans lesquels un événement reduplique un fantasme. Le premier concerne un enfant pour qui la séduction originaire fantasmée serait vécue dans la réalité événementielle par une séduction réelle, de la part d'un parent, d'un proche ou d'une figure parentale maternelle ou paternelle. Dans le second exemple, il s'agit d'un enfant pour qui la disparition d'un proche serait la réalisation de certains fantasmes agressifs inconscients. J'ajoute à mon humble avis qu'il pourrait bien s'agir de la réalisation d'un fantasme de toute puissance infantile. Cl. Janin en vient ainsi à définir le *collapsus de la topique interne* :

> *« Entre fantasmes et événement, l'espace psychique et l'espace externe communiquent de telle sorte que l'appareil psychique ne peut plus remplir son rôle de contenant du monde interne.»*[57].

Le sujet soumis au collapsus de la topique interne ne sait donc plus l'origine interne ou externe de la source de son excitation. Ce qui pour l'auteur est le propre du traumatisme. Une autre conséquence du collapsus de la topique interne est de plonger le sujet dans « *la perte du sens de la réalité* »[58], que l'auteur rapproche aux phénomènes que S. Freud a décrits en termes d'« *inquiétante étrangeté* »[59]. Encore faudrait-il savoir si le sujet demeure ou reste dans un état d'ambigüité ou de confusion. Dans le premier cas les conséquences du traumatisme sont transitoires, alors qu'elles sont plus durables et plus profondes dans le second.

Cl. Janin apporte une réponse à cette préoccupation en se référant à S. Freud. En effet, d'un point de vue topique et génétique :

> *«Il s'agit […] d'une régression à des époques où le Moi ne s'était pas nettement déterminé par rapport au monde extérieur et à autrui.»*[60].

D'un point de vue clinique, les états de collapsus de la topique interne sont, pour l'auteur, assimilables aux «*phénomènes de dépersonnalisation*», conséquence de la rencontre entre fantasme et événement.

---

[55] Op. Cit. p. 24.
[56] Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France.
[57] Idem
[58] Idem, p.25
[59] Idem
[60] Idem

Bien que susceptibles d'être brefs, ils ont tout de même un pouvoir d'ébranlement. Du point de vue économique, le *clivage* est pour Cl. Janin un mécanisme de défense associé aux expériences de dépersonnalisation pour lutter contre les effets dévastateurs des collapsus de la topique interne. Citant les travaux de G. Bayle, il s'agit d'un clivage « *fonctionnel* » qui ne doit pas être confondu avec le clivage rencontré dans les organisations psychiques structurellement clivées. La fonction du clivage serait, tout en se protégeant, de reconstruire une enveloppe psychique effractée par le traumatisme. A titre illustratif, Cl. Janin cite des cas de retraits autistiques relevés par B. Betheleim à propos de nombreux prisonniers des camps de concentration.

Enfin, dans une logique dynamique, Cl. Janin (1999) propose une explication de la traumatophilie à partir du collapsus topique. Deux hypothèses en sont proposées. La première, reprise et élaborée par R. Roussillon entre autres, soutient l'idée selon laquelle la « *répétition* » est une tentative de liaison de l'excitation du premier traumatisme. La seconde hypothèse, qui permet de nuancer la première, consiste à penser que le sujet tente, au moyen d'un traumatisme, ayant une fonction « *anti-traumatique* »[61], de reconstruire son enveloppe psychique effractée au moyen de la répétition. A la fin de l'introduction de son ouvrage, Cl. Janin précise les trois modalités de la réalité psychique :

> *«Une réalité perdue, ou cachée, et reconstruite à partir d'indices retrouvés, ou d'hypothèses nouvelles ; une réalité créée/trouvée ; une réalité présente d'emblée, et qui se donne immédiatement de façon intelligible »*[62].

2.2.2.2 Le noyau chaud, le noyau froid et le traumatisme paradoxal

C'est dans l'après-coup d'une étude de deux cas que se trouvent élaborées les théorisations sur le noyau chaud/froid et le traumatisme paradoxal.

Le premier cas se réfère à une anesthésiste âgé de 35 ans que l'analyste appelle Rose[63], mariée depuis dix ans, sans enfants.

Rose consulte après avoir constaté qu'elle est depuis peu soumise à des pensées obsédantes de vérification de son pouvoir de séduction. Multipliant des partenaires qu'elle quitte rapidement, les moments d'«exaltation et de triomphe» pendant les conquêtes font place «la dépression, le dégoût de soi, la rupture». Vient ensuite une période que la patiente elle-même qualifie d'«anesthésie des sentiments», avant que «ça recommence ».

---

[61] Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 26.
[62] Idem, p. 27.
[63] D'autres détails cliniques sont mentionnés de la page 33 à la page 34.

Dans ce que la patiente rapporte de son histoire familiale, Rose décrit son père comme un homme «brillant» mais distant, contrarié par la féminité de sa fille, et qui n'aimait que son fils. Sa mère est décrite comme «effacée, déprimée…» et qui était sa «confidente». Le travail analytique a permis à Rose de se remémorer que les soins corporelles administrés par sa mère ne l'était qu'*a minima*, notamment la toilette de ses parties génitales.

Au cours de l'analyse, Rose parvient à associer les soins corporels qu'elle administrait à une patiente pendant son internat, et la survenue d'un «trouble sexuel», puis le vécu d'un sentiment de honte. Par identification projective, en prenant soin du corps de la malade, c'est en fait de son propre corps qu'elle prenait soin, dans sa tentative de combler les carences de soins corporels que sa mère n'avait pas pu lui administrer.

En guise de synthèse, Cl. Janin propose pour le cas Rose deux temps traumatiques :

> *«1er temps : Traumatisme lié à la carence de soins maternels provoquant à la fois excitation interne et blessure narcissique. 2ème temps : Traumatisme tardif où la scène première est rejouée dans un mécanisme d'identification à la malade dont elle s'occupe, avec la prise en compte de la coexcitation, le «trouble sexuel» étant l'après-coup de l'excitation interne provoquée par la carence de soins.»*[64].

La deuxième vignette clinique sur laquelle l'analyste s'appuie pour l'élaboration de sa théorisation est Marie, qui, elle aussi «collectionne les hommes». Marie, vingt ans, est marquée par des échecs aux examens et concours, alors qu'elle vient de réussir brillamment son baccalauréat. Comme Rose, Marie jouait avec son pouvoir de séduction et de triomphalisme avant ses échecs à répétition. Issue d'un milieu très aisé, Marie a eu une relation amoureuse suivie et poussée avec son oncle maternel dès l'âge de six ans.

Pour Cl. Janin. Marie a pu mesurer l'empire et l'emprise qu'elle a exercées sur cet oncle et sur les adultes en général…Elle a pu transférer la situation d'emprise triomphale à d'autres domaines, notamment le savoir, mais la remise en jeu, après une latence, imparfaite, des conflits infantiles et des avatars d'identifications dont on devine le caractère problématique, l'ont précipitée dans un vécu dépressif grave.

En somme, du point de vue de la temporalité, Cl. Janin note deux moments traumatiques :

---

[64] Janin, C. Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 35.

> *« [D'abord] Marie **ne sait pas**[65] qu'elle a vécu le premier temps traumatique-la relation avec l'oncle-en partie comme un triomphe, une réussite phallique absolue. Bien au contraire, elle présente ce premier temps comme étant la cause de sa dépression actuelle, ce qui ne peut être considéré que comme partiellement vrai. [Ensuite] elle ne sait pas davantage que sa dépression actuelle est liée **en partie**[66] à l'impossible deuil de ce triomphe premier, qui lui fait dire en quelque sort : «Je ne veux pas d'autre réussite que celle-là.». C'est ce registre-là qui est mobilisé, lorsqu'elle collectionne les hommes. En somme, la dépression de Marie est une **dépression maniaque**[67] et il lui faudra des années pour le découvrir.»*[68]

Pour Cl. Janin, Rose et Marie ont un fonctionnement de type compulsion de répétition de succès érotiques masculins. Pour Marie précisément, à la répétition s'associe la vérification de «son pouvoir phallique originel dans la séduction, faute de pouvoir étayer une *sexualité infantile authentique en attente de devenir et de sens œdipiens* »[69] Au terme de son élaboration, Cl. Janin définit le « *noyau froid du traumatisme »*[70] non assimilable par le Moi, comme « *un premier temps »*[71] du traumatisme caractérisé par le non-respect des besoins des enfants. L'atteinte narcissique constitue la conséquence majeure de ce traumatisme. Le « *noyau chaud du traumatisme »*[72] est un deuxième temps, « un temps de sexualisation du premier temps traumatique…d'une sexualisation ratée de la pulsion» qui s'exprime de manière différente chez les deux patientes. Chez Rose l'évitement du contact avec ses organes sexuels par sa mère a permis de les désigner «psychiquement comme zones érogènes, et comme support d'un conflit interne (de type exigences pulsionnelles/interdit surmoïque). Pour Marie, la relation incestueuse avec son oncle lui a permis de «vivre quelque chose de l'ordre d'un investissement objectal…».

Les théorisations paradigmatiques de R. Roussillon succèdent à ceux de Cl. Janin.

2.2.3. Le modèle de René Roussillon

La perspective développée par R. Roussillon est décrite dans son livre « *Agonie, Clivage et Symbolisation* »[73].

---

[65] Souligné par l'auteur
[66] Souligné par l'auteur
[67] Souligné par l'auteur
[68] Janin, C. (1999). Idem, p. 35.
[69] Janin, C. Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 35.
[70] Souligné par l'auteur
[71] Souligné par l'auteur
[72] Souligné par l'auteur
[73] Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France.

Dans cet ouvrage, R. Roussillon propose un modèle théorique des « pathologies du narcissisme » et des « souffrances identitaires-narcissique » à la base desquelles se trouve un traumatisme primaire clivé. Suivant le modèle de l'expérience subjective en trois temps de D.-W. Winnicott, R. Roussillon propose un modèle en trois temps adaptables aussi bien aux traumatismes précoces, voire archaïques, qu'à tout autre type de traumatisme.

R. Roussillon partage avec D.-W. Winnicott l'idée selon laquelle la situation initiale ne devient traumatique qu'en l'absence d'une réponse adéquate de l'environnement. Dans le temps X, « *l'appareil psychique est menacée par un afflux d'excitation qui le menace de débordement soit du fait de l'immaturité de ses moyens, soit du fait de l'intensité des quantités engagées […]. La manière dont la psyché va traiter cet afflux d'excitation dépend de l'âge ou de son degré de maturation* ». L'épuisement des ressources internes et la mise en échec des ressources externes du sujet caractérise ce premier temps.

Le temps X+Y se distingue par « un état de détresse qui est un état de tension et de déplaisir intense, sans issue interne, sans fin et sans représentation », donc sans objet. Le temps X+Y+Z est un état de détresse, et de manque de l'objet au-delà du supportable qui produit un état d'agonie (Winnicott), voire une «terreur agonistique » ou une « terreur sans nom » (Bion). Ces états traumatiques primaires sont donc, comme les états de détresse, des expériences de tension et de déplaisir sans représentation, sans issue, c'est-à-dire sans recours internes, ni sans recours externes, l'environnement étant défaillant. Et R. Roussillon (1999) de conclure :

> *«Ces états traumatiques primaires rencontrent donc une impasse subjective, ils provoquent un état de désespoir existentiel, une honte d'être, qui menace l'existence même de la subjectivité et de l'organisation psychique. Le sujet se sent « coupable » (culpabilité primaire pré-ambivalente) et responsable de n'avoir pas pu faire face à ce à quoi il était confronté, il risque de « mourir de honte » au constat de la blessure identitaire narcissique primaire que lui inflige la situation traumatique…»*[74].

C'est dans « *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique* »[75] que R. Roussillon (2001) a ensuite élaboré la théorie de la symbolisation, qui désigne un travail psychique de subjectivation, déformation et transformation de l'expérience brute des éprouvés, notamment les traces mnésiques et perceptives.

---

[74] Roussillon, R. (1999). Idem, p.20.
[75] R Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*. Paris : Dunod.

R. Roussillon (2001) distingue la symbolisation primaire, qui témoigne de la représentation-chose (ou représentation de chose) ; puis la symbolisation secondaire qui se réfère à la représentation-mot (ou représentation de mot). Un défaut de symbolisation serait à l'origine des pathologies narcissiques identitaires. Bien que ce travail ne soit pas spécifiquement orienté vers la symbolisation, la clinique du traumatisme, les différentes modalités d'expression de la souffrance de le pays d'accueil, l'agir y compris des logiques de survie posent la question du sens. Tout au long de la fuite, plusieurs événements potentiellement traumatisants ont été subis, à plusieurs moments différents. De nombreux traumatismes n'ont même pas eu le temps d'être élaborés que d'autres ont été subis.

Après les apports théoriques de R. Roussillon, il s'agit de rappeler la théorie du Roman Migratoire et les conceptualisations de B. Duez.

2.2.4. Le « Roman migratoire » et les théorisations de Bernard Duez

Dans ses travaux, B. Duez[76] distingue deux grandes formes de processus migratoire, dont le « *Roman migratoire* » constitue le point nodal.

Le « Roman migratoire » désigne « *une construction après-coup qui vient mettre en sens l'itinéraire migratoire*». C'est un scénario qui se construit à partir d'une scène actualisant dans le Réel une figuration d'un fantasme originaire. Le premier type de Roman migratoire, lié à « la scène originaire du fantasme de séduction », se fonde sur la détresse économique. Le second type de Roman migratoire s'organise autour du « fantasme originaire de la castration ». Il se construit chez des sujets pour lesquels l'exil a été motivé par la chute de régimes autocratiques.

Des similitudes peuvent être trouvées entre le motif à la base de ce deuxième type de roman migratoire et les raisons ayant provoqué la fuite massive de réfugiés du Congo-Brazzaville vers des pays frontaliers.

B. Duez distingue deux types de récits de la scène originaire marquée par l'horreur : un premier type de récit, portant sur les conditions de la fuite, est raconté de manière confuse, mais dont les conditions de la rupture avec le lieu d'origine demeurent précises. Le second type de récit porte sur des faits d'une violence extrêmes vécus sur le chemin de l'exil.

Contrairement à ce que constate B. Duez chez les enfants et adolescents de la deuxième génération au sujet de la scène écran dont la fonction est de masquer « *les dimensions les plus offensantes pour le narcissisme* », les atrocités vécues par les réfugiés sont décrites avec des détails dont le clinicien se serait bien passé.

---

[76] Duez, B. « La fonction traumatique dans la construction d'un originaire migratoire ». In http://www.babelpsi.com.ar/fotos/le roman migatoire publié pdf, consulté le 3 avril 2011.

La présente clinique permet de relever avec B. Duez, des « *identifications héroïques* » liées aux logiques des « *Idéaux héroïques* » témoignant d'une organisation s'articulant autour de « *la figure du Moi-Idéal* ». La honte et la culpabilité sont relevées chez des sujets ayant servi les régimes politiques en conflit au Congo-Brazzaville.

B. Duez constate par ailleurs que les personnes qui survivent aux violences extrêmes se décrivent « alternativement dans une position de victime ou dans une position de miraculé » et qu'elles « construisent un univers où l'épreuve est telle que le sujet se vit comme transformé. ». Et B. Duez de manifester sa désapprobation au sujet du « fantasme de la nouvelle naissance », étant donné qu'un suivi plus approfondi permet de relever ce qu'il appelle une « modification des marquages du corps».

La clinique des réfugiés de guerre du Congo-Brazzaville a permis de relever les figures du héros, la victimisation et ses logiques victimaires.

Pour B. Duez, deux fonctions peuvent être attribuées à l'excès du vécu : la première permet de « *contre-investir l'intensité du vécu catastrophique par un vécu catastrophique d'une intensité comparable* ». Cette fonction est comparable au refoulement originaire face à un vécu insupportable, puis à « *l'indécidabilité traumatique* », définie comme étant l'impossibilité à destiner sa pulsion. La seconde fonction consiste à « *actualiser une scène d'angoisse qui ouvre à nouveau le sujet au travail de l'originaire* ». Cette fonction permet aux blessures corporelles de se constituer comme étant des « traces mnésiques corporelles ». Et l'auteur de préciser :

> *« Le corps meurtri vient, dans sa chair ou sa mémoire, porter attestation de cette mutation et se trouve dans ce mouvement même dans une relation de trans-figuration, c'est-à-dire en position de se localiser dans le nouveau système signifiant auquel il est confronté. La reconnaissance du vécu traumatique fonde cette mutation sur une base de vérité : c'est-à-dire dans un discours où retrouver une position identitaire pour le sujet devient possible "ami" le principe d'identité étant le paradigme de cette localisation identitaire d'ou s'affirme le vrai. ».*

Enfin, dans une articulation des deux types de Roman migratoire, B. Duez relève la *« honte du survivant »,* chez les sujets, non miraculés, étant un des derniers survivants d'une extermination. A cet affect sont associées les figures du *« dépérissement ou du bannissement hors du clan des victimes. ».* B. Duez précise à ce sujet *:*

> *« Sans doute est-ce la raison pour laquelle elles sont souvent soupçonnées d'avoir séduit les bourreaux (de s'être vendues). Nous voyons là le retour en négatif du fantasme de séduction qui est convoqué pour justifier la survie et donner un sens au non-sens, à l'Indécidable, au Hasard. Ces survivants s'engagent dans des organisations mélancoliques ou à forte connotation auto-punitive ou encore dans un processus d'identification à l'agresseur victimisant largement leur entourage. On rencontre égale-ment cette situation quand des jeunes ont assisté à l'humiliation, à des sévices sur des personnes de leur parenté ».*

Pour l'instant, ma clinique n'a pas permis de relever une telle déclinaison de la honte du survivant. Il s'agit en effet d'une culpabilité et d'une honte liées à ce que les sujets ont fait, à ce qu'ils auraient dû faire. Ces affects sont liées aux choix effectués, qu'il s'agisse de victimes ou de bourreaux. Ces derniers seraient alors dans un processus de repentance.

Après avoir rappeler les principales conceptualisations du traumatisme à travers les travaux des auteurs classiques et contemporains, il s'est avéré nécessaire de présenter les apports de l'approche phénoménologique.

2.2.5. Apports de l'approche phénoménologique

Dans une perspective phénoménologique, L. Crocq (2001)[77] introduit la question du *sens* et du *non-sens* du traumatisme et invite les psychanalystes à dépasser le point de vue économique freudien et la question des mécanismes de défense, à défaut d'introduire la phénoménologie dans la psychanalyse. Il écrit :

> *« Le trauma n'est pas seulement effraction, invasion et dissociation de la conscience, il est aussi déni de tout ce qui était valeur et sens et il est surtout perception du néant, mystérieux et redouté, ce néant dont nous avons tous l'entière certitude qu'il existe, inéluctablement, mais dont nous ne savons rien et que nous avons toute notre vie nié passionnément. »*[78].

Du sens, il en est question tout au long de ce travail, autant sur le plan théorique avec les développements de la réalité psychique, que sur la quête de la signification des formes de souffrances et de passage à et par l'acte. Les développements de la théorie de la symbolisation de R. Roussillon trouvent avec L. Crocq quelques nouages, au-delà des considérations purement théoriques.

---

[77]Crocq, L. (2001), « Perspectives historiques sur le trauma », dans De Clercq, M., Lebigot, F. et col., *Les traumatismes psychiques*, Paris, Masson, p. 23-64.
[78] Crocq, L. (2001). « Perspectives historiques sur le trauma ». In De Clercq, M., Lebigot, F. et col., *Les traumatismes psychiques*, Paris, Masson, p. 56.

Au-delà de l'aspect économique du traumatisme, C. Barrois, (1988/1998)[79] procède à une élaboration des aspects liés aux différentes formes de ruptures communautaires déliant les sujets avec le monde : la confrontation avec l'impensable de la mort ; l'invasion par l'angoisse de néantisation ; les ruptures de la continuité ; les ruptures de la fonction du cadre et des relations contenant-contenu ; ruptures de l'unité de l'individu et cessation du sens.

Le recours à plusieurs théorisations n'est pas l'expression d'un éclectisme. En pratique, ces théories se complètent plus qu'elles se superposent ou se contredisent. C'est que le traumatisme de guerre est un phénomène complexe, qui mérite que soient prises en compte une multitude de dimensions.

B. Chouvier (2004)[80] précise l'extrême complexité de l'approche psychanalytique de la réalité, qui exige « *que soient prises en compte aussi bien la dimension existentielle que la dimension objectivante de la relation du sujet aux autres et au monde* ».

Dramatisation, dénégation, déni de la réalité événementielle par les média, les historiens et les politiques, les organisations humanitaires, sont autant de mécanismes susceptibles de générer de la superposition, voire de la confusion au sein de la réalité psychique de sujets, dans leurs tentatives de subjectivation de la réalité vécue collectivement.

2.2.6. Les traumatismes de guerres civils

La fin des années 1990 a été particulièrement marquée par des conflits politico-militaires en Afrique Centrale, avec notamment les guerres civiles des deux Congo. En ce qui concerne le Congo-Brazzaville, c'est la guerre civile qui a ravagé ce pays entre 1996 et 1999 a provoqué le déplacement massif de populations vers les pays limitrophes. Parmi ces réfugiés, environ 15 000 ont poursuivi leur route vers le Gabon. Mais avant et pendant la fuite nombreuses sont les personnes qui ont été témoins et/ou victime d'événements potentiellement traumatisants tels que les massacres et pillages, les viols et exactions, les enlèvements sommaires, la torture, etc.

Mais au-delà des atteintes à l'intégrité physique et psychiques des populations, c'est aussi tout ce qui est culturel et porteur de sens qui est atteint : destruction des villages par le feu et des armes lourdes, profanation de tombes et de cimetières ; c'est aussi le cours normal des choses qui est atteint : les rituels non exécutés, les morts non ensevelis, les deuils non faits.

---

[79] Barrois, C. (1988/1998), *Les névroses traumatiques*, Paris, Dunod, p. 156-172.
[80]Chouvier, B. (2004). « La réalité à l'épreuve du psychisme ». In Chouvier, B., Roussillon, R. *La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*. Paris : Dunod, p. 1-3.

Parmi les travaux les plus récents sur les traumatismes de guerre et leurs conséquences, je cite :

J. Altounian (2000)[81] qui retrace le difficile parcours d'une personne qui a survécu au génocide arménien, dont le seul héritage est le journal de déportation de son père. Comment grandir sans ses parents, qui sont morts atrocement et ont disparu sans laisser de traces ? Comment faire le deuil quand il n'y a pas eu rituel funéraire ? Comment vivre avec l'insupportable de la mort atroce ? Comment donc survivre à la barbarie ? J. Altounian, utilise le terme de « survivance », qui désigne : « *La stratégie inconsciente que les survivants d'une catastrophe collective et leurs descendants mettent réciproquement en place pour reconstruire sur pilotis les bases précaires d'une vie possible parmi les normalement vivants du monde où ils ont échoué…* ». Ce qui la sauve c'est un patient travail d'écriture. Elle écrit « *pour reconstruire une origine, pour redonner vie à la trace, pour inscrire dans le texte l'expérience de leur exclusion, pour inscrire dans le langage la parole en détresse* ». La survivance c'est le besoin urgent de sauver sa peau, par un processus de partage, de mise en lien et de création symboligène.

M. De Clercq, (2001)[82] soutient que les troubles anxieux et dépressifs ; les modifications de la personnalité : sentiment de culpabilité, dysfonction sexuelle, préjudice social et familial ; les troubles des conduites : abus d'alcool et de tranquillisants, problèmes d'impulsivité et de fonctionnement quotidien, idées suicidaires et suicides ; de même que les troubles psychotiques sont susceptibles d'être observés chez des personnes qui survivent aux traumatismes.

Y. Gampel (2003)[83] aborde la Shoah comme paradigme de la tyrannie destructive, de l'horreur, de la terreur, du mal, du fait qu'elle implique toutes les autres tyrannies destructives : les génocides arméniens, africains, Hiroshima, les dictatures sud-américaines, les guerres fratricides yougoslaves, la lutte actuelle en Algérie, la torture et toute autre violence d'Etat. Elle développe les notions d' « *inquiétante étrangeté* » de S. Freud, d' « *arrière-plan d'inquiétante étrangeté* », et d' « *arrière-plan de sécurité* » pour « *rendre compte du clivage et de l'ambiguïté chez les sujets incapables de confronter leurs sentiments avec la souffrance insupportable de la violence sociale ; et la notion d' « effets radioactifs* », effets qui s'insinuent dans les victimes, et qui sont transmis inconsciemment ».

---

[81] Altounian, J. (2000). *La survivance. Traduire le trauma collectif*. Paris : Dunod.
[82] De Clercq, M. (2001), « Répercussions psychiatriques et psychosociales à long terme », In De Clercq, M., Lebigot, F. *Les traumatismes psychiques*. Paris, Masson, p. 103-115.
[83] Gampel, Y. (2003). « Violence sociale, lien tyrannique et transmission radioactive ». In Ciccone, A. et al. *Psychanalyse du lien tyrannique*. Paris : Dunod, p. 105-125.

Sur la base de la clinique et des données analytiques de survivants et d'enfants de survivants de la Shoah, elle constate chez ces derniers des troubles de l'agir, mnésiques et affectifs, de même que des défenses telles que le clivage. Elle formule l'hypothèse selon laquelle « les individus qui ont vécu des expériences de violences sociales traumatisantes ont besoin de cliver ou de dissocier les deux backgrounds (arrière-plan de sécurité de base et arrière-plan d'inquiétante étrangeté) et de maintenir cette division pour continuer à vivre, ou d'une certaine manière pour survivre sans être envahis par ce passé traumatisant. » ;

Dans la Préface de l'ouvrage de M.-O. Godard « *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés* », R. Kaës écrit :

> *« les situations traumatiques collectives sont des drames vécus collectivement par des communautés humaines, provoqués par d'autres humains, dans l'intension de les détruire par la guerre et par les génocides, c'est-à-dire par l'élimination d'un peuple, d'un groupe, d'une culture, d'une langue. Ces situations sont aussi celles que provoque la violence d'Etat lorsqu'elle s'exprime par la torture systématique et la disparition d'une partie de la population. Dans tous les cas, le choc traumatique produit des effets de ruptures catastrophiques qui brisent les familles et les sociétés et qui se transmettent, à l'exception des manifestations de résilience fort mises en avant de nos jours, à travers les générations. ».*

Plus loin, il développe le fait qu'il n'est pas possible d'aborder les traumatismes vécus par les rescapés de l'horreur comme tout autre traumatisme. Il précise :

> *« …Assurément il s'agit de l'irruption dans la psyché d'un réel extérieur au sujet, dont la topique interne se trouve bouleversée et l'économie décompensée par cette rencontre intrusive. Chaque fois que se produisent de telles irruptions, les sujets sont exposés à de graves déséquilibres dans l'économie de leurs systèmes pulsionnels de liaison et de déliaison, à des failles dans les enveloppes psychiques, à de profondes défaillances dans leurs processus de transformation. Les vécus correspondants d'angoisse pure et de panique, de démantèlement et de peur de la folie et de la mort qui caractérisent l'expérience psychotique, sont généralement présents dans les expériences traumatiques collectives suscitées par les guerres et la violence d'Etat…La dimension collective du traumatisme infligée à plus d'un autre, mêmes et différents, produit des effondrements des étayages de l'identité du moi et du groupe, une disqualifications des contrats basiques qui assurent la possibilité et la continuité de tout lien, c'est-à-dire des ruptures dans les garants métapsychologiques de la vie psychique. ».*

M.-O. Godard (2003), pour sa part, après avoir passé en revue les données sur le rêve, propose une étude psychanalytique des rêves des rescapés de la Shoah, du génocide du Rwanda et des « appelés de la guerre d'Algérie ». Elle aboutit à la conclusion selon laquelle :

> *« La fonction de la succession des cauchemars, des rêves de désirs contaminés par le malheur, des rêves traumatiques durant les différentes phases d'une même nuit, est une tentative de liaison. Même la répétition mortifère est un mouvement qui tente une nouvelle fois la liaison. Les rêves des névroses de guerre et de génocide sont en dernière analyse le signe d'une bataille acharnée de la pulsion de vie au service de la pulsion de mort. La compulsion de répétition est une tentative de réécriture dont le but est de rendre incorporable l'extériorité que représente le traumatisme »*[84].

La particularité des traumatismes psychiques de guerre étant la confrontation des acteurs et victimes avec la mort, je peux dire avec L. Crocq (2001):

> *«Le traumatisme est un phénomène qui se déroule au sein du psychisme, sous l'impact d'un événement potentiellement traumatisant. Vécu dans la frayeur, l'horreur et le sentiment d'impuissance en conjoncture avec l'absence d'un secours, il ne se réduit pas seulement à sa composante énergétique d'effraction des défenses psychiques, mais il implique aussi une expérience de confrontation avec la mort (notre propre mort ou la mort d'autrui) sans médiation du système signifiant qui dans la vie courante préserve le sujet de ce contact brut... »*[85] .

Au sujet de ce qu'elle appelle les « blessures qui ne se voient pas », E. Granjon, (1999) soutient :

> *« Devant la frayeur, l'effroi, l'intolérable, face à l'inacceptable et l'impensable qui menacent la vie du sujet, et dans la situation de détresse et d'isolement total où il se trouve, les mécanismes de défenses habituels (protection, fuite, etc.) sont affaiblis. L'effraction brutale dans l'appareil psychique entraîne rupture et destruction des instances psychiques et sidère les fonctions élaboratives...Seuls des mécanismes de défense de type survie psychique sont possibles : déni, clivage, rejet. Ils permettent d'isoler les stimuli et les dégâts »*[86].

À plus ou moins long terme, les troubles post-traumatiques peuvent constituer des entités nosographiques clairement identifiées. Dans ce sens, par névrose traumatique, C. Barrois (1998)[87] désigne « un groupe de troubles psychiques qui surgissent après un temps de latence plus ou moins long, au décours d'un choc affectif très intense.»

Bien que cette idée soit également soutenue par M. De Clercq (2001), l'auteur précise :

---

[84] Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés*. Paris : Eres.
[85] Crocq, L. (2001). « Perspectives historiques sur le trauma ». In De Clercq, M., Lebigot, F. et col., *Les traumatismes psychiques*, Paris, Masson, p.4.
[86] Granjon,E. (1999). « Les blessures qui ne se voient pas ». In Maquéda, F. (Dir). *Traumatisme de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Révigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p. 101.
[87] Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*. Paris : Dunod, p. 1.

> *« Le concept de névrose traumatique en usage dans la psychiatrie française désigne une entité nosographique qui regroupe tous les symptômes retardés en rapport avec un traumatisme psychique intervenant dans le cadre d'une structure névrotique de la personnalité. La névrose traumatique associe un syndrome de répétition traumatique (les symptômes d'intrusion de l'Etat de Stress Post-Traumatique) et des symptômes associés faisant partie intégrante du tableau clinique : les modifications caractérielles, les troubles de l'humeur, les troubles anxieux et les troubles de conduite...»*[88].

À long terme, ajoute M. de Clercq(2001)[89], les conséquences individuelles peuvent être : les troubles anxieux, les troubles dépressifs, les modifications de la personnalité : sentiment de culpabilité, dysfonction sexuelle, préjudice social et familial ; les troubles des conduites : abus d'alcool et de tranquillisants, problèmes d'impulsivité et de fonctionnement quotidien, idées suicidaires et suicides ; les troubles psychotiques.

Et dans la pratique, les cliniciens sont confrontés à plusieurs cas *« s'étageant des cas modérés et transitoires, des tableaux ressemblant aux Post-Traumatique Stress Disorder (PTSD du DSM IV), aux névroses traumatiques organisées, interminables et invalidantes et même aux cas psychotiques dominés par la déréalisation et la dépersonnalisation.»* (L. Crocq, 1992) cité par M. De Clercq (2001, p. 103).

Ce sont les troubles présentés par certains des réfugiés après leur arrivée à Libreville, au Gabon, qui constituent ma préoccupation. Un des rares articles concernant les enfants du Congo-Brazzaville a été rédigé par E. Bertrand, et D. Tsokini (2005)[90].

Les auteurs, après avoir été des témoins directs de tout ou partie des conflits armés qui ont ravagé le Congo-Brazzaville en 1993 et 1999, se proposent d'exposer leur clinique et leur théorisation. Un des objectifs consiste à mettre en relief « *les souffrances réelles des enfants et des adolescents congolais, d'essayer de porter témoignage du caractère insoutenable de cette horreur vécue en première ligne, d'éclairer psychologiquement son impact, les débordements, les dérèglements qu'elle entraine sur les individus et la société, dans l'espoir que la guerre cesse enfin de n'être qu'une actualité médiatisée et statistique, pour être perçue comme une réalité concrète de souffrance et de bouleversement*. ».

---

[88] De Clercq, M. (2001), « Répercussions psychiatriques et psychosociales à long terme », In De Clercq, M., Lebigot, F. *Les traumatismes psychiques*. Paris, Masson, p. 103.
[89] De Clercq, M. (2001). Op. Cit. p. 103-115.
[90] Bertrand, E., Tsokini, D. (2005). « Enfants du Congo-Brazzaville ». In Les cahiers du Groupe de Recherche et d'Application des Concepts Psychanalytiques à la Psychiatrie en Afrique Francophone. Paris : l'Harmattan, p. 169-180.

Selon les auteurs, de 1993 à 1999, le Congo-Brazzaville a connu les sept années les plus sombres de son histoire au cours desquelles le pays a été ravagé par deux guerres civiles qui ont également transformé la société en « saccageant lieux et structures sociales, en perturbant les corps et les âmes ». Tout en se penchant sur la clinique des enfants du Congo, les auteurs ont aussi à l'esprit les milliers d'autres enfants dans le monde, qui sont aussi des « enfants-symptômes » du déséquilibre de nos sociétés.

E. Bertrand et D. Tsokini (2005) s'appuient à la fois sur leur propre expérience de cliniciens, sur des récits lus ou entendus, leurs études à l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville, celles de l'Unicef, pour « retracer les aspects les plus émergents et répétitifs du vécu de ces enfants et adolescents congolais pendant et après ces guerres ».

Pour les auteurs, les concepts et notions les plus importants sont : violence, souffrance, séparation, irruption, arrachement, rupture, durée de cet inattendu, l'insoutenable et l'horreur vécue. Parmi les nombreuses constantes des faits de guerre, les auteurs relèvent successivement le poids du silence de la peur, l'irruption fracassante du vacarme des armes et de l'insécurité, l'attente immobile et terrifiante de l'intrusion d'hommes armés, le désespoir d'être surpris par la guerre loin des siens, des interrogations sur le devenir et la manière de retrouver leurs parents, la fuite éperdue dont des œdèmes aux chevilles et aux pieds témoignent des traces laissées par de longues journées de marche. Livrés à eux-mêmes, les enfants découvrent alors l'incertitude et appréhendent que l'avenir soit encore fait de violence, de souffrance et d'horreur. La clinique des enfants est encore marquée par des mutilations, des meurtres, viols de proches ou de soi-même.

Sur le plan symbolique, pour E. Bertrand et D. Tsokini (2005), en dépit de sa précarité, la maison représente un espace de sécurité et de stabilité. La famille, quant à elle, « un lieu des affects fondamentaux d'où il [l'enfant] tire ses repères spatiaux-temporels, affectifs, sociaux à travers notamment la ruelle bienveillante, ses camarades de jeu et même…l'école…le village, le lieu d'origine de la famille, des ancêtres. ». Brutalement, l'enfant perd alors tous ses repères et se retrouve dépaysé dans la brousse ou la forêt.

Au cours de la fuite vers un ailleurs inconnu, angoissé et guidé par un instinct de survie, l'enfant est susceptible d'affronter la précarité, la faim et le changement des habitudes alimentaires, des bestiaux parfois redoutables. L'enfant est aussi angoissé de rencontrer des inconnus potentiellement dangereux, des bandes armées, des groupes d'enfants soldats. Déjà déstabilisé par son vécu, les enfants-soldats peuvent représenter « *un modèle et un repoussoir tout à la fois, horreur et jouissance d'un pouvoir soudain accessible, désinhibé, fascinant en tout cas. Parfois l'horreur vécue va encore plus loin avec l'obligation de l'inceste, cet interdit majeur de nos sociétés dont la transgression, à ces stades de prégnance du conflit œdipien n'est pas sans entrainer de graves perturbations d'ordre physique et psychique, avec des répercutions sur les valeurs et le fonctionnement de la société. L'image de la mort est présente à tout moment, avec des cadavres à abandonner, à enjamber, à ensevelir hâtivement… Sans la sécurisation d'un rituel destiné à donner à chacun la place qui est propre , empêchant ainsi l'esprit des morts de venir s'emparer des vivants en séparant nettement leur monde de celui des vivants*».

Et E. Bertrand et D. Tsokini de préciser que ce rituel est à la base des veillées funèbres en République du Congo: « Cadavres d'inconnus, mais aussi cadavres de proches parents, amis, familiers, accompagnés de cette douleur particulière qui, ne pouvant plus se dire, ni se ritualiser, peut entraîner l'enfant dans la forclusion de la perte, du deuil, dans la haine ou la mort ».

Dans la suite de leurs écrits, les auteurs s'attachent à décrire la vie des enfants dans les camps de réfugiés : entassement, entraves aux libertés, conditions d'hygiène déplorables sont sources de *souffrance*, d'*humiliations* et de maladies graves.

E. Bertrand et D. Tsokini relèvent « un traumatisme particulièrement fréquent qui est celui de la séparation brutale avec l'un de ses parents (enlevé, blessé, disparu, retourné « au pays »…, mort peut-être…voir d'avec les deux…parfois d'avec sa famille entière et le voici seul avec l'effroi d'un danger imminent aggravé par la perte de ses anciens repères. Recueilli çà ou là comme un fardeau, abordant une errance terrifiante dénuée d'autre sens que celui de survivre à tout prix. ».

Les auteurs relèvent également ce que j'appelle des « logiques de survie », développées face à l'incohérence et à l'effondrement des valeurs. Les auteurs notent la révolte, la constitution de bandes : « *des enfants-bandits ; des enfants-pillards ; des enfants-soldats ; des enfants-sans-enfance… semant à leur tour une terreur dont ils ne pouvaient plus supporter d'être les victimes. », et dans une plus grande mesure des « enfants-symptômes d'un monde désaxé* ».

D'autres enfants ayant survécu à l'horreur et à la barbarie ont des conséquences la fois physiques et psychiques. Sur le plan physique, la maladie, les blessures, grossesses non désirées chez les filles, issues de viols ou de la misère, les contaminations sexuelles dont le VIH-SIDA, handicap physique liées à des amputations ou à des gangrènes, ainsi que des mutilations sexuelles sadiques.

Dans l'après coup d'autres enfants sont frappés d'amnésies, de régressions et d'échecs scolaires. Pour illustrer leurs propos E. Bertrand et D. Tsokini citent des chiffres issus d'un document de travail de l'Unicef (2000)[91]. Dans ce document, il est fait mention de l'enlèvement, en Sierra Léone de 2000 filles, du viol de 150 autres, et du recensement de 150 filles-mères. Sur le plan psychique, les auteurs relèvent des dysfonctionnements de la programmation générique du corps ayant des conséquences sur le schéma corporel, des déséquilibres somato-psychiques identitaires et des affects violents auxquels pourraient s'ajouter la peur, le désir de vengeance, de meurtre.

Pour les auteurs, les comportements déviants et l'agressivité des anciennes victimes peuvent être compris comme un système défensif se manifestant par des prises d'armes, des agressions diverses, l'appartenance à des gangs, et par des comportements atypiques et anti-sociaux.

E. Bertrand et D. Tsokini regroupent les traumatises dont sont victimes les enfants et les adolescents selon deux axes majeurs : le premier est lié à *l'irruption de la violence*, et le second concerne la *séparation*.

L'*irruption* est associée à la *rupture*. Elle traduit à la fois la brutalité, l'état d'impréparation, l'instabilité, la peur et l'insécurité dans lesquels se trouvent les enfants face aux traumas.

Quant à la séparation, elle est rapprochée à la notion de rupture physique et psychique. Elle engendre la perte : « la perte, à travers celle de l'autre, d'une partie de soi, de sa personnalité, c'est la perte de son identité, perte de ses repères tant physiques qu'affectifs, sociaux et culturels…Pertes qui pouvaient avoir un rôle tampon ou d'écran entre la brutalité de la vie et son statut d'enfant ou d'adolescent : il n'est plus protégé. Il se trouve désormais seul, en première ligne, directement confronté aux réalités tragiques, contraint d'y faire face prématurément, sans avoir atteint la maturation biologique et psychique indispensable à la compréhension et l'acceptation de cette séparation comme normale, nécessaire, voire inéluctable. Contraint de se réfugier dans un faire semblant ou de se fabriquer un noyau intérieur, un noyau psychique hors-le-temps, en marge d'une réalité devenue insoutenable. ».

---

[91] Unicef (2000). La situation des enfants dans le monde.

Autres conséquences possibles, « l'entrée dans une névrose, avec une « *réalité psychique* » prépondérante, avec les troubles comportementaux y afférents…l'entrée dans une psychose, soit sous une forme autistique d'abstraction du réel…soit sous la forme d'un déni total et non plus fantasmé de la « *réalité matérielle* »… ».

La *mort, qui réac*tualise le traumatisme initial, est une forme de *séparation particulière* à laquelle l'enfant est confronté. Ils sont d'autant plus affectés s'ils sont eu un lien physique ou affectifs avec les personnes disparues.

La réactualisation du traumatisme initial est liée d'une part à la *« séparation* d'avec la protection du placenta maternel, et l'*irruption*, en un cri primal, dans un monde inconnu et de prime abord agressif, d'autre part, à travers l'évidence que la vie est labile et qu'il est en permanence, lui aussi, en danger de mourir. L'*angoisse de mort* qui s'installe peut déclencher divers comportements réactifs de défense déguisée. ». Ainsi s'explique en partie le phénomène des enfants-soldats, et dans une plus grande mesure, celui des enfants-de-la rue.

Ces enfants se distinguent par « leur refus de modèles établis qui conduisent au désastre, leur prise de pouvoir prématurée, leur révolte et leur difficulté à survivre autrement que par des comportements marginaux, agressifs, délinquants, renforcées par une solidarité particulière, une inter-solidarité. ». Se référant à W. Bion (2000), si ces enfants « ont des connaissances très précises, ils leur manquent l'expérience de l'adulte qui leur permettrait de comprendre que certains comportements qu'ils jugent naturels sont en réalité des comportements déviants aux conséquences fâcheuses. ».

Ainsi pour E. Bertrand et D. Tsokini (2005), l'enfant « *joue à…* » ; «jouer à être un soldat, jouer à être un adulte…s'appuyant sur la *fonction ludique*, devenue pour lui alors *fonction de survie*». Enfin, pour les auteurs, « *la rupture, de la séparation, de la dislocation du tissu familial* » n'ont pas permis la transmission à l'enfant par le couple parental de la loi du désir: loi de la prohibition de l'inceste, dont la transmission correcte permet seule à l'enfant de *quitter son père et sa mère* pour aller fonder une nouvelle famille et transmettre à son tour cette loi de perpétuation sereine de l'espèce humaine dont l'évolution se trouve, ici et du fait même, biaisée.

Au terme de cette recension de travaux sur les traumatismes, je peux affirmer que le traumatisme, qui n'existe pas en soi, est à la foi un fait clinique et un modèle de théorisation qui dépend de la représentation qu'on peut se faire du fonctionnement psychique, et renseigne sur ce qui s'est passé dans l'histoire des sujets, autrement dit de comment ils se sont construits.

Le traumatisme n'est pas une expérience de la vie extérieure, mais la façon dont l'appareil psychique réagit par rapport à un événement extérieur. Il traduit la manière dont la psyché échoue dans sa tentative de traiter l'information. C'est aussi une expérience démentalisée, désymbolisée qui se traduit soit par une décharge, mais qui serait aussi porteur d'un message, ne passant pas toujours par le langage, mais qui raconte cependant une histoire subjective d'un sujet qui a été confronté à des expériences vécues dans la solitude, en dépit de la présence des autres. Cette histoire peut s'exprimer par la voie de l'agir, de la somatisation, de la psychisation ou simplement être refoulée. Dans tous les cas, les traumatismes de guerre sont désorganisateurs. Et les conséquences qui en découlent dépendent à la fois :

- du moment de la survenue : plus le traumatisme est précoce, plus il aura des effets sur le dysfonctionnement de la psyché ;

- des points de fixation qui va induire la compulsion de répétition ;

- du statut de l'archaïque : il s'agit ici des différentes conjonctures traumatiques qui ont jalonné la vie du sujet, avec des manifestations plus ou moins bruyantes, susceptibles de constituer des traumatismes cumulatifs.

- Le statut du sexuel dépend des événements subis.

En somme les traumatismes dont il s'agit en ce qui concerne les faits de guerres diffèrent des traumatismes vécus individuellement. Le modèle théorique freudien de la séduction semble être inapproprié pour traduire des traumatismes massifs. Par contre les théories de la névrose narcissique de S. Ferenczi, celle de la « crainte de l'effondrement » de D.-W. Winnicott, de même que le modèle du « collapsus de la topique interne » de C. Janin ; celui des « agonies primitives » de R. Roussillon; le « Roman migratoire» et les figures de l'indécidabilité de B. Duez peuvent être utilisées pour traduire les traumatismes de guerre et leurs effets sur la psyché. Je pense par ailleurs que le concept de névrose traumatique est réducteur, il ne traduit pas toutes les cliniques observables chez des personnes qui survivent aux traumatismes de guerre.

En DEA, après avoir constaté la recrudescence des actes de violence perpétrés par les réfugiés à l'égard des personnels de l'UNHCR au Gabon, j'ai étudié l'expression de l'agressivité de trois de ces réfugiés à travers le Rorschach : KFK et ses trois autres frères ont été témoins de l'assassinat de leur frère aîné. Dans le désordre de la fuite, il s'est séparé des membres de sa famille, dont sa mère, et depuis son arrivée au Gabon, il tente vainement d'avoir de leurs nouvelles. Cependant, bien que la guerre soit officiellement terminée et en dépit des suggestions qui lui sont faites, il refuse de se rendre à Pointe-Noire, craignant de se « faire tuer ». MB a été confronté à de nombreuses situations potentiellement traumatisantes qui ont par ailleurs fait de lui une personne handicapée : au cours de la fuite vers le Gabon, il est victime d'actes de torture, en particulier d' « un coup du bas du fusil (la crosse) à la hanche » qui a fait de lui une personne handicapée. Par ailleurs, sa nièce a été violée puis enlevée. Il s'est également séparé de plusieurs de ses proches parents.

BJG a 18 ans lorsqu'en 1993 il participe activement au conflit dans une milice. Mais il refuse d'en parler, se limitant à affirmer qu'il ne gardait que la morgue d'un hôpital. Or, lors de ses moments d'extrêmes agitations, tel un « retournement maniaque de la honte» (J.Guillaumin) et de la culpabilité, BJG déclare publiquement qu'il avait tué beaucoup de personnes et qu'il est prêt à recommencer. Après la guerre, il quitte la milice et se lance dans une activité commerciale dans les trains. Au cours d'un voyage, il est victime d'une chute : il s'en sort avec des fractures à la jambe gauche et des traumatismes crâniens, selon son médecin. Après 4 mois d'hospitalisation, il affirme s'être « accroché aux clochards», et participe à de nombreuses activités illicites telles que les vols, la consommation de chanvre indien, etc.

En mars 1999 en pleine guerre civile, il se sent persécuté par des militaires angolais après avoir appris le maniement d'une arme à un compatriote. Il est également témoin de plusieurs événements potentiellement traumatisants : l'assassinat d'un de ses frères, plusieurs massacres, des pillages, des viols organisés, etc. Au cours de la fuite, il s'est séparé des membres de sa famille dont il n'a aucune nouvelle jusqu'à ce jour.

Cette recherche a permis de constater que la violence des réfugiés est sous-tendue par des mécanismes intrapsychiques de deuil non fait, blessures narcissiques, transfert, déplacement, persécution, omnipotence, convocation des fonctions maternante, voire paternante, victimisation, etc. Ce travail a permis de relever les prémisses de quelques logiques.

2.2.4.1. Traumatismes de guerre et castration

De nombreux cliniciens, du fait de l'incapacité de traitement des informations par le Moi lors des confrontations avec des traumatismes, y voient une figure de la castration.

La mort peut être vécue comme néantisation de soi et de l'autre. Or, C. Barrois (1988/1998)[92], après un développement sur l'effroi et l'angoisse liés au traumatisme, aboutit à la conclusion selon laquelle la menace suscitée par la situation déclenchant le traumatisme est différente de celle de castration et de condamnation morale. Il convient peut-être, avant de prendre position, de s'en remettre à la clinique afin de voir comment les situations traumatiques ont été vécues par les sujets. Il ne faut pas occulter le fait que la figure de la castration puisse aussi être retrouvée chez des personnes traumatisées n'ayant pas recours à l'acte. Elle traduirait un infantilisme.

2.2.4.2. Traumatismes de guerre et perte

Au sujet de la problématique de la perte, les conflits politico-militaires, en plus des pertes en vies humaines et des destructions de biens matériels, portent également atteintes aux valeurs individuelles et communautaires. Et même plusieurs années après leur arrivée dans un pays d'asile, les réfugiés peuvent ne pas être capables de surmonter les épreuves endurées.

Les ruptures et séparations qui en résultent renverraient aussi bien à l'adolescence qu'aux étapes précoces du développement de l'enfant. Du fait des pertes à la fois humaines et matérielles, du fait aussi des séparations, nombreux sont les réfugiés qui sont incapables de commencer un travail de deuil. Comment le faire lorsque les morts n'ont pas été enterrés ? Comment le faire alors qu'ils ne sont toujours pas fixés sur le sort des parents et proches enlevés ou avec lesquels ils se sont séparés dans le désordre de la fuite ?

J.-Cl. Métraux, (1999) soutient :

> *« […] Dans les cas de guerre, le traumatisme est presque toujours associé à des pertes, plus ou moins signifiantes, plus ou moins variées : perte de proches, perte d'une maison et/ou d'autres biens matériels, perte d'un village et/ou d'un pays, perte d'un membre et/ou de l'usage d'une partie de son corps, perte aussi pour les parents d'une vision du monde et d'un sens donné à la vie. Ainsi, dans la psyché des enfants et des adultes affectés, deuil et réaction au traumatisme se mêlent et ne peuvent être dissociés »* [93].

De plus, les moments de rupture vécus antérieurement seraient réactivés par de nouvelles sources de tensions psychosociales qui viennent exacerber l'anxiété post-traumatique.

---

[92] Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*. Paris : Dunod, p. 190-194.
[93] Métraux, J.-Cl. (1999). « Au temps du silence, la nosographie reste muette. Les syndromes post-traumatiques en question ». In Maquéda, F. (Dir). *Traumatisme de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p. 42.

Il est aussi un deuil, un renoncement dont les réfugiés n'on peut-être pas conscience qu'il mérite d'être fait : celui de ce qu'ils furent ou de ce qu'ils n'ont pas pu être. R. Roussillon (1999) parle du renoncement au « non advenu de soi ». Le deuil, une étape importante avant « tout nouveau départ ». En effet, dans les situations post-catastrophiques, les survivants sont confrontés à la problématique de la perte, des deuils faisables, des deuils non faits et infaisables, du deuil de l'Idéal du moi non atteint. Pour S. Freud en effet :

> *« Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. »*[94]

R.Roussillon (1999) précise que « le paradoxe du processus de deuil étant de confronter […] le sujet au fait d'avoir à renoncer à ce qui n'a pas pu être de lui plutôt qu'à ce qui a été et fut perdu »[95].

2.2.4.3. Traumatismes de guerre et logiques de l'abandon

Les différentes formes de perte subies par les traumatisés de guerre peuvent avoir pour corollaire des vécus d'abandon dans l'après coup. En effet, après la destruction de villages, de tous les attributs culturels (objets, arbres, etc), c'est aussi tout ce qu'il y a de symbolique qui est détruit. Il y aurait ainsi un retour à l'impuissance infantile, le sujet se sentant lâché, abandonné les siens et par le monde. On pourrait aussi plutôt parler de la déception, qui dégrade l'idéal et/ou de la désidéalisation de l'objet idéalisé des réfugiés à leur arrivée dans le pays d'asile.

Ce sont par ailleurs les liens sociaux qui s'en sont trouvés distordus (rompus). Il ne serait donc pas rare de constater des vécus d'abandon chez des réfugiés dans les pays d'asile. Ces vécus d'abandon peuvent aussi être réactivés face à des difficultés sociales telles que des problèmes financiers, de loyer et d'emploi. M. Klein soutient que l'élaboration de la position dépressive n'est jamais terminée, mais qu'elle se poursuit la vie durant, surtout lorsque le sujet est face à un vécu d'abandon.

2.2.4.4. Traumatismes de guerre et culpabilité

La culpabilité du survivant d'une guerre civile est à différencier de celle liée au sentiment d'avoir commis une faute, transgressé une loi, bradé un interdit. Il s'agit ici d'une culpabilité liée au fait d'avoir été survivant d'entre les morts, de n'avoir pas pu secourir autrui, surtout ses parents au sens le plus large du terme. Cette culpabilité est à rapprocher avec la loi relative à l'obligation de secourir les personnes en danger. Et qui plus est, ici, les parents. Mais cela suppose que le Surmoi ait été préalablement intériorisé.

---

[94] Freud, S. (1920/2005). « Deuil et mélancolie ». In *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, p.145-171.
[95] R. Roussillon (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France, p.14.

A la suite de S. Freud, dans son article sur la « Culpabilité », Ch. Balandier[96] distingue deux origines du sentiment de culpabilité : l'angoisse devant l'autorité, et l'autre, postérieure, est l'angoisse devant le Surmoi.

Les survivants d'événements potentiellement traumatisants sont souvent animés d'un sentiment de culpabilité, qui témoigne par ailleurs de l'impuissance du sujet devant les événements. Dans l'après-coup, de nombreuses questions traversent les esprits des survivants : pourquoi moi? Pourquoi avoir survécu alors que d'autres personnes sont mortes ? Ou au contraire des lamentations peuvent être entendues : «La mort aurait pu m'emporter et épargner ma fille ! C'est injuste !», ou encore « Je paye peut-être le prix de mon engagement dans l'armée…».

Les personnes âgées qui survivent auraient préféré mourir à la place des membres de leur famille moins âgés. « C'est dans l'ordre naturel des choses que les enfants enterrent les parents et non l'inverse…».

Ce vécu de culpabilité amène certaines personnes à modifier fondamentalement leur façon de vivre : elles peuvent devenir humbles si elles ne l'étaient pas, développer des attitudes hyper protectrices à l'égard des tiers, manifester un fort attachement aux autres membres de famille. «J'ai appris une chose, c'est que la vie n'est rien…»; «Dorénavant je vais mieux en profiter …Je vais dire à mes enfants que je les aime beaucoup plus souvent… Je vais devenir humble… Je vais avoir une vie moins stressée…», ce sont autant de témoignages de survivants. Tel était la teneur du témoignage sur France 2 de David Ginola, ancien international de football français, survivant des tsunamis du 26 décembre 2004, qui a provoqué la mort d'environ 295 000 personnes en Asie du Sud-Est.

Mais il n'est pas exclu, dans cette logique de changement, que des personnes aient des activités peu recommandées comme la consommation d'alcool, de drogues et autres psychotropes. «On ne vit qu'une seule fois…», «J'ai échappé à la mort, alors j'en profite au maximum…», affirmait, très euphorique, un réfugié. Ce serait là le signe d'une lutte antidépressive.

Ce sentiment de culpabilité est parfois exacerbé lorsque le survivant a été acteur dans les événements de guerre. C. Barrois (1998)[97] soutient à cet effet :

> *« Les culpabilités inconsciente et consciente, ressenties souvent très longtemps après les faits de guerre, sont liés aux faits d'avoir effectivement tué autrui au combat ; elles prennent également le visage de la honte, qui en est le versant intersubjectif, dû au fait d'être aussi survivant d'entre les morts ».*

---

[96] Balandier, Ch. « La culpabilité ». In *Dictionnaire de la Psychanalyse*. p. 118-132.
[97] Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*. 2ème éd. Paris : Dunod, p. 196.

Mais le sentiment de honte peut aussi être retourné en attitude exhibitionniste :

«…J'ai été violée par dix miliciens…» a coutume d'avouer, sans aucune pudeur, Jeanne, la trentaine, esquissant souvent un léger sourire.

2.2.4.5. Traumatismes de guerre, agressivité, destructivité

La destructivité ou l'agressivité peut être retournée contre le Moi et ses objets ou au contraire orientée vers les autres.

Il y aurait ainsi une vulnérabilité à la gestion de la charge pulsionnelle chez les réfugiés dont l'activité régulatrice du Moi est fragilisée par les traumatismes vécus et les difficultés rencontrées quotidiennement dans le pays d'asile. F. Maquéda (1999) affirme au sujet des manifestations post-traumatiques :

> *«Des troubles de l'identité en découlent : régressions, suspension du développement chez les enfants ; épisodes de dépersonnalisation, hémorragies narcissiques, attaques contre soi-même ou les autres chez les adultes…»*[98],.

En somme, les passages à l'acte des réfugiés peuvent être considérés comme une adress*e* dans la mesure où ils sont commis surtout lorsque des aides sociales leur sont refusées, parfois, après plusieurs demandes. Le seul recours possible semble donc être le passage par l'acte, les mots ne pouvant plus se dire et s'entendre alors que les réfugiés sont en détresse.

Ces passages à l'acte sont dirigés vers ceux qui peuvent être considérés comme des intrus. Il pourrait s'agir d'une attaque envieuse dirigée vers ceux qui n'ont pas subi de traumatismes, l'autre pouvant aussi représenter la partie de soi-même qui n'a pas vécu les traumatismes, et vers laquelle s'adresse les agirs violents. Il se réaliserait ainsi un *transfert* (négatif) sur celui qui vient proposer une aide. Identifié au bourreau, c'est sur lui que se déverse la haine. Ce mécanisme, favorisé par la répétition, aurait comme effet de dédramatiser les expériences douloureuses vécues.

Il pourrait également s'agir d'une haine renversée contre soi-même. Pour n'avoir pas pu éviter le trauma, l'autre représenterait la partie de soi-même contre laquelle s'exprime la haine. Cela peut aller jusqu'au sadisme, (jouissance issue de la destruction des objets) ; haine envers les objets, haine envers soi. La destructivité serait aussi une façon de récupérer une position active, opposée à la passivité et l'impuissance devant laquelle s'est retrouvé le traumatisé. On peut parler d'un désétayage intersubjectif.

---

[98] Maquéda, F. (1999). «Vulnérabilité Partagée et sollicitude tempérée ». In Maquéda, F. (Dir). *Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p. 13.

2.2.4.6. Traumatismes de guerre et victimisation

L'objectif poursuivi par la victimologie, à lire C. Damiani (1997), est l'obtention de la reconnaissance du préjudice subi avant de pouvoir trouver une réparation. Il s'agit, poursuit, l'auteure, d'aider la victime à faire le deuil d'une réparation totale et construire un espace psychique grâce à la continuité de la relation thérapeutique. Malheureusement, il arrive souvent que cette pratique ait des effets «pervers» quand la personne traumatisée n'est pas accompagnée à se départir de ce statut de victime. Dans ce cas, la personne traumatisée peut se victimiser. On parle ainsi de la *victimisation.* C'est ce à quoi ressemblerait l'attitude tout à fait passive et pessimiste de certains réfugiés qui, en dépit des propositions de financement de micro projets, affirmaient d'emblée ne pas pouvoir s'en sortir, ne comptant ainsi que sur les aides sociales financières de l'UNHCR. A ces réfugiés peuvent s'ajouter ceux qui, du fait de leur statut, ne pouvaient concevoir que des aides de toute nature leur soient refusées, clamant qu'ils ne demandent que ce à quoi ils ont droit, sans vouloir se prendre en charge et se départir de ce statut de réfugié. La victimisation peut aussi être le fait d'une fragilisation psychique.

2.2.4.7. Exil et blessures narcissiques

En outre, en ce qui concerne les blessures narcissiques, elles seraient liées aux «souffrances de l'identité» des populations réfugiées dans le pays d'accueil. En effet du fait des moqueries, des difficultés d'adaptation et des problèmes existentiels, ces populations sont susceptibles d'éprouver des souffrances liées à leur vécu, et de développer des pathologies en rapport avec le faux-self. Les données cliniques montrent en effet que les réfugiés sont confrontés à un ensemble de difficultés : ils font l'objet de moqueries, ils sont sans emploi, et même lorsqu'ils en trouvent, ils sont souvent mal rémunérés. N'ayant pas de choix, ils font des boulots pour subalternes même lorsqu'ils sont diplômés. Ne pouvant pas se prendre en charge, ils se retrouvent dans un état de vulnérabilité qui génère la convocation des pulsions d'auto conservation. Les réfugiés seraient donc incapables de contenir leur violence du fait d'un Moi fragilisé par les différentes épreuves subies.

C'est dans ce sens que Z. K.S. Dahoun (1998) se référant à René Kaës (1979) affirme :

> *« Le changement est le mode d'être de la culture et c'est précisément aux points de changement que se situe la vulnérabilité aussi bien collective qu'individuelle. Elle se concrétise par une situation de crise où les mécanismes de régulation traditionnels sont perturbés : la culture n'est plus en mesure de fournir les conditions d'une adaptation immédiate à la situation. Un sentiment d'angoisse naît, mobilisateur de moyens d'action pour la survie, favorisant l'émergence de nouveaux mécanismes de régulation et un nouvel équilibre »*[99].

[99]Dahoun, Z.K.S. (1998). « Conception interactive des rapports entre psychisme et culture ». In Kaës, R. et al. *Différences culturelles et souffrance de l'identité*. Paris : Dunod, p. 212.

Par ailleurs, établissant un lien entre l'identité culturelle et la souffrance, l'auteur développe l'idée selon laquelle l'élaboration de la position dépressive n'est jamais terminée, qu'elle se poursuit la vie durant, à chaque étape du développement. Et dès que le sujet change de groupe d'appartenance, il y a menace pour l'identité, crise et souffrance possibles. Et ce n'est pas un hasard si certaines pathologies éclosent à ces moments vulnérables de crises, avec notamment les névroses traumatiques chez les immigrés. Plus loin elle ajoute le fait que coupées du pays d'accueil par la langue, les habitudes, le rejet social et l'exclusion, ces familles vivent dans l'isolement. Il n'est pas non plus rare que certaines d'entre elles « *préservent une idéalisation et un agrippement coûte que coûte à ce "là-bas" comme moyen de survie. Le passé est envisagé comme un état stationnaire idéal, un fondement originel, remède à tous les maux.* »

Pour sa part, A. Eiguer (1998)[100] développe l'idée du « faux self du migrant » pour qui « *l'adaptation requiert la déformation de son self, construisant ainsi une figure en faux* », caractérisé entre autres par la passivité, la docilité, la soumission, s'accommodant parfaitement aux exigences culturelles. Ce faux self peut également se traduire par « *l'identification à l'agresseur, la peur du ridicule (honte narcissique), etc.* ». Et l'auteur d'ajouter que le concept de faux self renvoie aussi bien à une forme de personnalité qu'à une organisation psychique.

En outre, ces situations d'exils forcés sont souvent suivies de certaines pathologies. O. Douville (1998) constate *« la progression rapide des souffrances référées à une perte, non psychotique, du sentiment d'identité »*.

Ces souffrances sont caractérisées selon l'auteur par la dépersonnalisation qui, autrefois était enclos dans le pathognomonique de nosologies spécifiques, devient fait social, douleur du lien social, dont l'origine est à situer du côté de la mort du lien social. Et l'auteur d'affirmer :

> *« Clinique de la dépression et de la violence, lorsque la perte de l'originaire non intégrable à l'économie narcissique du sujet éveille le sentiment de perte de la propriété corporelle...il n'est pas exclu que l'impossibilité du deuil de l'origine pour certains exilés et la non-inscription de signifiants de la coupure qui en résulte créent des effets de vulnérabilité les rendant psychosomatisables »* [101].

2.2.4.8. Traumatismes et fonction contenante

Il y aurait par ailleurs dans les rapports entre les personnels humanitaires et les réfugiés un appel la fonction maternante, voire paternante (fonction d'étayage).

---

[100] Eiguer, A. (1998). « Le faux-self du migrant ». In Kaës, R. et al. *Différences culturelles et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, p. 89-106.
[101] Douville, O. (1998). « L'identité/altérité. Factures et montages. Essai d'anthropologie clinique ». In Kaës, R. et al. *Différences culturelles et souffrances de l'identité*. Paris : Dunod, p. 21-44.

La mère étant vécue comme gratifiante lorsque des aides sont accordées, et comme mortifère quand elles sont refusées. Cette situation a pour corollaire l'émergence d'un sentiment de persécution, le personnel humanitaire étant vécu comme des bourreaux.

Le sentiment de persécution est susceptible d'être aggravé chez les anciens miliciens par des conflits relationnels. M. De Clercq (2001) soutient que le traumatisme psychique peut déclencher une psychose schizophrénique ou paranoïde chez des sujets de structure psychotique…Plus loin il précise :

> *« Le délire ne se déclenche pas tout de suite après le traumatisme et prend rapidement un aspect interprétatif ou persécutif pour souvent prendre la forme d'un trouble schizophrénique paranoïde. »* [102].

Il y aurait également chez les réfugiés l'émergence d'un sentiment d'omnipotence. Ils se sentent tout permis, affirment n'avoir que des droits, et pas des devoirs, les autres devenant ainsi les objets de leurs désirs. Un tel fonctionnement signe le retour vers des vécus infantiles où il n'y a pas de différence entre désirs et obligations. Dans tous les cas, le cadre se doit de résister à la destructivité. C'est un enjeu méthodologique important dans le processus de prise en charge.

Les notions et conecpts ayant été définis, les principales théorisations sur le traumatisme ayant été présentées, et des logiques de survie ayant été esquissées dans cette première partie, la deuxième partie est consacrée à la description du dispositif méthodologique, à l'étude de cas et à la présentation des résultats.

[102] De Clercq, M. (2001). Op. Cit. p. 111.

DEUXIEME PARTIE :
DISPOSITIF METHODOLOGIQUE, ETUDE DE CAS ET PRESENTATION DES RESULTATS

CHAPITRE 3 : LE DISPOSITIF METHODOLOGIQUE : DESCRIPTION, ANALYSE ET HYPOTHESES

Cette étude a été réalisée grâce à un dispositif méthodologique. Dans le présent chapitre sont décrits les cadres de recueils et d'analyses des données; les sujets étudiés; les rares travaux effectués à partir des méthodes projectives; de même qu'une quête des indices projectifs de la violence agie/subie. Ce chapitre se poursuit par le rappel des hypothèses générales, l'analyse des axes de recherche, et la formulation des hypothèses méthodologiques. La présentation des obstacles liés à l'usage des méthodes projectives dans un contexte différent de celui dans lequel elles ont été élaborées permet de clore ce chapitre.

3.1. LES CADRES DE RECUEIL DE DONNEES

3.1.1. Description des cadres : entre instabilité et stabilité

Ce sont les locaux des services sociaux des partenaires d'exécution du programme d'aide et d'assistance du Haut Commissariat des Nations Unies aux Réfugiés (UNHCR) qui ont servi de cadres de recueil de données pour la réalisation de ce travail. Il s'agit depuis 2004 de l'organisation non gouvernementale italienne Aliséi, qui a succédé à Initiative pour une Afrique Solidaire (IAS), après que le contrat de cette ONG avec l'UNHCR ait été rompu pour des raisons qui ne seront évidemment pas évoquées ici. La gestion des services communautaires a été attribuée à IAS, qui gérait déjà le volet santé depuis 1999, à la suite de la rupture du contrat entre l'UNHCR et Handicap International en 2002. Au cours de ces différentes ruptures, signes d'une instabilité certaine, quelques agents des services sociaux, médicaux et logistiques ont permis d'assurer le passage, la continuité et la stabilité entre l'UNHCR, les réfugiés et ses différents partenaires.

3.1.2. La place du « psy » : une nécessité de réaménagement

Lors de stages de recherches, d'apprentissage et d'intégration professionnelle effectués au cours des années de licence (2001), de maîtrise (2003) et de dea (2004), des responsabilités m'ont progressivement été confiées : l'accueil et les entretiens avec les réfugiés, la constitution et la distribution de kits scolaires, la distribution de vivres et de non-vivres, les visites à domicile, les visites aux malades, la participation aux commissions d'attribution d'aides sociales et financières, la rédaction de rapports d'activités.

Les activités les plus significatives auront été la gestion des cas dits difficiles (séropositifs et sidéens, prisonniers, sujets agressifs), la responsabilité de la cellule d'écoute, l'orientation et l'accompagnement vers des services spécialisés, notamment le Centre National pour Malades Mentaux. Le dernier stage, effectué entre septembre et octobre 2005 à Libreville, Franceville et Tchibanga, initialement consacré à la recherche et au recueil des données, a été l'occasion d'analyser la pratique des assistantes sociales et des agents psychologues m'ayant succédé.

Initialement placé au sein d'une équipe pluridisciplinaire, le ré-aménagement des cadres physiques et internes est rapidement apparu comme une nécessité, autant pour la composition avec l'interdisciplinarité que pour le respect de la confidentialité. Du rôle traditionnel de l'écoute et du dépositaire de la souffrance sociale, physique et mentale des sujets, le « psy » a été rapidement assimilé, noyé même, parmi les travailleurs sociaux et l'ensemble du personnel humanitaire en général. Une telle dilution a souvent généré de la conflictualité, voire de la confusion.

Les figures de l'analyseur, de l'interprète, du traducteur, du passeur, de l'aiguilleur, de l'accompagnateur, voire du porte-parole et de l'éveilleur lui ont consciemment ou non été assignées. Accueilli en sauveur à IAS notamment, c'est vers lui, en réaction de décharge, que sont systématiquement orientés les sujets les plus difficiles, violents, agressifs, séropositifs et sidéens, malades mentaux, entre autres. Après les premières années de fascination, d'appétence, sans doute aussi de séduction par/pour le traumatisme, est arrivé le temps de l'émoussement et du choix de la poursuite de la recherche au détriment d'une carrière éventuellement prometteuse dans l'humanitaire.

3.1.3. Aspects analytiques : des figures parentales aux attaques symboliques et symboligènes

Pour diverses raisons, notamment du fait du refus des demandes d'aides sociales, de l'indélicatesse et du manque de professionnalisme de quelques agents sociaux et dirigeants, les différents services de l'UNHCR et ses partenaires ont souvent été l'objet d'attaques symboliques et symboligènes de la part de réfugiés. La qualité de la réponse et de la résistance institutionnelle devrait pouvoir atténuer les attaques. La question de la « *survivance de l'objet qui survit à la destruction par le sujet* » a été développée par D.W. Winnicott[103].

Au cours de périodes de crise, la survivance de l'objet était donc une des conditions de la continuité d'être du sujet. Or, incapables de résister à la destructivité des réfugiés, le personnel humanitaire avait parfois recours à l'acte en guise de réponses.

---

[103] Winnicott, D.W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, p. 162-176.

Et lorsque les conflits interpersonnels n'alourdissaient pas le climat dans les différents services, ce sont les conflits entre partenaires qui rendaient les relations interservices et interinstitutionnelles délétères. Pour tenter de comprendre les enjeux d'une telle conflictualité, l'élaboration d'un appareillage psychique institutionnel a été suggérée à la fin de ce travail. Toutefois, l'agir et ses différentes modalités d'expression sont considérés comme une *médiation* de soi à soi et de soi à l'autre, ainsi que le commente F. Brelet-Foulard, (2004)[104]. Je pars de l'idée que les traumatismes ont pu provoquer des atteintes à l'intégrité corporelle et psychique des sujets, notamment avec la destruction des enveloppes contenantes représentées par les corps physiques, les habitations, les quartiers, les villages, les habitudes, les us et coutumes, les repères, les traditions. Il n'est donc pas exclu que les réfugiés se vivent comme dés-habités, dépossédés de leurs objets familiers, apatrides, dénudés, vidés, perdus, décontenancés dans ce pays d'asile qui n'est pas le leur, au-delà de la proximité géographique et linguistique. Dans mon mémoire de DEA, il a déjà été relevé le fait que tout traumatisme de guerre porte nécessairement atteinte à l'intégrité physique et/ou psychique du sujet. D. Anzieu (1985)[105], en décrivant les critères de définition des pathologies narcissiques, note particulièrement une faillite dans la fonction conteneur du Moi-peau, ce dernier n'étant plus capable de « contenir » l'excitation pulsionnelle débordante.

L'hypothèse du recours à l'acte comme relevant de la normalité, plutôt que de la pathologie ; d'un retournement de la passivité en activité ; et donc d'une re-subjectivation par l'acte pourrait choquer les victimes de la destructivité nécessaire des réfugiés. Leur survie psychique en dépend, à condition que les dispositifs d'accueil sachent l'entendre, l'accueillir, la contenir, et surtout la transformer et la vectoriser du côté de la libido.

3.2. DISPOSITIFS DE RECUEIL ET D'ANALYSE DES DONNEES : L'OBSERVATION CLINIQUE, LE RORSCHACH, LE TAT ET LES DIFFERENTS CADRES

3.2.1. De l'observation clinique à l'élaboration d'un guide d'entretien

Ce travail s'inscrit dans la continuité de recherches antérieures sur la clinique du traumatisme, au travers d'études réalisées à partir d'adolescents, de jeunes adultes et d'adultes exilés, portant sur le vécu de la situation de réfugié de guerre. Et plus particulièrement sur l'expression de leur agressivité au Rorschach (G. Bika, 2004[106]), (G. Bika 2001[107], 2003[108]).

---

[104]Brelet-Foulard, F. (2004). « De Freud à Winnicott, plaidoyer pour l'agir ». In *Psychologie clinique et projective*. Paris, vol.10, p. 6-29.
[105] Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau.* Paris : Dunod, p. 12.
[106]Bika, G. (2004). L'expression de l'agressivité à travers le Rorschach chez quelques réfugiés du Congo-Brazzaville. Mémoire de DEA, Université Lumière Lyon 2.
[107] Bika, G. (2001). Approche clinique de la situation de réfugié de guerre du Congo-Brazzaville à travers l'étude de quelques cas d'adolescents Congolais recensés par le H.C.R. au Gabon. Rapport de licence, Université Omar Bongo.
[108] Bika, G. (2003). Approche clinique de la situation de réfugié de guerre chez quelques adultes du Congo-Brazzaville. Etude réalisée à partir d'entretiens semi-directifs et d'un questionnaire. Mémoire de maîtrise, Université Omar Bongo.

La recherche actuelle porte donc des traces et des restes de ces travaux-là. En effet, si l'immersion dans l'humanitaire a d'abord été faite au moyen d'entretiens et de visites à domiciles à caractère sociaux, les recherches précédentes ont ensuite permis de se familiariser avec la pratique d'entretiens cliniques, de même que l'élaboration de guides d'entretien et de questionnaires.

L'observation clinique de type semi directif a été choisie comme technique de recueil des données. Les réfugiés sont considérés à la fois dans leur singularité et dans leur globalité, sur les plans subjectif et intersubjectif. L'observation clinique est une technique, qui d'après A. Ciccone (1998)[109] *« privilégie la dimension expérientielle de l'être humain. Le champ de l'observation clinique concerne aussi la socialité, les interactions, mais il concerne surtout l'intériorité du sujet, sa subjectivité. Pour ce qui est de la dimension sociale, c'est l'intersubjectivité que visera l'observation clinique»*. Plus loin, l'auteur ajoute :

> *«On peut dire que l'objet de l'observation clinique est avant tout la réalité psychique […] qui est en grande partie inconsciente et en partie consciente. Elle est constituée de désirs, de fantasmes, mais aussi d'émotions, d'affects. Elle est aussi constituée de perceptions, de représentations d'objets internes. Ce sont ces objets psychiques, peuplant ce qu'on appelle «le monde interne» du sujet que visera l'observation clinique»*[110].

Dans le registre de l'économie psychique du sujet, le clinicien offre au réfugié l'opportunité de la prise en compte de sa parole, dans un processus relationnel qui le place en tant que sujet, et non en tant que réfugié se rendant au service social demander une aide, et parfois rencontrant l'indifférence ou l'incompétence des agents sociaux, face à la considération de sa souffrance psychique.

Dans une logique sans doute victimaire, les réfugiés ont souvent eu recours à leur statut ou leur condition pour parvenir à certaines fins.

J'ai dû être amené à jouer le rôle de «*la fonction de conteneur*» (R. Kaës, 1976a[111], 1979[112]) ou de celui de « *la fonction contenante* » (D. Mellier, P. Roman ; A. Ciccone (2001)[113] telle que développée par de nombreux auteurs post-freudiens.

---

[109] Ciccone, A. (1998). *L'observation clinique.* Paris : Dunod, p. 33-34.
[110] Idem, p. 57-58.
[111] Kaës, R. (1976a). «Analyse intertransférentielle, fonction alpha et groupe conteneur ». In *L'évolution psychiatrique*, t. XLI, p. 239-247.
[112] Kaës, R. (1979), «Introduction à l'analyse transactionnelle » In Kaës et al. *Crise, Rupture et Dépassement*, Paris : Dunod, p. 1-8.
[113] Ciccone, A. (2001). «Enveloppe psychique et fonction contenante : modèles et pratiques». In *Cahiers de psychologie clinique*, 2, 2001, n° 17, p. 81-102.

Cette fonction nécessite de la part du clinicien une disponibilité psychique, le prêt de son appareil à penser, une gestion transféro-contre transférentielle adéquate, autant pour sa propre protection, que pour celle des sujets réfugiés.

Elle permet par ailleurs l'inscription de traces, les entretiens sociaux étant limités et circonscrits par rapport aux entretiens cliniques. A cela s'ajoute le fait que la rencontre avec le « psy » suscite un espoir, parce qu'il est censé comprendre, surtout quand il vient de l'extérieur, «du dehors» ; qu'il est aussi instrumentalisable, étant supposé méconnaître les antécédents des réfugiés, surtout ceux des provinces ; qu'il pourrait plaider en leur faveur le moment venu. Une analogie pourrait être faite avec « *le fantasme de toute-puissance de celui qui vient de l'autre côté des murs* » [114] élaboré par P. Roman (1991).

Il aura fallu rapidement apporter des précisions sur la non-incidence de cette recherche sur les éventuelles aides ou allocations. Je pense précisément à l'instrumentalisation dont j'ai été l'objet à la fois de la part de réfugiés et même de collègues lors de stages effectués en troisième année de licence, en maîtrise et en DEA.

3.2.2. Le guide d'entretien

En psychologie clinique, l'entretien à visée de recherche est un outil à la fois de recherche et de production d'informations. Il s'agit d'un dispositif par lequel le clinicien-chercheur favorise la production d'un discours d'un sujet pour obtenir des informations relatives à sa biographie, son histoire individuelle, familiale, de couple, le vécu d'une réalité événementielle.

Le guide d'entretien actuel est un ré-aménagement de trames utilisées au cours de la pré-histoire. Il est structuré autour de cinq grandes thématiques :

l'identité ; l'histoire familiale qui ne saurait se confondre avec l'anamnèse ; le vécu sur le chemin de l'exil ; le vécu de la situation de réfugiés de guerre dans le pays d'asile ; les projets individuels ou familiaux. Chaque thème est constitué d'items précis. Sans être formulés comme questions préalables, s'ils permettent au clinicien d'éviter d'éventuelles inductions, les items ont souvent servi de support à de multiples relances.

---

[114] Roman, P. (1991). *Le détail blanc dans le test de Rorschach et l'expression projective des ruptures précoces du Moi. Contribution à une interprétation psychodynamique*. Thèse de Doctorat de Psychologie, Université Paris V, p. 37.

En plus des réalités factuelles et sociales, l'intérêt du clinicien a été focalisé sur les aspects non verbaux rappelés par H. Bénony et K. Chahraoui (1999)[115] : les mimiques du visage, les sourires feints et authentiques, le regard, les gestuelles, les postures, la communication tactile, l'investissement de l'espace, les manifestations neurovégétatives, l'aspect vocal ; auxquels s'ajoutent les rythmes et dysrythmies, manifestes notamment au travers de silences, d'allongements de temps de latence.

De plus, une attention a été portée sur le recours à la sphère motrice au cours de la passation du Rorschach ; l'usage à rebours du guide d'entretien ; le fait que les sujets ne nomment pas les faits et parlent « des événements » ; à Narcisse qui se lève et se met à danser au cours de la passation du TAT ; les retournements ; les mouvements de déchirures ; les appels au clinicien.

Si des cotations existent pour certains procédés, d'autres sont à penser, à créer. Au-delà de l'entretien et du guide servant de support, il s'agit d'une écoute et d'une observation clinique multidimensionnelle de la réalité psychique des sujets. Il en est ainsi, avec A. Ciccone (1998)[116] de l'observation du « sens latent, inconscient » ; des « symptômes du langage », essentiellement constitués de « lapsus » ; des « dénégations » ; des « associations et dissociations » ; des fonctions d'action du langage du sujet sur le destinataire ou l'interlocuteur, de la « manière de dire » ; de l'« identification projective » ; des « attitudes » ; des « interactions verbales » ; des « rêves » ; des « associations » ; du « transfert » et du « contre-transfert ».

3.2.3. Le dispositif projectif : le Rorschach et le TAT comme « dispositifs à symboliser »

Le Rorschach et le TAT ont été choisis à la fois comme méthodes de recueil et d'analyse de données.

Le problème épistémologique de l'usage du Rorschach et du TAT dans une culture autre que celle dans laquelle ces tests ont été élaborés a été pointé par F. Périn-Dureau[117] lors d'un séminaire du groupe de recherche Corps et Psychopathologie, que dirigeaient P. Roman et N. Dumet[118]. En dépit d'avoir été formé à l'usage du Rorschach au cours de mon cursus universitaire, des échanges constructifs ont permis d'élaborer le fait que l'usage des méthodes projectives dans un autre contexte culturel que celui dans lequel ces méthodes ont été élaborées ne va pas soi.

---

[115]Bénony, H., Chahraoui, K. (1999). *L'entretien clinique*. Paris : Dunod, p. 22-23.
[116]Ciconne, A. (1998). *L'observation clinique*. Paris : Dunod, p. 65-98.
[117] Aujourd'hui retraitée, Françoise Perin-Dureau était alors maître de conférences à l'Université Lumière Lyon 2.
[118] Nathalie Dumet est maître de conférence-HDR à l'Université Lumière Lyon2. Elle est également chef de département de psychologie clinique à l'Institut de psychologie.

Le clinicien-chercheur doit avoir été sensibilisé aux aspects interculturels afin d'éviter des erreurs d'interprétation, et par là même, ce que F. Sironi (2003) appelle «*la maltraitance théorique*»[119].

F. Couchard (1999) relève des difficultés liées à l'usage, l'adaptation et l'interprétation transculturelle du Rorschach et du TAT. L'auteure remet en cause l'adaptation du TAT proposée aux Etats-Unis où des planches avaient été inventées pour tester des tribus indiennes, des Africains du Sud, mais aussi des japonais ayant acquis la nationalité américaine. Pour cette auteure, ces adaptations ne sont guère satisfaisantes. Les planches sont induites par l'idéologie et l'ethnocentrisme des chercheurs. Et l'auteure de préciser au sujet de ces adaptions:

> *«[Qu'elles frisent]parfois un racisme sans doute inconscient tant les situations présentées semblent primaires, simplificatrices, tant les personnages sont schématiques, réduits à de simples silhouettes sans « âme », avec un environnement extrêmement pauvre […] comme si le « primitif » ou l'« autre-étranger » étaient incapables d'élaborer et de fantasmer sur des situations un peu complexes et contradictoires »*[120].

Une adaptation du TAT, appelée « Congo-Ombredane » ou « TAT-Congo », fut proposée aux ethnies du Congo encore sous domination coloniale. Deux critiques principales ont été formulées à l'égard de cette adaptation : le caractère inducteur des planches et l'usage de photographies en lieu et place de dessins.

A propos du caractère inducteur des planches, l'auteure constate que des thèmes de maraboutage et de sorcellerie, des scènes évoquant la mort « sont assénés de manière caricaturale ». Et l'auteure de prévenir :

> *«L'on ne sera donc pas étonné de retrouver dans les histoires livrées par les sujets une dominante de projections dramatiques et persécutives. De même, la pensée magique y est fortement accusée et l'on ne peut projeter aucun fantasme ou aucun sentiment nuancé ou complexe. Quant aux personnages, tous suggèrent des attitudes théâtrales et dramatisantes, provoquant des identifications et contre-identification à l'emporte pièces.»*[121].

Au sujet des photographies, elles renvoient à des situations relationnelles entre Européens et Africains. F. Couchard (1999) recommande alors de la prudence et de la réserve quant à l'interprétation et l'émission d'hypothèses diagnostiques définitives.

---

[119] Sironi, F., « Maltraitance théorique et enjeux contemporains de la psychologie clinique ». In *Pratiques psychologiques*, n° 4, 2003, p. 3-13.
[120] Idem, p. 99.
[121] Couchard, F. (1999), Op. Cit. p. 99-100.

Telle une démonstration par l'absurde, il convient de soutenir avec F. Couchard (1999)[122] que les planches dessinées par H. Murray préservent une ambigüité tant au niveau des traits et de l'âge des personnages, qu'à propos de l'appartenance sexuelle, des situations suggérées et des sentiments associés. Au nom de l'universalité des structures psychiques, la version initiale du TAT est donc applicable à toute culture, à condition, cependant, d'être suffisamment attentif aux aspects culturels et transféro-contretransférentiels.

Néanmoins, même lorsque les pays d'origine du clinicien-chercheur et des sujets étudiés sont limitrophes, cela ne va pas de soi non plus. D'autres réflexions sur l'usage du Rorschach et du TAT dans des cultures non occidentales, « exotiques », ont été faites par O. Douville[123]. Le Rorschach est un test non figuratif constitué de tache d'encre. Il serait applicable à toutes les cultures, à condition que les sujets « tester » se laissent aller à dire, sur la base du percept, ce que « cela pourrait être ». Quant au TAT, les planches dessinées par H. A. Murray préserve l'ambiguïté des situations suggérées plus qu'elles les imposent. Elles introduisent un certain flou dans les traits des personnages, une équivoque sur leur âge et leur sexe, de même que dans les sentiments que l'on peut leur attribuer, et qui sont marqués du sceau de l'ambivalence ou de la contradiction.

Enrichi par la pratique des méthodes projectives au Mali et en Côte d'ivoire, O. Douville (2006) soutient que l'usage du Rorschach et du TAT est possible. Même lorsque la passation se fait avec un chercheur d'une autre culture « *peuvent toujours inciter à élaborer des historiettes, et à trouver plaisir à les élaborer* ».

La question de l'usage d'un TAT ayant été posée, O. Douville (2006) ajoute qu' « un TAT « suradapté » par mimétisme des représentations à tel ou tel environnement d'un groupe culturel, fabriqué pour les besoins de l'enquête ou du soin, pourrait se révéler stérile ou, pire, intrusif, car ne favorisant plus cette page d'illusion où l'on peut parler d'un autre pour mieux parler de soi… »[124], et cela d'autant plus que de nombreux personnages médiatiques ne manquent pas de représenter des modèles dans le monde entier.

Le but des épreuves projectives, ainsi que l'écrit C. Chabert (2004) : « est de permettre une étude du fonctionnement psychique individuel dans une perspective dynamique, c'est-à-dire en s'efforçant d'apprécier à la fois les conduites psychiques repérables, mais aussi leurs articulations singulières et leurs potentialités de changement. » [125].

---

[122] Idem. p.100.
[123]Douville,O. (Dir.). « La médiation projective : notes sur des usages actuels du Rorschach et du TAT ». In *Les méthodes cliniques en psychologie*. Paris : Dunod, 2006, p. 117-145.
[124]Douville, O. (2006). Op. Cit., p. 141.
[125]Chabert, C. (2004).Op. Cit. p. 31.

D. Dérivois (2003), à propos du Rorschach et du TAT écrit que « le Rorschach privilégie la position du Moi dans l'espace intrapsychique et le TAT privilégie cette position dans l'espace intersubjectif. Toutefois, il y a non seulement une complémentarité des deux tests mais aussi une complémentarité intra-test, en ce qui concerne les liens intra- et intersubjectifs. »

Et à propos de la consigne des épreuves projectives, C. Chabert (2004) précise :

> *« […] Dès le départ, [elle] fait régulièrement appel à la fois aux mécanismes perceptifs et projectifs. Il y a, à partir de la sollicitation du langage verbal comme véhicule des messages, une double incitation : imaginer, exprimer ce qui appartient au sujet, sa réalité interne, à partir du matériel test, c'est-à-dire en référence à la réalité externe. Le sujet se trouve donc confronté à une double exigence : il va montrer dans quelle mesure et comment il s'organise pour traiter à la fois son monde interne et son environnement ; situation caractéristique, à l'image de la vie, puisqu'il s'agit de se conformer aux limites imposées par la réalité, tout en laissant la place au possible, à l'imaginaire, aux fantasmes et aux affects qui s'y attachent. ».*

Il a déjà été précisé que cette recherche a été motivée par le recours à l'acte des réfugiés. C'est dire aussi que la destructivité des victimes de traumatismes est susceptible de modifier le rapport de la victime à soi-même et aux autres. Cette remarque a permis de penser la complémentarité entre le Rorschach, qui privilégie la dimension subjective, et le TAT, qui permet une meilleure exploration des liens intersubjectifs. Au sujet de la complémentarité entre les deux épreuves, F. Brelet-Foulard et Chabert (2003) constatent :

> *«Il est maintenant classique d'affirmer que la symétrie et la prégnance de l'axe médian au Rorschach appellent préférentiellement les représentations de soi et que la figuration des personnages seuls ou en relation sollicite plus fortement les capacités à la mise en scène des relations interpersonnelles et, dans la mesure où la théorie de référence est, comme ici, psychanalytique, l'expression de contenus liés à la relation objectale »*[126].

Dans l'introduction de l'ouvrage dont il a dirigé la rédaction, P. Roman (1997) précise que : « La méthode projective constitue une médiation clinique dont l'enjeu propre réside dans sa capacité à se constituer comme dispositif symbolisant. »[127].

[126]Brelet-Foulard, F., Chabert, C. (Dir). *Nouveau manuel du TAT. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod, p. 25-26.
[127]Roman, P. (Dir.) *Projection et symbolisation chez l'enfant*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

Pour R. Roussillon (1997)[128], dans la théorie « classique » de la projection il y a l'idée d'un mouvement qui procède du « dedans » vers le dehors : quelques chose est « projeté » à partir d'un intérieur non reconnu comme tel vers un « dehors » qui est alors le réceptacle organisateur de ce qui est ainsi soustrait au « dedans ».

La confrontation des sujets « violents » et/ou « pacifiques » avec des indices Rorschach et TAT rendant compte du fonctionnement psychique de ces deux sous-groupes m'a posé quelques problèmes. L'inexistence d'études portant sur le traumatisme de guerre, réalisées à partir des méthodes projectives, a contribué à renforcer les difficultés à formuler des hypothèses méthodologiques spécifiques.

« Le fil projectif » tel qu'il a été élaboré par P. Roman (1991[129], 2010), puis retravaillé par D. Dérivois (2004)[130], permet de suivre son déploiement dans « l'espace linéaire » et dans « l'espace sémantique ».

D. Dérivois (2004) propose d'appeler «*dimension horizontale le déploiement du fil projective dans l'espace linéaire* »[131].

Dans ces derniers développements, le « fil projectif » se déploie à l'intérieur d'une réponse ; d'une réponse à une autre ; à l'intérieur d' un test ; d'un test à un autre. Il s'agit du « fil projectif » intra-planche, inter-planche, intra-test et inter-tests. Ainsi, avec D. Dérivois (2004), il est possble de suivre les aménagements et réaménagements s'opérant dans l'espace projectif.

3.2.4. Les cadres d'analyse et de traitement des données

Les séminaires de doctorat, ceux du C.R.P.P.C.[132], les échanges avec des collègues, la participation aux colloques avec ou sans communication, et les échanges avec P. Roman peuvent être considérés comme différents cadres ayant permis, et permettant encore, d'analyser et d'élaborer les données, la matière première.

Dans tous les cas, c'est le travail fécond du «bouche à oreille» qui a été à chaque fois sollicité, dans un processus de mise en lien, d'étayage et de projection.

---

[128]Roussillon, R. (2007). « Activité « projective » et symbolisation ». In Roman, P. (Dir). *Projection et symbolisation chez l'enfant*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, p. 27-36.
[129] Roman, P. (1991). *Le détail blanc dans le test de Rorschach et l'expression projective des ruptures précoces du Moi. Contribution à une interprétation Psychodynamique*. Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2.
[130] Dérivois, D. (2004). « Approche projective et clinique du clivage : le projet projectif. In *Les cahiers du C.R.P.P.C*. Hors série n° 4, Mars 2004, p.205.
[131] Idem, p. 205.
[132] Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie Cliniques.

Cette recherche, comme bien d'autres, est en effet un processus qui, à travers les différents échanges, permet une tentative d'élaboration de la problématique des réfugiés, celle du clinicien sans doute, peut-être aussi celle d'une équipe, tout en refusant de jouer le rôle du « porte-parole » (R. Kaës).

A différents niveaux, ces cadres sont donc à la fois des lieux d'étayage, de dépôt de la souffrance psychique des réfugiés, mais peut-être aussi celle du clinicien, car il semble peu probable de sortir indemne d'expériences d'écoute de l'horreur, même au niveau le plus élémentaire. Ce sont aussi des lieux de contenance, de partage et d'élaboration.

3.2.5. Les sujets étudiés : des sujets « violents » et pacifiques, victimes d'événements potentiellement traumatisants

Parmi les nombreux réfugiés rencontrés dans le cadre de mes activités professionnelles, notamment au cours des stages effectués au service social des partenaires opérationnels de l'UNHCR notamment Handicap International (HI, O.N.G française), Initiative pour une Afrique Solidaire (IAS, ONG béninoise), ce sont ceux dont la caractéristique principale était le recours à l'acte qui ont attiré mon attention, et sur lesquels mes recherches de Maîtrise et de DEA ont porté.

Mais chemin faisant, il est apparu important, pour une meilleure appréciation de ce qui se joue au niveau intrapsychique, de s'intéresser à ceux qui, victimes et/ou témoins d'événements potentiellement traumatisants, n'ont jamais été violents à l'égard du personnel humanitaire.

La curiosité scientifique s'est alors vectorisée sur les éventuelles traces traumatiques, sur la manière dont leurs pulsions agressives sont gérées, et comment la gestion de cette pulsionnalité apparaît au Rorschach et au TAT. Sur le plan institutionnel, des attentes sur le caractère prédictif des méthodes projectives ont été formulées ; autant qu'une approche comparative des résultats issus des réfugiés de plusieurs provinces. Mais cette dernière approche a été progressivement délaissée au profit de l'étude de cas.

Un autre stage exclusivement réservé au recueil de données a donc été effectué de septembre 2005 à novembre 2005, au service social d'Aliséi (O.N.G. italienne), un autre partenaire opérationnel de l'UNHCR, au niveau des antennes de Libreville, Franceville et Tchibanga. Les sujets rencontrés présentent les caractéristiques suivantes :

- ce sont des adultes congolais âgés de 18 à 50 ans, arrivés au Gabon entre 1997 et 1999, à la suite de la guerre civile au Congo-Brazzaville. Ils sont donc dits *prima faciæ* ;
- les sujets retenus ont été témoins et/ou victimes, avant et pendant la fuite, d'événements potentiellement traumatisants ;

- leurs conditions de vie à Libreville, Franceville et Tchibanga sont à la limite de l'acceptable (les données du service social permettent de définir le degré de vulnérabilité) ;

- les sujets étudiés n'ont pas suivi de prise en charge psychologique.

Au terme des entretiens cliniques, le Rorschach et le TAT leur ont été administrés, dans des conditions garantissant la confidentialité. Tous les sujets rencontrés ont été informés des finalités de la recherche, et n'ont été retenus qu'après qu'ils aient explicitement donné leur accord. Il a clairement été dit que cette recherche n'aura aucune incidence sur les éventuelles aides du service social. 15 sujets (au lieu de 18) ont donc été rencontrés à Libreville (du 3 au 9 novembre 2005) ; Franceville (du 8 au 19 octobre 2005) et Tchibanga (du 22 octobre au 2 novembre 2005), les trois chefs-lieux de province où sont implantés l'UNHCR et son partenaire Aliséi.

En somme une idée traverse toute cette recherche : celle de l'existence d'un lien entre les traumatismes subis, les troubles référés à l'identité dans le pays d'asile, et les différents aménagements et/ou réaménagements (constructions ou reconstructions) psychiques mis en œuvre pour survivre à la barbarie. Les manifestations de ce que j'appelle « logiques de survie » seront considérées comme des tentatives de liaison (ou de symbolisation) entre le vécu actuel, les traumatismes, la manière dont leur développement psychoaffectif s'est effectué, et les données archaïques.

Le Rorschach et le TAT permettent aussi au sujet une tentative de liaison, une reprise de la capacité élaboratrice, dont la faille a été provoquée par les traumatismes. Une lecture à rebours de la vie des sujets a été proposée, de l'actuel vers l'infantile, voire l'archaïque, telle qu'elle a été contée, et en fonction de ce qu'elle a suggéré, au cours des différents après-coups.

De plus, des associations sont établies entre les données des sujets et les ressentis du clinicien. Dans la perspective d'une présentation panoramique des sujets étudiés, le tableau suivant permet au lecteur d'avoir un aperçu général des principaux faits ayant marqué la vie des sujets. Ce tableau a été élaboré à partir des données du service social, des entretiens cliniques, des outils projectifs, des ressentis et des élaborations clinico-théoriques.

3.2.6 Tableau synthétique des aspects cliniques

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques					
N°	**Brève présentation des sujets**	**Enfance et adolescence**	**Faits de la guerre**	**Actuel/actualité (Aspects cliniques)**	**Esquisse de quelques logiques de survie (Aspects psychopathologiques)**
Les sujets violents					
1	Soundiata : (Bac +2) Ex-milicien, sans emploi, célibataire sans enfant. A sa charge un neveu et une nièce dont la mère est décédée au cours de la guerre.	Persécution (pensée magique et bouc émissaire désigné) Handicap physique, Réussite scolaire (Traumatisme-moteur ?) Militantisme (Figure du porte-parole ?	Victime Milicien Bourreau	Destructivité Plaintes sociales	Entre victime et bourreau Figure de la toute puissance Figure du porte-parole (militantisme) Honte et culpabilité inconscientes.
2	Alpiniste :(Terminale). Maçon non qualifié. En concubinage, 2 enfants.	Echecs scolaires ; Culpabilités consciences ; Jaloux de ses collègues médecins et officiers ; Père DCD (longue maladie chronique) Nièce DCD (dépression, puis décompensation du post-partum) Cécité secondaire de sa mère	Témoin de massacres ; Indemne de bombardements	Destructivité : violences verbales et physiques. Plaintes sociales, autoreproches, culpabilités conscientes (liées aux rituels non faits) cauchemars	Pensée magique (Sujet se disant poursuivi par la malchance et le mauvais sort) La question des jumeaux et de l'honneur (Sujet se disant malade parce qu'il n'a pas encore honoré la mémoire de son père en lui construisant une tombe digne).
3	François (5ème). En concubinage : 2 enfants.	Pensées magiques Echecs scolaires	Témoin de l'assassinat de son père	Problèmes mnésiques, Somatisations (céphalées) insécurité, agressivité (rixes), vécu de persécution et pensée	Honte, regret. Pensée magique.

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques

N°	Brève présentation des sujets	Enfance et adolescence	Faits de la guerre	Actuel/actualité (Aspects cliniques)	Esquisse de quelques logiques de survie (Aspects psychopathologiques)
				magiques	
4	Eric (Terminal). En concubinage.	Parents absents et belle-mère (marâtre) maltraitante	Figures du tragique	Problèmes sociaux, insécurité, persécution, violence verbale, et plaintes somatiques	Somatisations (céphalées, problèmes de vue) Entre cartésianisme et volonté divine, humour noir/dérision.
5	David : (Terminal). En concubinage : 2 enfants	Un père absent Famille polygamique : plusieurs demi-frères et sœurs inconnus	Tragédie familiale	Addiction, impulsivité, cauchemars, somatisations Violence verbale	Addiction, troubles de l'humeur, troubles somatiques.
6	Enlevé : (3ème), ex-paramilitaire ; Chauffeur. En concubinage, sans enfant à charge	Abandonné par sa mère entre 4-6 mois ; belle-mère maltraitante (marâtre)	Intimidations, braquages, enlèvement, tortures, Résistance «aux mains propres ?»	Plaintes sociales ; troubles de l'humeur ; violences verbales et physiques (rixes); somatisations : douleurs dorsale ; insécurité et sensibilité aux effets de surprise	Entre victime et bourreaux ; troubles de l'humeur
7	Alpha : (3ème) Diplômé d'une profession paramédicale, sans emploi, bigame, plus de 10 enfants à charge	Famille polygamique très nombreuse : 9 frères et sœurs et 9 demi-frères et sœurs. Survivant d'une tragédie familiale : 6 décès, dont un après avoir été battu par son père (mauvais sort);3 survivants.	Environ 600 km de marche à pieds ; survivants de bombardements non ciblés.	Reproduction du schéma familial ?	Victimisation, Violence verbale. Revendications.
Les sujets pacifiques					
8	Kolumbo (Bac +2) Déserteur des forces armées ; Célibataire, séparé de faits de 5	Famille polygamique : plus de 50 demi-frères et sœurs élevés dans une même concession. 11 frères et sœurs : 2 DCD	Désertion, tortures, blessures physiques, et témoin de l'agonie et du décès d'un proche, fugitif et vécu d'insécurité.	Plaintes somatiques : sinusites, maux d'estomac, torticolis ; plaintes sociales ; Reproduction du schéma familial.	Culpabilité consciente liée à son incorporation dans l'armée ; et à sa désertion. Entre bourreau et victime.

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques

N°	Brève présentation des sujets	Enfance et adolescence	Faits de la guerre	Actuel/actualité (Aspects cliniques)	Esquisse de quelques logiques de survie (Aspects psychopathologiques)
	enfants qu'il a eu avec 3 femmes.	(Empoisonnement et VIH) ; 9 survivants ; lien fusionnel à la mère et reproduction du schéma familial ; confusion du rôle des «mères» ; un père absent. Père à 15 ans.		Jumélité Sujet ne supportant pas que des ordres lui soient donnés par des civils.	Désir de vengeance.
9	Fred (2nde) Ex enfant soldat. Célibataire sans enfant.	Données vagues Echec scolaire en 3ème. Un père manœuvre et une mère agricultrice.	De l'enrôlement à la désertion de la milice : un vécu indicible.	Soldat soumis aux ordres de ses «supérieurs hiérarchiques» ?	Bourreau Culpabilité inconsciente
10	Samy Ex enfant soldat. Célibataire sans enfant.	Une famille heureuse ?	De la victime au bourreau : massacre de sa famille, enrôlement, bourreau et désertion.	Vécu de persécution : SDF ; plaintes sociales et somatiques : violents céphalées, cauchemars, douleurs abdominales, il entend des voix.	Pensée magique, liée aux fétiches incorporés au cours de son enrôlement. Persécution. Entre victimisation et chantage Entre bourreau et victime Culpabilité inconsciente
11	L'étudiant (Bac+2). Sans emploi, marié à la coutume, 3 enfants à charge.	Famille bygamique. Séparation des parents à 13 ans.	Survivant d'une tragédie familiale : bombardements, morts de parents et/ou de proches, humiliations et blessures physiques, séparation d'avec des membres de sa famille. Victime de plusieurs bastonnades, de raquettes…	Troubles de l'humeur, troubles du sommeil (insomnies), problèmes cardio-vasculaires (palpitations), xénophobie et insécurité.	
12	Albert (3ème) Chauffeur paramilitaire sans emploi ; Bigame, 4 enfants à charge	Famille polygamique Scolarisé à 7 ans, redouble la 4ème. Banalisation du vécu	Témoins de bombardement ; de braquages, de massacres. Sommations.	Alcoolisme, Rivalités entre les 2 épouses ; Altercations avec les forces de l'ordre ; Discrimination.	Reproduction du schéma familial. Recours à des procédés antidépressifs : Humour.
13	Franck (Tle)	Issu d'une famille très aisée qu'il	Figures du tragique et traumatismes par accumulation : témoin de l'assassinat	Pâleur et maigreur,	Addiction à l'alcool et à la drogue ; dépendance aux somnifères.

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques

N°	Brève présentation des sujets	Enfance et adolescence	Faits de la guerre	Actuel/actualité (Aspects cliniques)	Esquisse de quelques logiques de survie (Aspects psychopathologiques)
	Electronicien, Jeune veuf, 1 enfant à charge.	idéalise.	de son père, de sa petite amie, du viol de sa mère qui se suicide après leur arrivée au Gabon. Séparation d'avec son frère. A été Contraint de violer.	Projet d'adoption et idées suicidaires ; cauchemars ; Tentative de suicide en augmentant les doses des somnifères.	Culpabilité inconsciente liée à l'assassinat de sa petite amie. Hyper victimisation
14	Narcisse (Bac +3) sans emploi, marié à la coutume, 1 enfant à charge.	Famille monogamique, Banalisation du vécu, Redouble la 3ème (Echec au BEPC)	Il découvre le corps criblé de balles de son frère ; puis des centaines de morts au cours la fuite, dont sa mère et ses deux sœurs. Survivant de bombardements ciblés et non ciblés.	RAS Absence d'affects.	Normopathie ?
15	Dieu-Donné (2nde). Sans emploi, marié à la coutume, 1 enfant à charge.	Parents : professionnels paramédicaux. Redouble le cp2, puis le ce2 ; moqueries de ses camarades et de ses frères et sœurs : honte.	Victime d'une balle perdue et traumatisme physique. Survivant de bombardements non ciblés.	Honte liée à son handicap. Regret de ne pas pouvoir poursuivre ses études.	Victimisation (par le sujet lui-même et par sa famille). Position de malade désigné.

3.3. LE TRAUMATISME DE GUERRE À TRAVERS LE RORSCHACH ET LE TAT : UNE RARETÉ DE TRAVAUX

En dépit d'une brulante actualité et d'une littérature scientifique abondante, le traumatisme de guerre n'a pas suscité d'importes publications dans le champ des méthodes projectives, notamment dans l'espace francophone. Dans cette partie, des indices permettant la formulation de quelques hypothèses méthodologiques et opérationnelles vont être proposés au terme de l'analyse de la rare étude publiée à partir d'une recherche sur les enfants victimes de la Shoah.

3.3.1. L'expression projective du traumatique à travers les Rorschach d'enfants victimes de la Shoah

L'une des rares recherches consacrées à l'étude projective du traumatisme de guerre date du lendemain de la seconde Guerre Mondiale. Elle a été menée par F. Minkwoska et M. Fusswerk (1956) [133] sur des enfants juifs survivants de la Shoah. Un des objectifs poursuivis par cette recherche, et qui est aussi le mien, consiste à connaître les reflets du traumatique au Rorschach. Cette étude porte sur 70 enfants et adolescents de différentes nationalités rescapés du camp de concentration de Buchenwald, répartis dans 10 maisons d'accueil en région parisienne.

Ils sont considérés comme des enfants consultants: 31 polonais, 23 français, 5 roumains, 2 hongrois, 3 allemands, 3 autrichiens et 3 tchécoslovaques. Ces enfants ont été répartis en trois catégories de la manière suivante : 33 déportés ; 31 dont les parents ont été déportés ; 6 ayant réussi à échapper à la déportation, ont cependant vécu dans la terreur et l'angoisse provoquées par les persécutions raciales.

Deux principaux objectifs ont été poursuivis par F. Minkwoska et M. Fusswerk à savoir, la recherche des éventuelles différences, dans les tests de Rorschach, existant entre les enfants juifs victimes de lois raciales et les enfants français d'une part ; l'expression projective du traumatique à travers le Rorschach d'autre part :

> *«Ce qui paraissait plus intéressant, c'était de savoir s'il y avait des différences entre ces enfants et les enfants français [Que nous appellerons non-consultants par commodité], et surtout et dans quelle mesure les événements traumatisants venaient se refléter dans le test.»*[134]

[133] Minkowska, F. et Fusswerk, M. (1956/2003). « Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales », In Minkowska, F. *Le Rorschach. A la recherche du monde et des formes*. 2ème édition, Paris : l'Harmattan, p. 193-207.
[134] Idem, p. 194.

Sur le plan méthodologique, plusieurs maisons d'accueil ont servi de cadre à l'administration du test, et les entretiens cliniques n'ont été menés qu'au terme de la passation de tests. Sans doute les chercheurs voulaient-ils éviter l'écueil qui aurait pu faire de l'entretien un stimulus proactif permettant par la suite aux enfants d'associer sur le traumatique. L'élaboration du psychogramme a par ailleurs été abandonnée au profit des aspects langagiers. Bien regrettable est ce choix au regard des apports fondamentaux que le psychogramme peut à lui seul révéler. Initialement limités à deux, quatre axes de recherches ont finalement intéressé les chercheurs : la mise en évidence des particularités des enfants consultants ; le rôle et l'expression projective de l'événement traumatisant au Rorschach ; les données relatives à la typologie constitutionnelle ; et le rôle des ressources individuelles. Ces deux derniers axes de recherches ne seront pas analysés ici du fait de la particularité de l'approche théorique des chercheurs, qui semble bien réducteur au regard des avancées théoriques et cliniques des méthodes projectives.

En effet, bien loin est le temps ou la psychopathologie se limitait à déterminer les sujets en fonction d'une constitution de type schizoïde ou épileptoïde. Néanmoins, l'analyse des résultats de cette étude permet de relever plusieurs indices.

L'axe relatif à la comparaison entre les enfants consultants et les non-consultants a permis de relever plusieurs constantes. La première, surprenante, un nombre de réponses par planche nettement plus élevé chez les premiers que chez les seconds. En effet, le nombre réponses par planche varie de 3 à 5 chez les enfants juifs, alors qu'il est compris entre 7 et 9 chez les enfants français du même âge. Un allongement du temps de latence et du temps par planche, dû non seulement au nombre de réponses par planche, mais surtout à une lenteur élocutoire, aux difficultés de verbalisation en dépit d'un intérêt manifeste et d'une apparente application à l'égard de la planche.

Le mode d'appréhension est constitué d'un nombre limité de réponses petits détails ; un nombre de réponses globales par protocole compris entre 2 et 4 ; une quasi absence de réponses intégrant les détails intermaculaires. Une indifférenciation des qualités formelles des planches, notamment les réponses animales.

A titre illustratif, la réponse « chauve-souris » est rarement évoquée à la planche I au profit de réponses telles que « insecte, abeille, araignée » ; des difficultés de discrimination de la bête à la planche VIII : « le renard ou l'ours ». A la planche X, le crabe, habituellement vu dans le bleu est rarement perçu. Une forte attraction pour la couleur rouge aux planches II et III et la présence de réponse « sang » et « feu », y compris aux planches suivantes, notamment la planche IV qui est noire. Il est également relevé des réponses clair-obscur.

Le nombre de réponse kinesthésie est limité, souvent associé aux contenus animaux et objets plutôt qu'aux humains. Il est par ailleurs apparu le contraste frappant entre la qualité des réponses et les capacités d'argumentation des enfants consultants.

Selon les chercheurs, *« leur pouvoir formel est réduit : ils sont beaucoup plus intellectuels qu'observateurs »*[135]. Le deuxième axe de recherche porte sur les indices rendant compte des effractions traumatiques, de leurs traces, et de leurs expressions projectives. Au sujet de l'effraction traumatique, F. Minkowska et M. Fusswerk (1956) soutiennent qu' : « *Il était d'autant plus intéressant de voir si et comment des événements aussi traumatisants que ceux dont ont eu à connaître ces enfants influençaient leurs réponses* » [136].

Mais quelle ne fut pas leur surprise de constater, par rapport à leurs attentes, que l'étude révèle tout à fait le contraire, au point de les décevoir. L'hypothèse d'une anesthésie affective a ainsi été proposée. Toutefois, de nombreux autres indices ont été relevés, permettant de nuancer, voire de remettre en cause l'hypothèse de l'anesthésie affective au profit du rôle de l'intensité extrême du traumatique dans l'élaboration des réponses des enfants consultants. Trois constantes ont rapidement été dégagées : la méfiance des sujets à l'égard du test ; la difficulté d'entrer en contact avec les planches dans une première approche : ce qui représenterait une mise à distance, une nécessité d'éloignement, de même qu'une forme d'étrangeté des planches. Puis, à la suite de la dissipation progressive du malaise, les auteurs constatent une difficulté de concentration sur une tâche, et de persévérance dans l'effort.

Ainsi plutôt que d'attribuer le faible attrait des sujets aux planches pastels au sentiment de malaise, qui serait l'expression d'un choc-couleur, ou à l'indifférence, l'hypothèse de la *fatigabilité*[137], et d'un repli narcissique sur fond de morosité a été formulée.

Les chercheurs s'intéressent par la suite à la nature des réponses données aux planches rouges. Ils constatent l'attrait pour le rouge et la fréquence de réponses « sang » : « *le sang, le sang qui gicle, le trou sanglant, les corps qui brûlent, les flammes, etc.* »[138], notamment à la planche II, de même qu'une persévération aux planches noires IV et VI.

Deux hypothèses ont été envisagées : la première suggère l'expression de l'impulsivité des enfants ou *a contrario* le reflet de leur vécu traumatique rapporté dans le test dans une position victimaire.

---

[135] Minkowska, F., Fusswerk, M. (1956/2003). Op. Cit. p. 194
[136] Idem, p. 195.
[137] Ce sont les auteurs qui le soulignent.
[138] Idem, p. 196.

Dans la seconde, l'environnement est vécu comme un mauvais objet (persécuteur) contre lequel les enfants consultants cherchent à se défendre, dans une position de retournement passivité/activité. L'hypothèse des réponses « sang » comme actualisation d'une violence archaïque trouve un écho dans ce travail dont un des axes de recherche concerne l'expression et la gestion de la pulsionnalité.

Il est par ailleurs relevé un nombre restreint de réponses kinesthésie. Lorsqu'elles existent, les réponses kinesthésie mettent en scènes des personnages effrayés ou menacés par des tiers dominants ; les personnages sont en outre carrément représentés dans une situation de souffrance, de maladie, d'imploration ou encore portant des charges :

> *« L'homme au milieu, les mains levées, les yeux effrayés. Il ne sait pas ce qui se trouve à côté, mais il a peur de quelque chose qui est plus fort que lui et qui le menace » ; « La tête d'un homme qui souffre et qui est malade. L'homme dont le dos est chargé. ». « Une chauve-souris qui crie. » ; « Les personnes qui ont l'air de crier. » ; « Une larme de sang »*[139].

Pour les chercheurs, tous ces éléments portent « *l'empreinte évidente du trauma qui fut le leur* »[140]. En plus des atteintes narcissiques, de telles réponses réactualisent autant l'environnement concentrationnaire dans lequel certains sujets ont vécu, de même que la passivité qui fut la leur face à des objets externes menaçants, écrasants ou dominants. Cet axe de recherche porte enfin sur les contenus proprement dits. L'empreinte du traumatique est alors décelable, surtout, à la planche IV, qui est évoquée dans un environnement mystérieux et terrifiant : « *les pieds d'ogre, les bottes* ».

A d'autres planches, « *les casquettes* » symboles réactivant des angoisses mortifères. A la planche VIII, ce sont souvent des animaux féroces qui sont évoqués : « tigre, panthère, hyène ». A la planche VI, « *le sabre* ».

La rareté des petits détails est également notée. Lorsqu'ils sont évoqués, les petits détails renvoient à la question du voir : « *il est question d'yeux isolés du reste du visage* »[141]. La même planche suscite cependant une configuration de sauvetage : la « croix», symbolisant « *la possibilité d'échapper aux persécuteurs, à l'encontre de l'étoile jaune* ».

Après avoir longtemps hésité à parler de l'étude de F. Minkowska et M. Fusswerkles, les nombreux points de convergence et de discussions qu'elle permet tirer par rapport à cette recherche ne sauraient laisser indifférent.

---

[139]Minkowska, F. et col. (1957/2003), « Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales ». In *Le Rorschach. A la recherche du monde et des formes*. 2ème édition. Paris : L'Harmattan, p. 196.
[140] Idem.
[141]Minkowska, F. et col. (1956/2003). « Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales ». In *Le Rorschach. A la recherche du monde et des formes*. 2ème édition. Paris : L'Harmattan, p. 196.

En effet, les réponses sang, feu, êtres brûlés, animaux dépecés, bêtes féroces, gorilles, femmes violées, épée dans la chaire, fusil, grenade, arme sont autant de similitudes qu'il est possible d'établir parmi les nombreuses réponses formulées par des sujets adultes survivants de faits de guerre. Ces réponses-là portent elles aussi, sans aucun doute, des traces du traumatisme.

D'autres analogies concernent autant les positions victimaires que le retournement passivité/activité, comme en témoignent quelques réponses : Soundiata, planche I : « …*Des hommes qui viennent d'être brûlés et peut-être qu'ils demandent du secours…* » ; planche VIII : « *Deux animaux brûlés qui se déplacent avec la flamme…* » ; David, planche VIII : « *Deux animaux. Ce sont des panthères qui sont en train de dévorer un animal…Deux lions…deux bêtes sauvages* », planche IX : «…*La partie là du corps* (Le thorax) *qu'on a déchirée comme ça* (Exécution du mouvement de déchirure) » ; Enlevé, planche I : « *C'est comme si on déchirait une personne en deux…* ». Ces réponses-là, en plus de constituer un axe majeur de cette recherche autour des « positions passives/actives » et de la manière dont elles pourraient être cotées, ont permis d'introduire la question du « tiers-malfaisant » et « l'élaboration de la position bourreau/victime » proposées à la fin de ce travail.

Quant aux contenus et à leur symbole, L. Brolles, et G. Bika, (2005)[142] ont pensé à établir un lien entre les réponses « monstre » et « vampire » comme manifestations d'une problématique persécutrice au Rorschach.

Il pourrait en être ainsi des réponses de François, planche IV : « …*La chauve-souris* » ; d'Eric, planche III : «*Un hibou* » ; planche V : « *Un oiseau nocturne* » ; David, planche IV : « *Un fantôme* ! » ; Enlevé, planche IV : « *C'est comme un…C'est comme si c'est le vampire…Je ne sais que ça fait. Ce ne sont pas de bonnes choses ça !* » ; Alpha : planche I : « *Ça ressemble à un vampire, qui s'envole*...».

3.3.2. Indices Rorschach des traumatisés crâniens

Dans sa thèse de doctorat portant sur une approche neurologique intégrée de la personnalité au Rorschach, E. Muzio (2006)[143] rapporte un ensemble de recherches portant sur des manifestations projectives de la personnalité des traumatisés crâniens à travers le Rorschach.

---

[142]Brolles, L., Bika, G. « Distorsions de liens chez les traumatisés de guerre. Perspectives dynamiques », *XVII*è *Congrès International de la Société Espagnole du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Barcelone : 26-30 juillet 2006.

[143]Muzio, E. (2006). Vers une Approche Neurologique Intégrée de la Personnalité à Travers le Rorschach en gériatrie et dans la Démence de Type Alzheimer. Thèse de doctorat, Université Paris X-Nanterre.

Dans la première étude menée par Ellis et Zanh (1985)[144], les 35 sujets intéressants la neuropsychologie clinique sont âgés de 15 à 35 ans. Ils présentent tous à la fois des troubles cognitifs, affectifs et comportementaux. Les résultats obtenus ont été comparés à ceux d'une population non-consultante.

Des différences significatives en faveur de la population non-consultante ont été constatées au niveau des variables suivantes : le nombre total de réponses (R) ; la proportion moyenne de réponses de qualité formelle adéquate : cette variable (X+%) indique dans quelle mesure l'usage de la forme est conventionnelle dans le système intégré ; la proportion de réponses de qualité formelle adéquate par rapport au nombre de réponses purement formelles (F+%) ; la proportion de réponses aux planches pastel (RC%) : cette variable est un indicateur de la sensibilité du sujet aux trois dernières planches, qui sont en outre les plus colorées. Je précise que lorsque ce pourcentage est inférieur à la norme, il y aurait une tendance au retrait dans le relationnel ou dans l'imaginaire ; la relation entre les réponses globales (G) et les réponses grands détails (D) ; le nombre de réponses banales (Ban) ; le nombre de réponses couleurs ; la relation entre le nombre de réponses purement formelles par rapport au nombre total de réponses. Ce rapport, noté L est obtenu à partir de la formule F/R-F dans le système intégré ; le nombre de cotations spéciales, qui serait le signe de troubles du processus de pensée.

Il a été reproché à Ellis et Zahn d'avoir effectué leur recherche sur des sujets atteints de traumatismes crâniens sévères.

Dans une étude réalisée 3 à 5 semaines après que les 60 sujets aient été diagnostiqués atteints de traumatismes crâniens légers ou modérés, les résultats suivants ont été obtenus par J. Exner et al. (1996) : le nombre moyen de réponses totales chez les sujets consultants est de 19,07, alors qu'il est de 22,67 chez les 700 sujets non-consultants.

Ce résultat montre une baisse de la productivité chez les sujets atteints de traumatismes crâniens légers ou modérés ; les indices de la schizophrénie (0%) et de la dépression (7%) chez les sujets consultants sont quasiment identiques à ceux du groupe témoin. Les sujets atteints de traumatismes crâniens légers ou modérés semblent ne pas présenter plus d'indices de schizophrénie et dépression que les sujets non consultants ; la proportion des réponses de qualité formelle par rapport au nombre de réponses totales est nettement plus élevée chez les sujets consultants (73%) par rapport aux sujets non-consultants (5%). Or, lorsque les réponses formelles tendent à devenir exclusives, l'hypothèse d'un étouffement de la vie affective, d'une privation de contact immédiat et spontané avec l'environnement et avec soi-même au profit d'un mode de fonctionnement sous le primat de la défense mérite d'être formulée.

---

[144]Ellis, D.W., Zahn, B.S.,(1985). « Psychological functioning after severe closed injury ». In *Journal of*

Par ailleurs, la proportion du type de résonnance intime (TRI) extratensif est de 7% chez les sujets consultants (4/60), alors qu'elle est de 44% chez les non-consultants ; 60% de sujets consultants (36/60) ont un TRI ambiéqual, alors que cette proportion n'est que de 20% chez les non-consultants ; 27% de sujets consultants (16/60) produisent des réponses-reflets ; cette proportion est de 7% chez les non-consultants. Les réponses-reflets sont celles dans lesquelles la symétrie de la planche est perçue comme miroir à travers lequel se reflète une perception ; une faible moyenne obtenue à partir de l'addition des réponses kinesthésies humaines et du résultat pondéré de réponses déterminées par la couleur (KC>0) chez les sujets consultants. Cette variable expliquerait la forte proportion de sujets ambiéquaux chez les consultants.

A titre de rappel, pour N. Raush de Traubenberg (1970/200)[145] chez les sujets de type extratensif, les besoins affectifs s'expriment sans freins. Soumis à leurs sentiments, l'émotivité, excitabilité et la labilité émotionnelle les caractérisent.

Cependant, l'étude ayant montré un nombre élevé de réponses formelles d'une part ; de même qu'un moindre nombre de réponses kinesthésie humaines associées à la pondération des réponses couleur d'autre part, tout porte à croire qu'une possibilité de freinage dans l'expression des affects semble alors envisageable. Ce qui expliquerait le nombre relativement faible de sujets extratensifs chez les sujets consultants, alors qu'ils sont les plus nombreux dans la population générale ; et le nombre élevé de sujets ambiéquaux dans le groupe de sujets étudiés. Larges d'esprits, les sujets de type ambiéquaux savent à la fois exploiter les richesses du monde extérieur et élaborer leurs propres ressources ; ils exercent avec souplesse un contrôle sur l'extériorisation des charges affectives.

Plusieurs hypothèses neuropsychologiques de type opératoires ont été formulées à la suite de l'analyse des résultats de cette étude. Je me limiterais à reprendre et/ou à reformuler celles qui semblent les plus pertinentes non seulement par rapport à mes axes de recherches, mais aussi en fonction de mon orientation théorique et de mon positionnement épistémologique.

La première, de type causaliste, fait du traumatique un facteur déterminant la productivité et le style des réponses des sujets consultants. Il semblerait que les capacités de mentalisation des sujets consultants aient été affectées par le traumatique, au point de générer un émoussement de leur vie affective.

Personnality Assessment, 49, 2, p. 125-128.

[145] Rausch de Traubenberg, N. (1970/2000). *La pratique du Rorschach*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 157.

La deuxième se réfère à la forte proportion de sujets donnant des réponses-reflet. Encore appelées réponses-miroir, ces réponses témoigneraient de la préexistence de préoccupations narcissiques avant le traumatisme. *A contrario,* les réponses-reflet signent l'impact de la trace traumatique ayant pour corollaire un repli narcissique identitaire.

3.4. L'EXPRESSION PROJECIVE DE LA VIOLENCE AGIE ET/OU SUBIE : REVUE DE TRAVAUX, RECHERCHE D'INDICES ET DES HYPOTHESES METHODOLOGIQUES

Cette partie poursuit un triple objectif : le passage en revue des travaux consacrés à l'expression projective de la violence agie/ subie ; la recherche d'indices ou d'indicateurs issus de travaux antérieurs ; et l'élaboration d'hypothèses méthodologiques et opérationnelles.

3.4.1. Esquisse de quelques indices classiques de l'agressivité au Rorschach et au TAT

Au Rorschach, de nombreuses variables peuvent être considérées comme indicateurs de motions pulsionnelles à valence agressive.

Si de manière générale il est convenu de se référer aux trois facteurs que sont le mode d'appréhension, le déterminant et le contenu, certains déterminants et contenus, plus que d'autres sont des indicateurs de motions pulsionnelles à valences agressives. C'est notamment le cas des réponses kinesthésies (K, kob, kp, kan) évoquées en termes crus, comme en témoignent les réponses suivantes : Soundiata, planche I : « *des hommes qui viennent d'être brûlés et peut-être qu'ils demandent du secours…* » (D K H) ; David, planche III : « *Deux personnes qui sont en train de déchirer quelque chose.* » (G K H) ; Soundiata, planche VIII : « *Deux animaux brûlés qui se déplacent avec la flamme pour s'agripper à quelque chose qui n'a pas encore pris feu…* » (D kanC A) ; David, planche VIII : « *Des panthères qui sont en train de dévorer un animal…* » (G kan A), sont autant de réponses qui étayent l'affirmation précédemment évoquée. L'expression pulsionnelle des réponses kinesthésies varie en fonction de leur régulation.

Les réponses couleur, et particulièrement les réponses couleur pure (C) réactivent souvent des mouvements agressifs et/ou libidinaux. Ces réponses peuvent être éventuellement associées aux réponses kinesthésie : Samy, planche IX : « *En bas là c'est du sang* » (D C Sang) ; Enlevé, planche II « *Des gens qui se bagarrent et puis ya du sang partout* » (G KC H).

De nombreux contenus ont une valeur agressive : des objets pointus, coupants ou tranchants (pinces, ciseaux, hachoirs) ; des animaux particulièrement féroces : hyènes, loups, panthères, lions). La destructivité peut aussi apparaître dans des réponses feu, des ruines, des fragments, des morceaux, dans des contenus à caractère sexuel ou dans des réponses anatomie : Soundiata, planche I : « *une fumée qui s'échappe d'une case brûlée après un incendie »* (Gbl kc'Frag) ; David, planche IX : « c'est la partie là du corps (le thorax) qu'on a déchirée » (D CF Anat). Après avoir esquissé quelques indices témoignant de l'agressivité au Rorschach, il s'agit maintenant de présenter quelques travaux rendant compte de l'expression projective de la violence.

3.4.2. Le Moi-peau et ses différentes configurations

Dans ses travaux de recherches élaborés à partir d'une clinique infantile, P. Roman (1991, 1992,1996), à la suite des travaux de D. Anzieu (1985) est parvenu à identifier des « *configurations de Moi-peau* » permettant de rendre compte de la structuration de l'appareil et des enveloppes psychiques chez une population caractérisée par des carences dans les relations précoces.

Ces configurations de Moi-peau ont été nommées respectivement « *Moi-peau passoire* »[146], « *Moi-peau adhésif* »[147] et « *Moi-peau contenant* »[148].

D'abord, le Moi-peau passoire représente

> *« la forme la plus archaïque du Moi-peau, caractérisée par le défaut de la constitution de l'enveloppe maternelle primitive, enveloppe dont la continuité n'est pas assurée, comme en lambeaux disjoints, ou enveloppe dont la qualité est remise en question par des effractions : enveloppe-trou. Il s'agit d'une organisation constituée sous le primat de l'hallucination négative, dans une submersion des processus de représentation au profit de l'envahissement du blanc. Sur un plan métapsychologique, on peut penser cette configuration comme témoignant de l'envahissement de l'espace psychique par des contenus peu différenciés, irreprésentables, en lien avec le Ça. »*[149]

Au Rorschach, le Moi-peau passoire s'observe par l'expression projective des « trous dans l'enveloppe projective, dans une rupture du fil projectif ». De manière précise, il s'agit des trous et des ruptures dans le rythme des réponses, dans (l'allongement ?) des temps de latences, des refus. Et P. Roman (1992) de préciser que :

---

[146] Roman, P. (1992), « Structuration narcissique et état-limite de la personnalité du délinquant. Psychopathologie des enveloppes psychiques au Rorschach », In *Journées d'automne de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Rennes, 21, 22 novembre1992.
[147] Idem. p. 3.
[148] Idem. p. 4.
[149] Idem, p. 3

> *« Le blanc apparaît dans une dimension envahissante, intrusion incontrôlable, alors que les contenus, dont la thématique principale s'établit autour du trou, marquent l'absence de limite, de structure entre contenu et contenant : c'est la registre de la béance. L'auteur note également « l'échec du retournement dans le blanc dans sa fonction organisatrice.».*

C'est dans un article paru en 1996 que P. Roman[150] soutient son argumentation en proposant deux exemples de réponses permettant de mettre en relief des configurations de Moi-peau Passoire : Planche VII : *« Un trou »* (détail blanc primaire) ; planche IX : *« un précipice avec des branches* » (détail blanc combiné). Ensuite, Pour P. Roman (1996)[151], une collusion des enveloppes, dans la fusion peau de la mère/peau de l'enfant, caractérise le Moi peau adhésif.

Il s'agit précisément d'une collusion des enveloppes d'excitation et d'inscription, d'une confusion dedans/dehors, interne/externe, fusion forme/fond.

Au Rorschach s'observent un nombre important de détails blancs combinés, un accrochage à la symétrie, de même que des réponses reflets, qui signent une séparation impossible. Ces indices viendraient confirmer la difficulté de différenciation sujet/objet.

La thématique majeure est celle du lien . Une fois de plus, l'auteur s'appuie sur exemples pour étayer son propos.

Planche II : « *un papillon avec une tache blanche* » (fusion-forme-fond de suture) ; planche VII : « *petite fille qui se regarde dans la glace* » (détail blanc combiné, réponse « reflet »).

Enfin, le Moi-peau contenant est envisagé dans sa double dimension de contenance et de pare-excitations, d'échange et de rétention. Dans cette configuration, s'observent une maturation de problématique de différenciation des enveloppes, de même qu'un retournement figure/fond, permettant la mise en scène de la fermeture (suture de l'enveloppe). Au Rorschach, P. Roman constate un épaississement du fil projectif. S'observent des réponses de fusion-forme-fond qui prennent une dimension de contenance, signe d'une suture de l'enveloppe au dehors par le dedans : les contenus s'expriment entre ouverture et contention, la thématique principale s'organisant autour de l'échange. Deux réponses viennent étayer l'argumentation de l'auteur :

Planche II : « *une fusée qui décolle* » (détail blanc combiné, kinesthésie) ; planche VII : « *l'ampoule d'une lampe* » (détail blanc primaire, contenant).

---

[150] Pascal Roman (1996). « Blanc au Rorschach et psychopathologie du Moi-peau ». In *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 1996, vol. 46, p. 139-143.
[151] Idem, p. 141.

3.4.3. Clinique des adolescents auteurs/victimes

Dans la suite de la prospection, l'analyse des recherches portant sur les modalités d'expression de la violence en clinique projective est apparue nécessaire. Il s'agit précisément de confronter ma clinique aux hypothèses méthodologiques proposées à partir d'études de cas ou de groupes. Ces hypothèses seraient des analyseurs du passage à l'acte agressif, dans le registre des violences physiques et verbales d'une partie des sujets à l'égard des personnels et du matériel des organisations humanitaires.

D'autres travaux de P. Roman (1996-2004) portent sur la violence sexuelle à l'adolescence. Le premier groupe de notre population étant constitué de sujets violents, il est apparu opportun de rechercher des indices Rorschach et TAT obtenus à partir de l'analyse de protocoles de sujets auteurs de violence, bien que sexuelle soit-elle.

Dans une étude portant à la fois sur des adolescents auteurs et victimes de viols ou d'agressions sexuels, P. Roman (2004)[152] a permis de relever de nombreux indices. Ces indices vont présentement être mis en relief.

3.4.3.1. Vers des indices des sujets auteurs de viols ou d'agressions sexuelles

L'auteur distingue deux groupes d'adolescents mis en examen pour agression sexuelle d'une part (groupe 1), et pour viol d'autre part (groupe 2). Chaque groupe est constitué de 5 sujets. Une homogénéité semble caractériser les protocoles des sujets du groupe 1, constitué des agresseurs sexuels. L'auteur se propose d'en dégager quatre grands axes :

- une atteinte des assises narcissiques caractérisée au Rorschach par des marques d'atteinte à l'intégrité ; une difficulté d'élaboration du lien à l'objet observable à partir d'une instabilité des représentations, de même qu'un vécu sujet/objet de type persécutoire ;

- une difficulté d'élaboration de la positon dépressive, provoquée entre autres, par la question de l'identification. Cette difficulté se traduit par un blocage de l'élaboration secondaire et de sa traduction en termes de représentations suffisamment construites ;

- des difficultés à assumer les choix identificatoires, qui se caractérisent par l'anonymat ou la banalisation des personnages. Au Rorschach, des réponses telles que « des gens », des « bonshommes » sont produites. Au TAT, les sujets vont jusqu'à scotomiser les personnes de sexe féminin, et mettre en tableau les figures du couple.

[152]Roman, P. (2004). «La violence sexuelle et le processus adolescent. Dynamique des aménagements psychiques, des auteurs aux victimes de violence sexuelle. L'apport des méthodes projectives ». In *Revue Psychologie clinique et projective*, vol.10, 2004, p. 113-145.

Sont alors données des réponses telles que « des paysans » à la planche 2, « une histoire de couple » à la planche 4. Ces mises en tableau signent par ailleurs des difficultés d'accès à la triangulation, de même qu'une impossible résolution des conflits y afférents ;

- enfin, quoiqu'établi, l'évitement et l'anonymat caractérisent le lien intergénérationnel. Ces deux modalités permettent d'émettre l'hypothèse d'une distanciation des fantasmes incestueux et parricides.

Le groupe 2 rassemble les adolescents mis en examen pour viol. Le contraste né de l'analyse des protocoles des sujets a permis au chercheur de constituer deux sous-groupes.

Chez les deux sujets du sous-groupe1, l'auteur relève un fonctionnement de type psychotique, versus inhibition. Pauvres du point de vue de leur production, les protocoles de deux des sujets ne comportent que 3 et 8 réponses au Rorschach ; l'un des sujets va jusqu'à refuser la passation du TAT. Il est en outre observé des problèmes majeur de subjectivation, allant parfois jusqu'à un effondrement : « je vois pas », « je connais pas », et posant par là même des difficultés d'élaboration d'un objet constant et consistant.

De plus, bien que les réponses fournies à la planche III soient banales et permettent à cet effet d'envisager l'hypothèse d'une réassurance identificatoire, il n'en demeure pas moins que l'absence de symbolisme patent à cette planche vienne remettre en cause les processus d'identification sexuelle sous-tendus. La problématique de l'abandon est par ailleurs réactivée et mise en scène au travers des figurations d'effondrement. Pour lutter contre les angoisses liées à la position dépressive, un des sujets recourt à la figure paternelle dans les figurations du TAT.

Les protocoles des sujets du sous-groupe 2 sont marqués par la richesse de leur production, le clinicien jouant un rôle étayant au cours de la passation des épreuves projectives. L'usage des références culturelles est fréquente, dont le but consiste à suturer des fragilités narcissiques latentes. Ces fragilités sont repérables au travers des signes d'attaque de l'intégrité. Au Rorschach tout particulièrement, si l'axe symétrique de certaines planches permet la mise au travail des atteintes à l'intégrité des sujets grâce à leur capacité de jouer, ce jeu se borne à repérer la figure du double.

P. Roman relève également un déni massif de la séparation, de même qu'une fragilité des identifications. La différence des sexes est souvent reconnue, mais les investissements associés aux personnages ne rendent pas possible l'organisation de relations stables, posant ainsi des questions quant à l'accès aux relations triangulaires. Les épreuves projectives réactualisent des fantasmes incestueux et parricides au point de susciter une désorganisation de l'économie psychique des sujets. L'auteur constate enfin que le déni et le clivage sont les deux mécanismes de défense spécifiques aux sujets mis en examen pour viol. Leur lien au clinicien, matérialisé notamment par la question du regard, porte la trace de la perversion.

En somme, la revue des travaux de P. Roman sur les adolescents auteurs de violences sexuelles a permis de relever des éléments de lecture clinique de mes protocoles. Ces éléments de lecture constituent des indices ou des indicateurs projectifs de la violence agie à l'adolescence.

Il s'agira donc de confronter mes protocoles aux marqueurs de l'atteinte à l'intégrité ; aux indices rendant compte des relations d'objet ; de la question des identifications, du traitement de la violence, et des mécanismes de défense associés.

3.4.3.2. Vers des indices de sujets victimes d'agressions sexuelles ou de viols

L'étude menée par P. Roman (2004)[153] , bien que portant ensuite sur des adolescents auteurs et victimes de violence sexuelle, mon intérêt a particulièrement été porté sur la lecture clinique des protocoles de victimes. L'échantillon est constitué de 5 filles et 5 garçons âgés de 13 à 18 ans, victimes de proches, d'amis ou de leurs parents. Pour 3 d'entre eux, les violences ont été subies pendant l'enfance, alors les 7 autres ont été victimes à l'adolescence. Les victimes, comme les auteurs, sont réparties en deux sous-groupes. Les sujets victimes d'agression sexuelle, 5 garçons, constituent le premier sous-groupe ; le second groupe rassemble les sujets victimes de viol, dont 4 filles et 1 garçon.

Dans l'analyse de ses résultats, Roman, P. (2004) [154] procède à une étude comparative des protocoles. Les résultats obtenus à partir de l'analyse de protocoles d'adolescents auteurs et victimes d'agressions sexuelles comprennent : une atteinte des assises narcissiques, un doute identitaire de même qu'un effacement de la différence des sexes.

L'analyse de protocoles des victimes permet de confirmer les indices relevés ci-dessus, tout en présentant toutefois quelques inflexions tant au niveau de la production (entre 9 et 18 réponses) qu'au sujet des traces de l'atteinte à l'intégrité.

---

[153] Roman, P. (2004). «La violence sexuelle et le processus adolescent. Dynamique des aménagements psychiques, des auteurs aux victimes de violence sexuelle. L'apport des méthodes projectives». In *Revue Psychologie clinique et projective*, vol.10, 2004, p. 135.
[154] Roman, P. Op.Cit. p. 136

Ces traces s'observent à travers les indices suivants : une difficulté dans la construction des représentations, la perte des limites, un recours massif à l'usage des procédés de contrôle et antidépressifs, notamment dans l'investissement de la relation au clinicien, les formations réactionnelles et des tentatives de maîtrise des épreuves projectives.

L'auteur insiste par ailleurs sur l'investissement de la relation et la place du regard dans la relation des sujets au clinicien : l'importance de la question du voir dans la construction des représentations, avec notamment une demande insidieuse du soutien dans le regard, laissant transparaître des risques d'abandon ou d'effondrement ; l'émergence d'un vécu de type persécutoire ; dans les configurations en double, le lien et le jeu avec l'autre est insuffisamment investi, établissant parfois des liens de type anaclitiques.

Pour finir, l'auteur relève des mouvements identificatoires précaires : non-reconnaissance ou détournement de l'engramme humain à la planche III du Rorschach, associé ou non à l'absence sexuelle des représentations humaines, ou d'un engagement problématique de l'élaboration de la bisexualité ; une fragilité dans la construction des figures parentales, présente au TAT dans une forme de distanciation ou de dangerosité face au risque du rapproché œdipien ou contre-œdipien.

Les protocoles des adolescents mis en examen pour viols sont hétérogènes non seulement du fait des tensions entre la psychose et la perversion comme aménagements psychopathologiques, mais aussi par le fait d'une production variant entre 13 et 20 réponses par protocole. De manière spécifique, les protocoles des sujets comportent d'abord des réponses contaminées ou juxtaposées, de même que des manifestations d'effacements représentatifs ou d'expression traumatique ; ce qui témoigne de failles dans le travail de la représentation et des difficultés de discrimination des engrammes perceptifs.

Ensuite, l'auteur constate, l'apparition de représentations inquiétantes dans le lien à l'objet trouvé. En effet, en plus du clivage bon/mauvais, du retournement d'un voir persécuteur, les représentations sont évoquées dans des configurations symétriques dans lesquelles le regard est investi de manière rigide. Enfin, une mise à mal des relations aux figures parentales est relevée par le chercheur à plusieurs niveaux :

- les sujets butent sur la différence de sexes et sur la reconnaissance des figures humaines comme support identificatoire. L'apparition de réponses para-humaines parfois inquiétantes telles que les « fantômes », les « masques » font craindre l'émergence d'un vécu de type de paranoïde ;

- les fonctions protectrices et identificatoires des figures parentales sont mises en échec, à la faveur de liens d'enfermement ou d'abandon. L'élaboration de la conflictualité œdipienne est ainsi rendue difficile ;

- le lien intergénérationnel père/fille est soit évité, soit nié ; alors que le lien mère/fille est non-reconnu ou détourné.

3.5. CLINIQUES ET INDICES DE L'AGRESSIVITE MEURTRIERE AU RORSCHACH

Après avoir passé en revue les travaux de P. Roman sur l'expression projective de la violence agie/subie à l'adolescence, il est apparu opportun de rappeler les résultats de quelques travaux portant sur l'expression projective de l'agressivité meurtrière, notamment au Rorschach.

Ces travaux ont fait l'objet d'une communication, puis d'une publication lors du colloque organisé à Nice par la Société Française du Rorschach et des Méthodes projectives en mars 1985.

Avant de présenter les résultats de leur étude M. Timsit, et P. Bastin (1987)[155] citent les rares travaux de recherches sur la personnalité des meurtriers à travers le Rorschach. Si ces travaux n'ont pas permis de définir un syndrome ou un profil type de la personnalité du meurtrier au Rorschach, ils ont néanmoins permis de relever les classiques indices Rorschach de l'agressivité, à savoir un nombre restreint de Dbl ; une absence d'adhérence ou d'attraction pour la couleur ; l'intensité d'un choc au noir ; la présence d'un choc au rouge.

Anastasiadis (1965) a effectué une étude sur 67 criminels, cinq ans en moyenne après leur passage à l'acte. Les sujets, issus de milieux modestes et sachant à peine lire et écrire, ils sont âgés de 19 à 58 ans. Comparés à ceux d'un groupe normal, les protocoles des sujets consultants ne diffèrent que par les indices suivants : *« le petit nombre de réponses, le pourcentage peu élevé de réponses globales, le pourcentage bas de bonnes formes, la prédominance du mode de résonance intime coarté, la présence d'un pourcentage de réponses sexuelles et de réponses Clob »*.

Parrot et Briguet-Lamarre (1965) ont mené une étude très détaillée sur des protocoles de Rorschach de 10 adolescents meurtriers. Leurs résultats montrent un nombre très restreint de réponses détail intégrant le blanc (Dbl), une absence totale d'adhérence ou d'attraction pour la couleur rouge et la présence d'un choc au noir nettement marqué dans 9 protocoles sur 10. L'hypothèse d'un choc au rouge témoignant d'un refoulement de l'agressivité associée à un sentiment de culpabilité inconscient a été formulée.

Lester et Perdue (1974) comparent des protocoles de meurtriers et de personnes ayant survécu à une tentative de suicide.

---

[155] Timsit, M., Bastin, P. (1985), «L'agressivité meurtrière à travers le test de Rorschach », In *Actes du colloque de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Nice, 11-12 mars 1985, Psychologie médicale, 1987,19, 4, p. 495-504.

Si globalement les résultats obtenus ne montrent pas de différences significatives entre les deux populations, l'analyse fine permet toutefois de relever les constantes suivantes dans les protocoles des meurtriers : un nombre important de réponses couleur pure (C), ou de réponses couleur-forme (CF) ; une somme de réponses estompage inférieure à 1 ; un pourcentage de réponses de bonne qualité formelle supérieur à 85% ; un nombre réduit de banalités et un F+% supérieur à 60%. Ces signent seraient prédictifs non pas du suicide en "soi", mais davantage du passage à l'acte agressif (acting out).

M. Timsit et P. Bastin (1987) ont donc mené une recherche sur les protocoles de Rorschach de 26 meurtriers dans le cadre d'une expertise mentale et d'une procédure d'instruction criminelle. Outre le Rorschach et le TAT, des examens cliniques approfondis ont été réalisés grâce à d'autres outils d'exploration psychologiques, neuropsychologiques et neurophysiologiques. Pour une moitié des sujets le Rorschach a été administré par l'expert dans le milieu carcéral (parloirs, infirmerie, Maison d'arrêt) et l'autre moitié par un psychologue en dehors de la prison dans le cadre d'une consultation par un laboratoire de recherche. Dans la population ont été rassemblés aussi bien des sujets déclarés « incapables du contrôle de leurs actions », pénalement irresponsable, mais relevant de la psychopathologie après et l'expertise; et ceux qui ont été renvoyés devant la justice.

Les sujets sont essentiellement des hommes, âgés de 16 à 47 ans. Avec une moyenne de 24 ans, la très large majorité des sujets est issue de milieux socioprofessionnels modestes. Ils sont lettrés et ont un Q.I. moyen supérieur à 80, hormis 2 sujets qui ont été classés parmi les arriérés mentaux légers. Les 2/3 ont un niveau d'études primaires, et seuls 4 d'entre eux ont eu un parcours scolaire complet les ayant conduit aux études techniques ou universitaires.

D'un point de vue psychopathologique, les sujets ont été classés en trois catégories : 9 coupables de *crimes passionnels*[156], 8 *déséquilibrés et/ou pervers*[157], 9 *psychopathes*[158].

Les résultats des psychogrammes ont été consignés dans un tableau récapitulatif auquel est associé un traitement statistique. L'axe de recherche centré sur l'expression projective de la violence permet de relever les indices suivants :

- une absence de réponse couleur et plus précisément celle de couleur pure (C) ;

- un nombre de réponse (R) total (17) inférieur à la norme ;

- un pourcentage de réponse global (G%) accru, alors que les autres facteurs généraux (F% =66), A%=53%, H%=11% et Ban %=27,5%) demeurent dans la « normativité » ;

---

[156] Souligné par les auteurs
[157] Idem
[158] Idem

- la médiane des réponses intégrant le blanc est de 8% ;

- avec 71%, le F+% se situe dans la zone de la limite inférieur.

Les chercheurs sont parvenus à formuler la remarque selon laquelle le passage à l'acte meurtrier supposant l'existence d'une forte charge pulsionnelle agressive, et une incapacité non moins grande de la libérer, l'absence de réponses couleur, et plus particulièrement de réponses couleur pure constitue une énigme.

Alors que les chercheurs s'attendent à une rareté, un nombre relativement élevé de réponses kinesthésies, qui sont pourtant l'expression de l'activité fantasmatique, et dont les primaires témoignent d'une activité de contrôle, a également été constatée.

Les Rorschach des meurtriers les plus jeunes sont plus pauvres que ceux des plus âgés. Ils signent « une réduction extrême des capacités de fantasmatisation », corroborant ainsi certains résultats, notamment la prévalence des personnalités coartées, l'absence d'attraction pour la couleur, et une restriction des réponses intégrant des détails blancs (Parrot et Briguet-Lamarre, 1965).

L'étude de M. Timsit et P. Bastin ne confirme pas les indices relevés par Lester et Perdue (1974), notamment la présence dans les protocoles de meurtriers de réponses C et CF, de même qu'une absence totale de réponses estompage.

Cependant, si le traitement statistique a permis de relever certains indices, l'étude approfondie de chaque sujet pris isolément aurait pu révéler l'hétérogénéité de la « personnalité des meurtriers »[159], qui ne saurait se confondre avec « une personnalité meurtrière »[160].

Les chercheurs ont été amenés à admettre que l'approche dynamique et l'étude de la réactivité font apparaître la vulnérabilité particulièrement de la personnalité des sujets meurtriers, caractérisée par la faiblesse d'un Moi distordu, mais non morcelé, alliée à l'intensité de la charge pulsionnelle rendant compte des facilités du passage à l'acte meurtrier. Au cours du débat ayant suivi la communication, les points d'achoppement ont tourné autour des facteurs de prédictibilité et de la fonction compensatoire du fantasme.

Dans une première approche, l'hypothèse d'une relation inversée entre l'importance des passages à l'acte et la traduction de l'agressivité au Rorschach en termes de contenus a été proposée par M. Timsit.

---

[159] Souligné par les auteurs
[160] Idem

S'appuyant sur ses travaux, J.-Ch. Heraut soutient pour sa part que ce sont les sujets les plus coartés, ceux qui expriment le moins de contenus agressifs, qui passent le moins à l'acte.

Ce dernier suggère en outre de distinguer l'agressivité passive, manifeste à travers des contenus morcelés, détériorés, morts, de l'agressivité active. L'hypothèse selon laquelle les protocoles des futurs délinquants contiendraient plus de contenus témoignant d'une agressivité passive a donc été admise.

Il a été précisé par M. Timsit la corrélation positive entre la transparence d'un protocole, en termes de réponses crues, et la faiblesse de l'organisation psychique d'un sujet. Dans un tel cas, au Rorschach, le fantasme ne joue plus son rôle de fonction compensatoire. Cela est notamment le cas chez les schizophrènes.

Cette discussion fait écho aux attentes des responsables humanitaires, pour qui les psychologues ont des outils permettant de prévenir la violence des réfugiés. D'un point de vue purement opératoire, les sujets de la présente étude étant constitués de « pacifiques » et de « violents » d'une part ; de violents passant et ne passant pas à l'acte d'autre part, il serait particulièrement intéressant de comparer les protocoles des uns et des autres et de réinterroger la fonction compensatrice du fantasme, question laissée en souffrance en DEA.

3.6. RAPPELS DES HYPOTHESES GENERALES, DES AXES DE RECHERCHES ET EMISSION DES HYPOTHESES METHODOLOGIQUES

3.6.1. Rappel des hypothèses générales

3.6.1.1. Hypothèse 1

Il existerait un lien entre les traumatismes subis, les troubles référés à l'identité dans le pays d'asile et les différentes modalités d'aménagements et réaménagements (constructions/reconstruction) psychiques mis en œuvre pour survivre à la barbarie.

3.6.1.2. Hypothèse 2

Le recours à l'acte (les actes messagers) chez les sujets qui survivent à la barbarie relèverait plus de la normalité que la pathologie.

3.6.1.3. Hypothèse 3

Outre les manifestations de résilience, les personnes qui semblent sortir indemnes d'expériences catastrophiques seraient dans un état « agonistique », réactivant des angoisses archaïques, des failles de la constitution des objets internes, en rapport avec les processus de séparation-individuation, de rupture précoces.

3.6.1.4. Hypothèse 4

D'un point de vue strictement psychopathologique, le fonctionnement psychique des sujets de cette recherche serait comparable à celui des sujets états-limites.

3.6.2. Analyse des trois axes de recherche

3.6.2.1. L'axe 1 : le traumatique

Le premier axe de recherche porte sur les indices rendant compte de l'expression projective du traumatique, de ses traces, de l'effraction traumatique, et de la dynamique entre l'intérieur et l'extérieur, en termes de limites des enveloppes corporelles et psychiques.

Cet axe se réfère aux indices témoignant du traumatique, de ses traces et son impact autant sur l'affectivité que sur la qualité des défenses des sujets. Les différentes configurations du Moi-peau seront mises à l'épreuve du trauma. Les faits pourraient être assumés (prise de conscience), niés, refoulés. Les stimuli peuvent susciter des excitations, voire générer des affects négatifs (la déprime, la voix monocorde…).

3.6.2.2. L'axe 2 : la dynamique pulsionnelle et la gestion de la pulsionnalité

Cet axe porte sur les indices de la dynamique pulsionnelle et de la gestion de la pulsionnalité : il s'agit ici d'analyser la capacité de contenance de la poussée pulsionnelle, de l'usage qui en est fait, dans la relation du sujet avec soi-même et avec l'autre. La capacité ou l'incapacité à se contenir peut avoir été rendue possible ou non par les traumatismes et les difficultés quotidiennes rencontrées dans le pays d'asile.

3.6.2.3. L'axe 3 : le trauma, le sujet, ses mécanismes de défense et ses relations intersubjectives, voire transsubjective

Il s'agira de s'interroger sur la relation du sujet au monde extérieur, tel qu'il le perçoit, après avoir été confronté à l'inimaginable ; voire sur les relations inter et transgénérationnelles. Cet axe de recherche s'intéresse par ailleurs aux analyseurs de la qualité des défenses : assumée, évitée ou niée, la conflictualité témoigne de la nature des relations intersubjectives. Adaptatifs ou archaïques, les mécanismes de défense renseignent sur la manière dont la personnalité du sujet s'est construite, et sur la façon dont les sujets, témoins et/ou acteurs, se reconstruisent, survivent à la barbarie au travers du processus d'élaboration et de symbolisation du traumatique.

3.6.3. Les hypothèses méthodologiques

3.6.3.1. Hypothèse 1 : le Rorschach et le TAT comme « dispositifs à symboliser »

Le Rorschach et le TAT permettraient une tentative de liaison entre les représentations et les affects, une reprise de la capacité élaboratrice, dont la faille a été provoquée par les traumatismes.

3.6.3.2. Hypothèse 2 : de la fonction compensatrice du fantasme

Pris dans l'agir les sujets violents sont incapables de symboliser leur destructivité au Rorschach et au TAT. Inversement, par la fonction compensatrice du fantasme, les sujets pacifiques seraient les seuls dont la violence est symbolsée au Rorschach et au TAT.

3.6.3.3. Hypothèse 3 : méthodes projectives et logiques de survie

Les méthodes projectives semblent appropriées pour l'identification de logiques de survie.

3.7. LES PRINCIPAUX ECUEILS METHODOLOGIQUES

3.7.1. Les obstacles liés au cadre de recueil des données et au choix des sujets étudiés

Le chercheur travaillant sur les réfugiés dans un pays d'asile pourrait être confronté au choix des sujets de sa recherche. Ce choix se porterait soit sur les réfugiés reconnus, c'est-à-dire recensés par l'UNHCR (l'OFPRA[161] en France), et qui ont fait l'objet d'une écoute particulière par les membres d'une commission d'éligibilité, écoute au terme de laquelle le statut de réfugiés leur est accordé ; soit sur les demandeurs d'asile, dont le dossier est en cours d'étude. Il est possible que l'histoire racontée par le demandeur d'asile soit fausse, truquée, tronquée, étant donnée la représentation qu'ils peuvent se faire du clinicien.

Pour ce qui me concerne, de nombreux réfugiés et responsables administratifs, en dépit des mises au point concernant mon statut et les objectifs de cette recherche, pensaient que j'étais envoyé par l'UNHCR ou par les autorités gabonaises afin de recueillir des informations confidentielles. C'est donc dans un climat de suspicion, et même de défiance que certains recueils de données ont été effectués, notamment à Franceville, où des autorités locales, quelques jours avant mon arrivée, avaient tenté de reconduire des réfugiés à la frontière, sans en informer l'UNHCR. Au-delà de la suspicion, le clinicien n'est pas à l'abri de manipulations ou d'instrumentalisations. Tout comme, du fait de la proximité des pays, des peuples et des cultures, et même à cause du sujet étudié, il devrait s'interroger sur ses propres investissements transféro-contre transférentiels.

3.7.2. Obstacles liés à la proximité géographique et à la langue

Des personnels du service social ont souvent été appelés «mon frère», «ma sœur», «mère», «tonton», «tantine», par les réfugiés. Le vouvoiement aurait pu constituer une barrière. Il fallait donc, selon les cas, accepter cette proximité, ne serait-ce que l'instant d'un entretien, ou de l'administration des épreuves projectives.

---

[161] Office Français pour les Réfugiés et Personnes Apatrides.

Une question se pose cependant : quels seraient les effets de cette proximité dans les productions projectives ? Par ailleurs, bien que le lingala et le monokutuba soient les langues nationales du Congo-Brazzaville, le français, comme au Gabon, en est la langue officielle. Toutefois, les différents accents et l'argot des sujets n'ont pas été difficiles à être observés. Dans d'autres circonstances, le recours à un traducteur aurait été nécessaire, avec tous les risques liés à cette pratique.

3.7.3. Le problème du transfert et du contre transfert

Le clinicien, dans sa pratique ou dans tout dispositif de recherche, est confronté à la question du transfert et du contre transfert. Cette question est convoquée dans ce qui se joue consciemment ou non dans le cadre d'échanges avec les sujets. Les éprouvés ont donc été questionnés chaque fois que cela était nécessaire. La problématique de la rencontre-séparation est au centre de tout dispositif de recherche.

Mais ce qui pourrait poser problème c'est le fait que de nombreux sujets rencontrés n'aient été vus qu'une seule fois. Or, à défaut de réactiver des effets des processus de séparation-individuation, il y aurait néanmoins des attentes liées aux échanges, à ce que le sujet vient « donner » ou « déposer » dans le dispositif ou l'espace psychique du psychologue. Il n'est pas exclu que des sujets nourrissent des attentes, ou que le psychologue demande à rencontrer, après coup, les sujets de sa recherche dans le cadre de la restitution.

Le psychologue pourrait par ailleurs être affecté par la souffrance des sujets de sa recherche, constater son impuissance par rapport à son pouvoir d'action. Il n'est donc pas exclu que des sujets refusent ou évitent de le revoir. Entre les culpabilités inconscientes liées au fait de s'être confiés, surtout pour ceux qui ont commis des actes de barbaries, et l'expression d'un ressentiment à l'égard du clinicien, il y a aussi les culpabilités concernant les différentes formes de violence perpétrées à l'égard des personnels humanitaires. Cela a été le cas lors du dernier séjour au Gabon où des sujets rencontrés dans le cadre de la recherche de DEA s'étaient discrètement opposés à la demande du clinicien-chercheur. Ce qui se serait joué dans la psyché de ces sujets n'avait été constaté que dans l'après-coup.

Par ailleurs, confronté aux sujets de sexe féminin, relativement séduisantes, prêtes à proposer leur service en échange de quelques faveurs, il s'agit pour le chercheur de ne pas profiter de la situation de vulnérabilité ou de faiblesse des sujets. Pour d'autres réfugiés le clinicien, peut être vécu comme un père, un frère, un mari, ou comme la partie idéale de soi. Il n'est pas exclu qu'existe au contraire un transfert négatif, et que se développent des attaques envieuses.

L'exemple d'un cas de transfert positif sera celui de Lilie, qui a fini par m'avouer qu'elle ressentait des sentiments pour moi…J'éprouvais plutôt de la compassion à l'égard de sa famille.

Aujourd'hui réinstallée aux Etats Unis d'Amériques, c'est peut-être la distance qui a fait qu'elle finisse par m'avouer ses sentiments. Je comprends alors qu'elle ne se soit jamais absentée aux séances de suivi ou d'accompagnement psychologique ou social. Comme quoi, une trop forte adhésion peut cacher l'expression de sentiments à l'égard du clinicien.

Un autre point de réflexion concerne une remarque faite lors d'un cours de méthodologie à l'Université Omar Bongo de Libreville. L'idée essentielle développée consistait à donner un « pour boire » aux sujets de notre recherche. Bien que ne partageant pas cet avis, je m'interroge sur le fait de donner de l'argent aux personnes nécessiteuses : les jeunes filles mères isolées, les personnes âgées, les familles nombreuses.

Je me souviens avoir donné de l'argent à une jeune fille et à des personnes âgées lors des visites à domiciles. Mais je me souviens surtout d'un monsieur, la quarantaine, qui, mécontent de n'avoir pas reçu un « pour boire », et soutenant l'idée que j'avais reçu de l'argent de mon Centre de Recherches pour me rendre sur le terrain, était allé mener une campagne de désinformation.

Un sentiment de gêne avait été éprouvé à propos du cas Dieu-Donné, dont la mère m'avait offert un régime de banane en guise de remerciement. Or, le règlement intérieur et la charte de bonne conduite des personnels humanitaires interdisent, en principe, d'accepter des présents de la part des réfugiés. Entre la gratification plutôt sincère et une éventuelle tentative de corruption, la frontière n'était pas clairement établie.

La dame, qui ne tarda pas à comprendre ma gêne, exprima ainsi sa déception : « *…Nous formons comme une famille, et ce n'est pas en vous donnant un régime de banane que je cherche à vous influencer…Vous venez de France, je sais que la nourriture du pays vous a manqué…Ce n'est pas grave, je vais le donner à quelqu'un d'autre…* ».

Ainsi m'étais-je alors posé la question du refus systématique des présents des réfugiés ? J'avais fini par accepté ce régime de banane.

Dans les deux cas, se trouve posée la question de la dette et du don. Dans le premier, le sujet de la recherche se sent en position de donateur, et demande en retour une contrepartie. Inversement, dans le second cas, le sujet se sent en dette par rapport à l'écoute de sa souffrance. Mais dans les deux cas, il s'agit de la question du «donnant-donnant».

3.7.4. Les difficultés liées à l'interprétation

Le problème qui se pose ici est celui des différents niveaux d'interprétation, la question du sens à donner au signifié. Point de départ de cette réflexion le postulat de l'universalité des fantasmes originaires et du complexe d'Œdipe qui autorisent, bien qu'en y apportant quelques aménagements, l'usage des mêmes tests à des personnes de cultures différentes. Toutefois, nombreux sont les facteurs culturels qui ne manquent pas d'interférer lors de la passation du Rorschach et du TAT. Le clinicien se doit donc d'être attentif, à défaut d'être sensibilisé, à ce qui pourrait paraître comme des distorsions de la perception, surtout au TAT. Au Rorschach, il s'agira surtout de donner du sens au signifiant. Des extraits de protocoles de Rorschach et de TAT pour lesquels le chercheur, s'il n'en prend garde, pourrait se laisser aller à des interprétations plutôt erronées, font l'objet d'une attention particulière dans le second tome de ce travail, autant que dans la discussion des résultats qui va suivre.

CHAPITRE 4 : PRESENTATION DES RESULTATS, ETUDE DE CAS CLINIQUES, ANALYSES ET COMMENTAIRES

Les résultats généraux de notre recherche sont consignés dans trois tableaux synthétiques. Dans le premier, de l'actuel vers l'archaïque, sont regroupées les principales données cliniques permettant une lecture rapide des faits ayant marqué l'histoire individuelle, familiale et collective de chaque sujet. Le deuxième tableau présente les indices-Rorschach des psychogrammes des sept (7) sujets violents et des huit (8) sujets pacifiques. Dans le dernier sont représentés les différents procédés d'analyse du discours des sujets au TAT. Ces deux derniers tableaux permettent une appréhension globale des indices obtenus à partir des méthodes projectives.

Les résultats sont d'abord présentés globalement à partir de l'analyse du tableau synthétique des psychogrammes. Celle-ci a permis de relever de nombreuses constantes. Une analyse des cas individuels permettra ensuite une étude approfondie de quelques sujets pris isolément. Enfin, le croisement des résultats généraux avec les facteurs individuels permettrait de dégager des indices rendant compte de la spécificité de chaque groupe de sujets, voire même de nuancer des hypothèses relevant du fonctionnement psychodynamique d'un sujet par rapport à son groupe d'appartenance. Un tel projet permettrait l'émergence d'un troisième groupe, entre deux.

4.1. ESQUISSE DE QUELQUES RESULTATS GENERAUX

L'analyse des facteurs généraux et des modes d'appréhension permet une mise en relief des différences significatives entre les sujets violents et les pacifiques.

4.1.1. Une productivité globale des sujets violents en deçà des normes au Rorschach

Les 7 sujets violents ont en effet une production se traduisant en nombre total de réponse (R) comprise entre 7 et 18. Précisément, 3 sujets produisent moins de 10 réponses ; et 11 à 18 réponses sont produites par les 4 autres sujets.

Chez les 8 sujets pacifiques la production générale varie de 10 à 28 réponses. De manière spécifique, 3 sujets produisent moins de 20 réponses ; alors que la production des 4 autres est comprise entre 22 et 28 réponses.

Dans tous les cas, les sujets sont 10/15 dont la production se situe en deçà de 20 réponses. Ils sont 2 à produire entre 20 et 25 réponses ; 2 dont la production est comprise entre 25 et 30 réponses. 1 seul sujet produit plus de 30 réponses.

La norme, comprise entre 20-25 et 30 réponses, variant selon les auteurs, les époques, voire la culture, une considération plus souple permet de relever que seuls 5/15 sujets ont des résultats compris dans la norme, alors qu'ils ne seraient que 3 dans le cadre d'un rapport à la norme plus restrictif.

Ces premières analyses permettent de relever la constante, beaucoup plus marquée chez les sujets violents, d'une baisse générale de la productivité. L'hypothèse d'une faille de la capacité de rêver, de jouer ou de fantasmer pourrait ainsi être émise.

4.1.2. Des refus et chocs manifestes

Le nombre de refus est beaucoup plus important chez les sujets violents que chez les pacifiques. Globalement, 7 planches (II, III, IV, V, VI, VII et IX) sont refusées par 5 sujets violents. Des chocs au rouge (3), (Planches II (X2) et III) ; au noir (planches, IV, V et VI), au noir et blanc (2), (planche VII) ; et aux planches pastel (planches IX et X) ont ainsi été relevés.

Chez les sujets pacifiques en revanche, seules 4 planches (IV, VI, VII et X) sont refusées. Il n'y a donc pas de choc au rouge chez les sujets pacifiques, mais des chocs au noir (planches IV et VI), au blanc (planche VII) et à une planche pastel (planche X).

Au-delà des sujets, il apparaît que les planches II, V, IX et X sont refusées 1 fois ; les planches III et IV, VI, 2 fois ; et la planche VII, 3 fois.

Comment donc comprendre l'exclusivité des chocs au rouge chez les sujets violents ? Pour N. Rausch de Traubenberg (2006)[162] les chocs et les équivalents de choc sont des indices témoignant des perturbations du processus associatif et ayant des effets autant sur les facteurs temporels, sur la séquence des modes d'appréhension, que sur la qualité des déterminants. Il devient alors possible d'envisager l'hypothèse d'un lien rétroactif entre les chocs et la productivité générale des sujets.

Les chocs au rouge ayant un rapport avec la sexualité et la dynamique conflictuelle, une analyse particulière leur sera consacrée lors du traitement de l'axe 2, consacré à la dynamique pulsionnelle.

---

[162] Rausch de Traubenberg, N. (1970/2006). *La pratique du Rorschach*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 249.

4.1.3. Une tendance générale à l'allongement du temps de latence

Le temps de latence moyen est de 10 secondes. Si à l'exception d'Alpiniste (10 secondes), il varie de 22 à 34 secondes chez les sujets agressifs. La même remarque apparaît chez les pacifiques pour lesquels, si Dieu-Donné s'en trouve exclu (11 secondes), le temps de latence est compris entre 15 et 34 secondes.

Dans l'approche subjective qui sera proposée plus tard, la réactivité des sujets sera interrogée par rapport à la signification symbolique des planches, à leur couleur et sur la place des planches auxquelles les temps de latence sont les plus longs par rapport à leur place dans le protocole. L'allongement du temps de latence pourrait en effet être le reflet d'une sidération, d'un Moi passif qui se laisse déborder.

4.1.4. Une proportion de réponses globales très au-dessus de la norme

La proportion de réponses globales varie de 20 à 30%. A l'exception d'Eric, sujet violent, (21,42%), les pourcentages de réponses globales de tous les autres sujets varient de 41,93% à 100%.

Ces réponses sont essentiellement des réponses globales simples ou vagues, qui se répartissent de la manière suivante chez les sujets violents : Soundiata : 6/12 ; Alpiniste : 15/18 ; François : 4/11 ; Eric : 3/14 ; David : 4/9 ; Enlevé : 7/8 et Alpha : 4/7. La répartition est la suivante chez les pacifiques : Kolumbo : 11/22 ; Fred : 11/31 ; Samy : 9/24 ; l'Etudiant : 5/18 ; Albert : 8/10 ; Franck : 8/18 ; Narcisse : 17/27 et Dieu-Donné : 17/28.

Pour C. Chabert, (2004), la présence des G simples dans un protocole est une nécessité, qui témoigne d'une adaptation perceptive de base. De plus, lorsqu'elles sont associées à des réponses de bonne qualité formelle, les G simples reflètent un ancrage minimal dans la réalité commune, comme le précise l'auteur :

> *« Leur apparition est sous-tendue par la référence possible à un objet total et à une appréhension de soi en tant que sujet, entité intègre par rapport à cet objet. Les G simples peuvent donc être considérées comme support fondamental, témoin de l'établissement d'une identité stable dans un environnement directement reconnu comme tel, à condition de ne pas constituer le seul mode d'appréhension (ce qui tendrait vers les significations inverses) et d'être associés à d'autres mécanismes de prise de conscience.»*[163].

[163]Chabert, C. (2004). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod, p. 68.

Les réponses globales simples, vaguent ou impressionnistes reflètent un manque d'efforts d'organisation de la pensée à partir de stimuli. Bien qu'elles signent un ancrage dans la réalité, quelques-unes sont associées à des contenus flous ou mal délimités. Cela témoigne d'une insuffisance de contenant, de même qu'une fragilité des enveloppes corporelles et psychiques. Le flou a par ailleurs une valeur défensive contre l'émergence d'éléments d'un monde externe et interne trop engageants et ressentis comme inquiétants. Les réponses globales impressionnistes témoignent d'une effraction de l'espace psychique, de même qu'un échec des tentatives de maîtrise ou de contrôle.

En plus des G simples, vagues et impressionnistes, quelques réponses globales élaborées apparaissent chez 3 sujets violents : Soundiata : 4/12 ; Alpiniste 1/18 et François 1/11. Ces réponses semblent plus présentes chez 7 des 8 sujets pacifiques : Kolumbo : 2/22 ; Fred : 1/31 ; Samy : 1/24 ; l'Etudiant : 2/18 ; Albert : 1/10 ; Franck : 1/18 et Narcisse : 4/27.

Trois autres constantes se dégagent de l'analyse des résultats. La première concerne la quasi absence de réponse globale intégrant le blanc chez les sujets violents. En effet, Alpiniste est le seul sujet violent à avoir donné une réponse Gbl, alors que chez les sujets pacifiques, seuls Fred et Dieu-Donné n'en proposent guère. Que pourrait donc signifier l'absence de sensibilité au blanc chez les sujets agressifs ? Quel lien avec les réponses Barrière et Pénétration ou avec les différentes configurations du Moi-peau ?

La deuxième est liée à l'absence totale de réponses contaminées chez tous les sujets. Au sujet de la dernière, 2/7 sujets violents (Soundiata et Alpiniste) proposent une réponse confabulé ; alors qu'un seul sujet pacifique (Fred) en propose une.

Ces deux dernières constantes, corrélées avec l'absence de réponses détails oligophréniques ou d'inhibition chez 14 des 15 sujets, permettent d'émettre l'hypothèse de l'absence d'un fonds de structure psychotique. L'analyse de la spécificité des réponses globales doit par ailleurs tenir compte des déterminants auxquels elles sont associées, ainsi que de leur rapport avec les autres modes d'appréhension.

Néanmoins, la proportion de réponses globales nettement au-dessus de la norme permet de formuler quelques hypothèses autant sur la quête de l'unité psychique et corporelle, qu'à propos d'une tentative de maîtrise, d'une défense face à l'anxiété suscitée par les enjeux psychiques de la situation projective et des stimuli associés.

4.1.5. Des réponses grands détails (D) moins nombreuses chez les sujets violents et en deçà de la norme chez les sujets des deux groupes

Le pourcentage de réponses grands détails (D) varie de 60 à 70%. Mode d'appréhension le plus fréquent dans un protocole normal, on relève 2 à 3 D pour 1 G. De plus, lorsque le nombre total de réponses est compris dans la norme, le nombre de D varie de 15 à 20. Bien que la proportion de 14 des15 sujets soit en deçà de la norme, les résultats montrent un nombre de réponses D nettement moins important chez les sujets agressifs que chez les pacifiques. Avec 71, 42% de réponses D, Eric est le seul pour qui le nombre de réponses D est relativement normal. En particulier, ils sont 3 à n'avoir donné aucune réponse D : Alpiniste et Enlevé chez les violents, Albert du côté des pacifiques.

Les réponses D sont le reflet d'une activité d'analyse, d'une exploration, de même qu'une recherche d'adaptation à la réalité extérieure, et d'un contact aisé avec le social, le concret. La rupture avec la réalité matérielle serait-elle à craindre ? Des difficultés de jugement, d'adaptation, et de socialisation seraient-elles à venir ? Ces problèmes seraient-ils liés à un ancrage insuffisant dans la réalité concrète ? Pour C. Chabert, (2004)[164] :

> *«Les D associés à des déterminants perceptifs marquent le maintien du contrôle par recours à une réalité objective, adaptative et socialisante. A cet égard, ils participent à la fois au fonctionnement cognitif et à la socialisation de la pensée».*

Chez les sujets pour lesquels les rares réponses D sont associées au F+, en dépit de failles, le Moi aurait encore du potentiel pour se soumettre à l'épreuve de réalité. Il s'agirait, chez les sujets violents d'Eric, planche VI : «*Ça ressemble à un insecte, un insecte*. » (D F+ A) ; planche VIII : «*Ça ressemble à des animaux*. » (D F+ A Ban) ; planche X : «*Tout ça, ça ressemble aux crabes.* » (D F+ A Ban) ; Alpha, planche III : « *Deux personnes courtoises…qui semblent se partager quelque chose*. »(D K H Ban) ; planche VII : «*…C'est comme des hérissons* » (D F+ A).

Du côté des sujets pacifiques, ce serait le cas de Kolumbo, planche II : « *Je retrouve aussi un papillon*. » (D F+ A Ban), planche VI, réponse additionnelle : « *En bas on dirait des racines* » [D F+ Bot] ; Fred, planche VI : « *Ou une statue…comme l'image d'une statue*. » (D F+ Obj/Art) ; planche VII : « *…De gauche à droite…ça se présente comme si c'est le cochon. C'est la même image de chaque côté*. » (D F+ A) ; Samy, planche V : « *La tête-là, je vois ça comme une arme.*» (D F+ Obj), planche X : « *Ici c'est comme une île.* » (D F+ A Géo) ; l'Etudiant, planche II : «*Ça c'est comme si c'est un papillon.* » (D F+ A Ban) ; Franck, planche III : « *Est-ce une personne ? Non.* » (D F+ H) ; Narcisse : planche VIII : «*…C'est comme si c'était des animaux*. » (D F+ A Ban) et Dieu-Donné, planche III : « *Des personnages, comme des chimpanzés. »* (D F+ A).

Par ailleurs, l'absence de distance nécessaire entre affects et représentations associée à l'échec de contrôle de motions pulsionnelles et fantasmatiques s'observent chez les sujets dont les D sont associées à des F- ; C, E et Clob. Les sujets violents dont le Moi se laisse submerger par les affects seraient Soundiata, planche I : « *Là, c'est comme si ya des hommes qui viennent d'être brûlés, et peut-être qu'ils demandent du secours…* » (D Kpassive F- H) ; François, planche VI : « *On dirait la tête d'un squelette…C'est tout monsieur.* » (D F- Hd/Ad) ; Eric, planche III : « *Un hibou, non !* » (D F- A) ; planche VIII : « *C'est sous forme de feu aussi*.»(D CF Elém) ; David, planche IX : « *C'est pas la partie là du corps* (Le sujet se touche le thorax) *qu'on a déchirée comme ça ?* (Exécution du mouvement de déchirure), *parce que là, je vois le dedans, les intestins et tout.* » (D FE Anat).

Les sujets pacifiques qui n'arriveraient pas à contenir leurs affects sont : Kolumbo, planche III : « *Et derrières elles* (deux femmes) *ya du sang. Elles ont l'impression de se faire du mal…Deux personnes qui se séparent en se disant : du vent !* » (D C Sang) ; planche VIII : « *…Des animaux qui escaladent, mais qui ont du feu…Les pieds des animaux sont dans le feu.* » (D C Elém), planche X : « *Le rouge c'est le sang.* » (D C Sang), « L'orange, le feu. » (D C Elém), « *Le vert, l'espoir.* » (D C Symb) ; Fred, planche VII : « *En haut c'est comme un fantôme* » (D FC' (H)), planche VIII : « *Le fantôme* » (D FC' (H)) ; Samy, planche II : « *Ça c'est comme le sexe d'une femme* », à l'enquête : « *C'est le sang, c'est forme de vagin* » (D CF Sexe) ; Narcisse, planche II « *Du sang…Le rouge c'est comme le sang…* » (D C Sang), planche IX : « *Devant ya comme du sang qui sort de quelqu'un, et qui change de couleur.* » (D C Sang).

4.1.6. Des réponses petits détails (Dd) très en deçà de la norme chez tous les sujets

Qu'ils s'agissent de petits détails rarement isolés ou de grands détails, mais bizarrement délimités, les Dd ne s'imposent pas à la perception et leur proportion normale est de 10%. Leur signification est intellectuelle ou affective.

De la richesse du contenu associé dépend autant l'esprit de minutie et d'application que la capacité d'analyse. Par contre, la pauvreté du contenu associée est le reflet d'un esprit infantile. En outre, le Dd arbitraire est un indicateur de confusion dans les mouvements de la pensée, pouvant aller jusqu'à la désocialisation, voire à la désintrication.

---

[164]Chabert, C. (2004). Op. Cit. p. 71.

En revanche, lorsqu'il est associé à un déterminant perceptif correct, le Dd peut être le reflet, selon C. Chabert (2004) « *d'une démarche cognitive méticuleuse et pointilleuse, témoignant d'un registre défensif rigide, voire obsessionnel. Il arrive que les contenus associés soient très significatifs, symboliquement des préoccupations du sujet d'ordre sexuel ou agressif, projetées sur les petits détails. Les Dd se rapportant à des découpes rares, bizarres et éventuellement arbitraires montrent à l'inverse des modes d'appréhension irréguliers, très marginaux, mettant en évidence des mécanismes de pensée intégrant peu ou pas les références les plus communes.* »[165].

La seule réponse donnée par Eric à la planche VII est associée à un contenant initialement paisible : « *Ça doit ressembler à un cours d'eau* » (Dd F+ Géo), mais qui transforme rapidement en précipice : « *Ou une chute* » (D kob Géo). La première réponse proposée par Fred est un détail anatomique à la planche III : « *Un cœur, deux cœurs* », faisant suite à la description d' « *êtres bizarres, squelettiques* ». La seconde réponse apparaît à la planche VII : « *Au milieu là c'est quoi ? C'est comme l'appareil génital de la femme, vous voyez bien ?* (Acquiescement du clinicien)». La symbolique est sexuelle et le clinicien est invité par le sujet à voir l'objet de son excitation.

Pour sa part, les deux réponses Dd proposées par l'Etudiant sont données à la planche I : « *Là, c'est comme si c'était la tête d'une statuette* » (Dd F+ Obj/Art). Réagissant à une éventuelle angoisse de morcellement, le sujet ajoute plus loin : « *Là, c'est comme si c'étaient des notes musicales* (Petites taches, éclaboussures extérieures) ». Cette dernière réponse doit être soulignée ; le sujet a en effet le mérite d'être le seul à s'être intéressé aux détails extérieurs des engrammes. Serait-ce le signe d'un esprit de minutie ? Et cela d'autant plus qu'au total 8 réponses sont données à cette planche I. Outre le nombre important de réponses, la planche est mise à l'envers à partir de la cinquième réponse, avant qu'elle ne soit remise à l'endroit à la dernière réponse. Serait-ce au contraire une réaction face à la mise à l'épreuve suscitée par le matériel-test et la situation projective ?

En somme, à l'exception de l'Etudiant (11,11%), les résultats des 14 autres sujets sont en deçà de la norme. Précisément, ils sont 12 sujets (6 violents et 6 pacifiques) à ne pas avoir donné de réponses Dd. Comment donc expliquer l'absence de ce facteur très personnel, plus projectif où le sujet crée plus qu'il ne perçoit ? L'hypothèse d'une faille de la capacité de jouer, créer, voire du processus créateur, mérite d'être formulée.

4.1.7. Une quasi absence de réponses globales intégrant le blanc et détails blancs (Dbl et Ddbl) chez les sujets violents

La proportion normale de réponses Dbl est de 10%. Alpha est le seul sujet violent à avoir donné une réponse Dbl.

---

[165] Chabert, C. (2004). Op. Cit. p. 70.

Chez les pacifiques, une réponse est donnée par Fred et Samy ; 2 par l'Etudiant ; 5 par Franck, et 3 par Dieu-Donné. Comment comprendre la quasi absence de réponses Dbl chez 6 sujets violents et chez 3 sujets pacifiques ; tout comme la proportion en deçà de la norme chez 2 autres sujets pacifiques ?

Les réponses Dbl et Ddbl ont une signification plurivoque, dépendant de leur distribution dans le protocole, de leur surface et de leur position dans une planche, mais surtout de l'ordre d'apparition et du déterminant associé. De nombreux auteurs s'accordent à les considérer comme le reflet d'une inversion figure/fond. N. Rausch de Traubenberg (2000)[166] leur consacre quelques pages d'analyses et d'interprétations. Les Dbl sont à la fois facteur de différenciation perceptive et analyseur d'une richesse intellectuelle témoignant des capacités de combinaison et de plasticité structurale du sujet. Les réponses Dbl lacunaires ont un caractère régressif, dont le contenu met en relief les capacités de fantasmatisation des relations précoces à la mère.

Lorsqu'elles apparaissent de manière brutale dans un protocole, les réponses Dbl constituent pour N. Rausch de Traubenberg (2000) « *une réaction sthénique à une situation traumatisante, une prise de position affirmée, un effort pour maîtriser la situation et de montrer par là son besoin d'autonomie et d'indépendance.* »[167]. Et pour conclure son propos, l'auteure soutient l'idée selon laquelle les réponses Dbl sont par ailleurs le signe d'une attirance pour le vide, le manque, l'incomplétude. Cette idée est reprise par C. Chabert (2004)[168] pour qui, « *plus que la correspondance figure/fond hâtive, c'est l'attraction par le blanc, comme défaut ou comme manque, qui constitue l'intérêt essentiel des significations accordées au Dbl.* ». Enfin, une surcharge de Dbl est un indicateur de l'usage abusif de la projection comme mécanisme de défense.

L'analyse des Dbl et Ddbl doit en outre tenir compte de la proportion de réponses globales intégrant le blanc (Gbl), des différentes configurations du Moi-peau proposées par Roman, P., de même que des réponses « Barrière » et « Pénétration » de Fischer et Cleveland, dont les proportions normales sont 4B pour 2P. L'indice « Barrière » est appliqué aux réponses dont les contours et limites sont bien définis. Inversement les réponses cotées « Pénétration » présentent des failles, des ouvertures.

Les résultats montrent une absence totale de réponses Gbl chez 6 des 7 sujets violents, et 2 des 8 sujets pacifiques. Un tel constat permet-il d'affirmer que les mécanismes de défenses des sujets aient été fragilisés par les vécus traumatiques ?

---

[166]Rausch de Traubenberg, N. (1970/2000). *La pratique du Rorschach*. 3ème édition. Paris : Presses Universitaires de France, p. 61-64.
[167] Idem, p.62.
[168] Chabert, C. (2004), *Psychanalyse et méthodes projectives*, Paris, Dunod, p. 71.

Les réponses Barrières sont anormalement plus élevées chez Soundiata, Enlevé, et Alpha d'une part ; Kolumbo, Fred, Samy, Franck et Narcisse d'autre part. L'hypothèse d'un surinvestissement du monde interne pourrait être formulée.

4.1.8. Des réponses formelles (F%) en deçà ou au-dessus de la norme.

La proportion des réponses formelles (F%) permet de nuancer ces hypothèses. En effet, avec une norme comprise entre 60 et 65%, chez les sujets violents, Alpiniste (61,11%) est le seul pour qui la proportion est normale. Le pourcentage de réponses formelles est largement au-dessus de la norme pour François (72,72%) ; Eric (78,57%). Chez les autres, elle est nettement en deçà de la norme : Soundiata (8,33%) ; Enlevé (37,5%) ; Alpha (35,71%) et David (44,44%). Chez les pacifiques, ils sont 4 dont le pourcentage de réponses formelles est en deçà de la norme : Narcisse (11,11%) ; Kolumbo (27,27%) ; Samy (50%) ; l'Etudiant (55,55%). Les résultats des 4 autres sont supérieurs à la norme : Franck (66,66%) ; Albert (70%) ; Fred (70,96%) ; et Dieu-Donné (82,14%).

Les sujets sont donc 6/15 dont les réponses formelles sont nettement supérieures à la norme. Or, le pourcentage de réponses formelles est selon C. Chabert (2004) un indicateur de « *la capacité du sujet à s'adapter à la réalité extérieure grâce à l'activité régulatrice de la raison et de la pensée* »[169]. Lorsqu'elles tendent à devenir exclusives, comme cela est le cas de François et Eric ; puis Fred, Albert, Franck et Dieu-Donné, les réponses formelles témoignent d'un étouffement de la vie affective et pulsionnelle, d'une privation de contact immédiat spontané avec l'environnement et avec soi-même, ou encore des tendances dépressives, poursuit Chabert.

Leur qualité témoigne de l'aptitude du sujet à donner aux choses un contour limitant, permettant l'établissement de frontières stables entre le dedans et le dehors.

L'élévation du pourcentage de réponses formelles pourrait être interprétée comme une mise à distance des affects. Ces sujets-là réprimeraient donc leurs affects. Ils resteraient dégagés des implications fantasmatiques et émotionnelles. *A contrario* Soundiata, David, Enlevé et Alpha chez les violents ; Kolumbo, Samy, l'Etudiant, et Narcisse se laisseraient submerger par leurs affects. Cette hypothèse mérite d'être confrontée avec les réponses couleurs. Et cela d'autant plus que de nombreux facteurs opposent Soundiata (très violent) et Narcisse (trop ? pacifique), entre autres. Les réponses formelles ont en outre un rôle adaptatif, confirmé par une proportion de réponses de bonne qualité formelle (F+%) compris dans la norme, soit entre 70 et 80% chez le sujet normal.

---

[169] Chabert, C. (2004). Op.cit. p.71-72.

Le pourcentage de réponses de bonne qualité formelle est un indicateur de l'aptitude du sujet à diriger sa pensée avec une attention claire et un jugement exact. Les réponses de bonne qualité formelle constituent un facteur de socialisation non négligeable.

2 sujets violents : Eric (72,72%) et Alpha (75%) ont une proportion de réponses de qualité formelle normale. Les proportions de 2 sujets, Soundiata (50%) et David (62,5), sont nettement en deçà de la norme. En revanche, 2 autres, Alpiniste et Enlevé, ne donnent que des réponses de bonne qualité formelle, constituées respectivement de 100% et 95,45%. Chez les sujets pacifiques, les pourcentages de réponses de bonne qualité formelle sont soient en deçà : Fred (61,36%), Samy (41,66%) et Dieu-Donné (65,21%) ; soient largement au-dessus : Kolumbo (91,66%), l'Etudiant (90%), Albert (92,85%), Franck (91,66%) et Narcisse (100%).

Les sujets ne sont donc que 2 à produire un nombre « normal » de réponses de bonne qualité formelle. Ils sont 7 dont la production est largement supérieure à la norme, et 5 à produire moins de réponses de qualité formelle qu'il n'en faut. Lorsque le pourcentage de réponses de bonne qualité formelle est compris entre 95 et 100%, cela indique une grande rigidité psychique, témoignant d'un contrôle intellectuel au détriment du contact spontané avec l'environnement. Ce serait le cas d'Alpiniste et Enlevé parmi les violents ; Narcisse chez les pacifiques. Eric et Alpha, violents tous les deux, seraient les seuls à faire preuve d'une adaptation intellectuelle plus souple.

4.1.9. Une hétérogénéité des modes de fonctionnement

La proportion des réponses de bonne qualité formelle est nettement inférieure à la norme (85%) chez 5 des 7 sujets violents, et chez 3 des 8 sujets pacifiques. Cette proportion est supérieure à la norme chez 2 sujets violents et chez 5 sujets pacifiques.

Ce résultat est loin d'être conforme à celui des traumatisés crâniens, chez lesquels il a été observé une tendance générale à la restriction des affects au profit d'un mode de fonctionnement dominé par le contrôle et la défense. Le contraste des résultats serait le signe d'une hétérogénéité des modes de fonctionnement des sujets victimes de traumatismes de guerre par rapport aux traumatisés crâniens. Chez ces derniers en effet, il a été constaté un étouffement de la vie affective et une absence de spontanéité dans l'établissement de relations subjectives et intersubjectives.

4.1.10. Une prépondérance du type de résonance intime extratensif

Au risque d'une répétition, les caractéristiques des sujets de type extratensif telles qu'elles sont décrites par N. Rausch de Traubenberg (1970/2005) ont déjà été rappelées, à savoir l'expression massive des besoins affectifs ; la soumission aux sentiments ; l'émotivité et l'instabilité.

Ces affirmations doivent tenir compte de la fréquence de réponse F ainsi que leur qualité. Ce type se rencontre chez les sujets suggestibles, impulsifs et égocentriques. Chez les types mixtes, ces affirmations sont nuancées par des réponses K. Ces sujets sont alors capables de pondérer leurs affects dans l'expression de leurs besoins. Des 15 sujets, 10 sont de type extratensif mixte, répartis de manière égale chez les sujets violents et chez les pacifiques. Les formules secondaires témoignent de l'existe de conflits psychiques au sein du moi. Et Dieu-Donné est le seul dont le type de résonance intime extratensif pur est confirmé par la formule secondaire.

4.1.11. Tableau synthétique des psychogrammes

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (A : modes d'appréhension)

Tableau n° 2a : Synthèse des psychogrammes																
	Sujets violents							Sujets pacifiques								
Symboles/ Sujets	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'Etudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieu-Donné
Facteurs généraux																
R	12	18	11	14	9	8	7	22	31	24	18	10	18	27	28
Refus	0	III, IX	III	0	II	V, VI,VII	IV,VII, X	0	0	0	IV,VII, X	VI	0	0	0
Tps. Tot.	9'14"	9'31"	14'24"	10'27"	7'42"	8'21"	8'55"	15'32"	22'37"	10'01"	17'20"	6'47"	11'56"	26'53"	8'30"
T/R	46"	34"	1'18"	45'	51"	1'03"	1'16"	44"	43"	25"	56"	41"	38"	1'	18"
TLM	22"	10"	32"	34"	20"	22"	27"	34"	23"	15"	25"	26"	30"	16"	11"
Modes d'appréhension																
G	6	15	10	3	4	7	4	11	11	9	5	8	8	17	17
Gz	4	1	1	0	0	0	0	2	1	1	2	1	1	4	0
Gbl	0	1	0	0	0	0	0	1	0	5	1	1	2	1	0
Gcont.	0		0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Gconf.	1	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0
∑G	11	18	10	3	8	7	4	14	13	15	8	10	11	22	17
G%	91,66	100	90,9	21,42	88,88	87,5	57,14	63,63	41,93	62,5	44,44	100	61,11	81,48	60,71
D	1	0	1	10	1	0	2	7	15	7	5	0	2	5	7
D%	8,33	0	9,09	71,42	11,11	0	28,57	31,81	48,38	29,16	27,77	0	11,11	18,51	25
Dd	0	0	0	1	0	0	0	0	2	0	2	0	0	0	0
Dd%	0	0	0	7,14	0	0	0	0	6,45	0	11,11	0	0	0	0
Dbl	0	0	0	0	0	0	1	0	1	1	2	0	5	0	3
Dbl%	0	0	0	0	0	0	14,28	0	3,22	4,16	11,11	0	27,77	0	10,71
Do/Di	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Ddbl	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (B : Déterminants)

Tableau n° 2b : Synthèse des psychogrammes																
	Sujets violents							Sujets pacifiques								
Symboles/ Sujets	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'Etudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieu-Donné	
Facteurs généraux																
R	12	18	11	14	9	8	7	22	31	24	18	10	18	27	28	
Refus	0	III, IX	III	0	II	V, VI,VII	IV,VII, X	0	0	0	IV,VII, X	VI	0	0	0	
Tps. Tot.	9'14"	9'31"	14'24"	10'27"	7'42"	8'21"	8'55"	15'32"	22'37"	10'01"	17'20"	6'47"	11'56"	26'53"	8'30"	
T/R	46"	34"	1'18"	45'	51"	1'03"	1'16"	44"	43"	25"	56"	41"	38"	1'	18"	
TLM	22"	10"	32"	34"	20"	22"	27"	34"	23"	15"	25"	26"	30"	16"	11"	
Déterminants																
F+	0	9	5	6	2	3	2	6	12	8	7	7	10	3	12	
F-	0	0	1	2	1	0	1	0	6	0	0	0	2	0	4	
F±	1	2	2	1	0	0	0	0	4	4	3	2	0	0	6	
∑F	1	11	8	9	3	3	3	6	22	12	10	9	12	3	22	
F%	8,33	61,11	72,72	64,28	44,44	37,5	35,71	27,27	70,96	33,33	55,55	90	66,66	11,11	78,57	
F+%	50	86,36	68,75	72,22	62,5	100	75	91,66	61,36	83,33	90	88,88	91,66	100	68,18	
K	3	3	0	0	1	3	1	2	3	1	3	1	1	7	0	
kan	1	2	2	0	1	0	1	3	0	2	4	0	1	0	0	
kob	3	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	3	0	
kexp	1	0	0	0	0	0	0	1	0	3	0	0	0	1	0	
kp	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
∑k	5	0	2	1	2	0	1	4	0	5	4	0	1	4	0	
FC	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	0	3	0	0	
CF	0	0	2	2	0	0	0	1	0	2	0	0	0	2	1	
C	1	0	0	0	0	4	0	6	0	2	1	0	0	4	0	
FC'	0	0	0	1	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	2	
C'F	5	0	1	0	1	0	1	0	0	2	0	0	0	6	0	

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (C : Déterminants & résonance intime)

Tableau n° 2c : Synthèse des psychogrammes															
	Sujets violents							Sujets pacifiques							
Symboles/ Sujets	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'Etudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieu-Donné
Facteurs généraux															
R	12	18	11	14	9	8	7	22	31	24	18	10	18	27	28
Refus	0	III, IX	III	0	II	V, VI,VII	IV,VII, X	0	0	0	IV,VII, X	VI	0	0	0
Tps. Tot.	9'14"	9'31"	14'24"	10'27"	7'42"	8'21"	8'55"	15'32"	22'37"	10'01"	17'20"	6'47"	11'56"	26'53"	8'30"
T/R	46"	34"	1'18"	45'	51"	1'03"	1'16"	44"	43"	25"	56"	41"	38"	1'	18"
TLM	22"	10"	32"	34"	20"	22"	27"	34"	23"	15"	25"	26"	30"	16"	11"
Déterminants (suite)															
C'	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
∑C	6,5	0	3	2,5	1	6	1,5	10	1,5	6,5	1,5	0	1,5	14	2
FE	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	1	1	0
EF	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
E	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
∑E	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	0,5	0,5	2,5
Fclob	0	1	0	0	1	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0
ClobF	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Clob	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Types de résonance intime															
TRI	Extt.M.	Intro.M.	Extt. pur	Extt. pur	Ambiég.	Extt.M.	Extt.M.	Extt.M.	Intro.M.	Extt.M.	Intro.M.	Intro. Pur	Extt.M.	Extt.M.	Extt. Pur
F.C.	Intro. Pur	Intro.M.	Intro. Pur	Intro. Pur	Intro.M.	Coarté	Intro. Pur	Intro.M.	Coarté	Intro. Pur	Intro. Pur	Extt. Pur	Coartif	Intro.M.	Extt. Pur
RC%	25	12	27	35,71	30	50	28,57	40,9	32,25	37,5	16,66	33,33	17	37,03	28,57

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (D : Contenus)

Tableau n° 2d : Synthèse des psychogrammes																
	Sujets violents							Sujets pacifiques								
Symboles/ Sujets	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'Etudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieu-Donné
Facteurs généraux																
R	12	18	11	14	9	8	7	22	31	24	18	10	18	27	28
Refus	0	III, IX	III	0	II	V, VI,VII	IV,VII, X	0	0	0	IV,VII, X	VI	0	0	0
Tps. Tot.	9'14"	9'31"	14'24"	10'27"	7'42"	8'21"	8'55"	15'32"	22'37"	10'01"	17'20"	6'47"	11'56"	26'53"	8'30"
T/R	46"	34"	1'18"	45'	51"	1'03"	1'16"	44"	43"	25"	56"	41"	38"	1'	18"
TLM	22"	10"	32"	34"	20"	22"	27"	34"	23"	15"	25"	26"	30"	16"	11"
Contenus																
H	3	3	1	0	1	3	2	2	0	1	4	4	5	6	0
Hd	0	0	1	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0
(H)	0	1	0	0	1	1	0	0	5	0	0	0	0	0	1
H%	25	16,67	18,18	0	11,11	37,5	14,28	18,18	6,45	4,16	22,22	10	27,77	16,16	3,57
Hdév	0	0	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	6	0	0
A	1	7	2	7	1	1	4	6	4	4	8	5	4	2	13
Ad	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0
A%	8,33	38,88	18,18	50	11,11	12,5	57,14	27,27	12,9	16,66	50	50	22,22	7,4	46,42
Adév	0	1	1	0	4	0	0	2	0	0	0	2	0	0	0
(A)	0	0	0	0	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0
Anat.	0	1	0	1	1	0	1	0	9	2	1	1	2	0	1
Sexe	0	0	0	0	0	1	0	0	4	1	0	0	1	0	0
Sang	0	0	0	0	0	2	0	3	0	2	1	0	0	4	0
Obj.	1	2	4	0	0	0	0	0	1	1	1	0	0	5	1
Géo.	0	3	1	2	0	0	0	2	0	3	0	0	0	0	3
Elém.	4	0	0	2	0	0	1	2	0	0	0	0	0	0	1
Frag.	5	0	1	1	1	0	0	0	0	3	0	0	0	8	2
Bot.	0	0	0	1	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
Pays.	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	2	1	0	1	0
Art	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0
Symb.	1	0	0	0	0	0	0	1	2	2	0	1	0	1	0

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (E : Contenus / Banalités / Indices passivité /activité)

Tableau n° 2e : Synthèse des psychogrammes																
	Sujets violents							Sujets pacifiques								
Symboles/ Sujets	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'Etudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieu-Donné
Facteurs généraux																
R	12	18	11	14	9	8	7	22	31	24	18	10	18	27	28
Refus	0	III, IX	III	0	II	V, VI,VII	IV,VII, X	0	0	0	IV,VII, X	VI	0	0	0
Tps. Tot.	9'14"	9'31"	14'24"	10'27"	7'42"	8'21"	8'55"	15'32"	22'37"	10'01"	17'20"	6'47"	11'56"	26'53"	8'30"
T/R	46"	34"	1'18"	45'	51"	1'03"	1'16"	44"	43"	25"	56"	41"	38"	1'	18"
TLM	22"	10"	32"	34"	20"	22"	27"	34"	23"	15"	25"	26"	30"	16"	11"
Contenus (suite)																
Volcan	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0
Bombe	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	0	0	0	1	0
Masque	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0
Banalités																
Ban	1	4	3	2	1	0	2	6	0	0	3	4	1	2	5
Facteurs barrière / pénétration																
B	1	4	7	8	1	1	3	3	12	9	5	4	2	2	17
P	6	1	1	1	6	6	1	8	13	10	4	3	12	8	3
BP	2	4	0	4	2	0	1	4	3	4	4	2	1	10	4
Indices passivité / activité																
P/A	1	2	0	0	5	1	0	1	4	2	1	1	5	1	0

4.1.12. Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours

Tableau n° 3 : synthèse des procédés d'analyse du discours (série A)

Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours															
Procédés/ Sujets	Sujets violents							Sujets pacifiques							
	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'étudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieudonné
Procédés de la série A : Rigidité															
A1 Référence à la réalité externe															
A1-1 : Description avec attachements aux détails avec ou sans justification de l'interprétation.			++	+++	++	+	+	++	++	+++	+++	++	+	+++	+
A1-2 : Précisions temporelle-spatiale-chiffrée.	+		+												
A1-3 : Références sociales, au sens commun et la morale.			+					+	+			+			+
A1-4 : Références littéraires, culturelles.			+			+	+	+	+					+	
A2 Investissement de la réalité interne															
A2-1 : Recours au fictif, au rêve.								+				+		+	
A2-2 : Intellectualisation.															
A2-3 : Dénégation.	+	+	++	+		++	+	+		+	+	+		+++	+
A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels- Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense.		+	++	++	+	+		++	+		+	+			
A3 Procédés de type obsessionnel															
A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage.	+++	+++	+++	+++	++	+++	++	+++	++	++	+	++	+++	+++	+++
A3-2 : Annulation.					+	+							+	+	
A3-3 : Formation réactionnelle.	+		+	+		+	+	+	+						
A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect- Affect minimisé.	++	+	+	+			+	+	+		+		+	+	

Tableaux élaborés à partir de la feuille de dépouillement du TAT.
Légende : [1-4] procédés : + ; [5-9] procédés : + + ; [10 et plus] procédés : + + +

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série B)

Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours															
Procédés/ Sujets	Sujets violents							Sujets pacifiques							
	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'étudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieudonné
Procédés de la série B : Labilité															
B1 Investissement de la relation															
B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue.	++	+	+	++	++	++	++	+	+++	+	+	++	++	+++	++
B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+		+	+		
B1-3 : Expression d'affects.	+	+	++	+++	+	+	+	+	+	+	+	+	++	++	+
B2 Dramatisation															
B2-1 : - Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels. - Théâtralisme ; Histoire à rebondissement.	+	++	+	++	+		+	+	+	+		++	+++	+	
B2-2 : Affects forts ou exagérés	+	+		++	+	+++	+	+++	+	++	+	+	+	+++	++
B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés-Aller/retour entre désirs contradictoires.	++	+		+	++	++	+	+	++	++	+	+	+	+++	
B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...	++			+	++	+	+	+	+	+		+	+	+++	+
B3 Procédés de type hystérique															
B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations.		+			+										
B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction.			+	+					+	++	+	+		+	
B3-3 : Labilité dans les identifications.			+							+					

Tableaux élaborés à partir de la feuille de dépouillement du TAT.
Légende : [1-4] procédés : + ; [5-9] procédés : + + ; [10 et plus] procédés : + + +

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série C)

Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours															
Procédés/ Sujets	Sujets violents							Sujets pacifiques							
	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'étudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieudonné
Procédés de la série C : Evitement du conflit															
CF Surinvestissement de la réalité externe															
CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire-Référence plaquée à la réalité externe.	+	+	++	+	+	+	+	+	++	+	++	+	++	+++	+
CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes externes.	+								+	+	+	+	+		
CI Inhibition															
CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intrarécits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus).								+	+				+	+	
CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages.	++	++	+	+	+	++	+	++	+	+	++	+	++	+	+
CI-3 : Eléments anxiogènes suivis ou précédés d'arrêts dans le discours.	+							+				+	+		
CN Investissement narcissique															
CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif- Références personnelles.	+	+	+	++	++	++	+	+	+	++	+	+	++	+++	+
CN-2 : Détails narcissiques- Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -).	+		++					+	+	+	+	++	+	+	+
CN-3 : Mise en tableau- Affect-titre - Posture signifiante d'affects.	+	+	+	+++	+	+	++	+	+	++	+	++	++	+++	+
CN-4 : Insistance sur les limites et les contours et sur les qualités sensorielles.									+						
CN-5 : Relations spéculaires															
CL Instabilités des limites															
CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur/sujet de l'histoire ; entre dedans/dehors...).	+++		+		++	+	++	+	+	+		+	+	+	+
CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel.	+	++	++	++	+	+		+	++	+++	+	++	++	+++	+
CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...).	+		++	+		+	+	+	+	+		+	+	++	
CL-4 : Clivage.	+												+	+	
CM Procédés anti-dépressifs															
CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien.	+	+	++	+	+	+	+	++	+			+	+	++	+
CM-2 : Hyper-instabilité des indentifications.															
CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour.			+				+	+	+			+	+		+

Tableaux élaborés à partir de la feuille de dépouillement du TAT.
Légende : [1-4] procédés : + ; [5-9] procédés : + + ; [10 et plus] procédés : + + +

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série E)

Tableau synthétique des procédés d'analyse du discours															
Procédés/ Sujets	Sujets violents							Sujets pacifiques							
	Soundiata	Alpiniste	François	Eric	David	Enlevé	Alpha	Kolumbo	Fred	Samy	L'étudiant	Albert	Franck	Narcisse	Dieudonné
Procédés de la série E : Emergences des processus primaires															
E1 Altération de la perception															
E1-1 : Scotome d'objet manifeste.	+	+	++	+	+	+	+		+	+	+	++	+	+	+
E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire.			+					+	+	+				+	
E1-3 : Perceptions sensorielles-Fausses perceptions.	++		+	++	+		+			+	+	+	+	+	+
E1-4 : Perceptions d'objets détériorés ou de personnages malades, malformés.	+	+	++	+	++	+	+	+	+	++	+	+	++	++	+
E2 Massivité de la projection															
E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus- Persévération- Fabulation hors image- Symbolisme hermétique.	+	+	++	+	+	++	++	+	+	+		++	+		
E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes- Idéalisation mégalomaniaque.			+		+	+	+		+	+++	+		+	++	+
E2-3 : Expression d'affects et/ou de représentations massifs- Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive.	++	+	+++	+	++	++	++	++	+	++	+	+	+	+++	+
E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux															
E3-1 : Confusion des identités- Télescopages des rôles.			+	+			+	+	+						+
E3-2 : Instabilités des objets.															
E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique.															
E4 Altération du discours															
E4-1 : Troubles de la syntaxe- Craquées verbales.	+			+						+			+		
E4-2 : Indétermination, flou du discours.	+														
E4-3 : Associations courtes.										+					
E4-4 : Association par contiguïté, par consonance, coq-à-l'âne.															

Tableaux élaborés à partir de la feuille de dépouillement du TAT.
Légende : [1-4] procédés : + ; [5-9] procédés : + + ; [10 et plus] procédés : + + +

4.2. ÉTUDE DE CAS CLINIQUES : UNE APPROCHE QUALITATIVE DES SUJETS ÉTUDIÉS PAR RAPPORT AUX AXES DE RECHERCHE

De toutes les possibilités s'offrant à l'étude de cas individuels, celle consistant à soumettre les cas à l'épreuve des axes de recherches a été retenue. Cette méthode présente l'avantage d'éviter la dispersion, voire la dilution de la singularité psychodynamique de chaque cas dans un groupe d'appartenance constitué à partir de facteurs comportementaux. Une telle approche permet en outre d'éviter la répétition de réponses pouvant servir d'éléments d'analyse à plusieurs axes de recherches. Par ailleurs, au moment où la clinique et les études qualitatives subissent des attaques au profit de méthodes quantitatives, il y a là une formidable opportunité de démontrer les subtilités du fonctionnement psychique rendues possibles grâce à l'approche clinique et à l'étude approfondie de cas individuels.

Les entretiens cliniques et les planches du Rorschach et du TAT ayant fait l'objet d'une analyse détaillée dans le second tome de ce travail, ne seront reprises ici que des vignettes cliniques et des réponses permettant d'illustrer chaque axe de recherche. Une telle approche permettrait de rendre moins fastidieux les allers et retours entre les tomes un et deux du présent exposé.

Je rappelle que le premier axe de recherche est consacré aux reflets du traumatisme et des effractions des enveloppes corporelles et psychiques. La dynamique pulsionnelle et la gestion de la pulsionnalité constituent le deuxième axe. Le troisième axe s'intéresse aux liens intersubjectifs, voire trans-subjectifs. La qualité des mécanismes de défense et le type d'angoisse permettra de confronter les sujets aux aspects psychopathologiques. L'analyse des résultats de tous ces axes de recherches permettra de discuter des logiques de survie mis en œuvre par chaque sujet. La qualité des affects occupe une dimension transversale.

4.2.1. Les sujets violents

4.2.1.1. Soundiata, 33 ans : entre bourreau et victime

Soundiata a été respectivement victime puis bourreau au cours de la dernière guerre civile du Congo-Brazzaville. En effet, pour se venger de la torture à laquelle il a été assujetti et de l'assassinat de son frère cadet, Soundiata intègre une milice. Il se distingue par de nombreux actes de violences verbales et physiques à l'égard du matériel et du personnel humanitaire.

Le premier axe de recherche porte sur les indices rendant compte de l'expression projective du traumatique, de ses traces, de l'effraction traumatique, et de la dynamique entre l'intérieur et l'extérieur en termes de limites des enveloppes corporelles et psychiques.

4.2.1.1.1. Analyse du protocole de Rorschach de Soundiata

Deux entrées particulières permettent de suivre le déploiement du fil projectif à travers le protocole de Rorschach de Soundiata. La première concerne des « objets qui se consument » ou qui « brûlent » ; et la seconde, celle de « la fumée » s'échappant d'objets en train de brûler, comme en témoignent les réponses données aux planches I, IV, VI, VII, VIII et IX.

Planche I : « Là, c'est comme si ya …des hommes qui viennent d'être brûlés, et peut-être qu'ils demandent du secours … » (D K H).V ^ Maintenant je vais allusion à une fumée après que…quelqu'un ou…Je fais allusion à une fumée qui s'échappe d'une case brûlée, après un incendie. » (G kobC' Frag).

Planche VI : « Là, c'est comme s'il ya quelque chose qui a pris feu ici (Ddbl) et remonte pour s'échapper. C'est dans une fumée peut-être. Cette chose-ci (D6et D7) a pris feu en bas et s'échappe dans la chaleur en haut. » (Gz kobC'Obj/Frag).

Planche VIII : « Deux animaux brûlés qui se déplacent avec la flamme pour s'agripper à quelque chose qui n'a pas encore pris feu. C'est comme s'ils quittaient un endroit qui est en feu pour un endroit qui est bien. » (Gz kan A).

Planche IX : « C'est comme une fumée qui monte après une détonation qui s'est produite en bas… » (G kex Frag).

Si les hésitations initiales semblent être le reflet d'une angoisse que le sujet parvient à surmonter, les réponses crues témoignent de la violence des atteintes narcissiques dans un environnement particulièrement dramatique. Dans le registre des limites, aux frontières de l'estompage de diffusion, de l'évanescence et de la sensorialité, la fumée serait le reflet de la fragilité des enveloppes corporelles et psychiques, qui, si elles ne le sont pas encore, ne tarderont pas à voler en éclat.

Sur le plan de la dynamique pulsionnelle et de la gestion de la pulsionnalité, le recours aux réponses globales, à leur capacité de rétention des affects serait une tentative pour contenir le débordement. Au Rorschach, les réponses globales sont essentiellement associées à des kinesthésies humaines (K=3), animales (kan=1), d'objets (kob= 3) et d'explosion (kex =1). Ces mouvements projectifs sont pour l'essentiel l'expression d'une poussée pulsionnelle débordant les capacités de conteneur du sujet.

Le troisième axe de recherche porte sur l'analyse de la qualité des relations du sujet, dans leurs dimensions subjectives, intersubjectives, voire trans-subjectives. Chez Soundiata, le lien intersubjectif n'est pas uniquement marqué par le conflit et la déliaison. Il est quelquefois apaisé, complice, voire étayant. Au Rorschach : planche II : « *Je fais allusion à deux personnes, qui sont dans les mêmes problèmes, parce je vois le chapeau, la barbe. Ils sont comme unis, au service d'un même problème.* » ; planche III : « *Je fais allusion à deux personnes qui soulèvent une même charge…ou qui ont trouvé quelque chose, et ils veulent se la partager* ». Au TAT : planche 10 : « *C'est une manifestation de joie. Après s'être perdus et que vous vous retrouvez, vous vous embrassez pour manifester votre joie.* ».

4.2.1.1.2. Analyse du protocole de TAT de Soundiata

Réprimés au Rorschach, des affects de joie et de tristesse trouvent à quelques planches du TAT un frayage. Leur expression, bien qu'a minima, témoigne de la sensibilité du sujet, au-delà du masque du bourreau qu'il porte constamment sur lui en posant des actes délinquants. En outre, les éprouvés de honte et culpabilité, associés à la quête d'un compromis, semblent être des indicateurs et analyseurs d'un processus de transformation de la vectorisation de la pulsion et de l'affectivité, témoignant par ailleurs du passage de la symbolisation primaire à la symbolisation secondaire. Déshumanisé, le bourreau, incapable de lier les représentations et les affects, se laisse progressivement ré-humaniser. Ce processus de transformation devrait, semble-t-il, se poursuivre par une ré-intégration dans la communauté des humains.

Planche 12BG : « Bon ! Après destruction d'un village ou d'une ville, on peut laisser…trouver un tel aspect. On a pillé, on a brûlé, et c'est tout ce qui reste…Vraiment ça peut être même après 5 ans. » ; Planche 16 : « Le blanc symbolise beaucoup de choses. Il faut être blanc et ne pas avoir un cœur noir. Un cœur blanc c'est un cœur qui n'a pas de problèmes, qui n'a pas de tâches. Quand ton cœur est noir c'est que tu as des problèmes dans ton cœur. On te demande d'avoir un cœur blanc. Il faut trouver un compromis après négociation ».

Le processus de prise de conscience de la potentialité transformationnelle de la vectorisation de la pulsion vers la libido passe par ailleurs par la reconnaissance des différentes figures de l'Autre, et de ce que j'appelle *le tiers-malfaisant*.

En effet, dans de nombreuses réponses déjà citées : « *Des hommes qui viennent d'être brûlés et peut-être qu'ils demandent du secours…* » ; « *Deux animaux brûlés qui se déplacent…* », des kinesthésies passives et actives y sont associées. Se pose alors, d'un point de vue méthodologique, la question de leur cotation (K/kan passive, active). Le tiers-malfaisant serait alors cet Autre, acteur de l'action subie.

De plus, la complicité meurtrière manifeste à la planche 8BM : « *Bon, c'est comme si cette femme-là, enfin cette personne est bien avec celle-ci ; et elle est complice qu'on assassine celui-là. On peut faire semblant de ne pas regarder comment cette chose est en train d'être faite* », signe d'une diffraction de la culpabilité, devrait pouvoir permettre le passage de l'usage du « On » au « Je ». Ce, grâce à un véritable travail de re-subjectivation, d'une différenciation Moi/non-Moi, Sujet/Objet, Bourreau/Victime même. Sinon l'indifférenciation ferait craindre le risque d'une confusion, voire d'un collapsus de la topique interne (C. Janin).

4.2.1.2. Alpiniste, 39 ans : indemne de bombardements, destructivité, culpabilité et pensée magique

Alpiniste, maçon qualifié de niveau terminale scientifique, est un jumeau dont la sœur est décédée en 2002. Sa compagne et lui ont 3 enfants : une fille de 9 ans en Cp 2, un garçon de 6 ans en Cp1, et un dernier de 3 ans non scolarisé pour des motifs financiers.

Les signes cliniques mentionnés dans son dossier social : sujet violent, plaintif, faisant des cauchemars et autoreproches, sont évoqués par le sujet au cours de l'entretien. Pour justifier l'étiquette du « réfugié violent », il a été rapporté qu'à la suite du refus d'une prise en charge médicale, le sujet enferma le personnel humanitaire dans leurs locaux en s'aidant d'une chaîne et un cadenas. Les faits sont regrettés tout en tentant de les justifier. Le sujet affirme avoir été témoin de massacres et de bombardements.

4.2.1.2.1. Analyse du protocole de Rorschach d'Alpiniste

Moins explicitent que les réponses de Soundiata, quelques associations d'Alpiniste permettent tout de même de questionner les traces traumatiques dans ses protocoles.

Le clinicien est d'emblée indirectement sollicité dès la présentation de la première planche du Rorschach : « *C'est quoi ça ?* ». Au terme de plusieurs retournements témoignant d'un malaise, les affects de terreur et d'horreur sont éprouvés par le sujet, faisant craindre au clinicien une angoisse de néantisation, à la suite du choc provoqué par la présentation de la planche : « *C'est des choses terribles ! C'est affreux* ! » (FClob). Pour contenir un éventuel débordement un objet ayant fonction de conteneur est sollicité dans la deuxième réponse : « *On dirait une carte* » (G F+ Géo). Le recours à la banalité qui s'ensuit : « *Une chauve-souris* » (G F+ A Ban) participerait d'un accrochage à la réalité factuelle face aux stimuli énigmatiques représentés par la planche. La réponse : « *On dirait aussi trois animaux* » (G F+ A), de qualité formelle ainsi que les précédentes, contribueraient à rassurer le sujet face au risque de l'étrange.

Le recours au clinicien est à la planche II plus explicite. Au terme de multiples retournements significatifs d'un malaise, manifeste au travers de la mine qui se froisse, puis de deux dénégations, que le sujet tente de dominer tout de même, ce dernier est invité à dire à voix haute ce qu'il murmure tout bas. S'ensuit alors une association dont la symbolique est un contenant, comme à la planche I : « *On dirait un trou, une grotte* » (Gbl F+ Pays). Cependant, si le trou et la grotte peuvent être associés à une imago maternelle sécurisante, ils peuvent par ailleurs contenir de mauvais objets, pouvant être persécuteurs. La réponse suivante permet de soutenir une telle hypothèse : « *Et si je la renverse, on dirait des personnes renversées* » (G K H). Position punitive ou accidentelle, les interrogations relatives à l'auteur et à l'objet du renversement posent par ailleurs autant la question de la cotation de ce genre de kinesthésies passive/active que l'élaboration de ce que je propose d'appeler le « tiers-malfaisant ».

Le rouge, pourtant manifeste à cette planche, ne fait l'objet d'aucun traitement, ni au moment du spontané, ni à l'enquête ; sauf à envisager la manifestation d'un choc, comme cela est manifestement le cas à la planche III, rouge elle-aussi.

En effet, les sourires de façade esquissés par le sujet ; les nombreux retournements, ou encore l'attitude de réflexion ou d'abattement observable par la main posée sur la tête ; l'allongement du temps de latence, sont bien des signes d'un blocage, voire d'une sidération, que le sujet ne parvient pas à surmonter.

A la fin, il finit par avouer l'échec qu'il répète déjà depuis la présentation de la planche II : « *Je n'ai aucune idée ! Ça là je n'arrive pas à la maîtriser* ».

La quête d'un conteneur se poursuit à la planche VI : « *Une partie de la carte géographique* ». Contrairement à la planche I à laquelle il s'agissait de lutter contre l'effondrement, à cette planche il pourrait s'agir de contenir les angoisses de mort suscitées par le caractère cru du contenu de la réponse : « *La peau d'un animal qu'on a enlevée* ». Et le sujet de préciser à l'enquête : « *Une peau d'animal qu'on a dépecée* ». Cette réponse s'inscrit de plus dans le registre des kinesthésies passive/active et du tiers-malfaisant. La symbolique associée à la dernière réponse : « *On dirait une arme* », est violente ; à moins que cette arme soit portée en guise de protection. La pulsion serait alors vectorisée du côté de la libido. Après les chocs rouges des planches II et III, la planche IX, en dépit des tentatives d'associations, est également l'objet d'un choc. Même les possibilités de reprises proposées à l'enquête n'ont pas permis de lever le blocage. Avec la planche X, cette planche est choisie parmi les moins aimées. Un tel choix ne laisse pas indifférent, les planches pastels, du fait de la pluralité de couleurs, suscitent souvent l'émerveillement et la gaieté. Des affects positifs y sont souvent associés.

Enfin, l'effraction traumatique se reflète à travers la réponse donnée par Alpiniste à la planche X : « *Deux parties de l'appareil respiratoire* » (D F- Anat), convoquant ainsi les limites dedans/dehors. En deçà, ce sont les limites du sujet face au test qui suscitent bien des interrogations ; limites caractérisées par de nombreux retournements, des rires de façade, des mimiques, des dénégations, de même que de nombreux commentaires sur le matériel test. Parmi ces limites, nombreuses sont celles dont le sujet a clairement consciences, et qu'il tente de combler, de comparer, à défaut de les dépasser : « *En tout cas aucune idée. Je ne vois pas à quoi je peux la comparer* ». C'est ainsi qu'Alpiniste clos son propos à la planche IX, avant d'exprimer son soulagement en se rassurant que la planche à venir était la dernière.

4.2.1.2.2. Analyse du protocole de TAT d'Alpiniste

Au TAT, les traces traumatiques ne sont explicitement évoquées qu'à deux planches. La détérioration de l'objet annoncée à la planche 8BM : « *On dirait ce monsieur-là était malade, et ils étaient là à l'examiner. Celui-ci, on dirait que c'est lui qui l'a emmené* », trouve à la planche 13MF une issue fatale à l'espérance du sujet :

« *Ici là, j'espère que c'est la mort. Une personne morte. Le monsieur-là, en apprenant cela, s'est mis à pleurer* ». L'effondrement redouté dès le début de la passation des épreuves projectives trouve ici un moyen d'expression très explicite.

Moins explicites sont en revanche les liens aux « paysages », que le sujet se borne à nommer : planche 11 : « *Bon ! Ça là c'est un paysage* » ; planche 12BG : « *Ça c'est dans une brousse* ». La fuite s'étant effectuée à travers des forêts et savanes, le sujet éviterait-il l'évocation du mauvais objet ? Lutterait-il contre le surgissement d'angoisses liées à la reviviscence de faits de guerre ? *A contrario,* ces associations actualiseraient le lien à une imago maternelle froide, inquiétante ou reposante.

Le maniement de la dynamique pulsionnelle et de la gestion de la pulsionnalité s'opère de manière relativement souple. En dépit de réponses au contenu cru, récemment évoquées, et qui témoignent de l'activité de la pulsion de mort, le sujet tente de contenir sa destructivité. A de nombreux égards, la pulsion de mort est mise au service de la pulsion de vie. L'axe dédié à la qualité de liens subjectifs et intersubjectifs apporte un éclairage plus approprié. En effet, si les liens intersubjectifs sont souvent caractérisés par la liaison et la déliaison (planche I : « *On dirait trois animaux* », puis à l'enquête « *On dirait qu'ils sont liés, ou en train de se séparer* »), l'absence d'interactions entre les personnages questionne autant la nature que l'intention des protagonistes à la planche II : « *On dirait deux personnes qui s'attrapent* ». La réponse donnée à la planche VIII : « *Deux chiens qui sont en train de monter une colline* » participe également de l'indétermination de liens de soi à l'autre.

Dans le registre pulsionnel et de la représentation de soi, le recours aux animaux et « dessins animés » témoigne à la fois de la ressource libidinale que de la capacité du sujet à régresser. Quant à la possibilité de jouer, elle reste pour l'heure inopérante. Le choix positif de la planche V : « *Parce que ça me rappelle un pigeon en train de voler* », semble corroborer les hypothèses envisagées. Le choix de la planche I : « *Parce c'est la chauve-souris* », permet en revanche de nuancer les représentations négatives associées à cet animal.

Au TAT, plusieurs associations permettent de confirmer la difficulté du sujet à nouer des relations stables avec les objets. A la planche 2 : « *Ici là, c'est un homme qui était avec deux femmes. Un homme, on dirait avec son cheval, on ne sait pas où ils partaient* ». Plus que l'absence de liens intersubjectifs, c'est l'accès à la triangularisation qui se trouve mis en échec.

A la planche 4, bien qu'un mouvement libidinal y soit associé : « *Un homme avec une femme, qui s'embrassaient* », la relation de couple semble ne pas être clairement identifiée. De plus, le contenu manifeste montre que le personnage de sexe masculin se détourne. Serait-ce un aménagement pour éviter l'expression du conflit suscité par la planche ?

Plusieurs associations semblent par ailleurs nuancer l'hypothèse d'une souplesse du maniement de la conflictualité. En effet, si les projections à la planche I : « *Bon ! Un petit enfant, qui est assis, on dirait très pensif* » ; puis à la planche 10 : « U*n monsieur qui avait des problèmes* », sont l'expression de conflits intrapsychiques, la projection de la planche 6BM : « *Une femme et un monsieur…qui ne se comprenaient pas* », est la seule exprimant un conflit interpersonnel. Outre l'évitement, les raisons des conflits ne sont évoquées d'aucune manière. La réponse suivante constitue une bonne illustration : planche 7BM : « *Deux messieurs, deux messieurs qui étaient debout. Je ne sais pas à quoi ils pensaient* ». Dans un tout autre registre, l'usage de l'imparfait serait-il lié à la consigne : « Racontez une histoire à partir de chaque planche » ? Comment comprendre la redondance de procédés tels : « *Ça* », « Là », « On dirait » « *Je n'arrive pas à la maîtriser* » ?

4.2.1.3. François, 29 ans : traumatisme, mémoire, violence intrafamiliale, persécution et pensée magique

François, marié selon une tradition coutumière, vit avec son épouse et leurs trois enfants. Scolarisé jusqu'en cinquième et sans qualification, il vit de petites bricoles. L'entretien clinique a permis de relever des problèmes mnésiques, des céphalées et des douleurs thoraciques. Ne se souvenant ni de la date exacte de la fuite, ni de l'itinéraire emprunté, François rapporte les faits de la guerre tels qu'ils lui ont été contés par son épouse. L'assassinat de son père devant ses enfants constitue à son avis la scène la plus choquante. François n'a pas de nouvelles des autres membres de sa famille.

Les nombreuses résistances ne permettent pas de reconstruire un itinéraire subjectif, encore moins l'expression d'un vécu. Injustice, impuissance, résignation, insécurité sont autant de sentiments négatifs qui s'actualisent au cours de la rencontre. Il semblerait que les mouvements pulsionnels générés par les nombreuses frustrations soient déplacés et déchargés sur la scène familiale. Ne pouvant extérioriser sa souffrance face aux représentants des forces de l'ordre, parfois peu scrupuleux, le sujet s'en prendrait à son épouse et ses enfants.

L'entretien permet en effet de relever des traces de violences conjugales et familiales ; notamment le drame accidentel du décès de sa fille de dix ans, après que cette dernière ait été battue par sa mère.

La culpabilité associée, plutôt que d'être assumée, est attribuée à un tiers : un couple de propriétaires chez lesquels le sujet et son épouse étaient locataires, et avec lequel ils étaient en conflits du fait de loyers impayés, entre autres. La dame leur aurait « jeté *un mauvais sort* », et lancé à son épouse « *un fusil nocturne* ». Bouc-émissaires et pensée magique opèrent ainsi comme facteurs explicatifs des difficultés actuelles.

4.2.1.3.1. Analyse du protocole de Rorschach de François

Au Rorschach, les traces traumatiques s'actualiseraient à travers de nombreuses manifestations. Usage massif de dénégations, arrêts dans le discours, tendance générale à l'allongement du temps de latence et à la conservation de la planche au-delà des associations sont autant de signes qui seraient le reflet d'un engourdissement de l'activité psychique, dont le point de mire semble atteint à la planche VI : « *La tête d'un squelette* ».

En effet, si la remarque préliminaire de la planche I : « *Je ne sais pas ce que c'est…Je n'ai aucune idée* », peut être interprétée comme un procédé défensif marquant une distanciation par rapport au test et au clinicien, elle reflète sans doute un effondrement face auquel le sujet a du mal à se défaire. La persévération de ce type de procédés à la planche III : « *Je ne comprends pas ! Monsieur je n'ai aucune idée* », à la planche IV : « *Mais je ne comprends pas* », puis aux planches VI et IX : « *Je ne comprends rien* », reflète par ailleurs une dévalorisation de la représentation de soi.

Les remarques formulées à la planche VI : « *Mon Dieu ! Ça si c'était un examen je n'allais le gagner !* » permettent d'étayer de telles considérations. Les recours directs au clinicien, « *Monsieur qu'est-ce que cela signifie ? Si vous pouvez m'aider* » ; ou indirects, manifestes par la nécessité de poser des questions ; ou encore à Dieu, opèrent comme procédés de lutte contre l'effondrement ; le clinicien et la divinité ayant des fonctions d'étayage. Et cela d'autant plus que les objets culturels sur lesquels le sujet aurait pu s'appuyer font cruellement défaut : « *Depuis que je suis né je n'ai jamais vu ça* ».

Dans le même registre des objets conteneurs, l'association de la planche I : « *C'est comme une carte* » (G F+ Géo), est une représentation dont la symbolique est celle d'une imago maternelle. La maquette évoquée à la planche X : « *C'est toujours la même maquette* », et qui semble finalement traverser toutes les planches, pourrait être interprétée comme le prolongement d'une représentation de soi, ou d'une représentation de l'objet.

La valence est positive, puisqu'il s'agit d'« *un croquis* » (planche IV) ; de « *la peinture* » (planche IX), de la « *décoration* » (planche X) que le sujet pratique. Dans l'après-coup, l'usage de sa peinture comme médiation a été envisagé autant comme révélatrice de traces traumatiques qu'outil thérapeutique.

Des symptômes physiques, reflets d'une angoisse signal d'alarme, attirent l'attention du clinicien. Par nécessité, l'initiative de la fonction d'étayage est proposée par le clinicien. Constatant en effet la difficulté à nommer en français le signifiant approprié, le recours à la langue maternelle a permis de lever le blocage à la planche V, et d'actualiser le signifié associé : « *Nguembué*[170] », la chauve-souris.

Néanmoins, si une telle réponse relève d'un caractère banal, la planche est associée à une représentation culturelle dont la violence est archaïque. Le sujet s'identifierait inconsciemment à cette représentation contre laquelle il lutte. De telles considérations trouvent un écho favorable à l'épreuve des choix. Planche du Moi, la planche V est choisie parmi les plus détestées. Son contenu est associé à un « *diable* », le sujet précisant « *qu'elle fait peur, surtout la nuit* ». Il s'agirait là d'un clivage.

D'un point de vue méthodologique se pose la question de la passation d'outils projectifs dans un contexte exo-linguistique. De manière générale, quelles auraient été les associations proposées par les sujets si leur langue avait été utilisée comme médiation, celle de sujets peu instruits notamment ?

Quoi qu'il en soit, l'usage de la langue française ne permet-elle pas d'introduire une forme de médiation nécessaire à l'évocation de l'indicible ?

Dans le registre de l'économique psychique et de la gestion de la pulsionnalité, le choc au rouge et les manifestations de leur équivalent à la planche III sont aménagés à la planche II dans une relation libidinale fusionnelle, dans laquelle demeure l'indétermination d'appartenance sexuelle.

---

[170] En dépit d'une légère différence de prononciation, le radical linguistique est le même que dans ma langue maternelle, et dans de nombreuses langues bantoues.

Le mouvement d'unification opéré avec les mains au cours de la passation est associé, à l'enquête, à la symbolique protectrice et étayante de l'emblème de l'UNHCR. Le surgissement de motions pulsionnelles agressives semble être évité au profit de représentations de relations apaisées.

Plus tard, la planche VIII est elle aussi interprétée dans un registre libidinal, la pulsion de mort étant mise au service de la pulsion de d'autoconservation : « *L'union de deux animaux…une alliance…deux animaux qui chassent en famille…qui tirent quelque chose…*». La prédation et le co-étayage seraient des modalités relationnelles du sujet face à l'environnement. La constitution des enveloppes semble fragilisée. Le choix de la planche VI parmi les préférées, et l'interprétation associée à la planche VII permettent d'interroger la sensibilité aux estompages de diffusion : « *Des nuages…Apparemment c'est comme le ciel…C'est ça.*». Planche maternelle, le sujet réagirait défensivement contre des angoisses liées à des failles narcissiques dans ses relations précoces à la mère.

Par ailleurs, si la sensibilité du sujet aux couleurs doit être relevée, le fait de se limiter à une simple description, de se borner à un constat perceptif « *participe de la mise en place d'équivalents primaires* » selon C. Chabert (2004)[171]. Dans une autre perspective, les nuages, la peinture et les décorations du sujet pourraient être considérées comme des prolongements de la représentation de soi, d'une peau fragilisée, mais potentiellement renouvelable, sources de contacts et d'échanges certainement pas spontanés avec le monde extérieur.

4.2.1.3.2. Analyse du protocole de TAT de François

Au TAT, l'étayage du clinicien est également plusieurs fois sollicité à la planche 1 : « S'il vous plaît monsieur, vous pouvez m'expliquer ? A la fin vous allez me dire ce que vous pensez de ça, et je vais noter ça sur un bout de papier » ; à la planche 5 : « Ça va hein ce que je dis ? » ; ou encore à la planche 6BM : « Monsieur pour bien comprendre ces histoires, il faut être philosophe ». Si l'hypothèse d'une immaturité psychique doit être envisagée, la fonction de l'usage de tels procédés est d'abord une lutte antidépressive.

Dans le contexte actuel, celui d'un sujet peut instruit, il s'agit par ailleurs de lutter contre le risque d'une « *inquiétante étrangeté* »[172].

Les traces traumatiques proprement dites sont évoquées aux planches 3BM, 7MB, 11, 12BG, 19 et moins explicitement à la planche 16. A la planche 7BM :

---

[171]Chabert, C. (2004), *Psychanalyse et méthodes projectives*, Paris, Dunod, p.76-77.
[172]Freud, S. *L'inquiétante étrangeté et autres textes*, Trad., Fr., Paris, Gallimard, 2001.

« On dirait le président de …l'Allemagne, celui qui tuait les gens pendant la guerre, Hitler. A gauche, on dirait un collaborateur… Ça c'est Hitler », s'observe la problématique de la pulsion destructrice de l'objet, évoquée dans un registre très archaïque.

Le recours aux procédés de la série E, de même que l'attribution arbitraire de l'intention des personnages font craindre un glissement, une inadéquation entre le stimulus et la réponse, de même qu'une fabulation hors image.

La projection est très massive à la planche 11 : « Là je vois comme une forêt. Ya une rivière, un pont. On dirait quand on fuyait la guerre au Congo, du côté de la Bwenza. Ça peut être ça : la forêt, des cailloux. Ya peut-être des oiseaux. Ou des gens qui passent sur l'eau dans des pirogues en bas. Ils fuient la guerre …Ou bien c'est un bombardement et ya des dégâts. Je ne sais pas. Monsieur, c'est vous-même qui avez filmé ces photos ? C'est vous-même qui avez dessiné ces maquettes-là ? (Non, ce n'est pas moi) ».

La planche réactive la problématique de la pulsion destructrice et de la violence archaïque de la guerre. Elle actualise en outre la question de la stratégie survie (ici la fuite physique) de l'objet face aux attaques mortifères. La fonction contenante du clinicien est de nouveau mise à contribution pour contenir les éventuels débordements.

Les associations de la planche 12BG sont elles aussi explicitement référées à la guerre, et avec elle tout le corollaire destructeur : « *On dirait une forêt qui a été brûlée, comme pendant la guerre. Si c'est la forêt du Gabon ou du Congo je ne sais pas. Mais pour bien savoir, il faut poser la question à celui qui a filmé ça. Mais pourquoi il a choisi le noir et le blanc ? Il pouvait développer les clichés en couleur. Ou bien c'est en France, en hiver. Ou quand Hitler brûlait les forêts pendant la guerre. Je vois une petite pirogue ou une barque faite en bois. Mais moi aussi un jour je vais exposer mes maquettes. Je vais expliquer aux gens ce que ça veut dire. Parce que comme ça, je ne comprends rien* ».

Le recours aux éléments de la réalité externe aurait pour effet la mise à distance des pulsions et des affects générés par la représentation massive qu'est la guerre. La pulsion de vie semble mise en relief à travers la représentation idéalisée de soi. Ainsi qu'à la planche 7BM, le recours aux procédés de la série E, outre l'émergence des processus primaires qu'il suscite, rappelle la question méthodologique de l'usage de tests élaborés dans un contexte culturel différent. Les limites, déjà perçues comme fragilisées au Rorschach, volent en éclat au TAT.

La porosité des limites sujet/narrateur s'observe dans une certaine mesure aux planches 2, 8BM et explicitement à la planche13B : « *Le petit là est comme moi quand je suis arrivé au Gabon. Je dormais dans une maison en planche, délabrée. C'est moi-même qui ai amélioré notre intérieur, là où je dors avec les enfants...C'est un petit abandonné. On dirait qu'il a été pillé. Il est allé se réfugier quelque part dans un autre village. Il est abandonné, nu pieds. C'est comme au village ! »*.

Dans un premier registre, la planche actualise des préoccupations d'ordre narcissiques, en lien avec les soins apportés au conteneur. C'est une figuration du Moi-peau. La problématique de l'abandon se trouve ensuite convoquée. Et avec elle autant la culpabilité devant la perte de l'amour de l'objet que l'élaboration de l'angoisse de perte l'objet. Enfin, la planche évoque le mauvais objet, avec un thème de persécution, auquel le sujet survie.

Le surgissement de la pulsion au sein de représentations de relations est d'abord contenu à la planche 4 : « Quelque part le monsieur là est fâché. Je ne sais pas si c'est sa femme…Ce que je vois c'est qu'il est fâché…Je ne sais pas s'il s'est discuté avec une autre personne… ». L'élaboration est effet construite autour de l'expression de l'agressivité dans un couple ou dans une autre relation intersubjective. La violence, que le sujet contenait jusqu'à présent, est ensuite exprimée de manière particulièrement crue à la planche 13MF et précédemment à la 8BM. : « Là je vois …une personne qui est tombée…Ça si c'est le fusil je ne sais pas. Ça c'est le couteau... Quand je regarde bien il voulait lui enfoncer le couteau… C'est une longue histoire, que je ne connais pas. Si vous pouvez m'aider ! Par rapport à ma mémoire je ne comprends pas !...Je ne sais pas si ce sont les problèmes qui se sont passés au Congo. Ça c'est le couteau ; ça c'est le fusil. Je ne sais pas si c'est lui qui lui a tiré une balle qui a tué ce monsieur. Je ne sais pas si c'est un rêve ou un souvenir. Je ne c'est pas si c'est lui qui a fait ça. Ou bien il voulait le soigner. Mais je doute fort…Je ne sais pas, l'autre est tombé par terre, il voulait lui enfoncer le couteau, ou bien ils se sont bagarrés ».

En dépit de nombreuses hésitations, la planche réactive de façon progressive la montée de la pulsion mortifère. En effet, dans une forme de gradation, la pulsion de mort est passée de la simple intention au passage à l'acte. Contrastant avec la première problématique, la pulsion de mort est mise au service de la pulsion de vie. Elle est alors envisagée dans sa fonction réparatrice. La planche permet ainsi d'actualiser le conflit entre le désir et la défense.

Par ailleurs, impuissance, immaturité fonctionnelle et psychique, dévalorisation de la représentation de soi et régression face à l'actualisation de la relation dominant-dominé semblent déterminer d'autres relations auto et intersubjectives. Les associations aux planches 1 et 6 BM permettent de soutenir ces hypothèses.

Le protocole est en effet traversé par de nombreux commentaires et autres détails narcissiques à valence négative, de même que d'innombrables dénégations confortant l'hypothèse de l'incapacité du sujet à rêver, à penser, à jouer. La réponse de la planche 10 permet de soutenir cette assertion : « *Monsieur pour comprendre ce qui se passe il faut être philosophe (rires). Nous autres-là, on ne comprend rien. Il faut me dire ce que c'est pour que je lise ça à la maison. Je vais raconter ça à ma femme et à mes enfants, Géraldine, Rosine et le bébé…Je vais leur dire que j'ai passé un entretien, et depuis ma naissance c'est le premier jour qu'on m'a montré des maquettes comme ça...Je ne comprends rien* ».

Du point de vue des affects, qu'ils soient liés aux conflits intrapsychiques (planche 1 : « Le garçon pensait à quelque chose…Ou bien il lisait quelque chose qu'il ne comprenait pas. Et c'est pourquoi il a posé les mains sur les joues. Il pense » ; planche 3BM : « Ça fait pitié…Ce sont les choses de la guerre…Elle pensait à beaucoup de choses… » ; et planche 4 : « Le monsieur-là est fâché ») ; ou interpersonnels (planche 6BM : « La dame est fâchée »), leur expression traverse tout le test. Dans les contextes associés, l'expression d'affects permet de formuler la capacité du sujet à éprouver des émotions appropriées, à élaborer les positions dépressives, voire la perlaboration de la charge traumatique.

Ainsi qu'au Rorschach, la culpabilité est l'objet d'un traitement spécifique. Si le recours au thème religieux (planche 2 : « *C'est comme les trucs de Dieu, des images de la Bible qu'on nous montrait quand on faisait le catéchisme…* ») n'est que le reflet d'une porosité de limites entre sujet et narrateur, son rôle est plus opérationnel à la planche 13MF : «*A la fin ils péchaient comme Adam et Eve…Je vois une dame allongée sur un lit, la tête tournée vers le mur. Peut-être qu'il a violé la pauvre femme. Je ne sais pas. Il a fait un délit. C'est un péché. Regardez-le. Il a commis un péché. Peut-être qu'il délire maintenant. Je ne sais pas si elle est malade. En tout cas, il a fait un péché. Il sera frappé par Dieu. Apparemment c'est ça* ».

En effet, outre la réactivation de la violence archaïque dans un registre sexuel, l'élaboration porte sur le châtiment de la culpabilité par la divinité.

La planche 19 suscite des interrogations sur la symbolique mystérieuse. Ce qui touche au mystère est soit associé au mauvais objet, et donc diabolisé ; soit il suscite la curiosité et l'adhésion des membres. Il se pourrait qu'il en soit ainsi au Congo. A un niveau moins hermétique, les bouches, les portes, les entrées de tunnels et les trous, reflètent des failles narcissiques de manque, d'absence, de vide que le sujet chercherait à combler. Dans un autre registre, les portes offrent des possibilités de découverte d'un ailleurs exaltant.

La réponse formulée à la planche 16, tout en associant des considérations culturelles, s'inscrit dans le même registre du traitement de la culpabilité : « *Je vois qu'elle est vide, comme un mur blanc. C'est sain. Un tableau sain. Pas de tâches, pas de délits, comme un nouveau-né. Tu peux le laisser à la route, les voitures ne peuvent pas l'écraser. Même si on le laisse en brousse, les animaux ne vont pas le dévorer. C'est un tableau sain, sans défauts, sans péchés.* ». A l'opposé de Soundiata pour qui la culpabilité est préconsciente, celle de François, semble consciente. Le sujet chercherait-il à se repentir, à laver ses « *péchés* », ses « *délits* », ses « *taches* » pour renaître comme « *un nouveau-né* » ? Le sujet possède-t-il des ressources nécessaires pour y faire face ?

4.2.1.4. Eric, 29 ans : figures du tragique, humour noir, plaintes somatiques, pensée magique et cartésianisme

Eric, scolarisé jusqu'en terminale scientifique, est un technicien maraîcher qui a à sa charge des cousins qu'il aurait recueillis. Dans le dossier social consulté après l'entretien, le psychologue y a mentionné « cas difficile, sujet plaintif, agressivité verbale caractérisée». Son humour noir justifie de telles étiquettes.

L'entretien clinique permet de relever des conflits relationnels avec sa belle-famille pour avoir mis en grossesse une mineure de 17 ans. Céphalées, absence d'appétit, cauchemars, insomnies, angoisse, sont autant de symptômes qui l'affectent. Le sujet se plaint par ailleurs du mépris, du bizutage et de l'insécurité dont les réfugiés sont victimes, et auxquels il est demandé de quitter le territoire gabonais, la guerre étant terminée au Congo. Le sujet se décrit comme défaitiste, dépressif, impuissance et doit sa survie à Dieu. Eric est l'un des rares à lier ses symptômes à sa traversée traumatique.

Dans les associations relatives à son histoire familiale, une attaque mystique contre sa mère est relevée. Le sujet élabore ainsi une théorie faisant des familles de réfugiés n'ayant pas un parent sorcier des proies potentielles des sorciers de clans apparentés ; une théorie qui contraste avec le cartésianisme dont il fait preuve. Des faits de la guerre, le sujet rapporte avoir été témoin de l'assassinat de son père, du viol de sa belle-mère et de ses demi-sœurs ; de braquages, massacres, d'humiliations et de menaces pluri formes. L'intégration locale, à défaut d'une éventuelle réinstallation, sont envisagées comme projets individuels. Le retour au Congo est catégoriquement refusé.

4.2.1.4.1. Analyse du protocole de Rorschach d'Eric

En dehors des chocs au rouge aux planches II et III, les traces traumatiques au Rorschach ne sont pas évidentes.

Les seules réponses qui pourraient y être associées sont données à la planche VIII : « *C'est sous forme de feu aussi* » (D CF Elem) ; puis à la planche IX : « *Ça, c'est comme le feu…La fumée qui s'est échappée* » (D CF Elem/Frag). La planche VIII réactive des manifestations de l'ordre de l'angoisse. En effet, après avoir perçue une banalité : «*…des animaux*». En dépit du contexte insécure, les animaux n'exécutent aucun mouvement ; ils semblent statiques. Le lien entre représentation et affect ne semble pas établi. A moins de considérer la sensibilité au rouge de la planche pastel comme manifestation d'une affectivité contenue par des enveloppes fragiles. Dans le même ordre, des manifestations d'angoisse précèdent les associations proposées à la planche IX. Les représentations qui y sont liées : «*Ça, c'est comme le feu…la fumée qui s'est échappée* », soutiennent l'existence d'un environnement insécure évoqué à la planche VIII.

Dans un autre registre, la fumée est associée à des dégradés témoignant d'une dimension dépressive, de même qu'une fragilité des enveloppes. De nombreux contenus symboliquement archaïques permettent de penser la gestion de la charge pulsionnelle. En effet, si lors de la passation le « *hibou* » de la planche III, puis l'« *oiseau nocturne* » de la planche V ne laissent présager aucune intention, les commentaires associés à l'épreuve des choix permettent d'envisager la violence archaïque de telles représentations. Les précisions apportées confirment cette hypothèse : « *Ça l'air de faire peur…Ça attire l'attention* » (FClob) ; « *Ça ressemble aux yeux du hibou…* » (Dbl). Il pourrait en être ainsi des « *chauves-souris* » de la planche I, des « *gorilles* » de la planche II, voire de « *l'insecte* » de la planche VI. Bien que les intentions des signifiants ne soient pas précisées, les oiseaux nocturnes sont souvent associés au mauvais objet, comme tout ce qui relève du monde de la nuit d'ailleurs. En plus, à l'enquête de la planche V, le bec est remplacé par un museau, dont le contenu semble plus agressif.

Le choc de la planche IV mérite une attention particulière. L'expression de l'angoisse massive provoque le rejet de la planche, une dénégation et plusieurs retournements : «*Euh, ça, ça, ça ! Non, aucune idée* ». Après s'être ressaisi au bout d'un long temps de latence d'une minute et huit secondes, la réponse est donnée sous forme interrogative et dénégative : «*Si c'est un arbre je ne sais pas.* ».

A l'envers, « *Un arbre, un tronc d'arbre*». A l'enquête, l'expression d'une atteinte narcissique et du travail du temps est manifeste à travers un estompage de texture : «*C'est comme l'arbre qui a vieilli ».* (G F+ Bot).

L'éclatement envisagé à la fin de la réponse serait un reflet de faits de la guerre : « *Ici c'est comme l'éclatement* » [Dbl kex Frag]. A l'exception de l'impuissance face à l'objet phallique que représente la planche IV, dans les problématiques relationnelles associées à chacune des autres planches, le sujet semble contenir l'angoisse éprouvée.

En somme, mimiques, retournements et regards jetés derrière les planches, allongement des temps de latence, absence de verbes interactifs et de liens intersubjectifs, sont autant d'éléments permettant d'envisager la stupeur dans laquelle le sujet semble plongé. L'absence de réponse H est un indice particulièrement inquiétant, qui interroge le lien du sujet à lui-même autant que son appartenance à la communauté des humains.

4.2.1.4.2. Analyse du protocole de TAT d'Eric

Pas plus qu'au Rorschach, le TAT d'Eric ne comporte pas de réponses auxquelles des traces traumatiques liées à la guerre sont évoquées de manière crue. Les traces d'effraction traumatiques sont tout de même associées à des représentations auxquelles des affects associés sont éprouvés. A la planche 3BM, bien que l'origine de l'atteinte physique ou psychologique ne soit pas identifiée, les associations renvoient à la position dépressive avec traduction corporelle. Des affects y sont éprouvés : « *C'est quelqu'un qui…qui dort. Son aspect montre comme si la personne est inquiète. Éventuellement assis. On ignore s'il est fatigué ou malade. Son aspect montre une personne inquiète, ou touchée psychologiquement en train de regretter* ».

A la planche 13B, les affects associés au personnage témoigne de l'existence d'un vécu d'abandon et d'un sentiment de solitude. Le contenu symbolique du signifiant « *une maison délabrée* » témoigne de failles profondes dans les relations précoces à l'environnement maternel. Face à un afflux d'excitations difficiles à contenir, le sujet s'appuie sur le clinicien pour sa fonction d'étayage : « *Un enfant, au seuil de sa porte, en train de réfléchir, tout triste, abattu, dépressif. C'est une maison délabrée. Il est abandonné à lui-même. Ecoute, c'est malheureux !* ».

Le thème de la maladie et de l'atteinte des enveloppes est de nouveau évoqué à la planche 13MF dans un environnement contenant et réparateur : «*Bien! Ça l'air d'être à l'hôpital : ya une personne malade qui est couchée, allongée. Ya une tablette et des livres posés dessus. C'est certainement une femme. L'homme debout est inquiet. Certainement elle est très malade, enfin ?* ». Plus que le clinicien, ce serait d'un hôpital dont le sujet a besoin.

Du point de vue dynamique, la capacité de contenance de la destructivité est mise en faillite à la planche 8BM : « Je vois deux hommes : l'autre avec un couteau, l'autre allongé. C'est comme si on le dépeçait déjà. Et ya une femme qui est devant, comme une journaliste, avec un front fermé. Et pendant que les autres sont concentrés, lui il est tourné vers un objectif, ou je ne sais pas. L'autre s'endort tranquillement pendant qu'on est en train de le mettre le couteau ». La planche réactive des pulsions destructrices dans une mise en scène très violente. Le sujet est par ailleurs confronté au conflit passivité/activité devant la représentation criminelle. Du point de vue économique, le contraste Rorschach/TAT est saisissant.

Dans la majorité de planches, des liaisons entre représentations et affects sont établies. Des éprouvés tentent d'être élaborés. Globalement, à l'exception de la planche 1 à laquelle apparaissent de fausses perceptions et à laquelle la problématique triangulaire pose problème, des représentations de relations stables sont perçues, de même que la différence de sexes et de générations. Les malaises sont dépassés et de nombreuses associations permettent d'envisager l'hypothèse de la capacité du sujet à nouer des contacts et à éprouver des affects appropriés ; ce que le Rorschach n'a pas permis d'envisager.

Quelques exemples méritent d'être soulignés à titre illustratif : Planche 4 : « C'est un couple qui s'embrasse… avec un sourire de joie. C'est un signe d'amour. Ya au fond, une femme…certainement toute triste…Ceux-là ont l'air d'être contents, par rapport à leur visage quoi! Certainement, leur visage est serein. On peut parler en termes de joie. ». La sollicitation se rapporte au sentiment d'amour, de joie et de sérénité dans un couple. Toutefois, un affect opposé, la tristesse, est attribué à une autre femme. La question qui se pose est celle d'une éventuelle rivalité entre les deux femmes et l'existence d'un fantasme d'infidélité dans le couple.

Dans le contexte culturel congolais, il est possible de parler de fantasme polygamique. Planche 10 : «Oui! Ici aussi ça témoigne l'amour. La femme est entre les deux mains de l'homme. La femme se sentait perdue. Elle retrouve la sécurité et l'amour dans les bras de son mari ». Au-delà de la représentation du « chercher/trouver », de l'érotisation de la relation, la planche réactive la problématique de l'abandon et la fonction d'étayage dans un couple-refuge. La relation aux objets primaires semble marquée par le sceau de l'insécurité. En plus de la sensibilité au contraste de la planche 11, la description de la planche n'est pas chaotique comme le suggère le contenu manifeste. L'exclamation formulée à la fin de l'association actualise un malaise diffus lié aux bons ou mauvais objets contenus dans le « tunnel » d'une part ; et aux objets écrasants que représentent les « rochers » et les « cailloux » d'autre part. La relation insécure est réactualisée à la planche 19 qui génère ici aussi un malaise, la planche rappelant sans doute l'existence d'objets primaires anxiogènes : « Ça ressemble à un cours d'eau, ça ressemble à un cours d'eau !… Ce n'est pas possible ça ! Non, je ne sais pas ce que c'est…C'est un cours d'eau dans les grottes, ou dans les tunnels. Ya des canoës par ci par là où l'eau circule ».

D'un point de vue psychopathologique, la sensibilité au blanc, aux dégradés de tons et aux nuances (CL-2) manifeste aux planches 2 : « …*Et là c'est sous forme de nuages. Je vois un ciel pommelé…ya le brouillard* » ; 12BG : « *Ça l'air d'être dans la campagne : ya la brousse, la pirogue, l'eau, l'herbe partout. Le paysage respire* » ; et 16 : « *C'est vide…Comme si c'est un nuage clair…Comme un champ qui n'est pas cultivé. Comme un désert isolé où il n'y a personne » ;* permet de questionner la place de l'angoisse blanche et de la déprime qui en découle face au vide, à l'absence, à l'isolement. L'auto-description du sujet dépressif trouve ici une relative illustration.

Il faut espérer que le sujet parvienne à sortir du désert ; qu'il mette à cultiver son champ interne, afin de combler le vide affectif et matériel auquel il est confronté.

4.2.1.5. David, 31 ans : survivant d'une longue tragédie familiale, addiction, impulsivité, cauchemars et somatisations

David est issu d'une grande famille polygamique. Scolarisé jusqu'en terminale, son frère cadet de 19 ans et lui sont les seuls survivants d'une tragédie familiale. L'entretien clinique a permis de relever sans détours une addiction à l'alcool et au tabac, une impulsivité de même qu'une agressivité envers le personnel humanitaire, des douleurs abdominales, des cauchemars et des insomnies. Des conflits relationnels avec des autorités locales sont aussi évoqués. À défaut d'une réinstallation, David souhaite réussir son intégration locale.

4.2.1.5.1. Analyse du protocole de Rorschach de David

Les traces traumatiques traversent tout le protocole de Rorschach de David.

A la planche 1, si la réaction de surprise, l'hésitation avant de se saisir de la planche et l'allongement du temps de latence ont suggéré l'hypothèse d'une angoisse, le sujet parvient progressivement à surmonter ses doutes : «*Ça me fait penser à la fumée…Comme quelque chose qui brûle, et ya de la fumée qui sort…comme s'il y a des bombardements*.». L'enquête permet de préciser qu'il s'agit d'un estompage de diffusion.

Au terme des hésitations initiales, la projection devient massive. Le rapport à la guerre est d'emblée mis en évidence. Dans le registre pulsionnel, la destructivité est manifeste. Le lien représentation/affect est établi et repérable grâce à la sensibilité au gris et au blanc. Bien que le sujet parle fort, la tonalité dysphorique serait le reflet d'une représentation déplaisante, voire déprimante. La planche II est brusquement rejetée. Le sujet piaffe, et refuse de la prendre, secouant la tête tout en retournant la planche, avant de verbaliser son refus : «Non». Le choc du spontané est atténué à l'enquête. Mais la massivité de la projection devient plus explicite. L'expérience de la guerre est clairement verbalisée : «*Ça me fait penser à des corps que je voyais quand je fuyais*.».

Sur le plan pulsionnel, la dévitalisation montre bien la violence archaïque convoquée par la planche. La position du sujet est celle de la victime. La symbolique sexuelle est par ailleurs mise en œuvre : «*Ça ressemble aussi à des femmes nues*.». Cette représentation permet d'envisager l'expression d'une angoisse de castration, en lien aussi bien avec la fantasmatique sexuelle, qu'avec le vécu de la guerre. Dans tous les cas, le choc provoqué par la planche est l'expression du lien entre les représentations mortifères liées à la guerre d'une part, et à la symbolique liée à l'angoisse de castration, voire existentielle, d'autre part.

Des retournements précèdent la verbalisation de la planche III. Au-delà du lien intersubjectif, la réponse proposée au spontané témoigne de la violence de la représentation : «*Deux personnes qui sont en train de déchirer quelque chose*.». La verbalisation est accompagnée de l'exécution du mouvement de déchirure. La précision donnée à l'enquête montre aussi bien une excitabilité au rouge, que l'expression de la destructivité primitive : «*Ce qui est rouge là c'est le cœur…Ensuite ce qui est rouge là c'est le sang, comme le sexe d'une personne qu'ils déchirent*.».

Bien qu'ayant suggéré l'hypothèse la position victimaire du sujet, le processus d'identification sexuelle est en question, notamment dans son rapport projectif aux bourreaux. La planche IV est elle aussi rapidement jetée sur la table. La réponse : «*C'est genre un fantôme*.», réactive des angoisses en lien avec les représentations surmoïques. Le sujet réagirait donc par la fuite, étant donné l'association du fantôme à un mauvais objet, potentiellement persécuteur. Cependant, à l'enquête, il y a une résurgence de la problématique mortifère liée à la guerre.

Le sujet semble débordé : «C'est affreux ! C'est comme un obus tombé sur quelque chose…C'est comme quelqu'un de bizarre, qui est mort dans des conditions bizarres quoi.». Tout se passe comme s'il y a une néantisation dramatique de l'objet. Quoi qu'il en soit, en dépit du débordement et de l'excitabilité provoqués par l'effraction traumatique, les affects, sans doute inadaptés, sont liés aux représentations. Une angoisse de néantisation du sujet est par contre à craindre.

A la planche V, la violence archaïque, voire primitive est de nouveau à l'œuvre, à travers une représentation crue, liée à une thématique mortifère : «*Genre un chien mort, un animal comme un chien qu'on a déchiré.*». Comme si la verbalisation ne suffisait pas, la sphère motrice est convoquée : le mouvement de déchirure est exécuté. L'action semble avoir été commise à la suite d'une intervention externe. Ce qui renforce encore l'idée de la position victimaire du sujet, étant donné que cette planche est celle de l'identité et de la représentation de soi. Il s'agirait ainsi d'une violence subie par le sujet. Il convient cependant d'interroger les réactions du sujet face à ladite violence, eu égard à l'étiquette du sujet impulsif et agressif qui lui est accolée par le service social. Les détails donnés à l'enquête, en plus de la persévération de la dévitalisation : « *Je vois un chien mort qu'on a déchiré comme ça.…*», mettent l'accent sur les atteintes narcissiques, manifestes à travers le morcellement. Ce dernier est susceptible de générer une angoisse.

La planche VI est plusieurs fois retournée avant la verbalisation. Le sujet semble légèrement apaisé et rassuré, en dépit du caractère cru de son interprétation : « *Ça, c'est la peau d'un animal, déchirée quoi.*». Le clinicien est discrètement sollicité. Les commentaires donnés à l'enquête, en plus de la persévération : «*La peau d'un animal déchirée.…* », précisent les conditions d'exécution de l'acte.

La projection y est de nouveau massive, le rapport avec la guerre étant de nouveau établi : «*…Comme les chiens, les animaux qu'on a tués pendant la guerre, à la suite des bombardements.*». Une fois de plus, l'exécution de l'acte violent et destructeur est le fait d'une action extérieure. Comme tous les estompages de texture, la réponse est rapportée au Moi-peau, et aux atteintes narcissiques et à l'attaque mortifère qu'elle représente. L'anobjectalité du sujet et de son identité sexuelle seraient ainsi mises en évidence.

L'interprétation donnée à la planche VII est une copie conforme de celle proposée à la planche VI : «*C'est la même chose.…Comme celle qu'on vient de voir.…Genre comme s'ils ont déchiré ou dépecé quelque chose.*». A l'enquête, les manifestations anxieuses sont relevées : « *Ouf ! Toujours la même chose, c'est bizarre.*». Le lien à la représentation est effectué et verbalisé. La représentation crue est toujours liée à la problématique mortifère, et l'action, la résultante d'une opération extérieure : «*C'est comme s'ils ont.…».*

La planche VIII est interprétée horizontalement tournée vers la droite. Symboliquement, c'est le signe d'une progression potentielle, par opposition à la régression. Les deux mouvements, est-il besoin de le rappeler, traversent toute la vie psychique. Dans la réponse donnée : « *C'est genre deux animaux…Ce sont des panthères qui sont ne train de dévorer un animal. Genre deux panthères, deux lions ou deux chiens, deux bêtes sauvages.* », le lien intersubjectif libidinal est associé à une action agressive mortifère. Toutefois, l'énumération des animaux, « *deux bêtes sauvages* » finalement, pourrait témoigner d'une recherche active de l'objet persécuteur. Pour l'heure, cet objet est indéterminé, voire confus.

Dans tous les cas, la dimension agressive et mortifère est relevée. Une discussion au sujet de l'intentionnalité de l'attaque mortifère mérite d'être menée, eu égard à la dimension vitale et fondamentale de la pulsion agressive. Un paradoxe pourrait être constaté. Il ne saurait en être autrement pour la survie et la conservation de l'espèce. Pour ce qui concerne le sujet, l'idéal serait que cette pulsion de mort soit mise au service de la pulsion de vie. De la vectorisation de la pulsion dépend le type de relation que le sujet entretient avec son environnement.

Avant de proposer une interprétation à la planche IX, le sujet manifeste et verbalise son étonnement : « *C'est quoi ça ?»*. Puis il soupire. Au terme d'une latence de 26 secondes, la réponse débute par une interrogation : «*C'est pas la partie là du corps qu'on a déchirée comme ça. Parce que là je vois le dedans : les intestins et tout.*». Au cours de la verbalisation, le sujet se touche le thorax, et exécute le mouvement de déchirure. A l'enquête, la persévération est massive : «*C'est l'intérieur du corps humain déchiré : ça c'est les reins, les intestins, ici le thorax*.». Évidemment, la projection est de nouveau massive. La représentation particulièrement crue et violente, est là aussi, l'œuvre d'une action extérieure. L'enquête permet de relever le morcellement. La violence de l'effraction traumatique est ici représentée et interprétée de manière particulièrement dramatique. Les atteintes narcissiques sont ainsi brutalement exprimées, voire éprouvées. La liaison avec les affects est établie, mais ils sont inadaptés. Le clinicien est discrètement interpellé pour sa fonction d'étayage.

La planche X, enfin, est plusieurs fois retournée, et un coup d'œil y est jeté derrière, avant d'être remise à l'endroit. Des réactions anxieuses sont observables à travers le recours à la persévération : «*Ça c'est le squelette, ça c'est le squelette*». Les détails de l'enquête démontrent le morcellement : «*Ça, ça la forme de la tête ; ça les sexes ; des crabes bizarres qui sont en train de bouffer celui qui est mort. Et il ne reste que le squelette*.». Le registre mortifère est le même qu'à la planche IX. Une fois de plus l'effraction du traumatisme a atteint ici son comble. A cette planche aussi, la réduction à l'anobjectalité est l'œuvre du mauvais objet. En dépit de l'intérêt pour la recherche, le sujet et le clinicien ont été confrontés à une épreuve des limites. Mais la résistance de l'objet est une condition fondamentale à la survie.

4.2.1.5.2. Analyse du protocole de TAT de David

A l'instar du Rorschach, les planches 6BM, 8BM, 11, 13MF et 19 du protocole de TAT de David portent des traces traumatiques, exprimées de manière relativement crue. Quant à elles, les planches 16 et 10 signent la fin de guerre et la quête d'un ailleurs comme espace potentiel d'une reconstruction.

A la planche 6BM : « Ça, c'est un garçon avec sa maman. Ils sont dans les inquiétudes. Ils ont fui la guerre quelque part, et après ils se demandent qui de leur parents sont morts : ceux qui ont été tués et ceux qui ont peut-être réussi à fuir. Ils se demandent ce qu'ils vont faire. », la limite narrateur/sujet est difficile à établir. Une fois de plus, la projection met en scène deux personnages persécutés par la guerre. La différence des sexes et des générations est bien établie.

A la planche 8BM, la projection est de nouveau massive. Le scénario est dramatique. La fantasmatique mortifère est élaborée d'une manière particulièrement crue. Les personnages sont anonymes et, la planche réactive des vécus potentiellement traumatiques. L'expression particulièrement crue révèle la violence archaïque du sujet. Une fois de plus, le tiers est un criminel : « *Mais* (Il frappe la main droite sur la planche) *il est en train de tuer le monsieur là ! Ou bien ils sont en train de l'opérer ? Mais l'opération ne se déroule pas comme ça. Ya un fusil. C'est comme pendant la guerre. Le monsieur-là était bourré, ils sont rentrés et ils sont en train de l'enfoncer le couteau. ».*

Planche 11 : « Hum! Ça c'est des dégâts ! (Il tape de nouveau sa main sur la planche), ça c'est des bombardements, comme pendant la guerre, des choses qui se cassent. Il y a eu des dégâts, comme dans des grottes quoi. ». La grotte pourrait symboliser l'imago maternelle archaïque. Mais dans l'ensemble, la planche est encore interprétée dans un contexte catastrophique de guerre. Même s'il tente de s'en éloigner, le vécu de la guerre rattrape David.

Planche 13MF : « Sa femme est morte, il est en train de pleurer. On a tué sa femme après avoir été violée. Il est venu trouver sa femme morte. Il n'était pas là. Des bandits sont venus rentrer dans sa maison, ils l'ont brutalisée, ils l'ont violée et ils l'ont tuée à la fin. ». La massivité de la projection est de nouveau à l'œuvre. La thématique sexuelle agressive particulièrement crue actualise la violence du sujet et de son vécu. Il se pourrait que la représentation soit en lien avec des épisodes de la guerre. Comme dans la plupart des planches, les tiers sont des criminels.

Planche 19 : « Ça c'est pas jolie ça ! (Il jette la planche sur la table). Un char ? Je ne sais pas. La projection est éloignée du contenu manifeste. Elle évoque, au contraire, un mauvais objet, à forte valence destructrice et persécutive, toujours lié au contexte de la guerre. ».

Planche 16 : « Il n'y a rien ici. Ya plus la guerre, la guerre est terminée. Sauf que ya des dégâts matériels. Des gens ne veulent plus revenir (lapsus : repartir ?), à cause de ce qu'ils ont vécu. Mais ils veulent quand même revenir (lapsus : repartir ?) pour réactiver les comptes qu'ils ont bloqués. Mais ils ne veulent pas rester, ils veulent aller ailleurs. Ils ont perdu la richesse, la patrie, tout pour eux. Là c'est un terrain vierge. Il n'y a que des fous qui peuvent vivre là-bas. ». Au-delà des dégâts matériels, la fin de la guerre génère des désirs contradictoires : partir/rester. Le retour est envisagé comme un moment potentiellement traumatisant. La meilleure solution semble être la quête d'un ailleurs.

Les associations de la planche 10 témoignent du dénouement heureux du scénario : « Enfin ils ont fui ! Ya la paix. Ils sont en train de s'embrasser. Ils sont en train de s'embrasser. Je crois qu'ils ont tout perdu. Ils pensent à la patrie, la richesse, la paix. ». Les personnages sont soulagés d'avoir trouvé un environnement secure. Des affects de joie sont éprouvés.

Dans le registre de la relation d'objet et de la qualité des relations subjectives et intersubjectives, David esquisse un sourire avant de regarde derrière la planche 1 avant d'associer : « *C'est un petit garçon qui étudie. Il est bien : tranquille chez lui. Il est en train d'étudier. Il réfléchit sur quelque chose. Il se demande si la chose-là est bien ou mauvaise.* ». Au-delà de l'immaturité fonctionnelle du «petit garçon», la projection réactive les objets internes de David. La quiétude est rapidement remplacée par une réflexion sur la qualité bonne ou mauvaise de l'objet. Visiblement, si le violon est scotomisé, c'est qu'il serait lié au mauvais objet, à moins d'évoquer l'hypothèse d'un problème culturel.

Planche 2 : « Je vois une femme qui est là : elle est enceinte, je crois. Elle attend un bébé. Ya une autre qui tient des livres. Là, ya un monsieur qui a un cheval. Ils se demandent comment ils vont appeler leur enfant. ». L'association renvoie à une relation triangulaire apaisée. Le thème de la naissance, original, reflète la transmission et la continuité de la vie, en dépit du contexte chaotique de la guerre.

A la planche 3BM, la projection porte sur un drame à caractère sexuel et à valence agressive. David en est affecté : « *Celle-là* (Il tape sa main droite sur la planche) *si c'est une femme, elle a été victime d'un viol, ou son mari l'a brutalisée. Elle est en train de pleurer, assise à même le sol, ça fait pitié.* ».

Les sollicitations latentes de la planche 4 portent sur l'ambivalence pulsionnelle et l'expression d'affects associés dans un couple. Bien que le sujet ne précise pas la cause du départ de l'homme, le lien avec la guerre pourrait être envisagé. L'opposition de la dame montre bien l'angoisse de séparation : « *Le mari est fâché contre la femme. Il veut aller quelque part, mais la femme lui dit* : *«n'y va pas». «Je veux partir», «non ne pars pas là-bas, reste avec moi. Ya un danger là-bas». Mais le mari ne veut rien entendre, il tient à partir*. ».

A la planche 5 la projection est massive, très peu conforme à la sollicitation latente. De tierces personnes mal intentionnées sont introduites dans la planche. Le scénario met en jeu l'existence d'un environnement insécure et l'ambivalence des mouvements pulsionnels «être volé/se défendre» ; «être agi/agir» : « *Ya eu sûrement des bandits qui sont venus voler des objets dans cette maison. Cette dame-là était couchée. A son réveil, elle constate les dégâts. Elle est en train de regarder et se demande « Mais qui est ce qui est en train de bousculer les objets dans ma maison ?* ». *Je crois que quand elle est venue, elle a pris une arme.* ».

Planche 7BM : « *C'est un papa malade et son fils est en train de le garder. C'est un enfant qui est en train de garder son papa malade.* ». La différence de génération est bien perçue. Contrairement aux sollicitations latentes attendues, la symbolique met en scène un père affecté par la maladie, et dont le fils prend soin. Au-delà de l'angoisse mortifère de perte d'objet et éventuellement de son amour, se trouvent ici actualisés les problématiques des atteintes narcissique et de la fonction d'étayage. Mais certainement aussi l'évitement de la conflictualité entre un père et son fils, le premier étant représenté dans une position passive.

La réponse donnée à la planche 12BG : « *C'est une pirogue, ya un arbre, la forêt*. », aurait un effet calmant. Cependant, le ton dysphorique serait lié à une dimension dépressive. La représentation est conforme au contenu manifeste. Toutefois, l'abandon de l'enfant n'est pas la volonté du couple parentale, mais le fait de circonstances extérieures. La planche réactive les problématiques de l'immaturité fonctionnelle ; des atteintes narcissiques. De même que la figure de l'abandon et la capacité d'élaborer la solitude.

Planche 13B : « Un enfant trop malheureux, pensif, sans parents. Il est en train de se demander quoi faire. Il a perdu ses parents. Il n'a rien pour survivre. Il ne peut pas travailler, il est encore trop petit. ». La représentation est conforme au contenu manifeste. Toutefois, l'abandon de l'enfant n'est pas la volonté du couple parentale, mais le fait de circonstances extérieures. La planche réactive les problématiques de l'immaturité fonctionnelle ; des atteintes narcissiques. De même que la figure de l'abandon et la capacité d'élaborer la solitude.

4.2.1.6. Enlevé, 27 ans : entre victime et bourreau, troubles de l'humeur, somatisations et évitement de stimuli associés au trauma

4.2.1.6.1. Analyse du protocole de Rorschach d'Enlevé

Déchirure, sang, figures du double et chocs aux planches V, VI et VII sont les quatre principales entrées qui traversent le protocole de Rorschach d'Enlvé. L'acte de déchirure d'une personne en deux est mis en scène à la planche I, dans une configuration permettant de relever les figures de la victime ainsi que celle du bourreau, tant au spontané qu'à l'enquête.

Le jugement négatif, manifestation de la désapprobation et du dégoût du sujet, est par ailleurs l'expression d'un affect approprié. Quasiment jetée au clinicien à la fin de la réponse, la planche provoque une réaction anxieuse, verbalisée au cours de l'association formulée par le sujet : « *C'est comme si on déchirait une personne en deux. On dirait qu'on est en train de la déchirer, et ce n'est pas bon ça !* » (Gz Kactive H).

Plus que l'établissement d'une liaison représentation-affect, la projection y est massive, et la problématique mortifère est convoquée à travers une figuration d'un passage à l'acte particulièrement crue. Œuvre du tiers-malfaisant, l'enquête permet d'en avoir la certitude : «*On dirait que la personne est en train de crier au secours quand on la déchire…*» (Gz Kpassive H Scène). L'exécution physique du geste de déchirure conjugué au fait de lever la tête en le disant, permettent de formuler l'hypothèse d'une adresse au clinicien.

Si le scénario ainsi décrit permet l'identification du bourreau et de la victime, celle du sujet demeure énigmatique, du moins pour l'instant, eu égard à son étiquette de sujet agressif, revendicateur et vindicatif. Le sujet venait d'ailleurs de se battre avec un compatriote quelques heures avant la passation des épreuves projectives. Les figures du tiers-malfaisant opèrent par ailleurs aux planches III, IV et VIII.

A la planche III, le temps de latence est parmi les plus longs du test, soit 46 secondes. L'interprétation suggérée résulte d'une combinaison de tous les détails de la planche (Gz). Le doute et les nombreuses hésitations sont des manifestations du travail de penser : « *C'est comme si ce sont deux humains. Je ne sais pas s'ils sont touchés ou quoi, ou s'ils ont été touchés, quand je vois le sang de gauche à droite*.». Au terme de ce qui doit être considéré comme une première approche de la planche, le sujet semble plus certain : « *En fait les deux sont touchés, et ils sont en train de s'expliquer sur ce qui s'est passé*.». Toutefois, le scénario ne permet pas de déterminer si le lien est apaisé, après coup, ou si au contraire l'explication entre les deux protagonistes est violente.

Dans le registre de la qualité de liens intersubjectifs, une des associations proposées à cette planche : « *En fait les deux* [humains] *sont touchés, et ils sont en train de s'expliquer sur ce qui s'est passé* », est la seule qui offre les possibilités d'un échange interpersonnel, la pulsion étant orientée vers la libido. Les autres réponses, en effet, sont marquées par le sceau de la déliaison.

Quelle que soit la configuration, la déliaison intersubjective entre les protagonistes porte la trace d'une pulsion agressive subie ou agie, selon les cas. Une fois de plus, la question de l'identification projective du sujet se pose. S'identifie-t-il à la victime ou au bourreau ? En effet, si au départ l'identité des personnages peut porter à confusion : « *Deux humains…ils sont touchés…*», la réponse de l'enquête ne fait que renforcer ladite confusion : « *Des gens qui sont touchés, et qui se tordent de douleur. Ya du sang partout*.» (Gz KC H/Sang). Ainsi qu'à la planche II, la sensibilité au rouge est de nouveau à l'œuvre.

A la planche IV, la verbalisation commence par une dénégation : «*Sais pas*». Le registre est plus archaïque, et l'incertitude patente : « *C'est comme un…C'est comme si c'est le vampire. Ça a la forme du vampire*.». La persévération est le signe d'une angoisse que le sujet parvient tout de même à surmonter. L'association avec le mauvais objet persécuteur est manifeste : «*Je ne sais pas ce que ça fait. C'est tout ce que je peux vous dire*.». En effet, le sujet s'interroge sur l'intention du vampire, et exprime clairement la potentialité persécutrice de l'objet : « *Ce ne sont pas de bonnes choses ça !*».

Des manifestations de l'anxiété étaient également perceptibles à la planche II. En effet, au bout de 26 secondes, et au terme de la verbalisation, une adresse plus explicite est formulée au clinicien, le sujet demandant la possibilité de lire « ce qui est écrit derrière la planche », espérant y trouver du sens ou une forme d'étayage. Quelle ne fut pas sa déception, qu'une dénégation permet de relever : «*Vraiment le langage-là, je ne le comprends pas*.».

Le scénario associé est une relation intersubjective dans laquelle la pulsion agressive est de nouveau convoquée : « *C'est comme des gens qui se bagarrent, et puis ya du sang partout...*» (Gz KC H/Sang). La tournure dénégative de la fin de la verbalisation : « *C'est tout ce que je peux vous dire, sinon je ne vois pas.*», signifierait que le sujet aurait souhaité se débarrasser de la planche. Les détails de l'enquête, en plus de la persévération de la représentation du «sang», témoignent d'une sensibilité à la couleur rouge : « *Les deux personnes sont de chaque côté, et là et là les mains et les pieds qui se choquent. Et ya du sang partout* ». La projection est ici aussi massive. L'incertitude relevée à la planche précédente au sujet du processus d'identification trouve là une occurrence. Le sujet s'identifierait donc à un des protagonistes. En effet, il a été rappelé à la planche précédente que le sujet s'était battu quelques heures avant la passation du test.

Les planches V, VI et VII sont refusées, aussi bien au spontané qu'à l'enquête. Les chocs ainsi générés seraient liés avec la représentation de la planche IV (un vampire mal intentionné). Cela pourrait être le signe de la persévération d'un vécu de persécution, dont l'hypothèse a été formulée à la planche IV. Dans ce cas, la représentation de soi, le sentiment de continuité d'être, l'identité sexuelle, de même que les liens archaïques à la figure maternelle, suscitent des questionnements fondamentaux, notamment dans l'établissement des relations auto et intersubjectives, déjà défaillantes aux planches précédentes.

A la planche VIII, le temps de latence est très court : 5 secondes. Face à une représentation que le sujet juge susceptible de choquer le clinicien, des formules de politesse sont utilisées : «*Ça a la forme du…Excusez-moi du terme, c'est comme si c'était le sexe de la femme, une femme qui a été violée. Excusez-moi, je n'ai pas d'autres commentaires.*». Et la planche est jetée. À l'enquête, en plus de la formule de politesse, le sujet exprime à la fois son dégoût et sa désapprobation de la violence : « *Excusez-moi, ce n'est pas beau à voir. Je n'aime pas la violence* ». La problématique est violente, liée à une thématique sexuelle. La liaison représentation-affect est établie. Et d'ailleurs le sujet en est gêné. Mais dans une telle configuration, il semblerait que la réponse soit confabulée, le sujet construisant sa réponse à partir d'un détail qu'il généralise à l'ensemble de la planche. À cette planche en effet, les animaux sont une banalité que le sujet ne perçoit pas. Une fois de plus, la victime a été l'objet d'au moins un bourreau (K passive/K active).

Une dénégation : «*Je ne sais pas ce que c'est*.», précède l'association suggérée à la planche IX. Au bout de 6 secondes seulement, « *du sang à gauche et à droite* » est perçu. Visiblement, le sujet est très sensible au rouge. À l'enquête, la planche est à la limite du choc : « *Du sang partout, passons* ! » Serait-ce le signe d'une agressivité consciente, mais non assumée. Ou le sujet tente-t-il de la refouler ? S'agit-il d'un clivage ? Une autre réponse est donnée à l'envers : «*Si c'est un être humain renversé, je ne sais pas.*». Une telle position est à la fois punitive et significative d'une vie à rebours. Et l'on ne peut s'empêcher de se demander : qui est donc l'auteur de tous ces actes ?

A la planche X, après un autre temps de latence court de 8 secondes et une dénégation : « *Je ne comprends rien*», le sujet se demande ce que la planche représente : « *Qu'est-ce que c'est ?*».

La réponse donnée par la suite, en plus du sang, porte les traces de la représentation de la planche IX. Le sujet affirme en effet : « *J'essaye de voir du sang de gauche à droite. Sauf que ce ne sont pas les mêmes dégâts que celle qu'on vient de voir. Excusez-moi, je ne comprends rien, mais avec la couleur rouge à gauche et à droite, je ne sais pas si c'est du sang.*» (G C Sang).Une fois de plus, l'enquête est proche du choc : « Encore du sang partout. Passons ! ». Il y aurait donc des dégâts aux planches IX et X. Voilà qui signe les représentations d'une effraction traumatique, dont le clinicien n'a accès que dans l'après-coup. Ces effractions auraient laissé des traces aussi bien corporelles que psychiques, en lien avec les limites dedans/dehors, mais aussi dans les relations auto et intersubjectives du sujet.

Au-delà, la quête systématique du « sang » signe d'une une fixation aux représentations y qui sont associées, les nombreuses dénégations et hésitations, les doutes entre associations, en plus d'une représentation de l'image de soi à valence négative, témoignent d'une incapacité à penser au-delà du sang et des configurations conflictualisées, dévitalisées ou déliées.

L'incapacité à différencier les objets : «*…Deux humains… je ne sais pas si ce sont des dessins ou des images…des gens* » reflète une instabilité dans les identifications, qui corrélée à l'incapacité de choisir des planches aimées et non aimées, conforte l'hypothèse d'une indifférenciation, voire d'une confusion et d'une impossibilité à destiner ses pulsions.

Enfin, quant aux figurations de double : « *Les deux personnes* » (planche II) ; « *Deux humains…Les deux sont touchés* » (planches III), elles serviraient d'étayage à la position victimaire des sujets. Associées aux nombreux appels au clinicien, elles permettraient à la fois de lutter contre la solitude du sujet face à cet objet-test étrange, contre le débordement émotionnel lié à ce sang qui se répand à toutes les planches colorées, et contre l'effondrement susceptible d'être généré par les atteintes et failles narcissiques liées aux nombreuses représentations soi négatives de même qu'à l'incapacité du sujet à penser : « *Avec du sang partout, je ne peux rien choisir. Je n'ai rien aimé* ».

4.2.1.6.2. Analyse du protocole de TAT d'Enlevé

Au TAT, des traces traumatiques ainsi que les affects associés sont explicitement relevés aux planches 1, 2, et 3BM. Ces traces sont plus implicites aux planches 4, 6BM, 7BM, 8BM, 10,12BG, 13MF et 16.

A la planche 1, à la suite d'une hésitation entre plusieurs représentations (A3-1), un personnage anonyme (CI-2) est perçu en train de lire ou d'écrire. Ce sont deux thématiques inadéquates (E2-1) par rapport au contenu manifeste. Le lien au traumatique proprement dit succède à l'annulation des premières représentations, qu'Enlevé remplace par l'expression de conflits internes (CI-2) liés au vécu traumatique du sujet : « *Non, il est en train de penser, peut-être aux événements qu'il a vécus. Je ne sais pas trop quoi dire. Peut-être qu'il a été traumatisé. C'est tout ce que je peux vous dire. Et puis c'est même un enfant, traumatisé ou touché par quelque chose.* » (E2-1). Outre la porosité de limites entre le sujet et le narrateur (CL-1), l'inadéquation du thème au stimulus (E2-1) vient renforcer la massivité de la projection. L'appel au clinicien qui précède la fin de la réponse semble être le reflet d'une lutte antidépressive.

La fabulation hors image (E2-1) de même que la fixation nécessitant un étayage se poursuit à la planche 2, à laquelle le lien au traumatisme est évoqué sans détours : « *C'est comme si* (A3-1) *elle* (CI-2) *a été traumatisée par quelque chose qu'elle a vécue quelque part* (CI-2 ; E2-3). *C'est tout ce que je peux vous dire* (CM-1). Cependant, la cause du traumatisme demeure indéterminée. La réponse proposée à la planche 3BM porte sur une problématique sexuelle agressive (E2-3). Les affects dépressifs (B2-2), de même que l'effondrement qui en découle (B2-2) offrent des possibilités de perlaboration de la charge traumatique, à défaut d'une élaboration proprement dite. Sur le plan intersubjectif, c'est la place du tiers, de l'Autre et de ses intentions qui se trouve convoquée. Dans la présente configuration, l'Autre est un agresseur sexuel. Dans de nombreux pays guerre, le viol est souvent utilisé comme une arme redoutable, permettant d'atteindre et de détruire les victimes dans ce qu'ils ont de plus intime.

La planche 4 est organisée autour d'une problématique œdipienne. Bien que la relation de couple soit établie dans l'après-coup (B3-2), il semblerait qu'un fait de guerre soit à l'origine du sentiment de colère et de l'esprit de vengeance (B2-2 ; E2-3) du personnage de sexe masculin : « *Le monsieur est en colère. Il a l'esprit de la vengeance et la dame est en train de calmer son mari. C'est comme s'il y a eu un problème* ». Le pôle pacifique, représenté par le personnage de sexe féminin, tente d'apaiser et de contenir le débordement des capacités de mentalisation du sujet de sexe masculin (B1-1).

La planche 8BM est une mise en scène d'une attaque mortifère. Ne pouvant contenir la montée pulsionnelle, la sphère motrice est sollicitée, tel un mécanisme de décharge. Le jet de la planche est interprété comme une adresse au clinicien et un besoin de contenance (CM-1). Les planches 6BM, 7BM et 10 mettent en scène des personnages anonymes (CI-2) choqués par un événement que le sujet ne parvient pas à identifier : « *Ils sont touchés par quelque chose*…» (de même qu'à la planche III du Rorschach) ; ou qu'Enlevé associe à un mauvais objet : « *ou bien ils ont reçu une mauvaise nouvelle* » (E2-2). Des affects forts sont ainsi éprouvés (B2-2).

Par ailleurs, aux planches dans lesquelles le contenu manifeste suggère des rapprochements corporelles, le sujet se borne à établir des relations interpersonnels (B1-1), le tiers, le clinicien y compris, étant convoqué pour sa fonction d'étayage mutuel (CM-1) face au choc sidérant de l'effet d'annonce : « *Ok, c'est comme s'ils ont reçu une information, et ils sont en train de réfléchir sur ça. Ou bien ils ont reçu une mauvaise nouvelle, et ils sont touchés par ce qu'ils ont reçu.* » (planche 6BM).

Mais ni la différence de sexes, ni la différence de générations ne sont invoquées. Cependant, la répétition-répétition du fait d' « être touché par quelque chose » trouve à la planche 10 un élément de liaison : la perte dramatique (E2-3) d'un membre de la famille. La liaison représentation-affect se fait de manière plus explicite à la planche 13MF à laquelle se produit un effondrement consécutif à l'évocation d'un autre scénario organisé autour d'une problématique mortifère : « *La personne-là a perdu sa femme* (B1-1 ; E2-3) *et il est en train de pleurer* (B2-2)*. Je ne sais si c'est ça* (A3-1 ; A2-3)*, mais la position montre qu'il pleure* (CN-3 ; B2-2)*. Ou bien (B2-3) la personne n'était pas là, et il est venu trouver sa femme morte* (B1-1 ; E2-3)*, et il est en train de pleurer* (B2-2) ». Au sujet de la qualité de liens intersubjectifs, ils sont caractérisés chez Enlevé par la quête, souvent arbitraire, de l'intention d'un tiers-malfaisant. Le croisement Rorschach et TAT et l'usage du fil projectif permettent de justifier une telle affirmation.

En effet, déjà évoqué à la planche IV du Rorschach, le « vampire » est de nouveau à l'œuvre à la planche 11 du TAT : *« Non !* (A3-3) *ça c'est le vampire* (E2-1)*. Ce sont les choses du vampire, qui se font la nuit. Ce sont des choses nocturnes* (E2-2) ». Et Enlevé de jeter la planche, interpelant ainsi le clinicien (CM-1). Dans le même registre, au Rorschach, il a été établi que de nombreuses actions sont l'œuvre d'une intervention extérieure (planches I, III, IV, VIII). Il en est de même aux planches 3BM, 4 et 12BG du TAT.

A cette dernière planche en particulier, l'association est une fabulation hors image (E2-2). La problématique porte sur la réaffirmation de l'existence des objets internes persécuteurs chez le sujet. A moins qu'il s'agisse d'une élaboration d'un pan du vécu de la guerre, le sujet ayant été contraint de fuir à travers des forêts et savanes : « *Des arbres et une pirogue* (A1-1)*. Je ne sais pas* (A3-1) *si ce sont des gens qui ont laissé ça* (CI-2*). Je ne sais pas* (A3-1) *s'il y a eu des gens qui ont vécu quelque chose, et qui sont venus laisser ça là* (CI-2)*. Ya peut-être des gens qui ont traversé un fleuve et qui ont fui* (E2-2)*. En tout cas je ne maîtrise pas ça* (A3-1)».

Loin de toute logique chronologique, l'association proposée par Enlevé à la planche 5 pose les bases de la nature du lien insécure que le sujet entretien avec son environnement : «*C'est une dame qui cherche quelque chose, comme si elle a peur* (B2-4) ».

En effet, outre le lien aux faits de guerre, l'environnement insécure serait par ailleurs lié à ses relations précoces à sa mère. Le sujet a en effet été abandonné par sa mère, et a été victime de la maltraitance de la part de sa belle-mère. Le vécu actuel est également caractérisé par un sentiment s'insécurité dans le pays d'asile.

Nostalgique, la planche 13B met en relief la porosité de limites sujet/narrateur (CL-1), de même que les possibilités d'élaboration d'un conflit entre le présent, le passé et l'avenir après que le sujet ait subi des transformations externes et internes : « *C'est comme s'il est en train de penser à là où il habitait avant, par rapport à là où il est maintenant là* (CN-2)*. Les conditions de vie sont difficiles, ou je ne sais pas. A le voir comme ça* (CN-3)*, il n'est pas bien là ; il est en train de réfléchir* (CI-2).».

Enfin, en dépit du surgissement de représentations massives à la planche 16, la problématique se fait autour de la symbolique de la paix, représentant une idéalisation de l'objet, du lieu, de l'ailleurs en quête desquels se trouve le sujet. Au-delà de la paix physique, c'est certainement aussi de la paix intérieure dont le sujet a besoin : « *Rien, il n'y a rien* (CL-2)*. Mais je sais que ça signifie quelque chose. Le blanc c'est la couleur de la paix* (CL-3)*. Il n'y a pas de taches, pas de saletés, rien* (CL-*2). C'est le symbole de la paix. C'est vierge, c'est la paix, il n'y a pas de signes de mal ou du sang à gauche et à droite* (CN-2 ; CL-3)*. Je n'aime pas le mal* (CN-1)».

Par ailleurs, il semblerait que cette planche ait permis au sujet de se dégager de la pesanteur du « sang » qui se répandait partout. Ceci, d'autant plus qu' « *il n'y a* pas [plus] *de signes de mal ou du sang à gauche et à droite* ».

La planche aurait ainsi agit comme un conteneur permettant de formuler l'hypothèse de ressources internes nécessaires à la perlaboration, puis à l'élaboration du traumatique.

De telles ressources permettraient au sujet de ne pas se laisser déborder non seulement par ses objets internes, mais aussi par une fixation au faits de guerre, et par les affects qui y sont associés. Un état de paix semble être une des conditions de à la réalisation d'un tel travail.

4.2.1.7. Alpha, 47 ans : De la longue tragédie familiale avant la guerre à la traversée de l'horreur

4.2.1.7.1. Analyse du protocole de Rorschach d'Alpha

Dans le protocole de Rorschach d'Alpha, des traces traumatiques sont manifestes aux planches II, VI et IX. Les chocs aux IV, VII et X peuvent être considérés comme des traces moins explicites.

A la planche II, la problématique génitale est convoquée. A la suite d'une indétermination et d'une hésitation, le sujet après-coup, perçoit un appareil génital. La réponse donnée à l'enquête : «*L'appareil génital au milieu et les deux reins de chaque côté*» (D F-Anat) précise qu'il s'agit de l'appareil génital féminin. La couleur rouge est sous-entendue dans la réponse. Il y aurait comme un choc au rouge. La fantasmatique sexuel permet d'envisager l'hypothèse d'une angoisse de castration. La planche met également à l'épreuve, quoique moins crue, la question de l'effraction des enveloppes corporelles et la limite entre le dedans et le dehors.

La planche VI suscite d'abord une formation réactionnelle, le sujet se mettant à tousser en fermant les yeux. Ensuite, parvenant à surmonter l'angoisse liée à cette planche au bout d'un temps de latence de 52 secondes, le sujet perçoit « *un serpent à sonnette* » (G C'F A→ Fclob) associé à une expérience de déplaisir. Les détails de cette rencontre sont donnés à l'enquête, le sujet ayant été confronté à un serpent à sonnette au cours de la fuite. Cette planche a eu la particularité de constituer un élément déclencheur, le vécu de cette rencontre n'ayant pas été abordé au cours de l'entretien. L'angoisse suscitée par la stimulation, au départ massive et perceptible à travers l'allongement du temps de latence, a fini par être contenue et surmontée. Bien que le sujet continue d'avoir peur des serpents, la verbalisation l'aurait libéré d'une quantité d'affects et de représentations négatives. Planche «utérine» favorisant les relations précoces à la mère, l'hypothèse des liens insécures à la mère pourrait être envisagée.

Pour sa part, la planche IX provoque elle aussi une formation réactionnelle : le sujet regarde en effet à travers la fenêtre, et parvient à surmonter son angoisse au bout de 27 secondes. La planche est associée aux « *trois phases d'un feu ardent : la flamme, la fumée, la savane* » (G CF Elém). De plus, il convient de rappeler que c'est dans l'après coup, au cours de l'épreuve des choix, que les associations faites à la planche IX prennent tout leur sens. Invité à justifier son choix après que la planche ait été rangée parmi les moins aimées, le sujet raconte une autre expérience de confrontation à un feu vécue sur le chemin de l'exil.

Une fois de plus, le sujet n'en a pas fait allusion au cours l'entretien. C'est sans doute la raison pour laquelle il regarde à travers la fenêtre à la présentation de la planche, Alpha cherchant à se rassurer qu'il n'était pas en train de revoir ce qu'il appelle la « scène du feu ». La dysphorie constatée lors de la passation trouve présentement une explication.

Ayant permis, comme à la planche VI la réactivation et l'expression d'une expérience agonistique, le Rorschach pourrait trouver là une autre modalité de son application. Tel un photolangage, grâce au travail de la libre association, le Rorschach permettrait la perlaboration d'une expérience traumatique, les planches servant de support à l'évocation d'une expérience subjective. Dans sa valence positive, la savane a pu être considérée comme un conteneur sécurisant. Brûlée par la volonté d'un tiers-malfaisant, la savane a été dénudée, mettant ainsi à découvert les fugitifs qui y avaient trouvé refuge.

De nombreux réfugiés considèrent le fait de brûler la savane et la forêt comme une technique utilisée par les bourreaux pour terroriser les fugitifs. Quant aux planches refusées, dans une première approche, la planche IV «n'inspire rien» au sujet, en dépit de plusieurs retournements. Le sujet en aurait été choqué. Pourtant, à l'enquête, après la persévération du «rien», le sujet perçoit «un volcan» [G F+ Frag] dans l'après-coup. Représentation puissante et dangereuse, à la fois contenante et explosive, la symbolique du volcan est maternelle et phallique. Planche «paternelle» par définition à laquelle le sujet est supposé s'identifier, ce qui est loin d'être le cas présentement, le registre pulsionnel du volcan peut par ailleurs être envisagé. Dans cette perspective, la pulsion est encore contenue. Une explosion est néanmoins à craindre.

Dans ce registre, la planche VII ne génère aucune association au spontané et à l'enquête. Planche «maternelle» par essence, l'hypothèse envisagée est celle de relations précoces insécures à la mère. Associée à la planche II, c'est la problématique d'une angoisse de castration qui pourrait être formulée.

Enfin, la planche X est elle aussi à l'origine d'un autre choc, dont la singularité porte sur le fait d'être une planche colorée. Il s'agit alors d'un choc pastel obtenu après plusieurs retournements. Planche d'individuation et de séparation, l'hypothèse d'une angoisse face à la rupture pourrait être évoquée. Cette planche met à l'épreuve la capacité à se représenter l'objet en son absence, de même que la capacité d'être seul en présence et en l'absence de l'objet.

Dans le registre de la qualité de liens interjectifs, la planche I est associée à un « vampire » (G F+ A), représentant autant un animal essentiellement nocturne, qu'un être para humain dans de nombreuses cultures africaines, voire occidentales. Le célèbre mythe de Dracula en est une parfaite illustration. Cela pourrait augurer des rapports au monde paradoxaux, voire inquiétants, comme cela est le cas d'Enlevé à titre illustratif. Cependant, la planche étant perçue dans sa globalité, et les détails donnés à l'enquête participant d'une structuration unitaire, la représentation de soi et de l'image corporelle du sujet doit être envisagée dans un registre normal.

La réponse donnée à la planche III est une banalité : «deux personnes courtoises qui semblent se partager quelques chose. Elles sont ensemble et se partagent quelque chose. C'est ça, elles sont ensemble » (G K H), permet d'apprécier la qualité des relations intersubjectives du sujet. Dans ce cas, la courtoisie, l'échange et l'étonnement caractériseraient les liens de soi à l'autre apaisés. L'hypothèse de la courtoisie comme le signe d'un rapport dominant/dominé, et donc d'une soumission passive, pourrait aussi être évoquée. Dans tous les cas, bien que l'identification sexuelle des personnages soit imprécise, les liens intersubjectifs sont libidinaux. A la planche V, une autre banalité : «un papillon», est représentée avec certitude. Cela témoigne d'un bon sentiment d'identité et d'une représentation de soi normale.

A la planche VIII, le sujet perçoit deux animaux, dont la particularité a été donnée grâce à l'aide du clinicien : «*des hérissons*» (D F+ A). Planche des «relations avec le monde», l'absence de liens intersubjectifs étant constatée la neutralité serait donc un autre mode relationnel du sujet dans ses rapports intersubjectifs. Cette association apporte alors une précision par rapport à la planche III. La courtoisie, le partage et l'étonnement ayant été évoqués, la neutralité serait une autre modalité des rapports du sujet à son environnement. Dans tous les cas, en plus de la planche VI, les planches pastel (IX et X) ont eu la particularité de susciter des affects de déplaisir. Associées à la planche VIII, les planches pastel ont permis d'indiquer la nature des liens que le sujet entretien avec son milieu. La neutralité, la courtoisie et la curiosité devraient être considérées comme des attitudes et/ou contre attitudes d'un infirmier diplômé d'Etat. Ce sont plutôt des qualités qu'il serait possible d'englober sous le concept freudien de la neutralité bienveillante.

4.2.1.7.2. Analyse du protocole de TAT d'Alpha

Si les réponses aux planches 1, 2, et 4 représentent respectivement des scènes déjà vécues ; des actes de la vie quotidienne; ou encore des scènes de ménages au sein des couples d'Alpha ; les planches 3BM, 8BM,10 et 13MF sont étroitement liées au vécu de la guerre. Les réponses aux planches 1 et 2 servent de support à la justification des deux premières constatations.

Planche 1: «J'ai été victime de cette image…(CN-1) Donc j'étais au CP1, je m'en souviens. J'avais 6 ans (CL-1). Quand je rentrais de l'école le soir, et lorsqu'il fallait étudier, je m'enfermais dans la chambre (CN-1). J'avais toujours la même position (CN-3). Je faisais le faux malade, comme les jours où je ne voulais pas aller à l'école (CN-1). J'avais toujours cette position. (Esquisse un rire) Le frère aîné de mon père était technicien supérieur de santé, et lui aussi il constatait que j'étais malade (CN-1 ; E1-1 ; E2-1».

Plusieurs problématiques ambivalentes se dégagent de cette association : celle de l'écolier qui s'investi dans les activités scolaires et les apprentissages en général ; mais aussi celle de l'enfant qui utilise la ruse pour tromper ses parents, voire ses éducateurs, désinvestissant ainsi les apprentissages. Au-delà de l'immaturité fonctionnelle, de l'existence des deux pôles actif/passif et de la qualification de l' « enfant-stratège » qui pourrait en être faite, cette planche réactive des angoisses devant les activités d'apprentissage et la fonction castratrice du surmoi. La scotomisation du violon serait liée à un problème culturel.

Planche 2 : « C'est toujours pareille, ce qui change c'est parce que ya un cheval. Mais sinon c'est comme quand je dirige les travaux aux jardins (CN-1 ; CL-1) ».

Dans tous les cas, en plus de la fragilité des limites sujet/narrateur (CL-1), la planche pose le problème de la triangulation œdipienne, et de la représentation d'un couple stable. En effet, bien que sa deuxième épouse soit repartie au Congo, Alpha a été bigame pendant de nombreuses années. Il est lui-même issu d'une famille polygamique.

La rivalité entre les différentes épouses, voire entre les enfants aurait caractérisé l'environnement dans lequel le sujet a grandi. Il en serait de même présentement. Quant au lien au traumatique proprement dit, les réponses aux planches 3BM, 8BM et 10 sont données à titre illustratif.

Planche 3BM : « Bon ça (B2-1), ça me fait revoir la journée rouge (CN-1). Le jour qu'on a tué les dix éléments devant moi (E2-3). Il y a un qui est mort dans cette position (E2-3). Il y avait du sang partout (E2-3)». La planche réactive le vécu de faits potentiellement traumatisants. La cruauté et la pulsion destructrice du tiers et peut-être aussi la sienne sont convoquées. Des angoisses massives, de même que l'élaboration de la perte sont mobilisées face à la représentation de la mort violente. Par ailleurs, cette réponse permet de constater l'intervention de tiers-malfaisants.

Planche 8BM : « *Sauvetage lors de la guerre* (E2-3) ». La représentation et la problématique sont originales. L'agressivité et la violence mortifère suggérées par la planche est remplacée par une scène de sauvetage et sa fonction réparatrice pendant la guerre. Il y a ici un retournement en son contraire de l'intentionnalité suggérée, retournement de la pulsion de mort en pulsion de vie, cette dernière étant mise au service de la première.

Planche 10 : « *Ça* (B2-1), *c'est ce qui se passe lors de la guerre* (CN-1 ; E2-2). *Père et fils* (B1-1) ». La stimulation générée par la planche suscite la réactivation de faits de la guerre. Dans ces circonstances-là, la fonction étayante de proches était souvent sollicitée, aussi bien pour surmonter les différentes formes de perte d'objet, mais aussi pour lutter contre l'effondrement. Une question se pose cependant, celle de la prévalence de la confusion des identités (E3-1).

La dynamique pulsionnelle et la gestion de la pulsionnalité, en dehors de scènes de guerre, de la porosité de limites (CL-1) et des éprouvés subjectifs (CN-1), sont maniées avec souplesse. En effet, qu'il s'agisse d'une scène de ménage (planche 4) ; ou d'une mésentente entre un père et son fils (planche 6BM) ; ou encore d'une relation asymétrique (planche 7BM) ; les relations interpersonnelles (B1-1), même lorsqu'elles sont conflictuelles, ne sont jamais des lieux d'expression d'une agressivité débordante.

Les représentations de relations à ces planches doivent être liées avec la réponse donnée à la planche III du Rorschach, à laquelle la courtoisie était de mise. Le *fil projectif inter tests*[173] (D. Dérivois, 2004, P. Roman, 2009) permet une telle opération. Les associations faites aux planches 4, 6BM et 7BM permettent d'illustrer de telles affirmations.

Planche 4 : Des rires et un regard jeté à travers la fenêtre précèdent l'association (A3-3). « C'est une scène de désaccord (B1-1). J'avais un jour été dans cette position (CN-1). C'était avec ma première femme (B3-2). On avait eu des problèmes à cause de la misère (CN-2). J'étais très courroucé (B2-2), mais elle voulait m'amadouer (E2-2), mais j'étais vigilent (CN-2). Vous savez, ma femme m'a quitté ici (CM-1 ; B1-3). ».

Sur la base d'un vécu personnel, la planche met à jour la représentation d'un conflit dans un couple. Dans la configuration actuelle, au pôle passif de l'épouse s'oppose le pôle actif de l'homme. Mais contrairement au contenu manifeste, le sujet se représente comme une victime, tout en exprimant ses affects. Face à l'abandon dont il est l'objet, et la difficulté de son élaboration, au bord de l'effondrement, le sujet s'appuie sur la fonction étayante du clinicien.

Planche 6BM : le sujet commence par tousser (A3-3). « Un père et son fils (B1-1). Le père, certainement, doit lui reprocher quelque chose. Le fils comprends, mais mécontent, lui tourne le dos (B1-3) ». En plus de la confusion des identités (E3-1), la planche actualise un conflit œdipien entre un père et son fils. Planche 7BM : « On peut expliquer ça comme si… ça va de l'infériorité à la supériorité (CL-3). C'est un homme qui doit donner des ordres, des ultimatums ou des recommandations à son subalterne (B1-1). Ce dernier ne peut rien dire, il doit accepter (CN-2). ». Cette planche réactive le fantasme de subordination entre un pôle actif et un pôle passif. Toute la question est donc de connaître la place du sujet quant au processus d'identification.

En somme, de manière générale, qu'il s'agisse d'expériences traumatiques (planche 13MF),ou de l'expression d'un besoin existentiel (13B), les affects appropriés sont éprouvés en fonction de circonstances. .Planche 13B : « *Bon* (B2-1), *ça ressemble à un enfant pensif* (CI-2 ; B2-2), *devant euh… non au seuil de sa porte. Il est très pensif* (B2-2). ».

La fonction étayante du clinicien (CM-1) est sollicitée pour contenir et calmer les éprouvés dépressifs du sujet, face à des préoccupations et des angoisses existentielles. A la planche 13MF, des angoisses mortifères sont mobilisées face à la perte d'un être cher. En plus de la problématique de la perte brutale, c'est celle de l'élaboration de cette perte qui se pose : « *Ça* (B2-1), *c'est un homme qui doit perdre sa femme, comme pendant la guerre* (E2-3 ; CN-1).

Enfin, à la planche 16, après un long silence, Alpha ferme les yeux, sourit et soupire (A3-3), avant d'affirmer : « *Je n'ai pas d'idées* (A2-3)*…Ça représente l'immaculée* ! (CL-3) ». Aux frontières du perceptif et symbolique, du concret et de l'abstrait, l'absence de taches et de souillures, la blancheur absolue symbolisée par l'immaculée, seraient un idéal vers lequel tendrait le sujet.

Il semblerait que les nombreux événements auxquels le sujet a été confronté aient pu constituer des actes de souillure. Le sujet aurait alors besoin d'un rituel de purification[174]. Dans une telle perspective, la réponse d'Alpha permet d'interroger la dynamique de liens transsubjectifs.

Sur un plan strictement numérique et sur la base de données comportementales, c'est avec Alpha que se termine, ne serait-ce que momentanément, la présentation de résultats de sujets dits « violents ».

Commence alors l'étude approfondie de sujets dits « pacifiques ». Ces derniers ne s'étant pas fait remarquer par des actes de violence agie à l'égard du personnel et du matériel humanitaires, les indices rendant compte de la dynamique pulsionnelle et la gestion de la pulsionnalité feront donc l'objet d'une attention particulière.

La discussion de résultats et la confrontation aux hypothèses méthodologiques permettra ainsi la constitution d'un troisième groupe, constitué de sujet dont les indices Rorschach et TAT de la violence et de la gestion de la pulsionnalité ne permettent de les maintenir dans leur groupe d'appartenance initial.

4.2.2. Les sujets pacifiques

4.2.2.1. Kolumbo, 36 ANS : Quand trauma et culpabilité se font corps

4.2.2.1.1. Analyse du protocole de Rorschach de Kolumbo

---

[173] Roman, P. (2009).
[174] Chez les peuples Bantu, des rituels de purification sont organisés pour des raisons aussi variées que le retrait de deuil, la transgression d'un interdit, la conjuration d'un mauvais sort, etc.

Le protocole de Rorschach de Kolumbo est traversé par une multitude de réponses témoignant à la fois d'effractions traumatiques des enveloppes, mais aussi d'une expression massive de la charge pulsionnelle. Quant aux relations intersubjectives, elles sont généralement caractérisées par la déliaison. Loin de s'en réjouir, le sujet affirme détester la violence.

Des liens intersubjectifs apaisés et étayant semblent ceux en quête desquels le sujet se trouve, comme en témoigne le choix positif de la planche VII, et surtout du justificatif que le sujet en donne.

A la planche I, deux réponses banales dévitalisées mettent d'emblée à jour la pulsion destructrice de l'objet, de même que les positions bourreaux/victimes : «*une chauve-souris qu'on a canardée*» (G F+ Adév Ban Déliaison) ; «*un papillon qui a été agressé ou écrasé*» (G F+ Adév Ban Déliaison). La précision donnée à l'enquête, bien qu'elle ne se limite qu'à préciser la partie corporelle touchée par les impacts, vient conforter la violence de l'interprétation, et témoigne des atteintes narcissiques. L'association met également en relief une intervention extérieure (K active), matérialisée par l'usage de formes impersonnelle et passive : «une chauve-souris qu'on a canardée» ; «un papillon qui a été agressé». Cette intervention est l'œuvre que de ce j'appelle le tiers-malfaisant.

En somme, si la globalité et la banalité laissent présager d'une représentation de soi unifiée, la planche témoigne d'un rapport au monde conflictualisé. Le sujet pouvant alors se percevoir comme une victime du monde extérieur. Une telle supposition n'a de valeur que si le sujet n'est pas lui-même un agresseur s'incluant dans le «on».

Trois réponses sont données à la planche II. La première a une symbolique sexuelle et fusionnelle : « *deux oursons qui ont collé les bouches* » (G kan H Fusion). Elle témoigne de l'orientation de la pulsion vers la libido. La deuxième réponse signe une atteinte narcissique : «*Là, le sang, comme deux personnes qui se sont blessées*» (D C Sang). La blessure corporelle pose en outre la question de l'effraction des enveloppes corporelles ainsi que la limite dedans/dehors.

La représentation du sang signe l'expression d'une sensibilité à la couleur rouge, mais aussi une certaine agressivité, provoquée par le sujet et orientée vers lui-même, en précisant bien qu'elles se sont blessées elles-mêmes. Il n'y a pas à cette planche, comme à la première, une intervention externe.

La troisième, enfin, est une banalité : «un papillon».Comme toute banalité, le caractère projective de la représentation perd de la qualité.

Dans son ensemble, la planche II a permis de relever une problématique symbiotique fusionnelle, signe d'un investissement pulsionnel de la relation à l'autre ; l'expression de la pulsion agressive dirigée contre soi et ayant généré une atteinte narcissique, et une représentation de soi banalisée, limitant le caractère projectif de la représentation.

La planche III met en scène, en dépit des hésitations initiales, une relation conflictuelle entre deux personnages, dont l'appartenance sexuelle est instable : «*Deux femmes…»*, et plus loin «*deux personnes*», et encore plus «deux personnes qui se séparent en se disant du vent...» (G K H déliaison Ban).

Initialement neutre, le conflit entre les deux personnages finit par être exprimé, et symbolisé extérieurement par la couleur rouge des détails : «*…dans leur tête et leur cœur c'est la haine*» (G K H déliaison).Au-delà de la banalité, la planche met à jour des difficultés du processus d'identification sexuelle. Elle réactive par ailleurs des liens intersubjectifs dominés par une haine, pour l'instant contenue.

A la planche IV, deux réponses sont données. La première témoigne de la qualité l'élaboration de la représentation (G contaminé). Mais l'association montre une intervention extérieure : « *Un arbre qui a explosé, qui a été dépouillé, et qui a pris la forme d'un habit.*». (G kex Bot). Le dépouillement de l'arbre est la figuration d'une attaque particulièrement violente. L'arbre à lui seul symbolise un Moi-peau, dont les atteintes sont provoquées par des tiers-malfaisants. La deuxième réponse, au-delà du registre archaïque, confirme l'atteinte narcissique envisagée dans la première réponse : «*un insecte malade*».

Dans une première approche, la planche pourrait, comme à la planche I, poser la question de la position du sujet comme victime d'une pulsion destructrice externe. Dans un tel cas de figure, la puissance paternelle et surmoïque, imposante et dominante de la planche serait mise en cause. Dans la seconde approche, l'atteinte à l'intégrité de l'insecte signe une atteinte physique et/ou psychique du sujet. Dans ce cas, la représentation pourrait générer des angoisses de pertes d'objet.

La planche V peut être perçue comme une persévération du «papillon» de la planche II, conformément au *fil projectif*. Le caractère banal est discutable, du fait des commentaires dépréciatifs qui sont associés à cette représentation : « *un papillon qui n'est pas en forme. Ça peut aussi être sa qualité, ou une race de papillon qui est comme ça*.» (G F+ A Ban).

La planche met ainsi en relief le sujet tel qu'il se perçoit et se représente : un sujet dépressif, manquant de vitalité et d'énergie. Les atteintes narcissiques et identitaires semblent être patentes, la souffrance physique et psychique de Kolumbo étant une donne.

La planche VI représente un scénario dans lequel «deux personnes» sont séparées à la suite de l'intervention d'un tiers-malfaisant : «*Des gens qu'on sépare et chacun prend sa route*.» (G K H déliaison). Même si le sujet ne le dit pas, le fait de passer le doigt le long de l'axe médian pourrait être interprété comme un lien, éventuellement fusionnel, qui a été rompu.

Une fois de plus, le lien intersubjectif est rompu par un tiers, dont l'identité n'est pas déterminée. Les personnages séparés étant anonymes, l'hypothèse de la difficulté à se représenter une identité sexuelle stable pourrait être confortée. A moins d'envisager la possibilité de la bisexualité psychique.

Les deux représentations de la planche VII oscillent entre la liaison et la déliaison. A l'endroit, le sujet perçoit «*deux lapins qui se regardent de dos*» (G kan A déliaison). Une forme de lien est établie. A l'envers, les éléphants dont les corps sont dans le blanc finissent par se séparer. Visiblement, les liens intersubjectifs, même lorsqu'ils ne sont pas conflictuels, finissent par une rupture. C'est une donne constante chez le sujet.

La planche VIII propose un scénario dans lequel des animaux, ayant partiellement le corps en feu, fuient un endroit en train de brûler «*pour trouver un peu de réconfort vers la verdure. Ils vont là où il y a un peu d'espoir*» (D C Elém / Symb). En plus d'une légère confusion des identifications, «les pieds des animaux » (ainsi que celle concernant les « *bouches des oursons* » à la planche II), la projection est massive. Le rapport du sujet à l'environnement semble être marqué par un lien insécure, que la planche vient conforter. L'aspect positif de la planche est cependant envisagée à l'enquête, étant donné que lesdits animaux vont «*là où il y a un peu d'espoir afin d'être réconfortés*».L'étayage de l'objet est ainsi sollicité, face à la détresse actuelle et à venir du sujet.

A la planche IX, deux réponses sont données. La première est liée à une symbolique maternelle : «*une grotte*». Autant il est-il possible de s'y réfugier et de trouver du réconfort, autant l'environnement peut y être insécure. De mauvais objets pourraient y avoir trouvé un abri. Les détails donnés à l'enquête confortent la seconde hypothèse : «une grotte qui envoie des laves, un volcan en colère» (G kex Frag).

La seconde réponse est une représentation massive liée à une thématique mortifère : «*Le visage de quelqu'un qui s'est brûlé…L'image de quelqu'un en détresse*.» (Ddbl F- Hd).

Dans tous les cas, même si Kolumbo affirme avoir eu une relation fusionnelle avec sa mère, la planche met en cause les liens précoces à l'imago maternelle, symbolisés par la patrie, l'Etat, le pays d'asile, et toutes les figurations possibles.

A la suite de l'expression d'une sensibilité à la couleur, quatre réponses sont données à la planche X. Les trois premières associent des couleurs aux représentations : le rouge et le sang ; l'orange et le feu ; le vert et l'espoir. (D C Symb).

La dernière association, assimilée à une réponse-peau, est interprétée dans un registre dramatique, dont les détails donnés à l'enquête témoignent du caractère mortifère particulièrement morcelé et de la violence de l'interprétation : «*En fait il a de l'eau dans les mains et le ventre, mais il brûle. Le cœur en feu, le manteau en feu, les tripes, les pieds, tout est en feu*.» (Gz CF Hdév).

Enfin, à l'épreuve de choix, les planches I et IX sont choisies parmi les plus détestées, du fait que la première symbolise la destruction, et la seconde « *un homme qui brûle dans la détresse ; il est victime de la violence* ». En dernière analyse, il semble que Kolumbo s'identifierait à cet homme, cette victime qui se consume, à la suite de l'action d'un tiers-malfaisant. L'association ainsi formulée, résume à elle seule les positions passives et actives, bourreaux/victimes entre lesquelles les sujets oscillent.

Quant au choix positif, il a été porté sur les planches VII et V du fait que ce sont : « deux lapins qui se retrouvent ensemble, et qui se disent : Ah tu es là ? Et l'autre qui lui répond : Suis bien là » (planche VII) ; « j'aime les fleurs et les papillons qui volent dessus » (planche V). Les deux associations sont vectorisées du côté de la libido et de la liberté ; plus particulièrement du côté du lien, de l'assurance et de l'étayage de l'autre au sujet de la planche V.

4.2.2.1.2. Analyse du protocole de TAT de Kolumbo

De nombreuses planches du protocole de TAT de Kolumbo portent des traces d'un vécu de traumatique, mais le lien aux événements de guerre est explicitement évoqué à la planche 8BM : « *Ça, c'est une agression. Bon, je retrouve les armes : le fusil, le couteau, ça je ne sais pas si c'est une grenade. Ya une personne qui est agressée au couteau. Ya un monsieur en costume debout. Je ne sais pas ce qu'il fait là. En plus il ne regarde même pas ce qui se passe. Il n'a pas un visage bien. Il n'est pas content, il n'est pas triste, mais son visage…En plus il est bien habillé. Il n'a pas de paix* ».

L'association est précédée par des réactions de mise à distance et de fermeture des yeux, tel un évitement ou une volonté de ne pas regarder la planche.

Au-delà de la problématique à la fois crue et agressive (E2-3), deux représentations contradictoires y sont associées. A ces représentations, une partie du sujet est témoin et assiste à l'action, tandis que l'autre se détourne : manifestement, il y a clivage du moi (CL-4). La scène est décrite avec des objets tellement familiers au sujet qu'une fausse perception y est évoquée : « *Bon* (B2-1), *je retrouve les armes (*CN-1*) : le fusil* (A1-1), le couteau (A1-1), …*une grenade* (E1-3) ».

La thématique de l'agression est de nouveau évoquée à la planche 4 : « Bon (B2-1) ! Nous voyons sur cette photo (CL-2) cet homme un peu énervé (B1-3) qui reçoit du réconfort de sa femme (B1-1 ; CM-1)…qui le retient de ne pas aller faire du mal (B2-3). Est-ce que c'est un problème de couple (B1-1) ? Ou peut-être qu'il veut aller agresser quelqu'un (E2-2 ; B1-2) mais sa femme le retient (B2-3). ». La planche questionne la gestion de la violence entre les pôles passif et actif au sein d'un couple, représenté de façon stable dans l'après-coup. Au-delà se pose la question de l'opposition entre désir et défense.

Moins directement lié à un fait de guerre, la planche 13MF est néanmoins organisée autour d'un effondrement (E2-3) consécutif à un drame (E2-3) : « *Ce monsieur pleure. Mais est-ce que c'est sa femme ? Est-ce que c'est sa mère ? Parce qu'il a en face de lui une malade qui est décédée. Il est en détresse ».*

La planche est interprétée dans un registre mortifère. Débordement émotionnel face à la perte brutale, culpabilité et travail de deuil sont au moins trois problématiques soulevées par une telle représentation. Quoique dramatisé, le doute suscité par l'identité du personnage féminin (B2-3) suggère par ailleurs la fantasmatisation d'une relation incestueuse.

Préalablement à cet effondrement sont évoquées des situations désespérantes aux planches 1, 2, 3BM, 6BM, 12BG, 13B, 19. Personnages fatigués, préoccupés, attristés, désespérés, voire déprimés ; maisons et villages détruits, inondés ou abandonnés sont autant d'événements catastrophiques par rapport auxquels sont éprouvés des affects appropriés. Quelques exemples méritent d'être fournis.

Planche 2 : «*Ya une demoiselle* (CI-2)...*Ou bien c'est ce qu'elle a vécu* (E2-2)…*Et puis, ya eu destruction d'une ville ou quoi ?* (E2-3 ; CM-1)». Dans l'après-coup, la planche réactive une représentation massive liée à la fois au vécu du sujet et à une thématique destructrice. C'est certainement pour contenir la montée pulsionnelle que la sollicitation du clinicien est effectuée de manière discrète.

Planche 3BM : « *Sur celle-ci je vois* (CL-2) *une fille déprimée* (B2-2) *au chevet de son lit. Elle est désespérée* (B2-2)… *et mérite d'être soutenue* (CM-3) ». A partir du percept, la planche est interprétée dans un contexte dépressif, caractérisé par des atteintes narcissiques. Bien que la cause du conflit soit incertaine, se trouve posée la question de l'élaboration de la position dépressive. L'expression d'affects semble être une tentative de liaison. Et la nécessité d'un étayage, après avoir été discrètement adressée, est enfin évoquée de manière explicite.

Planche 12BG : «*C'est un village abandonné* (E1-4) *: ya même une pirogue…qui traîne dans l'eau. Ça ne fait plus vivre* (E2-3). ». La problématique de l'abandon se trouve réactivée. Ici, un village a été abandonné par ses habitants, pour des raisons que le sujet n'évoque pas. La fuite de la guerre pourrait être envisagée comme hypothèse. Avec le registre mortifère suggéré par le sujet, outre la survie physique et psychique, c'est la question du deuil, et du Moi-peau, figurée par l'abandon du village, qui se trouve posée, et avec elle les habitudes, les us et coutumes, les traditions, et tout ce qu'il y a de symbolique, porteur de sens possible.

Planche 13B : «Cet enfant est devant une baraque (E1-4). Il est en train de méditer sur son sort (A2-4). Est-ce que les parents sont là (B1-2) ? Est-ce que c'est un enfant abandonné ? (B2-3 ; CN-2) ». L'association met en relief des mouvements pulsionnels contradictoires. A la présence rassurante des parents s'oppose la possibilité de leur absence inquiétante, voire culpabilisante pour l'enfant. Outre les problèmes de l'immaturité physique et psychique du sujet et de l'abandon, le Moi-peau, représenté à travers la «baraque», trouve à cette planche une autre occurrence.

A la planche 19, le sujet commence par se la désaisir au profit de la 16 (A3-3). Mais après avoir constaté le « vide » (CL-2), l'association suivante est proposée : *« Est-ce que c'est un bateau ou une habitation qui s'inonde* (CI-3) *? Ça ne me plaît pas* (B1-3)». Le bateau ou l'habitation sont des contenants qui figurent l'imago maternelle. Dans la situation actuelle, la relation archaïque à la mère est insécure et génère des affects de déplaisir. Dans une perspective plus générale, il s'agit de la relation du sujet face au monde qui aurait été rendue insécure et déplaisante.

Cependant, en dépit de l'affliction, les planches 6BM et 7BM, comme le fait déjà Kolumbo à la planche X du Rorschach, ont la particularité de se terminer par des notes positives. Les associations proposées à ces deux planches, ainsi que celle élaborée à la planche 16, justifient le lien autour de l'espoir et du désespoir.

Planche 6BM : « Des gens (CI-2) préoccupés (A2-4) par une situation de façon désespérée (B2-2)…Ils (CI-2) sont désespérés (B2-2) par une situation qu'ils ont vécue. Mais chaque problème a une solution. Ils (CI-2) trouveront la solution à leur problème (CN-2) ».

Dans un contexte de tristesse, la relation mère-fils n'est pas représentée, mais les affects de désespoir sont clairement éprouvés. La représentation s'achève par une note positive : la recherche et l'espoir de trouver une solution. Il en est de même à la planche 7BM : « *Ils écoutent* (CI-2 ; B1-1) *et ils méditent* (A2-4). *Ils sont dans une situation pas trop désespérée* (CI-2 ; B2-2). *Ils réfléchissent* (A2-4). *Ils vont trouver une solution* (CI-2 ; CN-2)». Une fois de plus, la planche est organisée en trois moments : d'abord, la représentation de la situation et l'expression du conflit intrapersonnel (A2-4) ; ensuite, l'expression de l'affect associé (B2-2) ; en dernière analyse, la vectorisation de la pulsion de vie manifeste à travers l'optimisme du sujet (CN-2). Cela semble être une des logiques de survie fondamentales du sujet.

Dans le registre des relations intersubjectives particulièrement, en dépit du maintien du doute dans les identifications, les associations mettent en scène les fonctions d'étayage du tiers aux planches 5 et 10.

Planche 10 : « Je trouve que c'est une image très affective (B1-3). Je ne sais pas si c'est un père avec un fils (CM-2), mais c'est très affectif (CM-1). Quel que soit le problème qu'ils ont, ils se réconfortent (CM-1). On trouve toujours le réconfort dans les bras de ses parents (CM-1). ». La problématique porte sur la fonction d'étayage dans une relation de couple que le sujet ne perçoit pas. Pourtant, la posture des personnages ne souffre d'aucune ambiguïté. L'hypothèse de la difficulté du sujet à se représenter une relation de couple stable doit être confirmée, au regard de ses multiples hésitations.

Planche 5 : « Une dame ou une maman qui ouvre le bureau, la salle à manger ou le séjour pour vérifier si la personne qu'elle cherche est là. Ou bien elle attend quelqu'un et elle vient vérifier si la personne est déjà arrivée. ». La sollicitation est conforme au contenu manifeste. Contrairement à de nombreux sujets, l'environnement n'est ni persécutant, ni insécure. L'imago maternelle/féminine est ici plutôt rassurante. L'introduction d'un personnage non figurant sur la planche (B1-2) a une fonction d'assurance.

Planche 11 : Le sujet m'interpelle et demande la bonne position de la planche. Il lui est répondu que cela dépend de lui. La planche est ensuite retournée plusieurs fois avant d'affirmer : « *C'est un séisme ou quoi ?* (CM-1) (Cela pourrait en être un). (Très inquiet). *Je n'aime pas trop là où il y a de la violence* (CN-1 ; B1-3). ». Conformément au contenu manifeste, le sujet perçoit, bien que sous la forme interrogative, un paysage chaotique. Les affects associés à cette représentation sont éprouvés. La planche réactiverait une imago maternelle archaïque insécure, voire inquiétante.

Planche 16 : « C'est neutre, il n'y a rien (CL-2). Le blanc signifie le clair, c'est une couleur de la clairvoyance (CL-3). (L'air gai) Cela veut dire qu'on peut refaire sa vie chaque fois. Comme un tableau, on peut réinscrire des choses…La vie c'est un éternel recommencement. Comme on dit, tant qu'il y a la vie, ya de l'espoir. On peut balayer sa vie passée, et repartir à zéro. Donc ya bien un espoir, malgré les événements que nous subissons. On peut faire un vide intérieur et refaire sa vie. (CN-2)».

L'interprétation du sujet figure à la fois la renaissance, le relèvement, un nouveau départ. Cela passe par la mise à l'œuvre de la pulsion de mort au service de la pulsion de vie. A la fin de la passation, à la question de savoir si une telle vision constitue un de ses principes de vie, Kolumbo répond : «*Ah oui, c'est un principe philosophique de ma vie...Il faut que j'arrive à oublier ce que j'étais été, les endroits où j'ai vécu. Je pouvoir faire le vide, reculer pour mieux sauter. Repartir d'un point zéro et refaire sa vie. Il suffit d'avoir la santé. C'est un peu ce que je fais moi…*».

En somme, contrairement au Rorschach dominé par la dévitalisation, la déliaison et l'absence d'affects, le protocole de TAT de Kolumbo se caractérise par de nombreuses liaisons entre représentations et affects. Amorcée au cours de l'épreuve des choix au Rorschach, la fonction d'étayage du tiers trouve au TAT de nombreuses occurrences, les sujets se soutenant mutuellement chaque fois que nécessaire. De plus, la violence cruelle et primaire du Rorschach semble au TAT mieux contenue et plus élaborée. Les deux protocoles ont la particularité de s'achever par des notes d'espoir. Son optimisme constitue sans doute un terreau à partir duquel pourrait s'opérer un travail psychique plus élaboré.

Par ailleurs, en utilisant le « je », Kolumbo est l'un des rares sujets à assumer sa subjectivité, prenant donc conscience de sa capacité à associer. Au Rorschach ainsi qu'au TAT, en affirmant à plusieurs reprises qu'il n'aime pas la violence, Kolumbo semble donner des indices permettant une tentative de compréhension des raisons ayant suscité la désertion de son corps armé. Néanmoins, honte et culpabilités liées à son incorporation d'une part ; celle de ne pas avoir fait ce qu'il aurait dû faire d'autre part ; de même qu'une culpabilité qui se fait corps, sont autant de manifestations de la souffrance du sujet.

4.2.2.2. Fred, 25 ans : de l'enrôlement au bourreau

4.2.2.2.1. Analyse du protocole de Rorschach de Fred

De manière générale, bien que le contexte de la guerre ne soit évoqué qu'à la planche VII : « *Un champ de guerre*» (G F- Géo/pays), le lien au traumatique dans le protocole de Rorschach de Fred pourrait se résumer à un charognard se nourrissant de restes de corps humains sur un champ de guerre.

A la planche VII, le sujet ne se contentant que de cette indication, l'hypothèse d'un refoulement peut être formulée. Puis, l'abondance associative, la répétition associée à la décontraction avec laquelle les squelettes, entre autres, sont décrits, laissent supposer que l'angoisse liée à la représentation de la guerre ait été surmontée.

D'abord à la planche I, bien que le sujet n'attribue au « vautour » aucune action, la représentation relève d'un registre peu élaboré. En effet, le vautour est un rapace se nourrissant essentiellement de charognes, sans être explicitement violent comme un prédateur. Les charognes sont généralement ici des êtres squelettiques. La trace squelettique se retrouve à la planche III : «*Des squelettes…des squelettes, deux squelettes*» ; à la planche VI : « *Un squelette aussi, le squelette en haut* » ; à la planche VII : «*Un squelette mystique, avec des os bizarres* » ; à la planche VIII : « *Là c'est comme les côtes, le squelette…* » ; à la planche IX : « *Ça ressemble aussi à un squelette* » (G F- Anat→ Dévitalisation). Le remâchage aurait pour effet une atténuation de l'angoisse provoquée par la représentation mortifère. Réponses anatomiques dévitalisées, les squelettes relèvent d'un registre archaïque, lié à une thématique pulsionnelle à valence mortifère. Dans un autre registre, les « êtres squelettiques » décharnés témoignent des atteintes corporelles du Moi-peau de Didier Anzieu. En plus du narcissisme, se pose la problématique identificatoire et des limites entre le dedans et le dehors, comme en témoigne encore une des réponses données à la planche 10 : « *Tout ça c'est comme la chaire humaine* » (D F- Anat).

Ensuite, dans le même registre, les nombreuses réponses et détails anatomiques : « *Et maintenant de droite à gauche…Les ailes* » (Planche I) ; « *le cou et la tête* » à l'enquête de la planche II ; « *sa tête avec des boucles d'oreilles. Le cœur et la poitrine. Ya deux cœurs et deux poitrines* » à l'enquête de la planche III ; « *les moustaches, les oreilles* » au spontané, puis « *les moustaches, les jambes, ici c'est comme la trompe* » (G contaminé, planche IV) ; « *des cornes* » à l'enquête de la planche V, sont autant d'expressions des angoisses de morcellement. Dans un registre moins élaboré, les «écorces» perçues à la planche X témoignent non seulement d'une image corporelle morcelée, d'une faille des enveloppes corporelles et pare excitantes, mais également d'un moi éclaté.

Enfin, la perception d'organes génitaux féminins et masculins aux planches III : « *En bas c'est comme le sexe de la femme* » (D F- Sexe) ; IV : « *Mais on dirait aussi le sexe de la femme ici. On dirait elle a écarté des jambes* » (Gconf K Sexe), VII : « *Au milieu-là c'est quoi ? : c'est comme l'appareil génital de la femme. Vous voyez bien ?* » (Dd F+ Sexe) ; à la planche X : « *Bon ! Le sexe masculin, deux sexes masculins* » (D F+ Sexe) ; associée aux rires, à l'exécution gestuelle des mouvements d'écartement de jambes et à la sollicitation du clinicien en tant que témoin de l'excitation sexuelle, mettent à jour l'obscénité du sujet.

Par ailleurs, la gestion de la pulsion se fait de manière déconcertante aux planches V et VI. Des manifestations défensives contre l'angoisse précèdent les associations formulées à la planche V. Verbalisation de son étonnement : «*Oh mon Dieu !*» ; rires et sollicitations du clinicien : «*Comment tu vois l'image-là ?*», sont autant de pirouettes mises en œuvre au cours du processus d'élaboration de la réponse : « *Un être bizarre…un fantôme qui a des cornes…*» (G F- (H)). Suppléant à l'arrêt du discours, signe d'une perturbation du processus associatif, la sphère motrice est mise à contribution, le sujet exécutant gestuellement l'acte de déchirure. Amorcée de manière voilée à la première planche, la violence archaïque est mise en scène à la planche V de manière active : «*C'est le fantôme-là qui a dépecé ça.*» (Gz Kactive (H)). Les précisons données à l'enquête : « *Un être d'une humeur de fantôme qui a des cornes…J'ai vu ça aussi comme une chaire qu'on a dépecée* », permet de retrouver les positions active et passive, et par ricochet, les figures du bourreau et de la victime.

La violence agie se trouve également mise en scène de manière cruelle à la planche VI : « *Je vois ça comme une épée… dans une chaire* » (Gz F+ Obj). Les figures d'identification potentielles n'étant que des « *squelettes* », des « *fantômes* », des « *monstres* » ou des « *êtres bizarres* », les nombreuses réponses (H) au détriment des réponses H, permettent de formuler l'hypothèse de failles profondes du processus identificatoire et de la représentation de soi. Un tel constat témoigne également d'un encrage insuffisant du sujet dans la communauté des humains.

Selon les légendes et la mythologie, le monstre, à titre illustratif, est un être vivant fantastique caractérisé par des malformations. Effrayant par sa taille et son aspect, il est d'une laideur repoussante. Le Petit Larousse Illustré[175] associe au monstre une personne qui suscite l'horreur par sa cruauté, sa perversité.

C'est une personne qui effraye ou qui suscite une profonde antipathie par un défaut, un vice qu'elle présente à un degré extrême. Aux frontières de l'attribution arbitraire de l'intention de l'objet se pose la question de la persécution du tiers-malfaisant, bourreau de ses victimes. Une telle hypothèse est corroborée par les choix négatifs des planches II, du fait qu'elle représente « *une espèce de fantôme* » ; III « *parce c'est un squelette* » et V : « *c'est un fantôme qui perce la chaire* ».

Les types de relations intersubjectives que le sujet établi avec son environnement sont donc globalement caractérisés par la déliaison, des échanges insécures, des relations bourreaux/victimes, ou l'absence total de liens avec les autres.

[175] Le Petit Larousse illustré, 100ème édition, 2005, p. 704.

La troisième association de la planche VI : «*C'est comme un symbole, comme une statue*» (D F+ Sym/Obj), signe la stupeur physique et psychique. De telles réponses reflètent la désincarnation, la passivité, voire l'anobjectalité. Même lorsque le sujet recourt au règne animal à la planche VIII : « *deux cochons* » (D F+ A), les figures du double n'exercent aucune action.

En dernière analyse, au-delà des rires, de la décontraction, du recours massif au clinicien en tant que témoin et spectateur de ses exhibitions, ainsi qu'à la motricité pour soutenir sa pensée, les relations intersubjectives souffrent de la carence affective.

4.2.2.2.2. Analyse du protocole de TAT de Fred

Dans son ensemble, le protocole de TAT de Fred contraste de manière significative avec celui de Rorschach.

D'abord, seule l'association faite à la planche 8BM permet d'établir un lien explicite avec le trauma : « Oh ! (B2-1) C'est un tableau qui représente le passé d'une personne (CN-1). Il retrouve une vraie vie, une mémoire (CI-2 ; E2-1). C'est un post- traumatisme, il retrouve sa mémoire après avoir subi un choc, il revoit le film (E2-1 ; CN-2).». La problématique mortifère induite par la planche est représentée dans une configuration originale. En dépit de la massivité de la projection et de l'inadéquation de l'association, le personnage anonyme retrouve «une vraie vie» et «sa mémoire». Il s'agit d'un détail narcissique mettant en jeu une idéalisation de la représentation de l'objet, voire de soi, à valence positive.

À cette planche pourrait être associée la destructivité manifeste à la planche 11 : « C'est un pont qui s'écroule, et sur les côtés, on dirait qu'il y a un pont traditionnel. Plus loin, on revoit une buse…On dirait aussi la demeure des fantômes ». Les liens précoces à l'objet primaire sont représentés dans un environnement insécure détruit par une force dont l'origine demeure inconnue. Dans le registre fantomatique, le lien à l'objet reste persécutant (E2-2), ainsi qu'il en était déjà question aux planches V, VII et VIII du Rorschach. Le même scénario de répète quasiment à l'identique à la planche 19 : « Les vagues rentraient par la fenêtre (B2-4). C'est aussi comme un tableau multicolore (CL-2), qui représente un bateau dans les vagues, qui peut chavirer (B2-4). Passons ! (CM-3) …Mais peut-être aussi que ce sont des fantômes (E2-2). ». L'association pose en effet la problématique des liens précoces à la mère insécures, et aux premiers objets persécuteurs. Tel serait d'ailleurs le mode relationnel que le sujet entretient avec son environnement.

Ensuite, le maniement de la violence se fait de manière beaucoup plus élaboré qu'au Rorschach. Les réponses formulées aux planches 3BM, 4 et 13MF permettent de justifier cette affirmation. A la planche 3BM est introduit un second personnage, un bourreau ne figurant pas sur la planche (B1-2), qui prend conscience de sa culpabilité (E2-3 ; B1-3) et de la souffrance de sa victime : « *Elle est malheureuse …C'est comme si ya quelqu'un devant elle, couché sous le drap, et qui se rend compte qu'il lui a fait du mal. Ce sont des pleurs, c'est tout. C'est malheureux* ». La réponse est précédée d'une flou identificatoire et de l'expression d'affects forts (B2-2) de la part de la victime : « *Il est triste ! Non, elle est triste celle-là ! Je vois bien que c'est une femme ».* Pour sa part, la planche 4 est interprétée dans un registre pulsionnel et œdipien à valence agressive chez l'homme, et pacifique chez la femme (B1-1 ; B2-3).

L'angoisse de perte de l'objet est actualisée par l'opposition de la femme. De plus, bien que le vecteur de la poussée pulsionnelle agressive demeure inconnu, un affect de déplaisir a été suscité (B1-3) : « *C'est une scène de mariage, ou de couple. Le monsieur se présente devant un fait et demande à la femme de lui dire la vérité. Et elle lui dit : «Ecoute, n'y va pas, là où tu vas, je n'aimerais pas que tu fasses violence, n'y va pas, n'y va pas.». C'est tout.* ».

A la planche 13MF, deux problématiques sont élaborées. La première est une mise en scène de la violence verbale dans un couple, après qu'une femme ait été trahie par son mari, en ayant des relations extraconjugales avec une autre femme (B1-2) : « *Ça c'est une histoire d'amour* (B3-2)*. On dirait que l'homme a découché, et quand il rentre la femme lui demande des comptes* (B1-1) *: «Pourquoi tu m'as trompée? Pourquoi tu m'as trompée ? Retourne d'où tu viens !» Et lui il se met le bras sur le front en signe de regret* (B1-3)*. Il lui tourne le dos. C'est pourquoi c'est pas bien de découcher, d'avoir plusieurs femmes* (A1-3)*…* ». La relation œdipienne est alors conflictuelle. Elle traduirait une difficulté du sujet à se représenter des relations de couple stables.

Dans la deuxième représentation est envisagée la perte brutale, voire violente de l'objet. Cette perte a pour corollaire l'élaboration de la disparition et de la position dépressive. Face à l'angoisse générée par une telle représentation, l'étayage du clinicien est mis à contribution : «*…Mais peut-être aussi qu'elle est morte* (E2-3)*. Hein tu vois ça comment ?* (CM-1) *».* Embarrassé séante tenante, j'aurais pu lui dire, avec le recul, que j'aurais préféré qu'elle fût vivante. En somme, à la pulsion de vie s'oppose la pulsion de mort ; de même qu'au désir s'oppose la défense (B2-3).

Néanmoins, les relations intersubjectives ne sont pas que conflictuelles. Au marasme affectif du Rorschach succède des liens intersubjectifs apaisés, de même qu'une liaison entre représentations et affects, comme en témoigne l'association à la planche 6BM : « *Oh,* (B2-1) *c'est entre mamie et petit-fils, voire entre mère et fils. Ils tiennent une conversation, de manière triste* (B1-1 ; B1-3). ». La différence de sexe et de génération est établie sans aucune ambiguïté. Toutefois, le lien intersubjectif, distant entre grand-mère et petit fils est plus proche entre une mère et son fils. Dans une telle configuration, il semblerait que le renoncement à l'Œdipe ne soit pas définitivement élaboré.

La verbalisation se faisant de manière joyeusement, la représentation serait excitante, comme cela était déjà le cas à la planche 2, une autre planche dont le contenu manifeste suggère un rapprochement corporel : « *C'est une image antique* (A1-2). *Quelque part, je vois un cavalier qui a l'air subjugué devant deux jolies femmes* (B3-2), *tu vois non* (CM-1) *? Deux jolies femmes qui montrent leurs formes et gardent la même position* (CN-2). *Mais il ne les regarde pas, il préfère regarder son cheval* (CL-4 ; B2-3). *Ça exprime quelque chose, mais pour le savoir il faut se rapprocher de la personne qui a fait ça* (CL-3). *Continuons* (CM-1). ».

L'exhibitionnisme préalablement relevé au Rorschach est convoqué à cette planche, qui met également en scène le fantasme de séduction. La planche étant organisée autour de la problématique œdipienne, il y aurait chez le sujet une difficulté d'accès à la triangulation, en lien avec des objets primaires très excitants. Ce qui expliquerait la scotomisation de la différence de génération. Pour l'heure, la défense demeure opérationnelle.

A contrario, le traitement des planches 7MB et 10, autres planches figurant des scènes de rapprochement corporel, se fait avec moins d'excitation qu'à la 6BM. A la planche 7BM : « *Ça l'air d'être (A3-1)…un entretien (B1-1 ; CN-5)* », le sujet est angoissé par la représentation (B2-3). La fantasmatique œdipienne dans son versant négatif ou la problématique homosexuelle, évoquée dans l'après-coup à la planche 10, en serait la cause : « *Ça l'air d'être des homo (B3-2), voire une histoire d'amour (B3-2).* ».

En dépit de la crainte de la confusion identitaire, le fantasme d'homosexualité réprimé à la planche 7BM, est ici exprimé de façon manifeste. Cependant la défense demeure opérationnelle, une fois de plus, la relation homosexuelle est alors remplacée par un couple hétérosexuel (B2-3). Au-delà des circonstances particulières à chaque scénario, l'expression de l'affect de tristesse traverse les planches 1, 3BM, 6BM, 13B.

Aux planches dans lesquelles un seul personnage est représenté, l'abandon et la solitude sont manifestement les raisons du sentiment de tristesse. Il en est ainsi aux planches 1 et 13B. A la planche 1, en plus de l'immaturité physique et fonctionnelle de l'enfant, la solitude, l'angoisse d'abandon et de perte de l'amour de l'objet, repérables à travers les conflits intra personnels (A2-4), sont exprimées de façon implicite : « *C'est un enfant qui est devant un violon, qui a l'air d'avoir une lumière, mais pas une lumière qui est accessible de manière nette* (CN-4). *Tu vois non ? (CM-1)* (J'acquiesce à chaque fois). *Je veux dire qui n'est pas claire, c'est comme si elle est voilée. Et puis qui se sent triste (B1-3). Il se dit qu'est-ce qu'il faut faire ? Est-ce qu'il faut jouer au violon ? (A2-4)* ».

Le sujet a recours au violon et au clinicien (CM-1) pour apaiser sa solitude et son angoisse. La description de la qualité de la lumière doit être mise en lien avec la sensorialité du sujet. Il s'agirait d'une fragilité affective liée à la qualité des relations précoces avec la mère.

En ce qui la concerne, la planche 13B actualise la figure de l'abandon et ses logiques dépressives : « Ça c'est un garçon qui est devant la porte, qui regarde ailleurs. Il a l'air triste (B1-3). Il se pose des questions (A2-4) : «Pourquoi tu m'as fait venir au monde? Pourquoi tu m'as abandonné ? Est-ce que je peux terminer cette souffrance?».

C'est dans une maison en planche (E1-4) ». Outre le conflit intrapersonnel mis en exergue au travers d'une culpabilisation de l'objet, sans doute la mère, la représentation pose la question de l'élaboration de la position dépressive. De plus, l'association symbolise des atteintes narcissiques figurées par la maison en planche.

Enfin, en dépit d'un contraste relatif et de l'espoir qu'elles suscitent, les planches 12BG et 16 ont la particularité de questionner l'angoisse blanche. A la planche 12BG : « *C'est dans le bois (CL-2). En tout cas ya un bateau, un fleuve, des fleurs (A1-1), ou c'est dans un jardin (CN-2), c'est tout.* ». Entre tendresse et érotisme, la mise en scène pose la question de la dimension dépressive, en lien avec la perte d'objet ou la perte de l'amour de l'objet. Cette dernière hypothèse semble la plus probable étant donné l'absence d'enthousiasme du sujet, comme ce fut le cas à plusieurs planches. Se trouve donc posé le problème de l'élaboration de la position dépressive.

A la planche 16 : « *Je retrouve l'énergie, l'émerveillement (CL-2 ; CL-3). J'apprécie cette couleur, le beige aussi (CL-2 ; CN-1). C'est tout* », au-delà de la sensibilité perceptive et sensorielle, la planche réactive des failles narcissiques profondes. En effet, il semblerait que l'exaltation du sujet ne soit qu'un écran derrière lequel se cache des angoisses profondes liées aux relations précoces à un environnement abandonnant, et contre lesquelles le sujet lutte. L'hypothèse du traumatisme de guerre opérant comme un écran mérite d'être formulée.

En outre, ancien enfant soldat, le protocole de TAT de Fred ne comporte aucune indication de son enrôlement, ni des traces du champ de guerre esquissé à la planche VII du Rorschach. Contrairement à Samy, l'autre ex-enfant soldat, Fred n'est pas animé d'un sentiment de persécution dans la vie quotidienne, mais dans sa réalité psychique, liée à la qualité de liens avec ses objets internes. Deux trajectoires diamétralement opposées distinguent le devenir et les logiques de survie de ces deux jeunes, ayant eu, à un moment donné de leur histoire, des parcours similaires.

4.2.2.3. Samy, 19 ans : de la victime à l'enrôlement ; du bourreau au sentiment de persécution et à la logique du maître-chanteur

4.2.2.3.1. Analyse du protocole de Rorschach de Samy

A la fin de la passation, le clinicien est surpris de constater l'aisance avec laquelle les planches ont été manipulées et de l'originalité de certains contenus des associations formulées par le sujet.

Le temps de la passation est vécu aussi bien comme un espace sur lequel un militaire expose ses plans et ses stratégies d'attaque, mais aussi comme un champ de guerre. Il est alors aisé de suivre les traces du sang qui se répand sur un champ de guerre, consécutif aux attaques et autres bombardements. D'abord à l'enquête de la planche II : « *ça c'est la sang, c'est le signe de la guerre* » [D C Sang]. Ensuite à l'enquête de la planche III : « *…Le sang dans leur cerveau c'est l'esprit de la guerre* » [D C Sang/Symb]. Encore du sang à l'enquête de la planche VI : « *La tête a la forme d'un B80, quand on tire c'est le sang, comme la foudre* » [D F+ Obj/Bombe]. Et enfin au spontané et à l'enquête de la planche IX : « *En bas là c'est le sang* », « *Le sang c'est ce qui est en bas, la couleur rouge* » (D C Sang). Dans un registre plus symbolique, du sang était déjà associé à l'enquête de la planche II : « *C'est le sang, et c'est sous forme de vagin aussi* » afin de justifier la réponse spontanée : « *Ça c'est comme…le sexe d'une femme* » (D CF Sang/Sexe).

Un silence, manifestation d'une perturbation du fil associatif, est observé dans le processus d'élaboration de la réponse. La défense levée, le lien au sang se tisse alors avec une aisance déconcertante. Loin de constituer un choc, le rouge est donc très attrayant pour cet ex-enfant soldat pacifique. Il est l'expression de la violence, d'une destructivité débordante, mais circonstancielle, vectorisée du côté de l'acte vindicatif, bien sûr, mais aussi du côté de la survie, face à la logique «tuer ou être tué».

Les liens intersubjectifs sont dominés par la logique bourreau/victime, bien que cette dernière ne soit pas clairement désignée dans son protocole. La persévération des embuscades, de la progression militaire de même que des bombardements aux planches II, IV, V, à l'enquête de la planche VI, puis aux planches VII et X, permettent de suivre les traces de la stratégie militaire et de relever l'importance des dégâts provoqués.

A la planche II, le clinicien est surpris de l'originalité du contenu de la réponse ainsi que de l'aisance avec laquelle le sujet en parle : «*Une embuscade militaire…Une force entourée par une force*». G F- Symb). La massivité de la projection est confirmée à l'enquête tant au niveau de la sensibilité à la couleur rouge, qu'à propos du contexte de la guerre : «*C'est la progression…comme des éclaireurs*» (K active). Les horreurs et autres atrocités ne sont pas évoquées, du moins pour l'instant.

La planche III met en scène un conflit interpersonnel : «Deux personnes qui tirent ou se discutent quelque chose. Il y a un esprit de vengeance entre eux représenté par le sang derrière leur tête…C'est tout» (G KC H/Sang/Symb). En plus du mouvement projectif massif, le lien intersubjectif est conflictuel et la pulsion est vectorisée vers une violence archaïque, voire destructrice. Le fil associatif est d'abord rompu à la planche IV par le temps de latence le plus long du test : 37 secondes.

Ensuite, après avoir réussi à surmonter la défense, la représentation associée est une figuration massive de la destructivité : «*La foudre...comme un bombardement…C'est tout.*» (G kex Bombe). Enfin, les détails donnés à l'enquête : « *La foudre, y a de la fumée : y a le noir et le blanc. C'est comme quand y a des bombardements, c'est toujours le noir qui domine* », en plus de la confirmation de la motion pulsionnelle à valence destructrice, témoignent de la sensibilité au noir, au blanc et au gris. Une telle sensibilité serait liée à des fragilités narcissiques.

La deuxième réponse formulée à la planche V est de nouveau liée au contexte de la guerre : «*Ça c'est comme un plan de guerre…Les truc là c'est comme une progression, une progression militaire*» (G F- Symb). Le mouvement projectif est tellement massif qu'il se précise à l'enquête : «*Une attaque en tirailleur…On se déplace parfois comme l'oiseau ou comme autre chose*» [G K H/Symb]. Tout en révélant son implication (K active), le sujet décrit une stratégie d'attaque militaire, dans laquelle la pulsion est évidemment orientée vers la destructivité.

La dynamique destructrice est de nouveau à l'œuvre à la planche VI. Parmi les trois réponses associées, la première, symboliquement est une figure maternelle puissante dont le caractère destructeur impose la crainte : «*Un volcan qui s'éclate*» (G kex Frag), puis à l'enquête : «*Le sommet c'est comme la lave, l'éclatement de la lave* ». Dans le même registre, la deuxième réponse de la planche VII figure un mouvement pulsionnel présageant l'éclatement à venir : «*Le ciel avant la pluie…Comme après le bombardement, la fumée qui monte, le ciel devient noir (G C'F Frag)…C'est aussi comme une position d'attaque, l'ennemi est encerclé, et mis à l'intérieur, et mis à l'intérieur. Le blanc là symbolise l'ennemi (Gbl F-Symb) ». Un remâchage de la tactique guerrière est donné à l'enquête : «L'ennemi est encerclé*» [G K active/passive H/Symb].

Représentation massive encore liée à la guerre dans son ensemble, à cette planche la pulsion a de nouveau une destinée destructrice. De plus, la sensibilité aux couleurs blanche, grise et noire témoigne d'une fragilité des enveloppes corporelles. Cette hypothèse a déjà été formulée à la planche IV.

La persévération du débordement pulsionnel destructeur se trouve enfin évoquée à la planche IX au spontané : « *La foudre, sous forme d'éclatement, d'éclatement, de bombardement ou de feu* » (G kex Frag/Bombe) ; de même qu'à l'enquête : « *J'ai aussi pensé à la forme d'un volcan et à la couleur aussi* » [G FC Frag].

Même lorsque le contexte environnemental est apaisé comme cela est le cas à la planche VIII, les liens intersubjectifs sont caractérisés par le conflit et la déliaison : « *C'est comme deux animaux…deux animaux qui s'arrachent quelque chose* » (G kan A Ban). Il en est de même sur le plan subjectif, au regard de l'intention attribuée au crabe à la planche X : « *Ça c'est comme un animal qui reste dans l'eau…Il a beaucoup de pattes comme ça* », avant de préciser à l'enquête : « *Le crabe, les pattes, la méchanceté de cet animal* » (D F+ A Ban →kan).

Parmi les dégâts provoqués par les nombreuses attaques figurent des restes squelettiques, dont les traces sont visibles à l'enquête de la planche VIII : « *Cette partie ressemble à un squelette* (lacune médiane dans le bleu en haut) » (Dbl F+ Anat) ; et au spontané de la planche X : « *Ça* (D supérieur intégrant le gris) *c'est sous forme se squelette…C'est tout* » (D F- Anat). Les précisons données à l'enquête témoignent du degré de destruction de l'objet : « *C'est la forme, quand il est vraiment détruit* ». Elles sont par ailleurs le reflet des atteintes narcissiques ; elles signent le devenir du Moi-peau, à la suite de l'effraction des enveloppes corporelles et psychiques.

La planche et le test se terminent ainsi par une représentation décharnée. La relation d'objet a également été mise en relief à cette planche. Tout se passe comme si le jugement du sujet est arbitraire. Le lien précoce aux objets primaires semble être distendu, soit du fait du sujet lui-même, soit du fait de l'environnement, soit à cause de la conjonction de plusieurs facteurs endogènes et externes. La dernière association montre une effraction de la limite dedans/dehors, une faille de l'image et de la représentation de soi, du sentiment d'identité et de la continuité d'être.

Toutefois, le lien à une rose à laquelle est associé un affect de joie : « *Là c'est comme la fleur rose* » et à l'enquête : « *C'est ma nature, la couleur jaune me donne la joie* » (D FC Bot », en dépit du glissement du jaune au rose, témoigne de la sensibilité du sujet. Cette remarque, associée aux choix positifs des planches V, VII, IX et X, justifiées respectivement par le fait que ce soient des animaux et des fleurs, une carte et l'amour du sujet pour la nature ; son attrait pour la géographie ; et en raison de la joie et de la liberté de l'oiseau qui vole, permettent de nuancer le regard du bourreau porté sur le sujet. Sa désapprobation de la violence, justifiée par le choix négatif des planches III et VIII, qui représentent à ses yeux respectivement une scène et un esprit de vengeance, permettent de renforcer de telles considérations.

Serait-ce alors pour se cacher ou se protéger de sa propre culpabilité, du regard inquisiteur de l'autre, de ses victimes que le sujet recourt au « masque » (Ddbl F+ Obj) à la première planche du test ? Au niveau symbolique, le masque est un objet connoté positivement ou négativement en fonction des circonstances et des représentations culturelles. Il permet au sujet qui le porte de se figurer ou de cacher son identité. Le masque pourrait ainsi assurer la fonction d'objet- écran.

Dans le registre de la destructivité, la « carte » serait-elle cet objet sur lequel le soldat prépare ses plans et autres stratégies d'attaque ? En outre, objet conteneur, serait-ce pour contenir le débordement pulsionnel que la « carte » est convoquée aux planches VI, VII et IX ? Serait-ce enfin une adresse à la capacité de contenance du tiers, du clinicien et de l'environnement qu'une telle représentation est convoquée ? Dans cette dernière perspective, la carte est une représentation contenante et apaisée, conformément à sa symbolique utérine, quand elle sert d'étayage, de conteneur et de contention de l'émergence des pulsions destructrices.

4.2.2.3.2. Analyse du protocole de TAT de Samy

Contrairement au protocole de Rorschach où le traumatique et surtout la pulsion destructrice traversent tout le test, le protocole de TAT de Samy est caractérisé par de nombreuses liaisons entre représentations et affects.

D'abord, le lien aux faits de la guerre n'est explicitement évoqué qu'à la planche 13B : « Sur celle-ci je vois (CL-2) comme un petit enfant (CF-1). C'est comme pendant la guerre (CN-1). Ses parents ont fui (B1-2). On l'a laissé, il est en train de raisonner devant la porte (A2-4) de leur maison en planche, pieds nus, les mains sur la bouche, il vit dans la souffrance (E2-2 ; B2-2). (A cet instant, le sujet s'effondre de nouveau, comme avait déjà été le cas à la planche 1…). C'est comme pendant la guerre (CL-1). Ça me rappelle des mauvais souvenirs (CN-1 ; CL-1). » (Le sujet se met à pleurer (B2-2) et demande la salle d'eau (CM-1). La séance est momentanément suspendue.).

La planche est interprétée dans un environnement précaire, en lien avec des préoccupations d'ordre narcissiques. La planche sert de support à l'évocation de faits auxquels le sujet a lui-même été confronté, mettant ainsi en relief la porosité de limites entre le sujet et le narrateur. La problématique œdipienne est réactivée dans un contexte de solitude et d'abandon provoquée par la guerre. En plus de la perte de l'objet et de son amour, se pose la question de l'élaboration de la capacité d'être seul et de la position dépressive. Face à l'effondrement qui en découle, la fonction d'étayage du clinicien est sollicitée, à défaut de s'étayer sur des objets internes ou de s'appuyer sur des parents abandonnant.

De l'effondrement, il en était déjà question à la planche 1, que le sujet associe à « un enfant (CF-1), un orphelin (E1-4) en train de raisonner (A2-4) ou d'étudier (B2-3). Il est vraiment plongé dans son raisonnement (A3-1). On dirait qu'il a des soucis (A2-4). Oui c'est ça, c'est tout. (Et le sujet s'effondre (B2-2)) ». En s'identifiant au personnage, la projection permet de relever une porosité des limites entre le sujet et le personnage (CL-1). L'effondrement témoigne du lien entre représentation et affect. En plus de l'immaturité fonctionnelle du sujet, ce sont des questions liées à l'abandon et à la perte qui sont réactivées.

La scotomisation du violon (E1-1) serait liée soit, à une angoisse de castration face aux apprentissages ; soit encore au refoulement du signifié (CL-4), l'expression « aller au violon » signifiant « aller en prison ».

La problématique mortifère et la culpabilité du bourreau sont évoquées de façon répétitive aux planches 6BM, 8BM et 13MF. A la planche 6BM : « *Ici je vois (CL-2) un homme qui a ce fusil en bas (A1-1). Il pense à quelque chose de regrettable en gros (CN-3). Je vois une femme, une maman (B2-3). Le visage prouve qu'il est en colère (CN-3 ; B1-3). A cause de leur façon de se tenir (CN-3), il y a comme un malheur entre les deux (E2-3)* ». La représentation finit par être massive et liée à une thématique mortifère dans l'après-coup. Au préalable, des procédés rigides sont utilisés pour lutter contre l'émergence de représentations refoulées.

Mais la défense finit par être levée, et l'affect de culpabilité éprouvé, aussi bien pour des actes que le personnage masculin aurait commis, que pour le désir de vengeance face au malheur qui les frappe. Ce serait à la fois l'expression d'une culpabilité partiellement éprouvée et assumée, et d'un conflit entre le désir et la défense, voire un clivage (CL-4).

Ensuite, s'agissant de la pulsionnalité, des traces de la destructivité, voire de la culpabilité des acteurs s'observent aux planches 6BM, 8BM, et surtout à la planche 13MF : « *Celle-ci, je vois (CL-2) une femme (CF-1). Je crois qu'elle est morte (E2-2). Son mari est en train de pleurer (B3-2 ; E2-3). Je parle de pleurer parce que son visage est fermé (CN-3), sa main droite sur les yeux. La femme est à moitié nue (CF-1). C'est comme si elle était malade (E1-4) ou on l'a violée (E2-3 ; B1-2), le mari est venu la trouver là, c'est pourquoi il pleure (E2-3)* ».

La projection est massive, liée à la fois à une problématique d'atteinte narcissique qu'à la perte violente de l'objet. La place du tiers est celle d'un agresseur sexuel, ce tiers-malfaisant. L'établissement du lien entre représentation et affect permet d'envisager la possibilité d'une élaboration de la position dépressive. Au-delà, cette association permet de relever les positions bourreau/victime des objets.

Enfin, dans le registre des relations intersubjectives dominent des persévérations de représentations dans lesquels des intentions arbitraires sont attribuées à des tiers, y compris aux esprits aux planches 8BM, 11 et 12BG.

La planche 8BM est interprétée dans un registre essentiellement pulsionnel. La fantasmatique mortifère de base est retournée en son contraire, permettant à la fois l'évitement de l'angoisse générée par la représentation agressive, mais surtout une orientation de la pulsion agressive vers la pulsion de vie. Mais l'attribution de l'action à des «esprits» pose le problème du rapport à la réalité du sujet. : « *Sur celle-ci je (CL-2) quelqu'un qui est malade (CI-2 ; E1-4), ou qui dort ou qui est mort (E1-4). Il y a des esprits autour de lui…qui veulent l'opérer le ventre, puisque dans leurs mains ya des couteaux (E2-2). Ya aussi un homme vivant qui est debout (CF-1). Et c'est comme si c'est l'homme qui est debout qui raisonne sur ce qui s'est passé (CN-1 ; A2-4).* » .

Dans un autre contexte, c'est la question de la mémoire et de la réactivation des traces laissées par un vécu qui se pose. Dans la figuration proposée, le rôle du personnage n'est pas précisé, pourtant le sujet a tenu des armes, qu'il scotomise (E1-1). La planche permettrait ainsi de mettre en exergue le sujet tel qu'il se représente actuellement : entre bourreau et victime. Serait-ce une forme de clivage du moi (CL-4) ?

Pour ce qui la concerne, la planche 11 a la particularité d'induire une régression prégénitale, liée aux relations précoces à la mère : « *Sur celle-ci je vois (CL-2) comme la nuit (E2-2). Une maison qui est détruite (E1-4). Je ne sais pas (A3-1) si ya la lumière à l'intérieur de la maison (CL-2). C'est sous forme des esprits dans une maison hantée (E2-2). Dans ces maisons demeurent des esprits (E2-2 ; A3-1).* ». Dans un autre registre, la planche permet de relever que le rapport du sujet à la réalité et au monde, de même que sa capacité de jugement, s'en trouvent altérés.

Quant à la planche 12BG, elle met de nouveau à jour la sensibilité perceptive et sensorielle du sujet ; de même que des relations précoces à la mère insécures, voire des premiers objets persécuteurs : « *Ça (B2-1), c'est dans la forêt, c'est dans la forêt (CL-2 ; A3-1) ! Je vois (CL-2) aussi comme une pirogue qui est là (A1-1), en dessous des arbres (A1-1). Cela prouve que quelque part ya de l'eau (A1-1). Ya peut-être des pêcheurs dans les environs qui ont laissé ça (B1-2). Je vois (CL-2) que c'est comme s'il fait déjà noir. C'est une forêt où règnent des esprits (E2-2). Et ya le silence (CL-3). Il n'y a pas de gens (CL-3).*». Dans un autre registre, la planche permet de confirmer l'hypothèse de l'altération des liens auto et intersubjectifs.

Au-delà du contenu manifeste de chaque planche, le fil associatif permet de relever l'établissement d'un lien entre un environnement nocturne et la présence d'esprits s'avérant malintentionnés dans l'après-coup, du fait qu'il s'agisse d'une maison ou d'une forêt hantées. En plus de l'absence de frontières entre le monde des vivants et celui des esprits, les objets conteneurs demeurent insécures, le monde de la nuit étant le réceptacle d'esprits malfaisants. Les esprits bienveillants succédant aux esprits malfaisants, il s'agit alors d'un clivage de l'objet (CL-4).

Le lien insécure à l'objet primaire peut également être relevé à la planche 19 : « *Je vois (CL-2) comme l'eau (A1-1), la vague (CI-3)…Je ne vois plus rien (A2-3).* ». La symbolique archaïque d'une vie intra-utérine est réactivée à cette planche. La projection permet de confirmer l'hypothèse des premières relations à la mère et à l'environnement insécures. La dénégation qui s'en suit est l'expression d'un évitement de l'angoisse provoquée par la représentation.

En outre, dans d'autres figurations de relations intersubjectives, la persévération de l'attribution arbitraire de l'intention du tiers-malfaisant s'observe aux planches 2, 4, et 7BM.

A la planche 2 : « Je vois (CL-2) comme une dame en grossesse (E1-3). Je vois (A1-1) à son côté un homme qui est torse nu (A1-1), un homme barbare quoi (E2-2), avec un cheval blanc à côté (A1-1). Son visage prouve qu'il est cruel (CN-3 ; E2-2). Il prouve aussi son comportement (CN-3). ». Le scénario permet de relever un fantasme de procréation. Des défenses de type rigide sont liées à la représentation d'une relation de couple stable. De plus, l'accès à la triangulation est problématique. Avec l'attribution arbitraire des intentions du personnage masculin, le processus identificatoire est mis en cause. Au-delà, l'association permet de relever la figure du bourreau.

A la planche 4 : « Ici j'ai vu un signe d'amour entre un homme et une femme (B3-2). C'est comme si la femme aime l'homme plus que lui (B2-3). La femme attire l'homme, mais lui, il refuse (B1-1 ; B2-3). L'homme a détourné son visage. La femme le regarde, elle le fixe (CN-5). C'est le déséquilibre de l'amour (CL-3). Derrière la tête de l'homme, je vois (CL-2) une photo, c'est une femme habillée en sexy (B3-2). C'est comme si c'est les pensées de cet homme (CL-3). Il est en train de penser à autre chose (CL-3). ». L'ambivalence pulsionnelle dans la relation de couple est figurée dans un contexte œdipien. Une autre femme est à l'origine du détournement de l'homme. La planche réactive ainsi les problématiques de l'abandon et de la séparation, de même que les fantasmes de séduction et de trahison.

A la planche 7BM, la projection se rapporte plutôt à une relation d'objet caractérisée par l'absence de confiance, voire de la manipulation : « *Ici je vois (CL-2) un homme à qui on dit quelque chose (B1-1). Celui qui est à droite, il est attentif (CN-3). Son oreille est au niveau de la bouche de celui qui parle (A1-1). Il fixe quelque chose (A1-1). Cela prouve qu'il est attentif à tout ce qu'on lui dit (CN-3). Mais cet homme-là, son visage c'est comme si c'est un menteur (E2-2).* ». En attribuant quasi systématiquement de mauvaises intentions aux objets sur la base de postures ou de traits du visage, les liens intersubjectifs sont caractérisés par l'instabilité, l'insécurité même.

Néanmoins, l'association proposée à la planche 10, au-delà des conflits internes qu'elle suscite (B2-3) permet de relever une représentation de relations apaisée et libidinale : « *Je vois deux hommes qui s'embrassent (CM-1). Je ne sais pas si c'est un signe d'amour, ou ce sont des homosexuels (B3-2). Je vais parler de l'amour parce que l'autre homme a fermé les yeux (B3-2).* ». En dépit de quelques hésitations liées aux manifestations anxieuses, le sujet met à jour son fantasme d'homosexualité. Désir sexuel et tendresse sont ainsi représentés sans aucun détour.

A un niveau plus subjectif, en plus de multiples indifférenciations sujet/narrateur, la réponse formulée à la planche 3MB permet de relativiser la question de la stabilité des identifications. Cependant, les liaisons entre représentations et affects demeurent opérantes : « *J'ai vu un homme (CF-1), mais je ne sais pas si c'est une fille ou un garçon (CM-2), qui a caché son visage sous forme de politesse (CN-3), ou qui pleure (B2-2), sa main droite sur sa tête, il est assis au sol (A1-1). C'est comme s'il est en train de raisonner (A2-4).* ».

En dépit de la tentative du sujet d'attribuer au personnage une appartenance sexuelle stable, la projection confirme le flou identificatoire induit par la planche. Les représentations envisagées par la suite oscillent entre une représentation typiquement culturelle de la domination et de la politesse face à une imago phallique, et l'expression d'un affect fort. Le conflit intrapsychique, bien qu'il soit explicite, sa cause reste incertaine. En lien avec la relation d'objet, la planche réactive ainsi l'élaboration de la position dépressive.

Enfin, à la planche 16, à partir du perceptif, le test s'achève par une idéalisation de la représentation de l'objet ; de même qu'une idéalisation de la représentation des relations à l'objet : « *C'est vide (CL-2), c'est blanc (CL-2). C'est le signe de la paix (CL-3). Pas de signe de violence, pas de signe de la haine, pas de signe de la division, mais le signe de la paix, de l'amour fraternel (CN-2).* ». Il s'agit là d'une mise en perspective d'un travail de réconciliation avec ses objets interne et externes.

4.2.2.4. L'Etudiant, 35 ans : des traumatismes psychiques et physiques à la survie

4.2.2.4.1. Analyse du protocole de Rorschach de l'Etudiant

De manière générale, le protocole de Rorschach de l'étudiant ne comporte pas de réponses explicitement référées au contexte de la guerre. Toutefois, une trace de l'effraction des enveloppes corporelles témoignant d'une fragilité de limites entre le dedans et le dehors est évoquée à la première planche du test : «*Les os des articulations de la colonne vertébrale*» (G F+ Anat). La verbalisation est associée à une indication physique de son propre bas du dos. Elle signe des préoccupations d'ordre narcissiques.

De plus, une autre trace de l'effraction des enveloppes corporelles se retrouve à la planche II. Elle est évoquée dans une manifestation de la violence agie, mise en relief au travers d'une rixe entre deux personnages. Le sujet commence par esquisser un sourire ayant pour objectif une tentative de dédramatisation des représentations.

Au terme d'un long temps de latence de 27 secondes, le mouvement défensif initial est levé. Très élaborée, la représentation met massivement en scène un conflit intersubjectif avec effraction corporelle et au cours duquel du sang se met à couler : «*Deux hommes cagoulés…en train se chamailler…Et là, c'est comme si c'était du sang*.» (Gz KC H/Sang).

La sensibilité à la couleur rouge est confirmée à l'enquête : «*…Ici c'est comme les tâches de sang des gens qui se chamaillent* (Tâches rouges sur les personnages ». En plus de l'expression de la kinesthésie active, le scénario permet de relever la figure du bourreau.

L'effraction des enveloppes, consécutivement à l'action de tiers, est également exprimée à la planche III : « *Là, c'est deux hommes qui sont en train de tirer un objet, mais ça se déchire. Chacun tire de son côté* ». En plus de l'expression verbale, le sujet recourt à la sphère motrice dans une amplification du mouvement de déchirure.

C'est dans le même registre de la violence agie que se trouve élaborée une des deux réponses de la planche V : « *C'est aussi comme si c'était deux être qu'on a renversées la tête en bas, et les jambes écartées…C'est tout* » (G K H). Le scénario permet de relever l'intervention d'un tiers-malfaisant ; il pose en outre la question des kinesthésies passive et active.

L'expression de la violence agie est enfin manifeste à la planche VIII : « *Là, c'est comme si c'est deux lions en train de dévorer quelques chose* » (G kan A). Dans une première approche, la pulsion de dévoration a d'abord été vectorisée vers la nécessité de l'autoconservation. Mais le choix de la planche parmi les non aimées a permis de nuancer cette hypothèse au profit de la déliaison ; la mise en scène permettant par ailleurs de relever les positions bourreau/victime. Une rixe sans effraction des enveloppes corporelles a été préalablement évoquée à la planche I : « *Ça, c'était comme si c'était deux renard qui se battaient* » (D kan A). Mais, à la différence de l'association de la planche II, le sujet s'est limité à indiquer la violence agie entre les deux protagonistes.

Cependant, la déliaison ne constitue pas le seul destin de la pulsion. Des liens intersubjectifs apaisés, fusionnels même sont manifestes à la planche I : « *Deux papillons qui s'accouplent* » (G kan A Ban Fusion). Cette réponse permet de relever la vectorisation de la pulsion vers la libido.

Au de-là des nombreuses déliaisons, le protocole de Rorschach de l'étudiant se distingue également par une multitude de configurations en double : « *deux papillons…deux animaux…deux renards...* » à la planche I ; « *deux hommes cagoulés…* » à la planche II ; « *deux hommes…deux arbres…deux poteaux...* » à la planche III ; « *deux êtres …* » à la planche V ; « *deux animaux dos à dos…* » à la planche VI ; et enfin « *deux lions* » à la planche VIII. En dehors de l'acte sexuel et fusionnel de la planche I, les autres configurations témoignent d'une absence d'étayage dans les liens intersubjectifs. Au contraire, l'Autre est souvent associé, soit à celui vers lequel est destiné la violence ; soit à à un tiers-malfaisant, un bourreau.

Dans le registre de la représentation de soi, il est apparu opportun de suivre les traces des «têtes » : «*la tête d'une statuette* » (D F+ Obj) à la planche I ; et « *la tête d'un éléphant* » (D F± Ad) à la planche IX. Ces réponses traduisent manifestement des angoisses de morcellement. Cette hypothèse est corrélée avec le fait que son gros orteil lui a été brutalement sectionné pendant la fuite. Au cours de l'entretien, le sujet a d'ailleurs ôté sa chaussure afin de le montrer au clinicien. L'hypothèse de la figure de la décapitation pourrait alors être émise. Par ailleurs s'agirait-il d'une angoisse de la décapitation, ne serait-ce que symbolique, du «*chef assis sur son trône*» (G K H/Symb) à la planche VIII. ?

En somme, si l'entretien a été un temps propice à l'expression de la frustration et de colère du sujet, la passation des épreuves projectives s'est faite dans un climat dysphorique. Le sujet a été surpris par des planches qu'il a souvent posées sur la table. En localisant à chaque fois les réponses, l'enquête ne s'est donc limitée qu'à la précision de ce qui a motivé les représentations. D'autres constantes sont apparues au cours de la passation : la conservation des planches au-delà de la verbalisation, traduisant ainsi une poursuite du travail de penser ; de nombreuses retournements ; de même que des chocs aux planches noires IV et VII et à la planche pastel X.

En dépit des retournements qui sont ici le reflet d'une activité du processus associatif, le sujet n'est pas parvenu à surmonter sa défense. Il pourrait alors s'agir d'une sidération de la pensée, d'une rupture de la chaine associative, de même qu'une faille du processus associatif face à ce qui est apparu irreprésentable par rapport aux mécanismes de défense du sujet. Cette rupture du fil associatif se produit respectivement aux planches surmoïque, utérine et à celle de la séparation et de l'individuation.

Quoi qu'il en soit, la non évocation des couleurs aux planches pastel est apparue telle qu'une constante .Elle confirme l'hypothèse du choc pastel précédemment évoqué. En dépit de la spécificité de chacune d'entre d'elles, ces planches suscitent, comme l'indique Chabert, C. (2004)[176], l'émergence d'émotions et d'affects et permettent par là même de saisir le type de rapport que le sujet établit avec son environnement. Il y aurait donc chez le sujet une perturbation de sa sensorialité, en lien avec des expériences précoces de déplaisir vécue avant l'acquisition du langage, réactivées ou vécues comme telles sur le chemin de l'exil ; à partir de la stimulation perceptive provoquée par les planches. Le choc à la planche VII, planche utérine par définition, trouve là une occurrence.

4.2.2.4.2. Analyse du protocole de TAT de l'étudiant

Le protocole de TAT de l'étudiant ne comporte pas non plus d'associations explicitement liées aux faits de la guerre.

---

[176] Chabert, C. (2004), *Psychanalyse et méthodes projectives*, Paris, Dunod, p. 53.

Cependant, le rapport au traumatique peut être évoqué à la planche 13MF : «*C'est une personne (CI-2) qui est morte (E2-3). L'autre (CI-2) est debout, en train de pleurer (E2-3).Ya une chambre (A1-1) : une tablette (A1-1) plus des bouquains (A1-1), un tableau accroché au mur (A1-1), c'est tout (CM-3).* ».

La planche est articulée autour d'une expérience dramatique de perte. En liant la représentation et l'affect, le travail d'élaboration de la perte et de la position dépressive pourrait alors commencer, avant le difficile et douloureux travail de deuil. La pirouette et les procédés rigides sont des manifestations de la défense permettant de lutter contre un éventuel effondrement.

Bien que refoulée, l'expression de la violence agie n'est elle aussi manifeste qu'à la planche 8BM : «Ya un fusil (A1-1), un homme couché (A1-1), deux autres à ses côtés (A1-1). L'un tient un couteau (A1-1 ; E1-4). Celui qui est debout, c'est comme s'il n'était pas d'accord (A2-4). Ya aussi ce monsieur en costume (A1-1 ; A3-4). C'est tout (CM-3). ».

En se contentant d'identifier les objets et les personnages en se servant des procédés rigides, le sujet refoule la représentation de la violence crue associée à cette planche. Le scénario évoque ainsi un conflit entre le désir et la défense.

Dans les autres représentations de relations subjectives et intersubjectives, les conflits sont maniés avec plus de souplesse. L'hétérogénéité des différents modes de fonctionnement permettent de justifier cette constatation.

Toutefois, dans la plupart des cas, des liaisons sont établies entre les représentations et les affects.

Au sujet des configurations de relations dans lesquelles l'expression des conflits est apaisée, l'association de la planche 4 permet l'illustration d'une telle proposition : « *C'est une femme qui était en train de dorloter son mari (B1-1), mais le mari ne voulait pas (B2-3). On dirait qu'il est un peu fâché (B1-3). Derrière, ya une autre femme qui est assise (A1-1). C'est tout (CM-3)* ».

Conformément au contenu manifeste, le scénario porte sur l'ambivalence affective dans un couple. Dans la configuration proposée, la passivité de la femme est amplifiée par l'usage du verbe «dorloter», alors que l'affect du monsieur est atténué : «*Un peu fâché.*». Tout porte à croire à la culpabilité de la femme, qui se sent obligée de retenir son mari. Pourtant l'expression de la culpabilité, si elle est liée à la dame isolée du couple, devrait être éprouvée par l'homme. La situation est donc paradoxale.

Dans les autres mises en scène, les relations intersubjectives sont basées sur des liens apaisés au sein d'un couple et entre un père et son fils, comme en témoignent les associations, pratiquement identiques, données aux planches 6BM et 7BM. A la planche 6BM : « *Une vieille maman (CN-2) en train de parler au jeune homme (CN-2 ; B1-1). Le jeune homme est inquiet (B1-3). C'est tout (CM-3*) ». En plus des préoccupations d'ordre narcissique associées à la « *vieille maman* » et au « *jeune homme* », la différence de sexe et de génération est bien établie. L'interprétation porte sur une problématique anxieuse, sans doute liée à une perte : éventuellement celle du père. Ce qui justifierait l'inquiétude du jeune homme.

Dans un autre registre, l'investissement du personnage féminin, comme ce sera le cas à la planche suivante concernant l'un deux personnages, permet d'envisager deux hypothèses : la première permet de soutenir l'idée selon laquelle la relation à la mère réelle a été tellement proche, voire excitante, que le sujet envisage un aménagement en vue d'établir une distance nécessaire dans sa vie fantasmatique. La mère est alors représentée comme étant d'un âge avancé. Ce qui justifierait l'usage de l'adjectif «vieille».

La seconde hypothèse consiste à penser à l'établissement d'un saut de génération, dans une configuration de lutte contre l'angoisse provoquée par la difficulté d'élaboration du conflit œdipien et l'angoisse de castration générée.

A la planche 7BM : « Un vieux papa (CN-2) qui est en train de parler à un jeune homme (B1-1)... Le jeune homme (CN-2) est attentif (CN-3). Le papa est très sérieux (CN-3). C'est tout (CM-3).». Le lien entre un père et son fils est établi sans aucune ambiguïté. La relation est interprétée dans un registre actif/passif.

La figuration se réfère à la problématique œdipienne dans sa valence positive. Le processus d'identification est alors stabilisé. Par ailleurs, il semblerait que la manière dont le sujet a investi les personnages «âgés» aux planches 6BM et 7BM ait un arrière fond culturel. En effet, dans de nombreux pays africains, des personnes susceptibles d'être aussi âgés que ses propres parents sont respectueusement appelées «papa», «maman» ; «tonton» ou «tantine» en fonction de la proximité ou de la familiarité. Il est parfois inconvenant d'appeler une personne âgée «monsieur» ou «madame».

A la planche 10 : « *Deux personnes (CI-2) qui s'embrassent (CM-1). C'est tout (CM-3).* ». L'anonymat des personnages semble être lié à une faille de la représentation du couple et du processus identificatoire. Cependant, la fonction d'étayage, déjà appréhendée aux planches précédentes au travers des dialogues apaisés entre les différents personnages, trouve à cette planche une modalité d'expression plus explicite.

L'isolation des personnages à la planche 2 signe une difficulté à se représenter une relation de couple stable, à la base de laquelle se trouve un conflit œdipien, de même que l'angoisse de castration qu'il provoque : « *C'est un monsieur en train de travailler (CF-1). Et à côté il y a une femme qui a des bouquains en main (A1-1). Et une autre debout, les bras croisés (A1-1)…Ya un paysage (CL-2), un cheval (A1-1). C'est comme si c'est dans une plantation (CF-1)…C'est tout (CM-3).* ». Bien que les personnages soient clairement identifiés, la différence de génération n'est pas établie.

En outre, dans le cadre des relations subjectives, les associations proposées aux planches 1, 3BM et 13B permettent de relever la prévalence de conflits internes auxquels sont liés des affects appropriés.

A la planche 1 : « Ça c'est la guitare ? (Si vous le dites). (E1-3 ; CM-1) …C'est un enfant qui est en train de réfléchir, de penser… (A2-4). C'est tout (CM-3). ». Comme de nombreux sujets avant lui, l'Etudiant confond le violon et la guitare. S'il est vrai que la guitare est l'un des instruments de musique les plus usuels en Afrique, et au Congo Brazzaville en particulier, avec notamment la pluralité des artistes de renommée internationale, le violon devrait avoir été vu à la télévision ou dans des livres. La confusion des deux instruments, indépendamment de l'aspect culturel, mérite d'être approfondie, en lien avec la symbolisation ou la représentation de l'objet.

En plus de l'immaturité physique et fonctionnelle du personnage et de la difficulté de différenciation des objets, la planche met en relief des préoccupations personnelles liées à l'activité d'apprentissage. L'angoisse de castration serait le vecteur du mouvement de réflexion. Si la sollicitation initiale du clinicien est une tentative de réassurance, la pirouette finale témoigne, quant à elle, d'un mouvement défensif contre l'angoisse provoquée par la solitude et la castration.

A la planche 13B : «*Une maison (A1-1), un enfant qui est assis, pensif (A2-4)...C'est tout (CM-3).*». L'immaturité physique et la solitude sont les deux problématiques explicitement abordées à cette planche. Le lien entre la représentation et l'affect est établi de manière voilée. Mais les causes de la solitude sont indéterminées. Au-delà se pose la question « *l'élaboration de la capacité d'être seul en l'absence de l'autre*» (R. Roussilon), ici des parents, étant donné qu'il s'agit d'un enfant en situation de solitude. Une fois de plus, le sujet recourt aux procédés rigides et anti-dépressifs afin de lutter contre l'effondrement.

A la planche 3BM : «*C'est un enfant qui pleure, au chevet du lit (B2-2)…C'est tout (CM-3).* ». La projection est massive, et le lien entre représentation et affect est établi. La planche aborde la problématique dépressive. La scotomisation de l'objet (E1-1) suppose que ce dernier soit connoté négativement. L'effondrement tant évité aux planches précédentes trouve à cette planche un frayage, de même que l'opportunité d'une manifestation explicite.

Le lien aux objets primaires et à l'environnement susceptible d'être considéré comme paradoxal au regard des réponses proposées aux planches 5 et 11. A la planche 5 : « *C'est une femme qui est en train d'ouvrir une maison (CF-1) ; et qui est en train de voir à l'intérieur (CF-1) : ya une table (A1-1), un bouquet de fleurs (A1-1), une armoire (A1-1), etc.* ». Les procédés rigides seraient l'expression de mouvements défensifs permettant de lutter contre l'angoisse générée par la représentation du fantasme de scène primitive.

A la planche 11 : « *C'est comme si c'était deux chemins (E1-3), …sous forme de ténèbres (E2-2). C'est tout (CM-3).* ». La planche est interprétée dans un registre prégénital. Après la levée des défenses, la réactivation d'un environnement insécure se fait jour, les ténèbres étant souvent associées à la demeure d'objets inquiétants, maléfiques, voire persécuteurs.

L'association proposée à la planche 12BG résume à elle-seule, la tonalité dysphorique de l'ensemble des deux protocoles : « *Un paysage (CF-1). On dirait (A3-1) une pirogue (A1-1)…C'est tout (CM-3).* ». La symbolique dépressive et narcissique est convoquée, le sujet étant resté dysphorique pendant toute la passation. La relation d'objet mérite donc d'être approfondie. En effet, le sujet semble ne pas être sensible à la tonalité claire de la planche. Son affectivité et sa sensorialité semblent avoir été troublées, comme cela était déjà le cas aux planches pastel du Rorschach.

La planche 19 provoque un choc. En dépit des nombreux retournements, le sujet ne se contente que d'indiquer son incapacité à associer : « *Je ne vois rien (A2-3* ». Le sujet ne s'étant pas rapidement débarrassé de la planche d'une part, le recours à la sphère motrice et l'allongement du temps de latence d'autre part, sont des manifestations d'une tentative de dépassement de la défense. Cependant la conjugaison de la réalité interne et externe a un effet sidérant. Il faut rappeler que des chocs ont également été observés aux planches IV, VII et X du Rorschach. Dans une autre perspective, il s'agirait simplement d'une difficulté à se représenter un objet stable.

A la planche 16, enfin, le sujet commence par regarder derrière la planche (CM-3):. « *C'est vierge (CF-1), c'est blanc (CF-1)* ». Après avoir passé sa main sur la surface de la planche (CM-3), il se borne à indiquer : « *C'est bon (CN-2)…C'est tout (CM-3)* ». La planche provoque une manifestation de l'ordre de l'angoisse. Dans une attitude de réassurance, et redoutant la présence éventuelle d'un mauvais objet, le sujet se met à toucher la planche. Après avoir constaté l'absence de ce qu'il redoute et qu'elle est bien vide, le sujet confirme l'absence du mauvais. La planche est alors associée à un bon objet. Il s'agit d'un clivage (CL-4). Une telle attitude montre la prudence du sujet dans ses rapports avec le monde extérieur. A priori l'étudiant semble être une personne qui ne doit certainement plus prendre beaucoup de risques dans sa vie. Avant toute initiative, l'analyse de la situation semble être un préalable.

4.2.2.5. Albert, 47 ans : des traumatismes aux plaintes sociales

4.2.2.5.1. Analyse du protocole de Rorschach d'Albert

Dans le protocole de Rorschach d'Albert, les traces du traumatique, non explicitement lié à la guerre, sont perceptibles aux planches IV, VII et IX.

La planche IV, en dépit de la banalité de la réponse associée : « *la peau d'un ours* », évoque l'intervention d'un tiers que l'on ignore : « *comme si elle a été enlevée. Une peau qu'on a étalée* » (G FE Adév). En plus de son caractère dévitalisé, la réponse évoque l'attaque d'une enveloppe corporelle, du Moi-peau. Au-delà, il s'agit des liens passif/actif, voire bourreau-victime.

La réponse donnée à la planche VII est une copie assez conforme de la réponse donnée à la planche IV : « *Une peau déchirée* » (.G FE Adév) Cette association témoigne d'une effraction de l'enveloppe protectrice, de même de l'intervention d'un tiers, potentiellement malfaisant.

Enfin, l'effraction des enveloppes corporelles et de la limite entre le dedans et le dehors est évoquée à la planche IX. Les précisions anatomiques au spontané : « *L'intérieur d'un être humain : ici je vois les reins, le foie et les biles* » (Gbl FE Anat) ; puis à l'enquête : « *Les reins de chaque côté, le foie, la bile* », témoignent d'une angoisse de morcellement, contre laquelle lutte le sujet.

Toutes ces réponses servent également de support à l'axe de la dynamique pulsionnelle. En effet, l'enlèvement d'une peau suppose l'usage des pulsions de mort, notamment dans la perspective de l'action d'un bourreau, comme le laisse supposer le sujet aux planches IV et VII. Cependant, contrairement à certains sujets, la destructivité est loin d'être débordante. Dans l'hypothèse d'un dépeçage pour des raisons d'autoconservation, la pulsion est vectorisée du côté de la libido.

Dans le registre des liens intersubjectifs, le groupe, convoqué aux planches I et IX, constitue un cadre sur lequel s'étaye le sujet, comme en témoigne l'évocation de la scène communautaire à la planche III : « *Deux femmes d'Afrique de l'Ouest qui sont en train de piler du mil* » (Gz K H Scène). Néanmoins des objets internes potentiellement inquiétants, voire persécuteurs sont susceptibles d'influencer ses liens intersubjectifs, voire transsubjectifs. L'association des chauves-souris et du vampire à la sorcellerie permet de soutenir de cette hypothèse. C'est dans ce registre de la contenance qu'est invoquée la République à la planche VIII : « *La forme d'un blason ou des armoiries de la République* ». (G F+ Symb), dans un adresse de rétention de tous ces objets effractés. Il faut aussi espérer qu'il ne s'agisse pas d'un lien mélancolique à une mère patrie idéalisée, détruite par la guerre.

Sur le plan subjectif, ente les objets statufiés associés aux réponses banales ; le choc constaté à la planche VI et l'incapacité du sujet à le surmonter ; le faible nombre de réponses ; le sujet étant partagé entre la contention et l'effraction ; sont autant d'indices témoignant d'une faillite de la capacité à jouer, à rêver et à associer ; d'un engourdissement de la vitalité.

4.2.2.5.2. Analyse du protocole de TAT d'Albert, 47 ans

Au TAT, seules les associations aux planches 13MF et 16 portent des traces du traumatique.

A la planche 13 MF est réactivée la problématique de la perte violente mise en évidence par les procédés de la série E : « *Ça, c'est une scène de malheur* (E2-3). *C'est… je crois…* (A3-1) *une personne morte* (E2-3), *et les parents viennent seulement constater* (B1-2) ». Dans cette association, la représentation de la scène mortuaire n'est pas liée aux affects. Se pose alors la question de l'élaboration de la perte et du travail de deuil.

L'association de la planche 16 est une idéalisation d'un objet abstrait : « *Ici c'est la paix* » (CN-2), à partir du perceptif et du symbolique : «*La paix est blanche* » (CI-3 ; CL-2). En plus de la paix sociale, il pourrait s'agir de la paix psychique dont le sujet a besoin, autant pour se sentir être, que pour continuer d'exister. Les réponses aux planches 3BM et 8BM permettent de suivre les traces de la dynamique pulsionnelle et de la gestion de la pulsionnalité.

La planche 3BM est interprétée dans un registre dépressif, lié à des troubles psychiques et somatiques : « Bon, là j'ai en face de moi une personne opprimée. Elle se tord de douleurs. Vraiment je crois qu'elle doit avoir des problèmes. Vraiment elle doit avoir des douleurs. ». Sans véritablement le dire, le sujet introduit un personnage ne figurant pas sur la planche (B1-2) auteur de l'oppression. La relation avec le tiers-malfaisant, figurée par l'absence, est conflictuelle. L'affect lié à la représentation est éprouvé de manière insistante (B2-2). Le travail d'élaboration de la position dépressive pourrait alors commencer.

Deux mouvements intrapsychiques contradictoires peuvent être dégagés à la planche 8BM : « *Je vois qu'il lui déchire les habits. Je ne sais pas s'il veut intervenir. Je vois une arme à côté* ». Le premier mouvement est lié à une agression (E2-3). Le second est une expression de la défense face à l'angoisse de mort (A2-4). Le contraste entre la pulsion de mort et la pulsion de vie est donc ici saisissant. Il pourrait s'agir d'un clivage (CL-4), le sujet étant partagé entre l'agression et le désir de sauver.

Comme au Rorschach, la destructivité opère de manière souple. Les défenses permettent de contenir des pulsions orientées vers la mort, tantôt vers la vie, oscillant entre le lien et la déliaison.

Quant à la nature des liens intersubjectifs, voire transsubjectifs, les réponses aux planches 2, 4,6BM, 7BM, 10, 12BG et 13B. Globalement, trois types de relations subjectives et intersubjectives sont évoqués à ces planches. Le premier type se réfère à la représentation du réfugier, associé à un détail narcissique à valence négative : « squatter » (CN-2) et auquel est associé un affect de tristesse : « *Il est aussi déprimé* » (B1-3). Ce détail narcissique témoigne de la porosité des limites entre le sujet et le narrateur (CL-1). Le rire, témoignage de l'appel au clinicien (CM-1), est un procédé antidépressif.

Le deuxième type concerne des représentations de relations apaisées (planches 4 et 10), en dépit de l'expression de désirs contradictoires à la planche 4 : « *Ça, c'est un signe d'amour. Je crois qu'il y a une histoire d'adoration. Je crois qu'elle est en train de supplier un monsieur qui la repousse* ». Entre érotisation de la relation (B3-2), et désirs contradictoires (B2-3), la scène est interprétée dans un registre œdipien particulier. La figuration permet d'envisager l'hypothèse d'une infidélité et d'un fantasme d'homosexualité féminine. L'adoration et la supplication seraient alors l'expression d'une culpabilité assumée. L'angoisse de solitude et de perte de l'amour de l'objet justifierait la rétention du personnage masculin. La difficulté à se représenter une relation de couple doit par ailleurs être relevée.

A la différence de la précédente, la planche 10 met en scène un fantasme d'homosexualité masculine : « *C'est un amour entre deux messieurs. Il y a une accolade* (B1-1) (Rires) (CM-3) », *l'accolade et le rire étant des procédés antidépressifs.*

Le troisième type de liens est construit autour d'une fabulation hors image à la planche 2 :

« Ah (B2-1), là c'est une belle histoire ! (B2-1) Je ne sais pas, je crois que là ce sont des sillons. Des sillons (CF-1). C'est le peuple de Dieu quoi (E2-1). Un peuple éclairé (CL-3). Il trace des sillons pour l'agriculture (CF-1). Ils reçoivent le message de Dieu (CL-3). La dame a deux Bibles (E1-3). C'est une histoire de Dieu (E2-1). ».

La massivité de la projection associée à la thématique religieuse doit faire craindre une désorganisation des repères identitaires et objectaux (E3-3). A moins qu'il ne s'agisse que d'une idéalisation de la représentation de soi. Toutefois, il faut préciser qu'avec l'implantation des églises évangéliques dites du «Réveil» dans plusieurs pays du monde, ceux d'Afrique noire en particulier, de nombreux fidèles finissent par souffrir de troubles mentaux. Dans sa thèse de doctorat, Bitsi, J.-A. (2005)[177] développe un pan de cet aspect. Dans un registre moins hermétique, la difficulté à se représenter une relation triangulaire s'observe aisément.

Enfin, le « *fil projectif inter-tests* » (D. Dérivois, P. Roman) permet de lier l'association proposée à la planche 12BG avec les liens au tiers-malfaisant évoqué, entre autres, aux planches I et V du Rorschach : « *C'est une forêt* (CL-2). *Un marécage* (CF-1). *Je crois que celui qui est parti a abandonné un canoë* (E2-1)». L'accrochage initial à la réalité objective, perceptive et sensorielle est une modalité défensive contre le surgissement d'une représentation angoissante.

Après que la défense ait été levée, la projection met en scène l'abandon d'un canoë par une tierce personne. L'hypothèse la plus probable consiste à penser à une fuite consécutive à l'action persécutrice d'un tiers potentiellement malfaisant.

4.2.2.6. Franck, 29 ans : des figures du tragique à l'addiction ; et du projet d'abandon aux idées suicidaires

4.2.2.6.1. Analyse du protocole de Rorschach de Franck, 29 ans

Qu'il s'agisse d'« une colonne vertébrale déchirée » ou de « restes d'une personne qui a été tuée par un fusil de gros calibre » (G FE Hdév) à la planche I ; « des restes d'un homme », ou d' « un cadavre » (Hdév) à la planche II ; de «deux personnes qui ont été tuées, déchiquetées » (G F+ Hdév) à la planche V ; ou encore de « restes d'humains » (Gbl FC Hdév) aux planches VIII, IX et X, le protocole de Rorschach de Franck est traversé par une fixation « dans le contexte de guerre ».

Les associations évoquées sont le reflet d'une effraction des enveloppes corporelles. Dans ce collage à la réalité matérielle de la guerre, le sujet semble incapable de s'y décoller, en dépit de l'allongement des temps de latence.

Il n'y a donc pas de place à d'autres représentations.

Sur le plan de la dynamique pulsionnelle, de nombreuses mises en scène témoignent de la violence archaïque du bourreau, permettant ainsi de relever de nombreux indices passivité/activité. Il s'agit notamment des planches II, V, VI et VII.

---

[177]Bitsi, J.-A. (2005). Processus de symbolisation et appartenances culturelles. Représentations de la maladie mentale et thérapies. Le cas du Gabon. Thèse de doctorat non publiée, Université Lumière Lyon 2.

La scène de la planche II a la particularité d'associer les taches rouges de la planche au meurtre/crime commis au cours d'un acte de vengeance : « *La couleur rouge m'évoque une personne qui a été tuée au cours d'une vengeance.* » (G FC Hév). La nuance apportée par la suite témoigne de la cruauté du bourreau : « *Mais on peut considérer que c'est un déchirement avec des mains, et il y a la même figure à gauche et à droite* ». Comme à la planche I, l'association permet de relever un indice activité/passivité.

A la planche V, le sujet évoque « *deux personnes qui ont été tuées, déchiquetées* » (G F+ Hdév), avant de se lancer dans des remarques sur la configuration symétrique de sa réponse. Dans tous les cas, la planche évoque une effraction des enveloppes corporelles du fait d'un bourreau. Il s'agit là d'un autre indice activité/passivité. Le scénario d' « *une femme violée* » (Dbl F+ H) puis défigurée par son « agresseur » (Dbl/G F+ H) dans « *le contexte de la guerre* » traverse les planches VI et VII. Là encore, il s'agit de l'œuvre d'un bourreau, permettant une fois de plus de relever un indice activité/passivité.

A la planche VIII de « *restes d'un humain qui sont dévorés* » (Gz kan A/Hdév), bien que l'hypothèse d'une pulsion d'autoconservation ait été envisagée à propos de la nécessité, pour les animaux, de se nourrir, il s'agit avant tout de l'expression d'une violence archaïque. A la différence des configurations dans lesquelles les bourreaux sont des humains, il s'agit ici d'animaux. A moins de considérer que le forfait ait été préalablement commis par des humains, et que les animaux ne soient contentés que de se nourrir.

Dans le registre des liens subjectif, intersubjectif et de la qualité des défenses, les manifestations de l'ordre de l'anxiété et de l'angoisse sont souvent dépassées au profit des défenses de type maniaques et obsessionnelles. L'évocation exhibitionniste à la limite jouissif de la réalité de la guerre d'une part ; l'aisance avec laquelle le sujet en parle et l'absence d'affects d'autre part ; permettent de soutenir une telle assertion. L'abondance de remarques sur la symétrie reflète des préoccupations d'ordre narcissiques. L'usage massif des détails anatomiques témoignent d'une angoisse de morcellement que le sujet ne parvient pas à contenir.

Même lorsqu'il tente de rompre ce qui pourrait être un « fil traumatique » à la planche III, la scène évoque une déliaison entre deux personnages : « *Là, c'est deux êtres, qui sont semblables, en train de se discuter* » (D K H Scène). Outre la déliaison, l'hypothèse de l'indifférenciation doit être envisagée, étant donné qu'il s'agit de « *deux être semblables* ». Néanmoins, les associations de la planche V : « *Un insecte* » (G F+ A) ; et « *Une chauve-souris* » (G F+ A Ban) ; puis celle de la planche VI : « *On dirait un animal* » (G F+ A) témoignent du maintien d'un lien avec la réalité.

4.2.2.6.2. Analyse du protocole de TAT de Franck, 29 ans

Contrairement au Rorschach, le protocole de TAT de Franck porte très peu de traces traumatiques explicitement référées à la guerre.

La seule trace implicite est évoquée à la planche 11 : « *Le mal !* (B2-1) *En fait, on dirait que le mal s'est abattu ici* (CL-3 ; E2-2). *Ou bien la disette* (B2-3 ; E2-1). *C'est tout* (CM-1). ».

A la frontière entre le perceptif et le symbolique, la projection est massive et dramatique, liée mauvais objet « Le mal » (E2-2), qui réactive des liens précoces insécures à la mère. Le thème de la disette, contrasté et original, évoque une faille de la fonction nourricière de la mère. L'émergence des processus primaires font craindre une perte de contact avec la réalité.

La violence archaïque, déjà constatée au Rorschach, est plus explicite à la planche 8BM : « (Il soupire, met son téléphone portable dans la bouche et le mord.) *Une personne couchée* (CF-1). *On dirait* (A3-1) *qu'on lui déchirait* (E2-3) *le ventre. Et à côté un enfant absent, un enfant absent physiquement* (CL-4). ». La planche réactive une fantasmatique meurtrière et l'angoisse de perte concomitante. De plus, le clivage du Moi est clairement associé à cet enfant qui s'absente psychiquement face à la violence de la scène. Le « *fil projectif inter-test* » (P. Roman, D. Dérivois) permet de retrouver la trace de la « déchirure » évoquée au Rorschach.

La destructivité est également opérante à la planche 13MF : « *Là quand même c'est une femme qui est malade* (E1-4), *ou qui est presque à la fin de sa vie* (E1-4); *ou sa dernière expiration* (E1-4) ; ou qui est encore sous le choc d'un viol (E2-3). *Mais si elle a été violée, le monsieur-là n'allait pas avoir cette position* (B2-3). *Il est désespéré* (B1-3). *Ça fait pitié* (B2-1). ».

La scène évoque un aller-retour entre le désir et la défense. Le désir évoque d'abord la dégradation progressive de l'Etat de santé d'un personnage. Le désir est ensuite lié à une agression sexuelle. Quant à la défense, elle est associée à la marque d'opposition, à la posture et aux affects éprouvés par le personnage de sexe masculin.

En somme, la planche actualise les problématiques de perte brutale et violente, de même que les angoisses liées à ces pertes. L'expression d'affects appropriés montre un travail de liaison entre représentations et affects.

Les autres planches du test évoquent globalement la dynamique des liens subjectifs et intersubjectifs, de même que les affects associés.

Aux planches 3BM et 13B représentant des personnages en situation de solitude sont associés des affects négatifs. A titre d'illustration, la figure de l'abandon, l'angoisse de solitude concomitante et l'expression d'affects associés organisent la scène de la planche 13B : « *Vraiment ça, ça ne m'inspire pas la joie… (Il se tient la tête) La façon que l'enfant-là est assis, ça ne m'inspire pas la joie* (CN-3)*… C'est tout* (CM-3)*… Un enfant abandonné à lui-même* (CN-1). ». Cette problématique de l'abandon est également convoquée aux planches 12BG et 19.

La planche BG est interprétée dans un registre d'abandon et de tristesse. Des détails narcissiques viennent corroborer le contexte dépressif du scénario. Se trouve donc posée la question de l'élaboration de la position dépressive liée à l'abandon et aux atteintes narcissiques des objets : « *Un lieu abandonné. Ça C'est une pirogue (CF-1), sale à l'intérieur (CN-2). Et ça c'est la brousse (CL-2* ».

Quant à la planche 19, en dépit de l'inadéquation du thème (E2-1) au stimulus, la scène évoque la situation catastrophique d'une ville, ayant pour corollaire la fuite de ses habitants. Un mauvais objet serait à l'origine de l'abandon définitif des lieux, réactivant ainsi des liens insécures à une imago maternelle archaïque : « *C'est quelque chose qui a été abandonné* (E2-2). *Je ne sais pas si c'est une ville* (E2-1). *Ça ne sera plus habité* (B2-4). ». Le motif de l'abandon étant inconnu (CI-2), l'hypothèse du contexte de la guerre peut être envisagée.

Sur le plan intersubjectif, en dépit de l'expression d'affects contrastés, les représentations de relations sont apaisées aux planches 4, 6BM, 7BM et 10.

La planche 4 est interprétée dans un registre de tendresse. L'expression de l'amour est carrément idéalisée. Toutefois, l'anonymat des personnages témoigne d'une difficulté à se représenter une relation de couple. Cette hypothèse est également formulée aux planches 1 et 10. Le processus identificatoire semble également mis en cause : « (Le sujet semble détendu) *Bon* (B2-1), *là, ya de la joie* (B1-3); *l'amour avec A* (B2-2). ».

La planche 6BM est associée à un registre autre qu'œdipien, permettant de relever une difficulté à établir une relation mère/fils. La manière dont le personnage féminin est investi vient corroborer l'hypothèse d'une modalité singulière de la relation à la mère, suffisamment distante, afin d'éviter un éventuel conflit œdipien : « *Ça* (B2-1), *c'est une vieille maman* (CN-2) *qui est avec un monsieur* (CF-1). *La vieille maman a été écoutée* (B1-1), *ou plutôt a été recommandée. C'est tout ce que je peux dire*. ».

Planche 16 : « Ça (B2-1), c'est un vide absolu (CL-3). C'est la fin de tout (CL-3)».

Au-delà de la sensibilité perceptive et sensorielle, la planche permet de relever un mode de fonctionnement hétérogène. Le percept est ainsi lié à des abstractions relevant du monde interne du sujet. Toutefois, il conviendrait de relever la perplexité liée à la question de la finitude. S'agit-il de la fin de la guerre ? De la résultante d'une action de néantisation réduisant tout à l'anobjectalité ? S'agit-il du néant ? Le sujet n'en dit pas plus.

Dans tous les cas, la complémentarité entre les protocoles de Rorschach et de TAT permet de nuancer le collage à la réalité événementielle et spectaculaire du traumatisme, et l'expression massive de représentations liées à la guerre. Au marasme affectif du Rorschach, le TAT a permis de constater des liaisons entre représentations et affects.

4.2.2.7. Narcisse, 35 ans : des traumatismes cumulatifs à l'évitement des conflits

4.2.2.7.1. Analyse du protocole de Rorschach de Narcisse

Tout le protocole de Rorschach de Narcisse est traversé par la répétition de scénarii dans lesquels se déploie le « fil projectif » (P. Roman, D. Dérivois) du « sang », « des taches de sang », y compris aux planches noires, et de la « fumée ».

Qu'il s'agisse « *des taches de sang* » soulevées par des personnes à la planche I ; du sang associé à la mort et à un enterrement à la planche II ; du sang coulant des personnes blessées à la planche VIII ; ou sortant de quelqu'un à la planche IX ; ou encore de la ville « *à feu et à sang* » à la planche X, l'impact traumatique est tel que le sujet est incapable d'élaborer d'autres scénarii que ceux liés à la guerre. Il s'agit, comme Franck, d'une fixation au traumatique.

Entre l'association au noir et à l'enfer ; puis la réactivation de souvenirs douloureux à la planche IV ; entre liaison avec l'environnement d'un danger à la planche V ; ou encore le rappel de la scène du bombardement ; qu'elle évoque un quartier ou une ville détruite, la fumée constitue un autre élément déclencheur du déroulement du fil associatif et du film traumatique, qui se déroule à l'identique.

La forme particulière d'un avion constitue un élément de liaison. A la planche V cette forme a suffi pour évoquer « *les souvenirs des événements* ». Le sujet se laisse alors aller à raconter un pan d'un des bombardements non ciblés auquel il a été victime à la planche VI. La longue association a permis de relever un indice activité/activité.

Dans le registre de la gestion de la destructivité, l'association proposée à la planche X semble suffisamment édifiante pour apprécier la dynamique pulsionnelle du bourreau : « *Il y a plusieurs couleurs. Ça ressemble à des trucs que les angolais faisaient. Ils lançaient des trucs en haut, ça éclairaient les parties qu'ils voulaient voir. Ils cherchaient des victimes. C'est aussi comme une ville à feu et à sang.* ». Dans tous les cas, le sujet s'identifie à la victime. L'intention d'un tiers potentiellement malfaisant est amorcée à la planche I : « « *Ou bien* [deux personnes] *qu'on a soulevées* » (GK H]. Cette dernière association permet de relever l'indice activité/passivité.

Au sujet de la dynamique des liens intersubjectifs, en dépit du contexte dramatique, les liens entre les victimes sont caractérisés par l'étayage. L'association proposée à la planche VIII met en scène une entraide entre les victimes : « …*Des gens qui sortent d'un danger. Au milieu c'est comme la couleur verte, je ne sais pas si c'est de l'essence ou quoi, et les gens sortent de là en hurlant. De l'autre côté ya aussi des gens qui veulent les faire sortir de ce milieu et qui leur disent : « Est-ce que vous pouvez venir par-là ?* » (Gz KC H/ Scène). L'indice activité/activité est là aussi relevé.

Néanmoins, le protocole de Rorschach de Narcisse se distingue par une absence de liaisons entre représentations et affects.

4.2.2.7.2. Analyse du protocole de TAT de Narcisse

Dans son protocole de TAT, Narcisse utilise, comme de nombreux réfugiés, la terminologie « événements » pour parler de la guerre. Son protocole comporte ainsi plusieurs références à la réalité traumatique, comme en témoignent les associations faites aux planches 4, 5, 7BM, 8BM, 11,13MF et 19.

A l'inverse du TAT, des affects de déplaisir sont principalement éprouvés dans plusieurs histoires à rebondissement. L'usage massif du doute « *Je ne sais pas* » ; les allers/retours entre représentations contradictoires ont rendu la cotation et l'analyse pénibles.

A la planche 4 par exemple, la référence au traumatique est d'abord refoulée avant d'être évoquée : « *C'est comme pendant les événements* (CN-1)…*La femme vient de dire à l'homme que sa mère a été tuée pendant son absence* (E1-3) ». Des désirs contradictoires s'observent alors entre le désir de réaction de l'homme et la rétention de la femme : « … *Il veut faire quelque chose à chaud* (E2-3) *mais la femme le supplie* (B2-3)». L'élaboration de la perte n'est pour l'instant pas envisagée. Le va et vient entre le désir et la défense s'exprime également à travers une scène de trahison dans un couple : « *C'est une femme qui attrape un homme en flagrant délit* (CN-1) ». Cette éventualité questionne la stabilité de la relation de couple, de même que l'angoisse de perte de l'amour de l'objet.

Le lien au traumatique est également évoqué à la planche 13B. Au terme d'une description à caractère défensif, la projection est tellement massive que la construction est une fabulation hors image : « *C'est comme un enfant non accompagné* (E1-4 ; E2-1) ». Des affects négatifs sont éprouvés : tristesse (B-1) ; désespoir (B2-2). La planche réactive l'angoisse de perte de l'amour de l'objet, de même que l'angoisse de solitude. Elle met à l'épreuve la capacité d'être seul.

Des motions pulsionnelles contradictoires, entre désirs et défenses, sont exprimées à la planche 8BM, le sujet étant partagé entre désir de réparation : « médecin » et un désir de meurtre : un « bourreau » potentiel : « *…Je ne sais pas si c'est un médecin, mais un médecin ne tient pas un couteau comme ça* (B2-3). *Ça devrait être un bistouri, pas un couteau…Il veut peut-être le tuer* (E2-3) ». Dans son intention, le bourreau envisage de dépouiller sa victime : « *C'est peut-être quelqu'un qui veut récupérer quelques chose sur celui qui est allongé* (E2-2) : *une montre* (E2-1), *une bague* (E2-1) *ou une dent en or* (E2-1) ». Ensuite La pulsion de vie l'emporte sur la pulsion de mort (A2-4) : « *Mais la personne allongée, on dirait qu'elle n'est pas morte* (A2-4) ».

En dernière analyse, la fonction de réparation l'emporte sur le désir de meurtre : « C'est une opération, et le médecin dit au jeune homme (B2-3) : « Quitte de là ! Ne regarde pas ici, va-t'en » (B1-1).

Un autre mouvement pulsionnel vectorisé du côté de l'acte a été évoqué à la planche 4, à laquelle le sujet de sexe masculin voulant réagir violemment à l'annonce du décès de sa mère. Quant à la dynamique des liens intersubjectifs, le sujet est là aussi partagé entre les scènes de coétayage et de séparation. S'agissant des premières, la scène de la planche 10 évoque respectivement une érotisation de la relation au sein d'un couple : « *Un couple en train de danser , les yeux fermés au son de la musique douce dans une boîte de nuit (B3-2) » ; puis un accent porté sur la fonction antidépressive « Un embrassade pour remonter à l'autre le moral (CM-1)…Une femme qui retrouve le réconfort dans les bras d'un homme (CM-1) ; ou encore « L'homme qui est dépassé , et qui va embrasser sa femme (CM-1)* ».

A propos des secondes, les scénarii sont marqués par la tragédie aux planches 6BM ; 7BM ; 13MF.

A la planche 7BM, la problématique porte sur l'évocation de faits dramatiques entre sur un père et son fils (B1-1), éprouvant des affects de déplaisir (B1-3). Le rapport aux objets primaires et à l'environnement demeure dominé par la catastrophe et des liens insécures, ainsi qu'on peut le constater aux planches 11 : « *Un trou…une montagne ou un tas de pierre après un tremblement terre* (B2-4)…*Un pont détruit* (B2-4)…*Un volcan* (B2-4) » ; et à la planche 19 : « *Un bateau qui se noie* (B2-4)…*Une maison qui brûle…Quelque chose d'horrible* (B2-4) » ; avant qu'une représentation moins dramatique et plus contenante ne soit proposée : « *C'est peut-être aussi un tableau* (CL-3) ».

4.2.2.8. Dieu-Donné, 24 ans : de la victime au petit prince

4.2.2.8.1. Analyse du protocole de Rorschach de Dieu-Donné

Des 28 réponses du protocole de Rorschach de Dieu-Donné, aucune réponse ne comporte des traces traumatiques liées à la guerre du Congo-Brazzaville. Ce protocole se caractérise par une absence de réponse H ; une seule réponse (H) ; une absence de réponse kinesthésie ; une absence de représentation de relations. Les réponses sont majoritairement des G simples. Néanmoins, le « fil projectif » permet de suivre la trace du morcellement et du lien aux facteurs pathogènes à travers le protocole de Dieu-Donné.

La première trace du morcellement s'observe à l'enquête de la planche I. Décrivant « l'oiseau » perçu au spontané, le sujet précise que la réponse a été motivée par la forme « *d'un oiseau avec ses ailes, la queue, ensuite la tête* ». Le sujet procède de la même manière à la planche II après que la deuxième réponse ait été associée à « *un morceau de tronc coupé* ».

Et le sujet de préciser à l'enquête : « *Quand on coupe le tronc, on voit le milieu. C'est comme le cœur d'un tronc d'arbre* » (Dbl F+ Bot). En outre, le sujet associe la planche III à « *un poumon* », avant de préciser à l'enquête qu'il y en a deux (D F- Anat). Les détails mentionnés aux trois planches permettent de formuler l'hypothèse d'une effraction des enveloppes corporelles.

La seconde entrée du « fil » projectif concerne le lien aux agents pathogènes représentés par « *un microbe* » (D F- A), aux planches II et X ; de « *la boue* » (G E Elem) à la planche II ; et enfin des « *insectes* » à la planche X. Les microbes et insectes étant des vecteurs de maladies, ils peuvent être associés de mauvais objets. Et la boue, cet écosystème favorable à leur développement, est liée à l'analité, aux excréments et à la souillure. Au-delà de ces considérations générales, un lien a pu être établi avec le traumatisme subi sur le chemin de l'exil. Dieu-Donné a en effet été victime d'un bombardement non ciblé au cours duquel il a reçu une balle perdue, qui lui a transpercé son avant-bras. Il a craint une infection, une amputation et la mort du fait de l'absence de personnel médical. Aussi le rapport au traumatique n'est-il envisagé que dans l'après-coup. Il semblerait que le sujet actualise à travers ses réponses la crainte d'avoir craint d'être contaminé.

Au niveau de la dynamique pulsionnelle et des liens intersubjectifs, l'identification à la figure humaine est problématique. L'absence de réponse H a déjà été relevée, ainsi que toute forme de représentation de relations. Les réponses A, au nombre de 12, représentent des animaux mythologiques : « *Un dinosaure, un extraterrestre, un monstre* » à la planche IV ; « *un animal sauvage* » à la planche V ; « *un dragon* » à la planche VI ; puis un « *autre monstre* » à la planche X. Moins archaïques sont cependant l'«*oiseau* » aux planches I et V ; le « *chimpanzé* » (D F+ A Ban) à la planche III ; « *le gorille* » à la planche IV ; « *une antilope* » à la planche VI ; « *des animaux, comme l'hippopotame* » à la planche VIII.

En suivant la trace des animaux mythologiques et hominidés, une dégradation progressive de la représentation de l'objet ; et par extension de la représentation de soi est observée. Certains de ces animaux sont potentiellement des tiers-malfaisants. Toutefois, la violence potentielle de ces objets est continue, en dépit de l'absence de liens entre représentations et affects. Dans tous les cas, l'identification demeure problématique.

4.2.2.8.2. Analyse du protocole de TAT de Dieu-Donné

Trois associations formulées aux planches 6BM, 13B et 13MF représentent des scènes de pertes dramatiques d'être chers.

La planche 6MB est interprétée dans un contexte de tristesse (B2-2), lié à une relation d'objet. La dramatisation serait le fait de la guerre (E2-3). En supposant qu'il y aurait une angoisse générée par la crainte de la mort du père. Il faut espérer que l'élaboration de la perte et de la position dépressive puisse se faire, des affects étant liés aux représentations . La fonction d'étayage est opérante (B1-1).

La problématique de la perte est de nouveau évoquée à la planche 13B : la projection porte d'abord sur l'expression d'affects forts : «*Un enfant malheureux*» (B2-2) ; « *qui souffre beaucoup* » (B2-2). Le sujet décrit ensuite précarité dans laquelle se trouve le personnage : «*Un orphelin…un enfant de la rue*» (E1-4). La planche réactive la capacité d'être seul. Ici, le sujet, au-delà de la précarité, serait confronté aux angoisses d'abandon, en rapport avec la perte de l'amour de l'objet.

Il en est de même à la planche 13MF. Planche 13MF : la projection met en scène un couple dans lequel un homme perd son épouse (E2-3). Le drame aurait été provoqué par une maladie : « *Peut-être qu'elle était malade.*» (A3-1 ; E1-4). La projection se termine par une posture signifiante d'affects forts (CN-3; B2-2). La planche réactive des angoisses devant la perte violente et la destruction. Le lien entre représentation et affect est établi. Ce qui signe la possibilité de l'élaboration de la position dépressive et d'un travail de deuil.

Fait très particulier, le protcole de TAT de Dieu-Donné ne contient aucune planche permettant d'analyser la dynamique pulsionnel. A la seule réponse qui s'y réfère, planche 7BM, le confli est apaisé : « *Deux camarades qui se discutent pour un problème d'emploi, et comment nourrir leur famille* (B1-1 ; CN-1)». La différence de générations n'est pas perçue. Mais la planche met aussi à jour des préoccupations d'ordre existentielles en lien avec l'autoconservation. La relation entre les deux personnages, loin d'être conflictuelle, est apaisée.

Dans le registre des liens intersubjetifs, outres les nombreuses pertes, de nombreuses planches mettent en scène des liens appaisés et étayant, qu'il s'agisse de couples ou d'une fratrie, ainsi qu'on peu le constater aux planches 2, 4, 8BM et 10.

La planche 4 est une idéalisation de la représentation de l'objet : ici un couple (CN-2) : « *C'est un foyer conjugal, la femme et son mari. Ce sont des êtres fidèles, c'est tout* ».

Déjà à la planche 2, le sujet commence par investir narcissiquement un personnage : «*Une dame vraiment très croyante…*» (CN-2). Une fausse perception : «*La Bible.*» (E1-2), et une fabulation hors image : «*Elle aime aller à l'Eglise*.» s'observent dans la suite de l'énoncé. Le sujet s'appuie en outre sur des éprouvés subjectifs : «*Un homme qui aime élever les chevaux*» (CN-1). Et l'énoncé s'achève par une expression d'affect : «*Une dame toujours triste*» (B1-3), mais dont la cause n'est pas spécifiée (CI-2).

La planche permet de relever une difficulté à construire une relation de couple. L'angoisse et la culpabilité générées par l'accès à la triangulation semblent tellement importantes que le sujet recourt à l'entrée dans les ordres. L'évocation de l'affect de tristesse semble être le fait d'une perte de l'objet, de son amour, si l'hypothèse des angoisses existentielles est écartée. Comme à la planche 1 où le sujet délaisse les apprentissages classiques au profit d'un instrument de musique, la fuite dans les ordres vient témoigner d'une difficulté de socialisation. Il semble que le sujet soit à la recherche d'un ailleurs ou d'une quiétude lui servant de refuge.

La planche 8BM figure un personnage anonyme malade «*C'est une personne malade*» (CI-2; E1-4). Une fois de plus, Dieu-Donné s'appuie sur son vécu personnel : «*Il pense qu'il a l'appendicite*» (CL-1) pour proposer une interprétation dans laquelle des membres de sa famille sont impliqués, avec le même mécanisme de répétition : « *Son frère est vraiment triste*» (B2-2). Mais le sujet scotomise le troisième personnage, et un objet manifeste : «*Le fusil*» (E1-1), évacuant ainsi la violence qu'elle pourrait induire. La planche a réactivé des pulsions agressives destructrices contre lesquelles le sujet a fait face à l'adolescence lorsqu'il fut victime d'une crise d'appendicite. La position passive du sujet permettrait par ailleurs l'évitement des angoisses mortifères suggérées par la planche : «C'est une dame vraiment très croyante. Elle aime lire la Bible, aller à l'Eglise et être une sœur. Et il y a un homme qui aime élever les chevaux. Il y a aussi une dame qui est toujours triste, je ne sais pas pourquoi, c'est tout». Je terminerais par évoquer la porosité des limites entre le sujet et le narrateur à la planche 3BM .

Au-delà de l'anonymat du personnage : « *C'est une personne…»* (CI-2), il y a une porosité de limite entre le personnage et le sujet : «*Comme un réfugié…»* (CL-1). L'énoncé permet de constater la précarité du personnage, dont les détails narcissiques à valence négative tendent vers la description d'un personnage malformé (E1-4). La planche suscite l'évocation de la situation de réfugiés, et réactive des vécus dans la précarité.

En somme, l'offre projective, de la rencontre clinique à la restitution des résultats, en passant par l'administration des épreuves, est considérée comme un temps propice à l'évaluation de processus de changement. En effet, l'entretien, quel qu'il soit, permet une amorce de l'historicisation ou de la reconstruction de la trajectoire potentiellement traumatique, rétrospectivement de l'actuel vers l'archaïque. Dispositifs à symboliser selon P. Roman (2005, 2007, 2009) et R. Roussillon (2003), les épreuves projectives actualisent la capacité/incapacité du sujet à jouer, à associer, à créer, à fantasmer, à se laisser aller, à éprouver des affects appropriés, donc à évaluer, voire à opérer un processus transformationnel.

TROISIEME PARTIE :
DISCUSSION DES RESULTATS ET ELABORATIONS CLINICO-THEORIQUES

CHAPITRE 5 : DISCUSSION DES RESULTATS

Cette étude a été constituée autour de cinq objectifs principaux :

1°)- relever les indices Rorschach et TAT de traces traumatiques ;

2°)- identifier les indices de la destructivité et de la gestion la pulsionnalité des sujets violents, puis ceux des sujets pacifiques ;

3°)- relever des analyseurs de la manière dont les sujets se reconstruisent dans un pays d'asile après avoir été confrontés à des événements potentiellement traumatisants, dans leurs relations intersubjectives, voire transsubjective. Repérer et tenter d'élaborer les «logiques de survie» mises en jeu par les réfugiés dans un pays d'asile ;

4°)- chemin faisant, il est apparu opportun d'adjoindre l'objectif consistant à soumettre la clinique aux analyseurs des états limites, d'un point de vue psychopathologique et psychodynamique. L'hypothèse de la prévalence d'un fonctionnement de type limite chez les sujets étudiés sert de support à la poursuite de cet objectif ;

5°)- enfin, l'élaboration d'une grille de lecture d'une personnalité dite traumatique, qui se déclinerait en fonction des indices spécifiques à chaque groupe de sujets.

15 sujets constitués de 9 civils, 2 paramilitaires, 2 ex-enfants-soldats, 1 milicien et 1 déserteur des forces armées congolaises constituent la population clinique. Cette population a été répartie en deux sous-groupes : les sujets violents et les sujets pacifiques. Le matériel clinique est constitué de 15 entretiens réalisés à partir d'un guide de type semi-directif ; 15 protocoles de Rorschach ; 15 protocoles de TAT. Chacun de ces protocoles a fait l'objet d'une analyse planche par planche dans le second tome de ce travail. L'expression et l'analyse des ressentis et des éprouvés transféro-contretransférentiels traversent tout le dispositif de recherche. D'abord, les marqueurs de traces traumatiques au Rorschach et au TAT.

5.1. L'EXPRESION PROJECTIVE DU TRAUMATIQUE

Les résultats généraux montrent une production en termes de nombre total de réponses en deçà de la norme chez 7 sujets violents, et chez 3 sujets pacifiques ;un nombre de refus et de choc au rouge très élevé chez les sujets violents ; une tendance générale à l'allongement du temps de latence auprès de 6 sujets violents et 7 pacifiques ; un nombre de réponses D moins élevé chez les sujets violents, mais en deçà de la norme chez tous les sujets.

Les réponses Dd, considérées comme des réponses très personnelles, sont très en deçà de la norme. Ces constantes témoignent d'une sidération de la capacité à associer, d'une passivité du Moi qui se laisse déborder par la défense. Ces constantes peuvent ainsi être considérées comme les premiers analyseurs de l'impact traumatique de la réalité externe sur la réalité psychique des sujets.

A un niveau purement formel, les résultats obtenus ne comportent aucun indicateur suffisamment significatif permettant de distinguer les sujets violents des sujets pacifiques. En effet parmi les 15 sujets, Alpiniste et Eric chez les sujets violents d'une part ; l'étudiant, Albert et Dieu-Donné chez les sujets pacifiques d'autre part, sont les 5 sujets dont les protocoles de Rorschach et de TAT ne comportent aucune trace de faits explicitement référés à la guerre du Congo-Brazzaville.

La clinique projective ne permet pas non plus une classification des sujets en fonction de leur degré d'implication dans les faits de guerre. En effet, Eric, Alpiniste l'étudiant, et Dieu-Donné sont tous les quatre des civils, alors qu'Albert est lui un ex-paramilitaire. Cependant, parmi ces sujets, personne n'a été combattant, rebelle, milicien ou membre des forces loyalistes. Il semble d'ailleurs opportun de rappeler les différents niveaux d'implication des sujets.

Dans une certaine mesure, tous les sujets peuvent être considérés comme victimes d'un conflit politico-militaire. Toutefois, parmi eux se trouvent des victimes passives-actives, constituées de civils ayant survécus aux combats ; les victimes déserteurs de forces loyalistes, de rebelles ou de milices ; et les bourreaux et autres criminels de guerre. Chez les 10 autres cas, constitués de sujets violents et pacifiques, de victimes et de bourreaux, la projection est massive et les faits sont explicitement calqués sur la réalité matérielle exogène. Les défenses initiales levées, le collage à la réalité externe est tel qu'il se produit inévitablement une porosité de limites entre le sujet et le narrateur, une confusion entre «ce qui se passe maintenant » et « ce qui s'est passé ».

L'hypothèse selon laquelle le Rorschach et le TAT permettraient une tentative de liaison entre les représentations et les affects, une reprise de la capacité élaboratrice, dont la faille a été provoquée par les traumatismes est alors vérifiée, à la seule condition d'une prise en compte de la complémentariré entre les deux épreuves projectives. Nombreux sont en effet les sujets dont les protocoles de Rorschach n'ont pas permis de lier les affects aux représentations. En revanche, les affects sont massivements éprouvés au TAT.

Une effraction des contenants physiques, humains et symboliques

Le clinicien est alors invité à cheminer dans le pays d'accueil, traverser le chemin de l'exil, le «champ de guerre» des ruines ; à constater l'expression de la destructivité dans ses manifestations les plus archaïques, sur les plans matériel, humain, animalier y compris végétal.

Il y découvre «les choses de la guerre» (François), «un plan de guerre, une progression militaire, une position d'attaque» (Samy) ; «comme pendant la guerre», ou «comme pendant les événements» (Narcisse) ; «l'esprit de la guerre» (Samy) ; «des hommes cagoulés » (l'étudiant) ; «l'éclatement» ; «un incendie» ; puis des «villes ou villages pillés» (Soundiata), «une maison qui est détruite» ; en train de se consumer, «de la fumée» ; des «forêts et savanes brûlées» (François); «des bombardements» (Samy) ; «des éclats» ; des avions qui «pilonnent» (Narcisse) ; «la foudre».

Sur le plan humain, les dégâts sont l'expression d'une violence inouïe : des personnes «renversées» ; «touchées», «blessés», «traumatisées» , «déchiquetées» « éclatées »; des corps et des hommes «déchirés», en «sang», «brûlés» ; des corps effractés, «massacrés», mutilés, «dépecés», «dévorés» ; des femmes «violées, défigurées» ; «de la chaire humaine» ; «l'intérieur d'un corps humains : je vois les reins, le foie, les biles » ; des «sexes humains» ; «une colonne vertébrale déchiquetée» ; «les restes d'un homme ou d'un cadavre» ; «un enterrement», «des squelettes».

Au niveau animalier, le clinicien y découvre des «peaux d'animaux enlevées» ; des animaux en train de manger «celui qui est mort» ou «des restes humains» ; «une chauve-souris qu'on a canardée» (Kolumbo) ; «un papillon agressé ou écrasé» (Kolumbo). Même les végétaux ne sont pas épargnés de la destructivité : «un arbre qui a explosé et qui a été dépouillé» (Kolumbo).

Sur le plan méthodologique, la cotation H dévitalisé (Hdév) est appliquée aux contenus humains décédés. Les kinesthésies associées sont cotées K passive ou K active, selon le type d'action exercée. De telles cotations permettent de discuter du type de réaction de la victime face à l'action du tiers-malfaisant. En effet, généralement, la victime est souvent représentée dans une posture passive, prostrée, n'opposant que très rarement une réaction face à son bourreau. Il s'agit précisément d'une kinesthésie de posture, d'une affliction de la victime. L'hypothèse d'une passivation du lien face au tiers-malfaisant pourrait être formulée.

Qu'il s'agisse d'êtres humains, d'animaux, de végétaux ou d'autres contenants physiques, de nombreuses associations sont le reflet d'une effraction des corps biologique, physique, social et symbolique. Ces associations portent atteintes à l'ordre symbolique des choses, aux valeurs humaines, aux us, coutumes, traditions. Elles posent la question du corps dans ses relations intersubjectives, voire transsubjectives. Les guerres fratricides, les génocides, les attentats, les différentes formes de violences d'Etat portent atteinte à ce corps social.

Dans cette optique, C. Barrois (1998)[178] évoque une pluralité de modalité de base : la continuité brisée avec les blessures corporelles, les séparations, la mort, etc. ; la rupture de la relation contenant-contenu par laquelle les structures d'enveloppe, de protection, les fonctions des organisations des institutions, mais aussi les environnements non humains (maison, abri, etc.) sont détruites ; la rupture progressive ou brutale du sens par laquelle la stabilité du sens de la vie est rompue.

A propos « *des situations traumatiques collectives* » dont traitent M.-O. Godard (2003)[179] dans son ouvrage, R. Kaës (2003) soutient qu'elles représentent :

> *« Des drames vécus collectivement par des communautés humaines, provoqués par d'autres humains, dans l'intension de les détruire par la guerre et par les génocides, c'est-à-dire par l'élimination d'une peuple, d'un groupe, d'une culture, d'une langue. Ces situations sont aussi celle que provoque la violence d'Etat lorsqu'elle s'exprime par la torture systématique et par la disparition d'une partie de la population. Dans tous les cas, le choc traumatique produit des effets de ruptures catastrophiques infligés au psychisme des victimes : ce sont aussi des ruptures catastrophiques qui brisent les familles et les sociétés….»*[180].

Les associations proposées par les sujets sont de plus le reflet d'une multitude d'effractions du « Moi-peau », de même qu'une faille de ses fonctions. D. Anzieu (1974/1995) définit le « Moi-peau » comme :

> *« Une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps. Cela correspond au moment où le Moi psychique se différencie du Moi corporel sur le plan opératif et reste confondu avec lui sur le plan figuratif.»*[181].

---

[178] Barois, C. (1998). *Les névroses traumatiques.* Paris : Dunod, p.167 -170.
[179] Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés*. Ramonville Saint-Agen : Eres.
[180] Kaes, R. « Préface ». In Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés.* Ramonville Saint Agen : Eres, p. 10.
[181] Anzieu, D.(1974/1985). *Le Moi-peau*, 2ème édition. Paris : Dunod, p.61.

La maintenance, la contenance, le pare-excitation, l'individuation, l'intersensorialité, le soutien de l'excitation sexuelle, la recharge libidinale et l'inscription des traces constituent les huit fonctions du Moi-peau, décrites par D. Anzieu (1974/1995)[182] dans son ouvrage. Je formule l'hypothèse qu'une faille des quatre premières fonctions au minimum est provoquée par les traumatismes. Et je soutiens avec R. Kaës (2003) :

> *« La dimension collective du traumatisme infligé à plus d'un autre, mêmes et différents, produit des effondrements des étayages de l'identité du moi et du groupe, une disqualifications des contrats basiques qui assurent la continuité de tout lien, c'est-à-dire des ruptures dans les garants métapsychiques de la vie psychique.»*[183]

Les associations des sujets sont en outre le reflet d'une pluralité d'effractions des conteneurs physiques, des enveloppes corporelles, des limites dedans/dehors, des enveloppes psychiques, du «Moi-peau contenant», envisagé par P. Roman (1992)[184] dans sa double fonction de contenance et de pare-excitation d'une part ; d'échange avec l'environnement et la rétention d'autre part. En outre, ces effractions trouvent une occurrence dans la configuration du « Moi-peau passoire »[185] telle qu'elle a été définie par P. Roman (1992)[186] :

> *« Le Moi-peau passoire représente « la forme la plus archaïque du Moi-peau, caractérisée par le défaut de la constitution de l'enveloppe maternelle primitive, enveloppe dont la continuité n'est pas assurée, comme en lambeaux disjoints, ou enveloppe dont la qualité est remise en question par des effractions : enveloppe-trou. Il s'agit d'une organisation constituée sous le primat de l'hallucination négative, dans une submersion des processus de représentation au profit de l'envahissement du blanc. Sur un plan métapsychologique, on peut penser cette configuration comme témoignant de l'envahissement de l'espace psychique par des contenus peu différenciés, irreprésentables, en lien avec le Ça. ».*

Toutefois, à la différence des travaux de P. Roman (1992, 1996), l'envahissement par le blanc ne constitue pas l'élément organisateur majeur des élaborations des sujets de la présente recherche. Le faible nombre de réponses globales intégrant le blanc, autant que la très faible proportion de détails blancs permettent de soutenir cette affirmation.

---

[182] Idem, p. 121-129.
[183] Kaës, R. (2003). Op. Cit. p.10.
[184] Roman, P. (1992), « Structuration narcissique et état-limite de la personnalité du délinquant. Psychopathologie des enveloppes psychiques au Rorschach ». *Journées d'automne de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*, Rennes, 21, 22 novembre1992.
[185] Idem
[186] Roman, P. 1996, p. 141

Néanmoins, cette étude permet de relever, avec P. Roman des manifestations du « Moi-peau passoire » qui s'observent au Rorschach par l'expression projective des « trous dans l'enveloppe projective, dans une rupture du fil projectif », des trous et des ruptures dans le rythme des réponses, dans (l'allongement ?) des temps de latences, des refus. Et Roman (1992)[187] de préciser :

> *« Le blanc apparaît dans une dimension envahissante, intrusion incontrôlable, alors que les contenus, dont la thématique principale s'établit autour du trou, marquent l'absence de limite, de structure entre contenu et contenant : c'est le registre de la béance ».*

Au risque de se répéter, il a déjà été mentionné que les résultats généraux de la présente étude rendent compte, entre autres, d'une production globale en deçà de la norme ; du nombre de refus élevés chez les sujets violents ; d'une tendance à l'allongement des temps de latence. Ces résultats sont analogues à ceux relevés par P. Roman dans sa recherche. Au-delà, la massivité de la projection génère l'émergence de processus primaires, une fabulation hors image, faisant craindre une perte de contact avec la réalité. C'est le cas de François qui associe la planche 7M à Hitler et ses collaborateurs ; et la planche 12BG aux forêts brulées par ces derniers pendant la seconde Guerre Mondiale.

A un autre niveau, dans une position schizo-paranoïde, les liens aux conteneurs, à l'objet primaire, et à l'environnement de manière générale, deviennent inquiétants, persécutants même. Au TAT, il s'agirait d'un glissement des représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige (B2-4), à une évocation du mauvais objet, de thèmes de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomie ou attitudes (E2-2).

C'est le cas d'Eric qui associe de manière angoissée la planche 19 à «un cours d'eau dans les grottes, ou dans les tunnels » ; d'Enlevé à la planche 11, avant qu'elle ne soit jetée : « *Non ! Ça c'est le vampire. Ce sont les choses du vampire, qui se font la nuit. Ce sont des choses nocturnes* » ; de Fred, à la planche VII : « *Un squelette mystique, avec des os bizarres…En haut c'est comme un fantôme* », planche 11 : « *On dirait aussi la demeure des fantômes* », planche 19 : « *Les vagues rentraient par la fenêtre. C'est aussi comme un tableau dans les vagues, qui peut chavirer. Passons ! Mais peut-être aussi que ce sont des fantômes* » ; de Samy, planche 11 : « *Sur celle-ci je vois comme la nuit. Une maison qui est détruite. Je ne sais pas si ya la lumière à l'intérieur de la maison. C'est sous forme des esprits dans une maison hantée. Dans ces maisons demeurent des esprits* », puis à la planche 12BG : « *Je vois que c'est comme s'il fait déjà noir. C'est une forêt où règnent des esprits. Et ya le silence. Il n'y a pas de gens* ».

---

[187] Roman, P. (1992), Op.cit. 3.

Ou encore de Narcisse, à la planche IV : « *Le noir c'est l'enfer…A cause des tâches sombres, je ne sais pas si c'est l'environnement d'un danger*» ; planche 11 : « *C'est comme un trou, une montagne ou un tas de pierre après un tremblement de terre : ya de la fumée. Un pont qui est détruit de l'autre côté…* » ; planche 19 : « *C'est comme un bateau qui noie. Ça fait peur. Un bateau qui prend de l'eau ? Ya quand même quelque chose d'horrible…On dirait une maison qui brûle…C'est triste* » ; ou encore de Dieu-Donné, planche 11 : « *C'est comme une planète. Une planète qui a des animaux sauvages, genre aussi comme une grotte* ».

En deçà, la pulsion des objets inquiétants et persécuteurs est retournée en son contraire. En plus d'un clivage, se produit chez Samy une collusion, voire une confusion entre le monde des vivants et celui des esprits, ces derniers étant convoqués pour leur fonction réparatrice : planche 8BM : «*Sur celle-ci je vois quelqu'un qui est malade* (E1-4), *ou qui dort* (CF-1), *ou qui est mort* (E2-3). *Il y a des esprits* (E2-1) *autour de lui…qui veulent l'opérer le ventre, puisque dans leurs mains ya des couteaux* (CM-1)… ». Une association est ainsi établie avec les pratiques dites tradithérapeutiques, au cours desquelles des esprits sont invoqués lors de rituels de soins, initiatiques, ou d'autres activités de la vie communautaire, en particulier dans de nombreux pays d'Afrique.

Ces constats sont contraires aux observations réalisées par F. Minkowska, F. et M. Fusswerk (1956)[188]. En effet, la méfiance significative des sujets à l'égard du test ne constitue pas une constante. Les sujets n'ont eu aucune difficulté majeure à entrer en contact avec les planches. Des difficultés de concentration et de persévération dans l'effort n'ont été relevées que chez François. Il est néanmoins important de rappeler que l'étude de F. Minkowska et M. Fusswerk a été réalisée sur des enfants et jeunes adolescents au lendemain de la seconde Guerre Mondiale. La fatigabilité et l'absence de persévérance dans l'effort trouvent là une explication d'ordre développementale. Au niveau topique, il y aurait alors une fixation à l'événement traumatique chez les uns ; évitement, refoulement, voire déni et clivage comme mécanismes de défense chez les sujets parlant *a minima* d'«événements» afin de ne pas nommer la guerre. Un tel constat permet de soutenir l'hypothèse d'une variété des modalités d'expression de traces traumatiques.

Dans l'optique d'une fixation au traumatique, l'excitation psychique est tellement importante qu'elle déborde et sidère les capacités d'élaboration du sujet. Elle provoque également une effraction du pare-excitation. J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1967) définissent le trauma ou le traumatisme comme un :

[188] Minkowska, F., Fusswerk, M. Op. Cit. p. 195.

> *« Evénement de la vie du sujet qui se définit par son intensité ; l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement ; le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique du sujet. En termes économiques, le traumatisme se caractérise par un afflux d'excitations qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations.». [189]*

C'est encore R. Kaës (2003) qui soutient au sujet des traumatismes collectifs et de leurs conséquences au niveau de l'appareil psychique individuel :

> *«Assurément il s'agit de l'irruption dans la psyché d'un réel extérieur au sujet, dont la topique interne se trouve bouleversée et l'économie décompensée par cette rencontre intrusive. Chaque fois que se produisent de telles irruptions, les sujets sont exposés à de graves déséquilibres dans l'économie de leur système pulsionnel de liaison et de déliaison, à des failles dans les enveloppes psychiques, à de profondes défaillances dans leur processus de transformation.*
>
> *La notion winnicottienne de breakdown décrit bien l'effondrement de structures entières de l'organisation psychique : une subite défaillance d'une fonction ou d'un processus, une zone de destruction dans le corps, une désorganisation des liens et des communications, une rupture dans la capacité de penser, une perte de contrôle, une mise hors circuit des mécanismes de défense »190.*

Dans une tentative de maîtrise, il se produit une répétition à l'identique, une répétition-répétition, une symbolisation primaire selon R. Roussillon (2001). La symbolisation est un concept polysémique qui traverse l'histoire du mouvement psychanalytique. Elle désigne un travail psychique de subjectivation, déformation et transformation de l'expérience brute des éprouvés, notamment les traces mnésiques et perceptives. Dans l'espace et le temps de cette discussion, je me limite à considérer avec R. Kaës (1993)[191] et R. Roussillon (2001)[192] les différents niveaux de symbolisation. Roussillon distingue la symbolisation primaire, qui témoigne de la représentation-chose (ou représentation de chose) ; puis la symbolisation secondaire qui se réfère à la représentation-mot (ou représentation de mot). Un défaut de symbolisation serait à l'origine des pathologies narcissiques identitaires.

Pour sa part, reprenant les travaux de K. Abraham et C. Nachin, S. Tisseron. (2004)[193] précise que le symbole psychique comprend quatre aspects : représentatif, affectif, moteur et verbal, qui constituent un ensemble indissociable. Il y a donc dans tout travail de symbolisation au moins une tentative de liaison entre représentation et affect.

---

[189] Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1969/2004), *Vocabulaire de la psychanalyse*, (4ème éd.), Paris, P.U.F., p. 499.
[190] Kaës, R. « Préface ». In Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés*. Ramonville Saint-Agen : Eres, p. 11.
[191] Kaës, R. (1993). Le groupe et le sujet du groupe : éléments pour une théorie psychanalytique du groupe, Paris : Dunod.
[192] Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*. Paris : Dunod.
[193] Tisseron, S. et al. (2004). *Le psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*. Paris : Dunod.

Dans la présente étude, ce sont globalement avec des défenses de type maniaque, et ceux de type dépressif que des liens ont été établis entre représentations et affects.En outre, des traces de fragilités et de traumas antérieurs aux faits de la guerre ont été relevées.

Elles permettent de formuler l'hypothèse des traumas de guerre comme écrans de traumas plus anciens. Il s'agit notamment de Fred, à la planche 13B : «*Ça c'est un garçon qui est devant sa porte, qui regarde ailleurs. Il a l'air triste. Il se pose des questions : «Pourquoi tu m'as fait venir au monde. Pourquoi tu m'as abandonné ? Est-ce que je peux terminer cette souffrance ? C'est dans une maison en planche*.».

Cette association pose la problématique de l'abandon et de ses logiques dépressives. En plus de la fragilité du Moi-peau symbolisée par la maison en planche, elle permet de relever la culpabilisation de l'objet par le sujet. Après avoir été sur le «champ de guerre», il s'agit présentement de discuter de l'expression projective de la dynamique pulsionnelle et de la gestion de la pulsionnalité.

5.2. LA DYNAMIQUE PULSIONNELLE ET LA GESTION DE LA PULSIONNALITÉ

Les réponses kinesthésies aux contenus crus ; les réponses couleurs, en particulier les couleurs pures, éventuellement associées aux kinesthésies ; les contenus anatomiques, à valeur agressives, ou sexuelles ; sont les trois principaux analyseurs classiques de la dynamique pulsionnelle. Les modalités d'expression de la violence agie/subie et de la gestion de la pulsionnalité sont d'une large variété. Au Rorschach et au TAT, elles ont permis de relever les positions bourreaux/victimes, au-delà du clivage sujets violents/pacifiques.

La violence : un acte du « tiers-malfaisant »

La violence agie est indistinctement l'œuvre d'un autre, d'un tiers-malfaisant, d'un bourreau, à l'égard duquel une distance est établie, y compris chez les sujets ayant participé aux combats, à l'exception de Samy. Au Rorschach, la violence est l'œuvre d'une intervention extérieure. La cotation de telles configurations en Kpassive/active, voire en kan passive/active, trouve ici une justification.

Au TAT, l'anonymat des personnages, l'usage de formes impersonnelles, de singuliers pluriels ; l'utilisation de verbes à la forme passive ; l'introduction de personnages non figurant sur l'image, constituent des mécanismes constants : Soundiata, planche I : « *Des hommes qui viennent d'êtres brêlées…* » (G Kpassive/active H) ; Enlevé, planche I : « *C'est comme si on déchirait une personne en deux…* », puis à l'enquête : «*…On dirait que la personne est en train de crier quand on la déchire*» (G Kactive/passive Hdév.) ; Eric, planche 8MB : « *Je vois deux hommes : l'autre avec un couteau, l'autre allongé. C'est comme si on le dépeçait déjà…L'autre s'endort tranquillement pendant qu'on est en train de le mettre le couteau* ».

Projection et déplacement de la violence sur des animaux et sur des végétaux

Lorsqu'elle n'est pas vectorisée vers un semblable, la violence agie est déplacée sur des animaux ou sur des végétaux : David, planche V : «*…Un animal comme un chien qu'on a déchiré*» (G F+ Adév.) ; Kolumbo, planche I : «*…Une chauve-souris qu'on a canardée…Un papillon qui a été agressé ou écrasé*» (G F+ A Ban).

C'est encore Kolumbo, à la planche IV : «Un arbre qui a explosé, et qui a été dépouillé» (G kex Bot) ; François, planche 12BG : «…Une forêt qui a été brûlée, comme pendant la guerre. Si c'est la forêt du Gabon ou du Congo je ne sais pas…Ou quand Hitler brûlait les forêts pendant la guerre».

A contrario, la violence agie est en outre projetée et déplacée sur des animaux : Samy, à l'enquête de la planche X : « *Le crabe, les pattes, la méchanceté cet animal* » ; l'étudiant, planche I : « …*Deux animaux qui se battaient* » (G kan A) ; ou encore à la planche VIII : « …*Deux lions en train de dévorer quelque chose* » (Gz kan A).

Des réponses crues à caractère sexuel

La violence agie/subie s'exprime par ailleurs dans des contenus crus à caractère sexuel. Eric, planche VIII : «*…Le sexe de la femme, une femme qui a été violée* » (D/G F+ Sexe). Au TAT, cette violence s'exprime à travers le procédé (E2-3), témoignant de l'expression d'affects et/ou de représentations massifs-expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive : David, planche 8BM : «*Sa femme est morte, il est en train de pleurer. On a tué sa femme après avoir été violée* ». Au Rorschach, Franck, planche VII : «…*Dans le contexte de la guerre, on peut se permettre de dire que c'est une femme violée. Vu l'écartement, on peut dire que l'agresseur l'a vraiment défigurée* » (Dbl /G Kpassive H).

Une projection sur des contenus para-humains

A un niveau moins élaborée, la destructivité est projetée et attribuée à des êtres para humains (H) : Fred, planche V : « …*Un fantôme qui a des cornes. De chaque côté on dirait une chaire. C'est comme si c'est le fantôme-là qui a dépecé ça* » (G Kactive(H)) ; Samy, planche III : «*…Deux personnes qui tirent ou discutent quelque chose. Il y a un esprit de vengeance entre eux représenté par le sang derrière leur tête…* », avant de répéter et préciser à l'enquête : « *Il y a un esprit de vengeance…le sang dans leur cerveau c'est l'esprit de la guerre* » (Gz KC H/Sang) ; ou encore Enlevé, planche 4 : « *Le monsieur est en colère. Il a l'esprit de la vengeance…* », puis à la planche 11 : « *Non ! ça c'est le vampire. Ce sont les choses du vampire, qui se font la nuit. Ce sont des choses nocturnes (E2-2)* ».

D'autres contenus à caractère violent/agressif

D'autres contenus, tels que du «sang», des «bombes», de la «fumée» (Soundiata, Eric, des «armes» (Alpiniste), du «feu» (Soundiata, Eric, Alpha), des «éclats», des «volcans» ont également une valeur violente, voire agressive.

Enfin, bien qu'elle ne soit pas débordante, ni vectorisée de manière franche, la violence est exprimée à travers des contenus archaïques. Ce sont, en autres, un «hibou» (Eric) ; «un vautour» (Fred) ; «un oiseau nocturne», des «gorilles» (Eric) ; un «fantôme» (David et Fred) ; des monstres (Fred et Dieu-Donné) ; des «oiseaux nocturnes» (Enlevé) ; des vampires (Enlevé, Alpha) ; des chauves-souris (François, Alpha) ; un «serpent» (Alpha) ; un animal féroce (Alpiniste) ; des gorilles, extra-terrestres, animaux sauvages, insectes, dragons, dinosaures, et microbes (Dieu-Donné) ; «un squelette» (Fred).

Une culpabilité préconsciente

A la frontière entre agir et subir, entre le désir et la défense, entre pulsion de vie et pulsion de mort, s'organisent des réponses mettant en relief des représentations contrastées. Ce mode de fonctionnement caractérise Narcisse de manière singulière.

Un détour par David semble nécessaire. Il montre l'échec de la défense et l'expression de la défense à la planche 8BM : « *Mais il est en train de tuer le monsieur là ! Ou bien ils sont en train de l'opérer ? Mais l'opération ne se déroule pas comme ça…C'est comme pendant la guerre. Le monsieur-là était bourré, ils sont rentrés et ils sont en train de l'enfoncer le couteau* ».

C'est aussi le cas de François à la planche 8BM : «…Quand je regarde bien, il voulait lui enfoncer le couteau…Je ne sais pas si c'est lui qui lui a tiré une balle qui a tué ce monsieur…Je ne sais pas si c'est un rêve ou un souvenir. Ou bien il voulait le soigner. Mais je doute fort…Je ne sais pas, l'autre est tombé par terre, il voulait lui enfoncer le couteau. Ou bien ils se sont bagarrés.».

Mais lorsque les mécanismes de défense sont défaillants, la violence s'exprime avec une cruauté très archaïque. C'est le cas d'Eric, à la planche 8BM : «*Je vois deux hommes : l'autre avec un couteau, l'autre allongé. C'est comme si on le dépeçait déjà. Et ya une femme qui est devant, comme une journaliste, avec un front fermé. Et pendant que les autres sont concentrés, lui il est tourné vers un objectif ou je ne sais pas. L'autre s'endort tranquillement pendant qu'on est train de le mettre le couteau.*».

L'usage du verbe «dépecer», mérite quelques linéaments. Sans remettre en cause la cruauté qu'il exprime, sans vouloir dédouaner les sujets, il convient de préciser que le dépeçage d'un animal est une activité relativement banale et courante chez les chasseurs, leur famille et chez des personnes ayant une préférence culinaire pour le gibier. Il en est de même à propos de l'acte consistant à enlever une peau de bête. En effet, lorsqu'elle n'est pas exposée en guise de trophée, la peau d'une bête sert à la confection de tam-tams, de chaussures, de vêtements, d'objets décoratifs ou utilitaires, y compris d'ailleurs dans de nombreux pays occidentaux. Est-il besoin de souligner que ces objets en cuir sont très prisés, et leur usage se heurtent aux défenseurs/protecteurs des animaux.

En plus du clinicien, les sujets trouvent d'autres formes d'étayages dans des configurations en double opérantes ; dans l'établissement de liens intersubjectifs sécurisants, authentiques, apaisés, réconfortants. La pulsion de mort est alors retournée en son contraire et mise au service de la libido. La déliaison fait place à la liaison ; la bagarre laisse la place à la courtoisie, au partage et à l'échange ; l'esprit de vengeance fait place au sauvetage ; la division en retournée en union. Quelques illustrations méritent d'être proposées.

Alpiniste, planche 8BM : « On dirait ce monsieur-là était malade, et ils étaient là à l'examiner. Celui-ci, on dirait que c'est lui qui l'a emmené ».

La clinique montre que les actes de violence perpétrés par les sujets violents à l'égard des personnels humanitaires l'ont été aussi bien au sein d'un même service, qu'à l'égard des personnels des autres services des partenaires opérationnels et d'exécution du HCR. Lesdits actes ont souvent été commis soit à la suite du refus des aides sociales, soit après avoir été frustrés par des problèmes sociaux. Les mécanismes déplacement, condensation et diffraction ont ainsi été décelés. Il s'agit d'attaques symboliques et symboligènes.

En somme, les passages à l'acte des réfugiés peuvent être considérés comme une adresse, dans la mesure où ils sont commis surtout lorsque des aides sociales leur sont refusées, après plusieurs demandes. Le seul recours possible semble donc être le passage par l'acte, les mots ne pouvant plus se dire et s'entendre alors qu'ils sont en détresse. Ces passages à l'acte sont dirigés vers ceux qui peuvent être considérés comme des « intrus ». Il pourrait s'agir d'une attaque envieuse dirigée vers ceux qui n'ont pas subi de traumatismes.

Il se réaliserait ainsi un transfert sur celui qui vient proposer une aide. Identifié au bourreau, c'est sur lui que se déverse la haine. Ce mécanisme, favorisé par la répétition, aurait comme effet de dédramatiser les expériences douloureuses vécues. Il pourrait également s'agir d'une haine renversée contre soi-même. Pour n'avoir pas pu éviter le trauma, l'autre représenterait la partie de soi-même contre laquelle s'exprime la haine.

Il y aurait par ailleurs dans les rapports entre les personnels humanitaires et les réfugiés un appel à la fonction maternante, voire paternante. La mère étant vécue comme gratifiante lorsque des aides sont accordées, et comme mortifère quand elles sont refusées. Cette situation a pour corollaire l'émergence d'un sentiment de persécution, le personnel humanitaire étant vécu comme des bourreaux.

La lecture des protocoles de Rorschach et de TAT de certains violents et pacifiques ne laisse pas indifférent. Au contraire, elle frappe d'emblée par la prévalence de représentations liées à la guerre et à tout ce qui s'y rapporte. La poussée pulsionnelle convoquée par les différentes mises en scène est souvent associée à des actions dans lesquelles des personnages sont brûlés, violés, déchirés, tués, assassinés, éclatés, dépecés ; des quartiers, villages et villes sont bombardés, mis à feu, etc. En lisant les protocoles de Rorschach de Soundiata, Enlevé, Samy, Narcisse, il n'est pas difficile de s'imaginer en «enfer», ou de se dire que le sujet pourrait être «hanté par l'enfer du souvenir» (C. Barrois, 1988/1998)

La seconde hypothèse selon laquellel pris dans l'agir les sujets violents sont incapables de symboliser leur destructivité au Rorschach et au TAT. Et inversement, par la focntion compensatrice du fantasme, les sujets pacifiques seraient les seuls dont la violence est symbolsée au Rorschach et au TAT, mérite d'être nuancée. A titre illustratif, les protocoles de Soundita, sujet violent ; et ceux de Narcissie, sujet pacifique, comportent une pluralité de similitudes.

Dans le même sens, l'hypothèse de la fonction compensatrice du fantasme mérite, elle également, d'être nuancée. En effet, plusieurs situations sont observées : des sujets violents qui expriment massivement leur dstructivité au Rorschach et au TAT : Soundiata, David, Enlevé ; des sujets violents dont les protocoles ne comportent pas de traces suffsamment explicites de la destrutivité : Alpiniste , François ; des sujets pacifiques dont la violence est massivement exprimée à l'un test ou au deux : Samy, Franck, Narcisse, Kolumbo ; des sujets pacifiques dont la violence s'exprime à tavers des contenus archaîques, mais sans qu'elle ne déborde : Albert, Dieu-Donné ; des sujets violents dont la destructivité s'exprime à travers des représentations archaiques : Eric ; des sujets pacifiques dont aux contenus à la fois massivement mobilisés et archaïques : Fred.

Se trouve donc posée la question de la valeur symbolique des agirs et de leurs manifestations projectives, l'interprétation métapsychologique des représentations particulièrement crues, et de leur place dans l'élaboration des traumatismes, mais aussi le degré de prédictibilité des épreuves projectives. La fonction compensatrice du fantasme, laissée jachère en DEA doit être discutée à la lumière de cette clinique.

En s'appuyant sur les théorisations de C. Balier (1995)[194] sur les agirs, il convient de signaler qu'il existe une confusion entre «action» ou mise en acte de la pensée, et «réalisation d'un acte» pour remplacer le travail de la mentalisation. Dans une telle perspective, les agirs sont souvent connotés de la violence qui les caractérise et sont assimilés à des «acting out» ou «passages à l'acte».

C. Balier a aussi identifié des cas de violences extrêmes revêtant des caractères impulsifs ou des besoins impérieux, comme une réponse de survie à une atteinte narcissique de l'ordre de l'effondrement qu'il rapproche du modèle des «agonies primaires» de D.W.Winnicott.

Il est alors possible pour cet auteur de distinguer, parmi les agirs, les passages à l'acte, contenant des formes de mentalisation, puisque articulés au traumatisme et à la compulsion de répétition, qui signent une tentative de liaison ; et les recours à l'acte, dont la seule expression est une manifestation de toute-puissance face à un objet externe susceptible de réveiller le traumatisme irreprésentable et suscitant ainsi une menace d'anéantissement.

En dehors de l'acte, le sujet est protégé par le clivage et le déni de réalité. Au-delà des controverses liées à l'usage de la terminologie anglaise des «acting out», et «acting in» et qui alimentent le débat sur le retour du refoulé pendant et en dehors de la cure, B. Duez (2008)[195] distingue trois grandes déclinaisons de l'acte, auxquelles correspondent trois logiques.

D'abord l'agir, auquel est associé la fonction de décharge, adressée à qui ou à quoi que ce soit si l'environnement est suffisamment troublé pour ne se différencier de qui ou de quoi. Dans cette logique, précise B. Duez (2008)[196] , le sujet attend de l'environnement une prise en compte de l'intensité de son agir pour y reconnaître un désir, qu'il s'agisse d'un désir de mort ou d'anéantissement de l'autre ou de plus d'un autre.

A ce dernier est associé un intrus potentiel, que la charge pulsionnel a pour fonction de maintenir à distance. Du point de vue subjectif, l'agir a pour fonction la transformation de la dépendance en individuation. L'agir participe ainsi au processus de différenciation.

L'auteur distingue ensuite l'acte, auquel est associée la dimension d'adresse[197] à l'autre et plus d'un autre, reconnu comme tel, et duquel le sujet en attend la même reconnaissance.

---

[194] Balier, C. (1995). *Psychanalyse des comportements violents*. 3ème édition, Paris : PUF, 288 pages.
[195] Duez, B.(2008). « Scènes de l'agir et du corps à l'adolescence ». In Chouvier, B., Roussillon, R. (Dir). *Corps, actes et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*. Bruxelles : De Boeck, p.147-167.
[196] Duez, B. (2008). Op. Cit. p. 147.
[197] C'est moi qui le souligne.

Et l'auteur de préciser que « cette reconnaissance imaginaire de la « présence » voire de l'unité de l'autre se fait souvent au risque ou au prix de l'endommagement de l'un ou de l'autre, ou des deux. C'est le cas le plus fréquent des violences de l'attaque sur les personnes »[198]. Et l'auteur d'ajouter que la logique « la bourse ou la vie »[199] constitue un des paradigmes de l'attaque antisociale.

L'action constitue la dernière déclinaison de l'acte. Elle est associée à la dimension symbolique performative de l'acte destiné à un autre ou plus d'un autre. Et l'auteur de préciser que « *la dimension symbolique est supportée et assumée par le sujet* »[200].

Pour sa part, au sujet de la relation entre l'acte, l'action et le corps, R. Roussillon (2008) [201]parle de l' «actualisation», à laquelle il attribue trois sens : ce qui se rend présent, se présente, revient en tenant compte de la manière dont cela s'est passé ; ce qui se met en acte revient avec la mise en acte, le passage à/par l'acte ; ce qui se met en acte revient avec ce qui se passe actuellement.

L'auteur soutient aussi que l'archaïque se présente aussi comme des actes de passage, parle des actes et comportements messagers avant de formuler des hypothèses reprises que je reprends à mon compte.

Je parle volontiers du passage par l'acte. En ce sens que l'acte est porteur d'une forme de mémoire. Avec le corps, l'acte raconte une histoire, quelque chose de dégénérée, qui ne s'est pas ou qui tente de se symboliser dans un mode de relation archaïque. C'est en cela qu'il existerait un lien entre les traumatismes subis, les troubles référés à l'identité dans le pays d'asile et les différentes modalités d'aménagements et réaménagements (constructions/reconstruction) psychiques mis en œuvre pour survivre à la barbarie.

Considérer les différentes modalités des recours à l'acte uniquement sous le versant des formations défensives, et en les considérant seulement sous le primat de la négativité, c'est nier la potentialité d'un travail de transformation rendue possible non pas par l'identification à la position de victime, mais par le recours à l'histoire du sujet, au-delà de la compulsion de répétition. Dans une telle perspective, il s'agit de considérer le recours à l'acte chez les sujets qui survivent à la barbarie non pas comme symptôme relevant de la psychopathologie, mais comme manifestation inscrite dans un processus relevant plus de la normalité. Cette hypothèse se trouve renforcée par le fait qu'*a priori*, avant d'avoir survécus aux faits de la guerre, aucun sujet n'avait des symptômes et autres troubles antisociaux.

---

[198] Duez, B. (2008). Op. Cit. p.148.
[199] Souligné par l'auteur.
[200] Duez, B. (2008). Op. Cit. p.149.
[201] Roussillon, R. (2008). « Corps et actes messagers ». In Chouvier, B., Roussillon, R. (Dir). *Corps, actes et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*. Bruxelles : De Boeck, p. 23-37.

Au-delà de la massivité des projections et des représentations crues, les épreuves projectives médiatisent bien que transformées, hallucinées des pans des histoires à la fois individuelles et collectives vécues dans la solitude, bien qu'en présence des autres, et reprises par la psyché, au gré des après-coups, et des après-coups des après-coups. Les passages par l'acte perpétrés par les sujets violents à l'égard du personnel du HCR et ses partenaires seraient le signe d'un relâchement du contrôle de leur vie pulsionnelle, d'un Moi devenu faible à la suite d'expériences catastrophiques. Ces passages par l'acte, liés à des pulsions d'auto conservation, relèveraient plus de la violence archaïque. Cette violence semble en outre être liée aux problèmes d'insécurité rencontrés par les réfugiés soumis aux nombreux contrôles d'identité.

Déjà mal accueillis par certaines populations locales, leur malaise s'accentue lorsque des policiers trouvent des motifs de s'en prendre à eux lorsqu'ils leur présentent leur attestation de réfugié, seul document administratif délivré par les autorités locales. Il n'était pas rare qu'ils leur disent, parfois en les brutalisant : « rentrez chez vous, la guerre est terminée…». Blessés et frustrés, ne pouvant pas exprimer totalement leur mécontentement, c'est sans doute sur les personnels humanitaires qu'ils déversent leur colère à la moindre incompréhension, déplaçant ainsi leur agressivité. De plus, en s'en prenant à la fois aux personnels d'un même service, qu'à ceux des autres services des autres partenaires de l'UNHCR, il y aurait une diffraction.

J. Bergeret distingue en effet violence et agressivité. Pour lui, l'agressivité concerne toujours un objet nettement identifié et auquel sont attribuées, avec plus ou moins de pertinence d'ailleurs, des caractéristiques de nature à justifier les réactions affectives du sujet. La violence, au contraire, se présente comme une réaction beaucoup plus élémentaire et beaucoup plus globalement brutale : les caractéristiques propres de l'objet ne jouent pas tellement ici (…). Cette violence est également liée aux situations traumatogènes vécus avant et au cours de la fuite, et aux difficultés vitales quotidiennement rencontrées dans le pays d'accueil. Elle apparaît à la fois comme une adresse, une lutte entreprise par les sujets violents pour demeurer maître de leur destin, un retournement de la passivité en activité, un désir de vie. Elle leur fait tenir. L'agir est alors envisager à la fois comme un mode d'élaboration du traumatisme, un mode de décharge pulsionnelle et comme une adresse.

5.3. DYNAMIQUE DES RELATIONS INTERSUBJECTIFS ET TRANS-SUBJECTIVES

Les procédés rigides du TAT, le surinvestissement de la réalité externe, la massivité de la projection et les mécanismes de défense en général n'étant pas appropriés pour contenir l'angoisse générée et les affects associés, les sujets recourent au clinicien et aux procédés antidépressifs. Le nombre très élevé de réponses globales au Rorschach trouve ici une occurrence, dans une tentative d'unification des contenants qui éclatent, et de contenance du débordement affectif.

L'usage relativement massif du « C'est tout » ; « c'est tout monsieur » (Enlevé, Fred, l'étudiant, Samy, Dieu-Donné) ; la nécessité de poser des questions (Alpiniste, François, David, Eric, Enlevé, Kolumbo, Fred) ; la pause des planches sur la table (Fred, l'étudiant) ; le jet des planches (David, Enlevé) ; les sourires (Alpha, Fred, Albert, l'étudiant), et les regards jetés à travers la fenêtre (Alpha) ; les tutoiements et vouvoiements (Fred, Franck, Alpha, Albert) ; le recours à la gestuelle pour accompagner la verbalisation (Enlevé, David, Kolumbo, Albert, Fred, Narcisse) ; les regards jetés derrières les planches (…Alpha) ; le touché des planches, afin de s'assurer de leur réalité matérielle (l'étudiant) ; l'usage de la langue maternelle pour soutenir le processus associatif (François) ; ainsi que les autres formes d'adresses, participent de cette analyse.

La réponse formulée par Soundiata à la planche I, est particulièrement édifiante : «*…Des gens qui viennent d'être brûlés, et peut-être qu'ils demandent du secours* » (D K H). C'est encore Soundiata qui affirme à la planche VIII : « *Deux animaux brûlés qui se déplacent avec la flamme pour s'agripper à quelque chose qui n'a pas encore pris feu. C'est comme s'ils quittaient un endroit qui est en feu pour un endroit qui est bien* » (G kan A).

Outre le clinicien, les sujets trouvent d'autres formes d'étayages dans les figurations en double opérantes ; dans l'établissement de liens intersubjectifs sécurisants, authentiques, apaisés, réconfortants au Rorschach et au TAT. La pulsion de mort est alors retournée en son contraire et mise au service de la libido. La déliaison fait place à la liaison ; la bagarre laisse la place à la courtoisie, au partage et à l'échange ; l'esprit de vengeance fait place au sauvetage ; la division en retournée en union. Quelques illustrations méritent d'être proposées.

Soundiata, planche II : « *Deux personnes qui sont dans les mêmes problèmes…Ils sont unis, au service d'un même problème* », puis à l'enquête : « *Ils sont unis pour une même cause*». Planche 7BM : « …Il faut une troisième personne pour prendre une grande décision » ; Alpiniste, planche 8BM : « *On dirait ce monsieur-là était malade, et ils étaient là à l'examiner. Celui-ci, on dirait c'est lui qui l'a emmené* ». François, planche VIII : «*…L'union de deux animaux qui chassent en famille…C'est comme une alliance* ». Eric, planche 13MF : « *Bien ! ça l'air d'être à l'hôpital : ya une personne malade qui est couchée, allongée…C'est certainement une femme. L'homme debout est inquiet* »…

Les sujets ne sont donc pas violents tout le temps. Ils ne se laissent pas déborder par les montées pulsionnelles tout le temps. La clinique montre qu'ils le deviennent dans des conditions bien particulières. Et de nombreuses réponses laissent entrevoir des possibilités de mise en travail, d'autres éventualités d'aménagement que le recours à l'acte, d'autres destins de la pulsion que la destructivité. Un travail de transformation reste donc possible. A condition préalablement de comprendre les messages portés par les actes. Cela suppose une nécessaire régression au même niveau topique que le sujet.

Cela passe à la fois pour le clinicien et le sujet par un lent et douloureux travail d'historicisation, de son expérience, au-delà du simple récit narratif, pour prendre conscience de sa signification subjective, qui plonge ses racines dans son expérience singulière et intime, dans son passé, son histoire, ses fantasmes et tout son réseau de signification. La présence empathique du clinicien est recommandée par de nombreux spécialistes F. Maquéda, M. De Clercq, F. Sironi, M.O Godard soutiennent, sans se départir des questions déontologiques et éthiques, un fléchissement de la rigidité des dispositifs et même des pratiques.

J'avais alors aménagé un dispositif d'accompagnement des réfugiés nécessitant une prise en charge psychologique au service sociale d'Initiative pour une Afrique Solidaire. Ce dispositif a ensuite a été repris par Aliséi. Ce dispositif consistait, dans le cadre de la cellule d'écoute, d'accompagner les réfugiés vers le Centre National pour Malades Mentaux. Mais les résultats obtenus n'ont pas été à la hauteur des attentes. L'hypothèse de la représentation de ce centre, indiqué comme tel pour malades mentaux, aurait suffi à susciter de la résistance chez les réfugiés, ces derniers ne supportant pas d'être considérés, associés à des malades mentaux.

Néanmoins, en prenant des initiatives, en suscitant des temps de parole, et parce que les silences peuvent être revécu comme des moments de solitude, et puisqu'ils peuvent être persécuteur, le clinicien aide le sujet à «accoucher», au sens socratique, de sa propre vérité. De même, la réalité objective de l'événement, telle qu'elle peut se construire à partir de témoignages divers ne peut se substituer à la conviction interne du sujet, à sa version et à son expérience personnelle de l'événement, à partir de laquelle va se fonder le processus de recherche du sens. C'est en effet le sujet seul, et lui seul seulement, qui détient la clé du sens de son expérience personnelle, vécue dans la solitude, même en présence des autres.

Mais le trauma sidère la pensée, les capacités d'élaboration du sujet, parce qu'il fait effraction au travers de ses défenses psychiques, il court-circuite le sujet dans son système signifiant. Le sujet a donc besoin d'être aidé. C'est en sens que le clinicien lui prête sa psyché, sa boîte à penser, afin de lui permettre de découvrir sa propre signification de l'événement, et d'en prendre conscience. C'est seulement à ce moment que l'événement sera signifié, représentable, dicible et communicable, en sachant que tout ne peut et ne doit pas être représenté, symbolisé.

Le traumatisme est susceptible de passer par le clinicien, en se faisant éventuellement corps. Sudation, effets de débordement, encombrement, seraient des traces de la contamination du clinicien. L'idéal ici c'est que le clinicien ait la capacité de devenir traumatisé, le demeurer, mais ne pas le rester. M-J. Sauret aurait alors raison : «*On ne sort jamais indemne de ce genre de clinique*»[202].

Il faudrait peut-être envisager une psychothérapie, à moins que les différents groupes d'appartenance soient suffisamment étayant, pare-excitant et contenant. Dans tous les cas, le revécu du trauma est le moment où, comme le dit D.W.Winnicott, l'expérience de ce qui n'a jamais pu être représenté comme tel va pouvoir l'être pour la première fois. Cela ne se passe pas sans résistance, ni sans craintes. D.W.Winnicott parle de «la crainte de l'effondrement», ou de «la crainte de devenir fou». Ce revécu est souvent catalysé, mis en scène par une défaillance minime. Cela n'est pas facile à gérer pour le contre transfert. La levée des clivages ne va pas sans angoisses chez les deux partenaires. Mais c'est par le contre transfert que le trauma peut seulement prendre forme, et être élaboré, avant d'être réintrojecté sous une forme tolérable par le patient, et parfois par le clinicien-chercheur

[202] Cette remarque m'avait été formulée par M.-J. Sauret au sortir du séminaire du SIUERPP, à Nanterre, 2006.

CHAPITRE 6 : ELABORATIONS CLINICO-THEORIQUES

Ce chapitre est consacré à l'indication des principales logiques de survie. Au-delà, il s'agit d'une élaboration plus globale, éclairée par la clinique du traumatisme, mais également par le fonctionnement des institutions de soin. Les logiques de survie sont comprises comme des stratégies ou la manière dont les sujets se reconstruisent socialement, mais surtout psychiquement dans le pays d'asile. Ces logiques, non exclusives et non incompatibles, sont intriquées les unes aux autres. Certaines d'entre elles ont déjà été amorcées à différents moments de ce travail.

6.1. ESQUISSE DE QUELQUES LOGIQUES DE SURVIE

6.1.1. La victimisation et ses logiques victimaires

La victimisation est manifeste au travers différentes formes de dépendances sociales. La dramatisation, le catastrophisme, la sinistrose, la désespérance, voire le déterminisme (avec des thèmes religieux ou mystiques) caractérisent des sujets incapables de se départir de l'assistance des services sociaux. La victimisation et ses logiques émanent du sujet, de l'entourage, voire des professionnels. Ces logiques sont renforcées lorsque le sujet est atteint d'une maladie physique ou psychique. M. De Clercq (2001) parle à cet effet de la «*position de malade désigné*»[203] pour décrire la surprotection du malade par le conjoint et l'entourage. Sur le plan psychique, il s'agit d'une désubjectivation, pouvant constituer un processus.

Les logiques victimaires peuvent être représentées de la manière suivante : «Je suis une victime, je dois être assisté(e). Mon pays contribue au financement du système des Nations-Unis…Je n'ai que des droits, pas de devoirs…». Dans son opérationnalisation, le manipulateur-stratège recherche consciencieusement toutes les failles d'un système en vue de son exploitation.

Pourtant, pour C. Diamani (1997), « l'objectif poursuivi par la victimologie est l'obtention de la reconnaissance du préjudice subi avant de pouvoir trouver une réparation...

Il s'agit d'aider la victime à faire le deuil d'une réparation totale et construire un espace psychique grâce à la continuité de la relation thérapeutique.

[203] De Clercq, M. « Répercussions psychiatriques et psychosociales à long terme ». In De Clercq, M., Lebigot, F. (2001). *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson, p. 112.

Malheureusement, il arrive souvent que cette pratique ait des effets « pervers » quand la personne traumatisée n'est pas accompagnée à se départir de ce statut de victime »[204]. Dans ce cas, la personne traumatisée peut entrer dans un processus de victimisation. C'est ce à quoi ressemblerait l'attitude tout à fait passive et pessimiste de certains réfugiés qui, en dépit des propositions de financement de micro projet, affirmaient d'emblée ne pas pouvoir s'en sortir, ne comptant ainsi que sur les aides sociales financières de l'UNHCR. A ces réfugiés peuvent s'ajouter ceux qui, du fait de leur statut, ne pouvaient concevoir que des aides de toute nature leur soient refusées, clamant qu'ils ne demandent que ce à quoi ils ont droit, sans vouloir se prendre en charge et se départir de ce statut de réfugié.

A titre illustratif, nombreux sont les sujets ayant reçu une aide au retour dans leur pays d'origine. Certains ne sont jamais repartis, du moins définitivement, profitant de la porosité des frontières ou simplement de l'étendue des forêts séparant le Congo et le Gabon pour revenir. D'autres encore, dans une forme d'errance géographique, parcourent plusieurs villes au cours des distributions de vivres et non-vivres. Il y aurait également chez les réfugiés l'émergence d'un sentiment d'omnipotence. Ils se sentent tout permis, affirment n'avoir que des droits, et pas des devoirs, les autres devenant ainsi les objets de leurs désirs. Un tel fonctionnement signe le retour vers des vécus infantiles où il n'y a pas de différence entre désirs et obligations. Du côté des professionnels, il faut avouer que les positions de victime et de bourreau sont à la base de toute action humanitaire, et qu'il y a quelque chose d'énigmatique chez les professionnels travaillant sur les cliniques pouvant être qualifiées d'« extrême ».

6.1.2. Les bourreaux et bouc-émissaires

Le bouc-émissaire désigne le responsable/coupable, voire le criminel-victime ou la victime-criminelle. Si de telles figures sont souvent incarnées par des bourreaux : criminels de guerre, ex enfants-soldats, mercenaires, miliciens, soldats loyalistes, victimes potentielles, eux aussi, d'un système, d'une organisation ou d'une des logiques de la guerre : tué ou être tué, tué pour survivre ; elles le sont aussi par des hommes politiques, des institutions, voire des Etats.

Les conflits politico-militaires du Congo de 1993 à 1999 ont opposé principalement Pascal Lissouba (Président de la République), Bernard Colélas (Maire de Brazzaville) et Denis Sassou Nguesso (Ancien Président de la République). Ces différents belligérants ont reçu des soutiens établis ou supposés de grandes multinationales et de certains Etats. Selon l'appartenance politique des sujets, les différents acteurs et leurs soutiens représentent des bourreaux et des boucs émissaires.

---

[204] Damiani, C. (1997). *Les victimes. Violences publiques et crimes privés*. Paris : Bayard.

De nombreux survivants ayant affirmé avoir été l'objet de bombardements non ciblés, l'hypothèse d'une stratégie des bourreaux, ayant pour fonction l'intimidation des sujets non acquis à leur cause, mérite d'être formulée. Il s'agirait d'une stratégie servant à asseoir un pouvoir acquis par les armes. La logique interne à une telle logique pourrait se résumer de la manière suivante : « Si vous résistez, soi vous vous opposez à mon pouvoir, si vous n'adhérez pas à ma politique, voici ce qui pourrait vous arriver ». Au niveau intrafamilial et intersubjectif, les bourreaux et boucs émissaires sont des tiers, rendus responsables de maléfices multiformes : jet d' « un mauvais sort », d'« un fusil nocturne ». Dans son expression intersubjective, la logique inhérente consiste à penser que « l'Autre est la cause de mon malheur ». Sur le plan subjectif, cette logique se déclinerait de la manière suivante : «J'ai tué, j'ai violé, j'ai détruit… ». Dans une perspective intersubjective, la logique pourrait être : « C'est l'autre qui a tué, violé, détruit ».

6.1.3. Les triomphalismes et engagements

Figures du héros, du martyr, jubilations, remerciements des divinités, figures messianiques et conversions/reconversions religieuses, voire changement d'identité ou de nationalité caractérisent les triomphalismes. Il n'est pas rare que le héros/martyr ait été un bourreau. La figure du « *porte-parole* »[205] (R. Kaës 1976, 2000,2010) traverse ces logiques : défenseur des droits des victimes, sa mission consiste à parler en en leur nom, bénévolement, au sein d'une association ou d'un parti politique, ou d'un groupe religieux. La logique régissant ce fonctionnement pourrait se résumer ainsi :

«Je suis survivant parmi les morts grâce à/aux…Je le (les) en remercie en m'engageant…En parlant des autres, je parle aussi de moi…».

Il s'agit d'une fonction de « *délégation* » (R. Kaës, 1976, 2000, 2010[206]), émanant soit du sujet lui-même (auto-délégation), d'un tiers ou d'un groupe d'appartenance.

Sur le plan religieux, ces logiques sont renforcées par la prolifération d'églises dites du « Réveil ».

Originaires d'Amérique du Nord, les prêches sont majoritairement messianiques et très agressifs à l'égard du Diable, des mécréants, voire des chrétiens appartenant à d'autres confessions religieuses.

---

[205]Kaës, R. (1976/2010). *L'appareil psychique groupal*. 3ème édition. Paris : Dunod, p.243.
[206] Kaës, R. (1994/2010). *La parole et le lien. Associativité et travail psychique dans les groupes*. Paris : Dunod, p. 221-222.

Devant leur survie physique à Dieu, les sujets Lui doivent en retour une dévotion totale. Ces églises constituent des familles, des fratries symboliques et idéalisées, au-delà de l'appartenance ethnique et communautaire. Pour les sujets suggestibles, les séances de confession, assimilables aux transes et scènes d'hystéries collectives, permettent au moins l'accès au préconscient, et la liaison entre affects et représentations.

Aux bourreaux trouvant refuge dans les églises ou qui s'y reconvertissent, ces séances sont l'occasion d'avouer les crimes commis, d'éprouver une culpabilité susceptible d'être partagée et diluée par et dans le groupe ; le pasteur, dans sa fonction de médiation, de passeur même, offrant l'opportunité d'une rédemption et d'une réconciliation entre soi et soi, entre soi et les autres membres de la famille symbolique, et bien sûr entre soi et Dieu. Un des destins potentiel de l'engagement religieux pourrait être le fanatisme et avec lui le développement de pratiques sectaires, identiques à celles décrites par B. Chouvier (1999,2008), et pour qui « *la logique sectaire qui scelle une union totale de l'individu avec l'idéalisation groupale débouche, dans les cas extrêmes, sur la fanatisation des conduites* », avant d'ajouter que « *le fanatique représente la figure extrême de la militance* » [207]. En somme, les logiques de l'engagement et du changement peuvent être à la fois des expériences désubjectivantes/ resubjectivantes ; une forme de déni, voire une façon de répéter le trauma ; ou encore le reflet de l'évitement à entreprendre un travail de deuil. Dans cette dernière perspective, il s'agit d'une réorientation de la libido vers un objet ayant un lien avec l'objet perdu.

6.1.4. La honte et la culpabilité des survivants

La « culpabilité des survivants »[24]est pour C. Barrois une des composantes de la souffrance post-traumatique.

Les culpabilités consciente et inconsciente « sont ressenties souvent très longtemps après les faits de guerre, sont liées au fait d'avoir effectivement tué autrui au combat ; elles prennent également le visage de la honte, qui en est le versant intersubjectif, dû au fait d'être aussi survivant d'entre les morts »[25].

Ces affects se manifestent en outre par des sentiments de lâcheté et d'impuissance pour n'avoir pas pu sauver les siens ; pour n'avoir pas porté secours aux proches ; pour avoir choisi de s'engager dans un corps armé : il s'agit d'une incorporation ; pour avoir déserté son unité, sa milice ; ou du fait d'être survivant parmi les morts, simplement. La logique pourrait se résumer ainsi : « J'ai dû faire ça, sinon c'est moi qui mourrait ». Il y a ici un conflit de loyauté.

---

[207]Chouvier, B. (2008). « L'acte symbolique : donner un corps au fantasme ». In Chouvier, B., Roussillon, R. (Dir). *Corps, acte et symbolisatio*n. *Psychanalyse aux frontières.* Bruxelles : De Boeck, p. 10.
[24] Barrois .C. (1988 /1998). *Les névroses traumatiques*. Paris : Dunod, p.94
[25] Barrois .C. (1988/1998). Idem, p. 196

Pour de nombreux sujets comme Kolumbo, la culpabilité « se fait corps ». En effet, Kolumbo se laisse pousser la barbe et les cheveux depuis quelques semaines. C'est pour lui une façon d'exprimer son mal-être et sa souffrance face aux nombreuses difficultés auxquelles il est confronté. Kolumbo se plaint de relations conflictuelles avec les propriétaires des logements qu'il a successivement loués. Il est affecté par l'hémiplégie de sa mère et par l'insuffisance rénale de son père. Personnellement, il souffre d'une sinusite qu'il qualifie de chronique, d'ulcères d'estomac et d'un torticolis. Pour Kolumbo, tout se passe comme s'il est en train de payer le prix de son orientation professionnelle et des postes de responsabilités qu'il a occupés dans l'armée congolaise qu'il a désertée.

Le clinicien constate alors que le sujet est rongé par une culpabilité consciente qu'il continue d'éprouver de façon précise : « *Je suis en train de payer le prix de mon incorporation…Je n'étais qu'un exécutant…Je n'ai jamais fait de tort à quelqu'un…Il existe des ordres et des commandements légitimes…J'ai toujours défendu les pauvres…* ».

La place du corps dans l'expression de la souffrance post-traumatique fait l'objet d'autres associations dans la suite de cet exposé. Mais il est possible d'ajouter la logique interne suivante : « Mon corps (l'armée) a fait souffrir les corps des autres (innocents, victimes). Mon corps armé ayant été désarmé, je désarme mon corps en exprimant la culpablité liée au statut que j'occupais ».

Tant qu'il était membre d'un coprs armé, dans il faisait partie intrégrante de ce corps ; il faisait aussi partie de son corps familial. Comme son corps armé a été défait ; comme sa famille biologique aussi a été défaite du fait de la guerre, son corps physique souffre de ne plus faire partie d'une partie d'un tout.

En effet, issu d'une très grande famille, Kolumbo a intégré l'armée pour « fuir » le corps désorganisé qu'était sa famille. En intégrant l'armée, il devient membre d'un coprs structuré. Cette cohérence structurelle étant mise en branle par la défaite du corps et par la désesrtion, son corps physique retrouve son état primaire. Plus généralement, les populations qui ont été contraintes de quitter leur patrie comme personnes déplacées, des exilées, et même de simples immigrées, sont souvent confrontées à des situations générant des souffrances liées à leur identité dans les pays d'accueil.

Dans son mémoire de maîtrise, G. Bika (2003)[208] a montré qu'à leur arrivée au Gabon à la suite des événements traumatiques liés à la guerre, et en dépit de la protection de l'UNHCR, les réfugiés du Congo-Brazzaville ont été confrontés à plusieurs difficultés telles que le voisinage, l'emploi, la nutrition, le loyer, le financement d'activités génératrices de revenus et l'insécurité. Ils en éprouvent des sentiments de regret, tristesse, d'abandon, lassitude, impuissance, frustration, insécurité, désolation, persécution et d'angoisse existentielle. Et selon les situations, ils réagissent par l'évitement, la fuite, la résignation, les pleurs, les menaces de mort, et de nombreuses agressions verbale et physique à l'endroit des personnels humanitaires. Aux regards curieux de certaines populations locales a été associée la compassion, caractérisée par l'accueil de réfugiés dans des familles avec lesquelles ils n'ont aucun lien.

La curiosité suscitait parfois des moqueries du fait de l'accent des réfugiés congolais. Les moqueries devenant insupportables pour de nombreux élèves, ces derniers rapportaient leurs difficultés à participer aux cours du fait des moqueries dont ils étaient l'objet à chacune de leurs interventions.

Ce fut le cas de Nanou, 17 ans, inscrite en quatrième : « ...A chaque fois que je prends la parole en classe, il y a des élèves qui se mettent à rire...ça m'énerve, et parfois, même si je connais la réponse à une question, je ne réponds pas... » ; ou d'Elga, 13 ans: « …Les camarades de classe m'appellent la congolaise, et pourtant ils connaissent mon prénom... Quand je parle, on me dit « on n'est pas au Congo ici »...Ça m'énerve et j'ai honte... ».

Dans le même sens, nombreux sont les réfugiés qui souffrent de ces moqueries liées à la fois à leur accent et à leur statut dans les quartiers au point de générer des conflits relationnels. A titre illustratif, le qualificatif « merci Sassou » est attribuée à ces jeunes femmes qui, n'ayant pas de sources de revenus, sont souvent contraintes de se prostituer.

Celles qui acceptent de vivre en concubinage avec des gabonais sont parfois victimes de maltraitance.

En témoigne, Julie, 27 ans, mère de 3 enfants : « ...Après m'avoir grossie (mise enceinte), mon ami m'a abandonnée chez sa mère pour aller vivre avec une gabonaise...Quand je parle, il me menace et parfois il me frappe...Je ne peux rien faire, je suis obligée de supporter... ».

---

[208] Bika G. (2003). Approche clinique de la situation de réfugié de guerre. Etude réalisée à par d'un guide d'entretien semi-directif et d'un questionnaire. Mémoire de Maîtrise en psychologie clinique et psychopathologie, Université Omar Bongo, Libreville.

Dans tous les cas, les affects éprouvés témoignent d'une atteinte narcissique. F. Maquéda (1999, p.13) affirme au sujet des manifestations post-traumatiques que : « des troubles de l'identité en découlent: régressions, suspension du développement chez les enfants; épisodes de dépersonnalisation, hémorragies narcissiques, attaques contre soi-même ou les autres chez les adultes… »[209].

Par ailleurs, il est quelque fois arrivé que la honte soit retournée en « exhibition phallique » (J. Guillaumin). Le cas Gilles, un ex-milicien, pourrait à lui seul justifier cette constatation. En 1993, Gilles a 18 ans lorsqu'il participe activement au conflit armé dans une milice.

Gilles réagit par la fuite lors de la guerre civile de 1999, en embarquant clandestinement à bord d'un bateau dont il ignorait la destination. Il y a dans son choix un retournement activité/passivité. Or, au cours de ses crises de violence verbale à l'égard du personnel humanitaire, Gilles déclare souvent publiquement avoir tué beaucoup de personnes au cours de la guerre et qu'il est prêt à recommencer. A « l'exhibition phallique de la honte » s'observe également chez Gilles la logique du maître-chanteur, également observée chez Samy, un ex-enfant soldat, dont le chantage se résumait à l'énonciation de l'adage selon lequel « ventre affamé n'a point d'oreille ».

6.1.5. L'errance

Entre errance géographique et errance psychique, cette logique serait la manifestation d'une tentative, d'une nécessité, voire d'une impossibilité de se poser. A certains égards, cette dernière perspective pourrait être liée à la théorie de « l'indécidabilité » définie par B. Duez (2002) [210] comme l'impossibilité du sujet traumatisé à destiner sa pulsion. Néanmoins, dans cette logique il s'agit d'une impossibilité à choisir un lieu pour se poser, avant d'envisager un éventuel processus de reconstruction. L'errance pourrait en outre refléter une impasse existentielle, voire psychique, les sujets ne pouvant se poser nulle part.

L'errance pourrait par ailleurs être significatif d'un évitement de l'activité de penser. Se poser pourrait alors être vécu douloureusement. L'errance pourrait encore être le reflet de la logique en « ni » : « ni ici, ni là-bas, ni ailleurs », donc « nulle part » ; ou « ni ici, mais là-bas ou ailleurs».

---

[209] Maquéda F. (1999). « Vulnérabilité partagée et sollicitude tempéré » In Maquéda, F. (dir.).*Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires.* Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p. 13.
[210]Duez, B. (2002). « L'indécidabilité, un modèle génétique du traumatisme ». In *Perspectives psychanalytiques*, 41, 2002, p.113-118.

Parmi les risques encourus par les immigrés, O. Douville (2001)[211] soutient l'hypothèse d'une « mélancolisation du lien social ». L'Ailleurs pourrait en outre représenter une désillusion après avoir été idéalisé.

Les populations qui ont été contraintes de quitter leur patrie comme c'est le cas des personnes déplacées, des exilées, et même de simples immigrées, sont souvent confrontées à des situations générant des souffrances liées à la qualité des liens subjectifs, intersubjectifs, voire transsubjectifs dans les pays d'accueil. Déception, dégradation de l'idéal, désidéalisation de l'objet idéalisé pourraient alors être associées à cet Ailleurs rêvé et espéré.

A cet effet, G. Rubin (1998)[212] affirme qu'il s'agit pour immigrés d'un déchirement terrible, et tout à fait comparable à la douleur que l'on ressent de la perte d'un être cher, que de laisser sa patrie derrière soi, surtout lorsqu'on en a jamais eu le désir. Dans le même ordre d'idée, elle ajoute plus loin qu'il n'est jamais facile de perdre à la fois tous ses repères : culturels, environnementaux, amicaux, professionnels, etc.

Elle évoque aussi le fait que ce genre de situation est souvent aussi lié à la destruction de tout ce qu'il y a de symbolique, porteur de sens.

Elle note la mort d'un nombre de personnes, la destruction des villages, des objets familiers, des modes de vie, et de toute la culture, au sens large du terme, avec laquelle est détruit « le lien généalogique qui unit les générations ».

Par ailleurs, établissant un lien entre l'identité culturelle et la souffrance, Z.K.S. Dahoun, en reprenant M. Klein, développe l'idée selon laquelle l'élaboration de la position dépressive n'est jamais terminée, qu'elle se poursuit la vie durant, à chaque étape du développement. Et dès que le sujet change de groupe d'appartenance, il y a menace pour l'identité, crise et souffrance possibles. Et ce n'est pas un hasard si certaines pathologies éclosent à ces moments vulnérables de crises, avec notamment les névroses traumatiques chez les immigrés.

Plus loin elle ajoute le fait que coupées du pays d'accueil par la langue, les habitudes, le rejet social et l'exclusion, ces familles vivent dans l'isolement.

---

[211]Douville, O. « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social », In *Cliniques méditerranéennes*, 1/2001 (n°63), p.239-262. URL : www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2001-1-page-239.htm, consulté le 3 avril 2011.
[212]Rubin,G. (1998). *Travail de deuil, travail de vie*. Paris : L'Harmattan, p. 82.

Il n'est pas n'ont plus rare que certaines d'entre elles « *préservent une idéalisation et un agrippement coûte que coûte à ce « là-bas » comme moyen de survie. Le passé est envisagé comme un état stationnaire idéal, un fondement originel, remède à tous les maux.* »[213].

Pour sa part, A. Eiguer[214] développe l'idée du « faux self du migrant » pour qui « l'adaptation requiert la déformation de son self, construisant ainsi une figure en faux », caractérisé, entre autres, par la passivité, la docilité, la soumission, s'accommodant parfaitement aux exigences culturelles. Ce faux self peut également se traduire par « l'identification à l'agresseur, la peur du ridicule (honte narcissique), etc. ». Et l'auteur d'ajouter que le concept de faux self renvoie aussi bien à une forme de personnalité qu'à une organisation psychique. En outre, ces situations d'exils forcés sont souvent suivies de certaines pathologies.

C'est dans ce que dans son article portant sur les « Avatars des malaises dans l'identité : états limites, incidents cliniques des exils » O. Douville constate « *la progression rapide des souffrances référées à une perte, non psychotique, du sentiment d'identité* ». Ces souffrances sont caractérisées par la dépersonnalisation qui, autrefois était enclos dans le pathognomonique de nosologies spécifiques, devient fait social, douleur du lien social, dont l'origine est à situer du côté de la mort du lien social.

Et l'auteur d'affirmer : « clinique de la dépression et de la violence, lorsque la perte de l'originaire non intégrable à l'économie narcissique du sujet, éveille le sentiment de perte de la propriété corporelle...Il n'est pas exclu que l'impossibilité du deuil de l'origine pour certains exilés et la non-inscription de signifiants de la coupure qui en résulte créent des effets de vulnérabilités les rendant psychosomatisables. »[215].

6.1.6. Le silence

Cette logique a été suggérée par H. Borlant (2011)[216]. Seul survivant des six mille enfants juifs de France de moins de seize ans déportés à Auschwitz en 1942, l'auteur n'a que très récemment décidé d'en parler.

Il justifie son silence par l'indicible et l'inaudible, mais aussi par la nécessité de protéger ses proches.

---

[213]Dahoun, Z.K.S. (1998). « … ». In Kaës, R. *Différences culturelles et souffrance de l'identité*. Paris : Dunod, p. 212.
[214] Eiguer, A. (1998). « … ». In Kaës, R. Idem, p. 89-106.
[215]Douville, O. (1998). « … ». In Kaës, R. Idem, p. 36-38.
[216] Borlant, H. (2011). *Merci d'avoir survécu*. Paris : Seuil.

Que dire donc des réfugiés n'étant jamais venus exposer leur vécu au service social, indépendamment des incitations des travailleurs sociaux ? Que dire encore de tous les soldats qui ne se sont jamais confiés ? En plus du mutisme qui caractérise l'armée, considérée comme « la grande muette », l'hypothèse du silence comme logique de survie semble probable, soit du côté de l'inavouable, de l'indicible, de la culpabilité ; soit du fait du secret même. Une telle logique assurerait également une protection contre soi et contre les autres.

6.1.7. La résilience comme logique de survie individuelle/communautaire ?

De nombreux auteurs travaillant sur la résilience s'accordent pour la définir comme trait, comme résultat et comme processus (J. Lighezzolo, C. De tychey, 2004[217] ; M. Anaut, 2005[218]).

La logique de la résilence a été stimulée par le constatct selon lesquel, bien qu'ayant été confronté à une série d'événements potientiellement traumatisants lors des guerres civiles de 1993, 1997 et 1999, les différents services sociaux de l'UNHCR n'a pas récensés un nombres particulièrement important de demandes de prise en charge psychologique, que ces demandes soient portées par des proches ou par des institutions.

Ce constat entre en résonance aavec le projet actuel sur la « Résilience et le processus créateur chez les enfants et adolescents haïtiens. L'un des défis majeurs de cette recherche concerne la résilence communautaire. La résilence se décline en plusieurs modalités d'expression. Parmi ces modalités, J. Lighezzolo et C. De Tychey relève :

L'humour, qui constitue un procédé défensif qui permet une sublimation des pulsions agressives, c'est-à-dire une élaboration de ces dernières et des excitations qu'elles génèrent par un canal d'expression socialement valorisé.

Le clivage est le mécanisme de défense par lequel une structure perd son intégrité et est remplacée par une structure partielle. Il consiste, chez les traumatisés, à séparer les représentations entre elles ou les affects des représentations, afin de mettre à l'écart les insupportables.

Le déni : c'est le mécanisme par lequel une expérience vécue péniblement est niée, l'accent étant mis ici sur l'existence de cette expérience dans le principe de plaisir.

---

[217] Lighezzolo, J., De Tychey, C. (2004). *La résilience. Se (re) construire après le traumatisme*. Clamecy : In press, 2004.
[218] Anaut, M. (2005). *La résilience. Surmonter les traumatismes*. Barcelone : Armand Colin.

L'intellectualisation (variété de l'isolation) : c'est un procédé par lequel le sujet peut se protéger de l'intensité des affects de déplaisir en les évacuant pour privilégier le monde des idées et de la rationalisation logique.

En somme, pour C. De Tychey (2004, p.62), deux mécanismes de défense semblent jouer un rôle plus adaptatif que les autres dans le traitement des excitations pulsionnelles libidinales et agressives mobilisées par toute situation traumatique. Il s'agit de la sublimation et de la formation réactionnelle contre l'agressivité :

La sublimation permet l'écoulement des motions libidinales lorsque ces dernières ne peuvent se fixer sur des objets réels parce que ces derniers se sont révélés trop insatisfaisants ou franchement toxiques.

La formation réactionnelle contre l'agressivité oriente le comportement du sujet en sens inverse de celui mobilité initialement par la pulsion agressive…Ainsi le ressentiment va être remplacé par de la tendresse, le désir de se venger et de s'occuper d'abord de soi par l'oblativité (altruisme).

Le faux-self (Winnicott), qui met du faux à la place de ce qu'il aurait dû être. Il fait comme si. Il développe un faux Moi. Si l'environnement n'a pas été fiable il va se produire une personne fausse. Dans la pathologie adulte, il y a quelque chose de non authentique, par exemple : Le mythomane.

Cyrulnik (2003a) cité par Joëlle Lighezzelo et Claude De Tychey (2004, pp. 58-63) distingue les mécanismes de défenses « *immatures* » comme la projection ou la fuite dans l'acte agi…) ; les mécanismes de défense « *adaptatifs dans des situations de légitime défense »* permettant temporairement de faire face au trauma (comme le clivage et le déni) mais créant une entrave au développement de la personnalité ; les mécanismes de défense « *constructifs matures dont le sujet peut tirer des bénéfices pendant toute sa vie* », comme la sublimation et la formation réactionnelle contre l'agressivité.

Ces mécanismes de défense aurait pu faire l'objet d'une étude approfondie. Mais cette perspective est entrée en conflit avec l'hypothèse de l'agir des réfugiés comme relevant de la normalité.

6.1.8. La recherche et la création

En dernière analyse, il a semblé opportun de souligner le lent, laborieux, douloureux, mais nécessaire travail de recherche.

Au-delà de l'enjeu universitaire, il s'agit pour le clinicien de prendre soin de sa propre subjectivité, de trouver des cadres de dépôt, de partage et de symbolisation des expériences traumatiques des sujets ; mais certainement aussi des siennes ; voire d'une intrication consécutive aux traces laissées par la rencontre avec la clinique du traumatisme de guerre, souvent écran de traumas anciens ; rencontre de laquelle il est difficile d'en sortir indemne.

De la part des réfugiés, entre désir de rédaction d'ouvrages et confection d'œuvres d'art exposés notamment lors de la journée mondiale des réfugiés, il s'agit sans doute d'une tentative de figuration, de symbolisation d'expériences traumatiques indicibles, impensables et irreprésentables.

6.2. LE TRAUMATISME DU RETOUR/ NON RETOUR : ENTRE PARADOXALITE ET POTENTIALITE

Cette logique a d'abord été pensée à partir de témoignages de sujets rapportant le suicide de proches retournés au pays d'une part, puis grâce aux associations faites à la planche 16 du TAT d'autre part. La perspective traumatique du non-retour a quant à elle été motivée par l'impossibilité des sujets haïtiens de la diaspora à retourner dans leur pays après le séisme du 12 janvier 2010.

Ces sujets-là ont été rencontrés dans le cadre de la recherche « Résilience et processus créateurs chez les enfants et adolescents haïtiens victimes de catastrophes naturelles »[219]. Par « traumatisme du non-retour », il s'agit d'une tentative de désignation de l'état de ces haïtiens de l'extérieur, inopinément rencontrés à Lyon, puis par extrapolation ceux de la diaspora, ne souhaitant pas revenir en Haïti, car ne se sentant pas posséder des capacités et des ressources psychiques suffisantes pour supporter la violence des destructions et ses corollaires.

En somme, outre le retour non souhaité pour des raisons d'insécurité physique et sanitaire, l'hypothèse de la conservation d'une imago de leur pays d'origine non détruit par le séisme s'est progressivement clarifiée.

Sur le plan projectif, contrairement aux autres, la planche 16 du TAT, la dernière du test, ne comporte aucune image, ni aucun objet défini. Du fait de son caractère insolite, à la consigne initiale rappelée par F. Brelet-Foulard et C. Chabert 2003) : « *Racontez une histoire à partir de chaque planche* »[220] est adjointe une autre plus adaptée : « *Jusqu'à présent, je vous ai présenté des images qui représentaient des personnages ou des paysages, maintenant, je vous propose cette planche qui est la dernière : vous pourrez me raconter l'histoire que vous voudrez* ».

---

[219]Cette recherche, dans laquelle je suis engagé en tant que chercheur permanent (2010-2014) est financée par l'Agence Nationale de le Recherche (A.N.R.). D. Dérivois en assure la coordination scientifique. Cette recherche regroupe, l'Université Lumière Lyon2 (partenaire principal), l'Université Paris-13 nord, l'Université d'Etat d'Haïti et EDITEC, un partenaire privé haïtien.

[220]Brelet-Foulard, F., Chabert, C. (Dir). *Nouveau manuel du TAT. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod, 2003, p. 35.

Cette planche est considérée comme réceptacle et dépositaire d'un certain nombre de ratés de la symbolisation. Pour V. Shentoub et ses continuateurs, au niveau manifeste, le sujet est libre de faire toutes les associations possibles : il a «carte blanche». Le contenu latent permet de questionner «*la manière dont le sujet structure ses objets internes et externe et organise ses relations avec eux* » (C. Chabert, 2004)[221].

Le retour : entre traumas et symbolisations potentielles à la planche 16 du TAT.

Des 15 sujets, 3 conditionnent explicitement leur retour au Congo-Brazzaville à un état de paix, de sécurité et de réconciliation entre les principaux belligérants. Sans vouloir y rester, David est le seul à vouloir y retourner afin de « *réactiver les comptes bancaires bloqués* » de sa famille. Les sujets sont donc 11 à s'opposer catégoriquement à un quelconque retour dans leur pays d'origine. Il s'agit donc d'interroger la manière dont le retour est appréhendé et symbolisé à la planche 16 du TAT.

Les 15 sujets s'appuient sur le percept et ou le sensoriel avant de proposer des associations plus ou moins élaborées.

En se bornant à constater le « vide » et l'absence d'images d'une part ; avec l'usage de la dénégation d'autre part, il y aurait chez Dieu-Donné et Alpiniste une sidération de la capacité à associer, à se projeter dans l'avenir, de rêver ou de fantasmer.

Face à l'ailleurs, à l'inconnu relativement inquiétant (le sujet est en effet un des deux à regarder derrière la planche), Alpiniste recourt au clinicien dans une lutte antidépressive : «*Pourquoi c'est vide ?* (Le clinicien hausse les épaules, ne sachant quoi dire, et finalement il lui est signifié que c'est à lui de le dire*). C'est une feuille vierge, je n'ai plus rien à dire là-dessus* ».

Pour Enlevé, Albert et Samy, la quête de « la paix » à l'intérieure et l'extérieur semble être une préoccupation majeure : « *C'est vide, c'est blanc. C'est le signe de la paix. Pas de signe de violence, pas de signe de la haine, pas de signe de la division, mais le signe de la paix, de l'amour fraternel*», associe Samy, un ex-enfant soldat de 19 ans. Cette paix, qui constitue une idéalisation de la représentation de l'objet à valence positive, est d'ailleurs une des conditions du retour pour de nombreux réfugiés. Enlevé, un ex-paramilitaire de 27 ans, ayant activement participé la guerre associe pour sa part : « *Rien, il n'y a rien. Mais je sais que ça signifie quelque chose. Le blanc c'est la couleur de la paix. Il n'y a pas de taches, pas de saletés, rien. C'est le symbole de la paix. C'est vierge, c'est la paix, il n'y a pas de signes de mal ou du sang à gauche et à droite. Je n'aime pas le mal* ».

[221] Chabert, C. (2004). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod, p. 62.

Lorsque la planche n'est pas associée au « bon » objet (l'Etudiant) elle symbolise la finitude chez Franck, 29 ans : «*Ça, c'est un vide absolu. C'est la fin de tout*». Aux frontières du perceptif et du symbolique, il conviendrait de relever la perplexité liée à la question de la finitude. S'agit-il de la fin de la guerre ou la résultante d'une action de néantisation réduisant tout à l'anobjectalité ? Le sujet n'en dit pas plus.

Dans un registre moins sidérant, la réponse de Fred, un autre ex-enfant-soldat de 25 ans : « *Je retrouve l'énergie, l'émerveillement. J'apprécie cette couleur, le beige aussi. C'est tout* » permet de formuler l'hypothèse d'une présence de ressources internes permettant d'entamer, voire de poursuivre un travail de perlaboration du traumatique, dans un retournement passivité/activité.

Pour leur part, David et Soundiata formulent les réponses les plus énigmatiques.

A partir du percept, David élabore une représentation sur la fin de la guerre, dont les conséquences matérielles sont manifestes. Des désirs contradictoires liés au souhait de repartir dans son pays sont alors à l'œuvre. Manifestement, David parle de lui-même, de ses éprouvés, de la manière dont il se perçoit dans le pays d'asile. Il n'y aurait donc plus de distinction entre sujet et narrateur. Par ailleurs, l'analyse de la réponse met d'emblée les cliniciens dans une position inconfortable permettant d'interroger les lapsus.

En effet, lorsque David parle de « revenir »dans son association : *« Des gens ne veulent plus revenir »*, il semblerait que le sujet se soit déjà « retrouvé » au Congo. Mais l'usage du même verbe « revenir » dans la phrase suivante est déroutant : « *Mais ils veulent quand même revenir…* ». David essaye-t-il simplement d'exprimer le besoin d'un lieu, qui ne serait que transitionnel, ni ici, ni là-bas, mais un ailleurs pour commencer le long processus de reconstruction.

En plus des réalités événementielles et psychiques auxquelles les réfugiés ont été confrontés dans le pays d'asile, les candidats au retour sont confrontés aux réalités collectives, sociologiques, politiques et historiques dans leur propre pays. Toutes ces réalités sont des sources de tensions, voire de conflits potentiels.

La réalité individuelle est alors susceptible de se contredire, de se choquer avec la réalité collective des politiciens, des différents belligérants, des organisations internationales, voire des historiens, selon leur appartenance politique. Les faits sont souvent déformés, banalisés, niés, dédramatisés ou au contraire exagérés. Il en est ainsi, dans tous les conflits armés du monde, du nombre exact des victimes de guerres, dont l'exactitude des chiffres est difficilement vérifiable.

L'affaire des « *disparus du Beach* » en est une parfaite illustration. La guerre étant terminée, environ 353 personnes tentent de repartir au Congo-Brazzaville en provenance de la République Démocratique du Congo. Mais elles n'y sont jamais parvenues. Que leur est-il donc arrivé ? La justice congolaise et française tente d'en faire la lumière.

Outre des disparitions, de nombreux sujets ont exprimé leur crainte de repartir au Congo du fait de leur appartenance politique et ethnique, mais aussi pour cause de leur participation active au conflit. C'est précisément le cas des déserteurs de l'armée congolaise, des ex-miliciens et autres rebelles. Par ailleurs, bourreaux et victimes se retrouvent souvent dans les mêmes villes, les mêmes quartiers ; ils se mettent à fréquenter les mêmes services administratifs, médicaux ou sociaux des organisations internationales.

Vivant dans la crainte perpétuelle d'être reconnus, certains bourreaux se sentent persécutés. Il y a par contre chez les victimes réactivation des désirs de vengeance.

Entre négation des responsabilités, dilution de la culpabilité et disqualification des crimes

En plus des événements à très fort potentiel traumatisant auxquels ils ont été confrontés sur le chemin de l'exil, les réfugiés congolais ont appris à vivre avec l'impunité généralisée. La guerre terminée, différentes rencontres ont été organisées par les protagonistes. Qu'elles aient été appelées « *Conférence pour le dialogue national sans exclusive*», ou « *Conférence pour la réconciliation nationale »*, ou que le parlement congolais ait voté des lois d'amnistie générale, les culpabilités des uns et des autres n'ont pas été reconnues. Au contraire, même après avoir reconnu que le Congo-Brazzaville était en guerre civile, qu'un président démocratiquement élu ait été évincé en cours de mandat, la légitimité du nouveau pouvoir a été progressivement reconnue par la Communauté Internationale, notamment par des pays dits « de grande tradition démocratique ».

Si la reconnaissance des crimes contre l'humanité ou des crimes de guerre a entre autre pour but de condamner ne serait-ce que symboliquement les coupables, quels seraient les effets intrapsychiques des lois d'amnistie générale sur les victimes, et même sur les bourreaux ? Comment des milliers de personnes arrivent-elles à survivre dans ce genre de pays dans lesquels les principes démocratiques sont bafoués par des régimes dictatoriaux ? Il y aurait alors chez des personnes subissant ce genre de régimes politiques, qu'elles soient ou non domiciliées dans ces pays, des vécus d'ordre traumatiques. Et chez celles qui les soutiennent quelque chose de l'ordre de la psychopathologie.

Le traumatisme n'est donc pas que la conséquence d'une confrontation réelle aux événements catastrophiques ou dramatiques. Il est aussi le fait d'un lien à l'impensable, à l'irreprésentable, l'inimaginable, l'indicible, mettant en cause le sens, les valeurs, les meurs, etc. Il est donc une autre origine du trauma, celle qui n'est pas strictement liée à la génétique psychique, mais qui provient du pouvoir destructeur de l'environnement et du rapport aux faits culturels des sujets. Il pourrait en être ainsi de ces haïtiens de la diaspora dont le retour est inenvisageable.

Les effets bénéfiques des traumas du retour : travail de deuil et de (re) construction

Confrontés à l'impossibilité de se reconstruire dans un pays d'exil, la nécessité du retour s'est progressivement imposée pour des milliers de personnes, qui se sont volontairement inscrites au rapatriement dans leur pays.

Ce retour souhaité a pu permettre entre autres, d'accepter de nombreuses disparitions ; de rendre hommage aux morts par l'organisation de rituels funéraires non faits pendant toute la durée de l'exil ; de commencer le lent, douloureux mais important travail de deuil ; et la nécessaire reconstruction sociale et psychique. S'il est vrai que la confrontation avec la réalité pourrait avoir une dimension traumatique, ces traumas-là auraient des effets organisateurs sur l'élaboration et la libération de grande quantité d'énergie psychique bloquée ou gelée pendant plusieurs années. S. Freud (1939) défendait déjà l'idée des effets organisateurs et désorganisateurs des traumas.

Mais ici comme ailleurs, de nombreux réfugiés peuvent vivre ou survivre avec la *« culpabilité du survivant »*. La vignette clinique de Soundiata permet d'illustrer une telle assertion.

Soundiata : entre bourreau et victime

Après quelques secondes de temps de latence, Soundiata formule la réponse suivante : *« Le blanc symbolise beaucoup de choses. Il faut être blanc, et ne pas avoir un cœur noir. Un cœur blanc, c'est un cœur qui n'a pas de problèmes, qui n'a pas de tâches. Quand ton cœur est noir, c'est que tu as des problèmes dans ton cœur. On te demande d'avoir un cœur blanc, il faut avoir un compromis après négociation* ».

Une fois de plus le percept sert de support à une association rendant à la fois compte d'une instabilité de limites entre sujet-narrateur et clinicien, et d'autre part entre des modes de fonctionnement hétérogènes, externe et interne. A un niveau plus symbolique, le sujet évoque des restes ou traces de la traite des Noirs et de la colonisation, de même qu'un vécu de culpabilité et la recherche du repentir.

En effet, si la couleur blanche symbolise la pureté, le noir est souvent associé au malheur. C'est notamment le cas lors des rituels liés aux décès. La pratique du deuil est souvent associée au port de vêtements d'une certaine couleur. En Afrique Centrale, le noir prédomine pendant une période déterminée de manière consensuelle. Au terme de cette période, des vêtements de couleur blanche sont portés par le sujet après avoir été purifié au cours d'un bain dans une rivière ou dans un fleuve, lors du rituel dit de « retrait de deuil ». La couleur blanche symbolisant ainsi le renouveau.

Par ailleurs, le signifiant « avoir un cœur noir » a le sens de « être noir de colère », « avoir des idées noires ».

Cette expression signifie par ailleurs « avoir une dent », « avoir de la rancune » à l'égard de quelqu'un, ou encore avoir des pensées médisantes envers un tiers. Dans ce sens-là, la malédiction vient de l'extérieur, en cas de manque de respect à l'égard de ses parents, qui ont le pouvoir de malédiction ; ou de l'intérieur, lorsqu'un interdit est bravé. Dans tous les cas, la malédiction est souvent associée à un vécu de culpabilité. La recherche du compromis se fait alors au cours d'un rituel de purification associant toujours de l'eau, des écorces et autres plantes ayant un pouvoir purificateur.

Sur le plan religieux, la recherche du compromis et de la repentance se fait au cours d'une confession, publique chez les protestants, en tête à tête avec un prêtre chez les catholiques.

Dans tous les cas, celui qui avoue avoir pêché, donc bravé un interdit, transgressé une loi ou celui qui n'a pas été digne se doit de reconnaître sa faute en présence des autorités ou leurs représentants.

En somme, c'est dans l'après-coup, surtout grâce aux épreuves projectives, que la culpabilité de Soundiata se fait jour. Quoi de plus normal que d'éviter d'en parler, l'évocation de faits pouvant susciter la reviviscence de vécus dont le sujet souhaite ne pas se souvenir, laisser derrière soi, mais dont la psyché garde des traces indélébiles. Pour de nombreux réfugiés, au-delà de leur vécu, le trauma pourrait venir de l'intérieur, lorsque les sujets attendent une expérience que les proches ne peuvent plus fournir. Ce serait soit le signe d'une carence criante de l'environnement ; soit encore une défaillance relative à la constitution particulière du sujet, qui exige des rencontres qui ne sont plus possibles dans un contexte familial.

Au-delà du trauma, l'exil comme «espace potentiel» et «transitionnel». (D.W.Winnicott)

Les fins heureuses étant les meilleures, je vais clore mon propos par la réponse donnée par Kolumbo, 36 ans, déserteur des forces armées.

Issu d'une famille très nombreuse, il a été torturé une nuit durant par des miliciens. Après avoir réussi à s'échapper, il a été blessé à l'aine lors d'une rixe. Témoin de l'agonie et du décès d'un proche, il se vit comme un fugitif et se sent en insécurité au Gabon.

De nombreuses plaintes sociales et somatiques le caractérisent : sinusite, maux d'estomac, torticolis. Il associe sa souffrance à son incorporation dans l'armée et à sa désertion, tout en se désignant comme victime d'un système politique. Entre bourreau et victime de guerre, il manifeste en plus un désir de vengeance.

Voici la réponse formulée par Kolumbo : « *C'est neutre, il n'y a rien. Le blanc signifie le clair C'est tout…On peut refaire sa vie. C'est un tableau. On peut réinscrire des choses…Balayer sa vie passée et repartir à zéro* ».

A partir du percept, et sur la base de références culturelles et du sens commun, le sujet met en œuvre un mode de fonctionnement hétérogène. L'interprétation s'achève par une note positive, dans laquelle le sujet projette une idéalisation de la représentation de soi à valence positive, tendant au rêve. L'interprétation du sujet figure à la fois la renaissance, le relèvement, un nouveau départ, quels que soient « les événements que nous subissons » dit-il. Cela passe par la mise à l'œuvre de la pulsion de mort au service de la pulsion de vie. Et lorsqu'à la fin de la passation, il lui est demandé si c'est un de ses principes de vie, Kolumbo répond : « *Ah oui, c'est un principe philosophique de ma vie...Il faut que j'arrive à oublier ce que j'ai été, les endroits où j'ai vécu. Je dois pouvoir faire le vide, reculer pour mieux sauter. Repartir d'un point zéro et refaire ma vie. Il suffit d'avoir la santé. C'est un peu ce que je fais moi…* ».

Au-delà du traumatique, la planche 16 du TAT permet aux sujets de se projeter dans l'avenir, en tentant de symboliser le retour comme un temps nécessaire moins dévastateur, mais plutôt organisateur que les traumas du temps de la guerre et de la fuite.

De manière plus générale, les épreuves projectives permettent une reprise de la capacité d'élaboration et de rêver mise à mal par les traumatismes. Aux acteurs de la guerre en particulier, elles permettent que j'appelle «l'élaboration de la position bourreau/victime» (criminel/victime ; criminel/sujet), qui passe par un travail de re-subjectivation, de différenciation Moi/non-Moi, Sujet/Objet. L'indifférenciation ferait craindre une confusion, voire un «collapsus de la topique interne » (C. Janin.). Le processus de réintégration dans la communauté des humains constitue une autre condition.

6.3. LE TRAUMATISME-MOTEUR

Par travail du «trauma-moteur», G. Bika (2010) désigne :

> *«un processus de transformation du traumatique, permettant des retournements passif/actif ; négatif/positif ; des symbolisations primaires aux symbolisations secondaires…C'est un travail de transformation des effets dévastateurs du traumatique en leur contraire, travail porteur d'une potentialité créatrice. En effet, autant le trauma détruit des vies, autant il permet aux victimes de rebondir avec une plus grande vitalité »*[222].

Dans cette perspective, le trauma n'est pas pensé sous le prima de la négativité. Cette approche permet de penser les effets organisateurs motivés par les différentes formes de désorganisations traumatiques. La pulsion est alors orientée vers la vie, Eros prenant le dessus sur Thanatos. Le mécanisme sous-jacent étant le renversement des pulsions de mort en pulsion de vie.

6.4. QUAND LE TRAUMA ET LA SOUFFRANCE SE « FONT CORPS »

Les élaborations relatives à la place du corps dans l'expression du traumatique pourraient faire l'objet d'un autre travail de recherche. Au regard de la richesse de la clinique rencontrée pendant les nombreuses années passées au service social des partenaires de l'UNHCR, il m'a semblé opportun d'y consacrer quelques lignes.

Néanmoins, avant de rentrer dans le vif du sujet, il conviendrait de se demander quelle est la place du corps dans les dispositifs de prise en charge psychosociale des personnes potentiellement traumatisées dans certains pays d'asile. Comment les symptômes somatiques, considérés dans leurs seuls aspects physiques, et donc uniquement pris en charge par la pharmacologie, sinon, par les pasteurs, les prêtres, ou les « tradithérapeutes » mériteraient-ils d'être compris ?

Cette réflexion est guidée par l'hypothèse classique selon laquelle les manifestations somatiques, survenant dans les pays d'asile après un temps de latence relativement long, seraient des tentatives de liaison (ou de symbolisation) entre le vécu actuel, les traumatismes subis sur le chemin de l'exil, la manière dont le développement psychoaffectif des victimes s'est effectué, et les données archaïques. Ces manifestations représenteraient des actes messagers, qui mériteraient d'être entendus. De manière plus spécifique, l'hypothèse de « *la circularité psychosomatique et traumatismes* » formulée par N. Dumet et A. Ferrant (2009)[223] mérite d'être évoquée. D'abord, quelles sont les différentes conceptions du corps ?

Les différentes approches du corps

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il convient de distinguer les différentes approches du corps. Le sens premier qui lui est attribué est celui qui l'assimile au soma.

---

[222]BIKA, G. (2010). «Le fantôme de son grand-père : mythe, transmissions, symbolisations ». In *Revue camerounaise de psychologie clinique*. Yaoundé : L'Harmattan, p.47-67.
[223] Dumet, N., Ferrant, A. (2009). « Circularité psychosomatique et traumatismes ». In *Psychologie clinique et projective*. Paris : Erès, p. 45-66.

Il est pour la médecine traditionnelle celui qui est parcellisé en différents organes. C'est l'approche anatomo-clinique, voire physiologique.

Dans cette approche, lorsque les organes des patients malades ne sont pas simplement désignés dans les hôpitaux, le corps est considéré comme un tout, une masse physique et physiologique, dont la relative fonctionnalité est susceptible d'être déréglée par une lésion physique, consécutive à un traumatisme physique ou psychique. Ce corps physique et physiologique ne manque pas d'envoyer des messages à celui qui le porte, à celui (ceux ou celles) qui s'en occupe, éventuellement chargé de le réparer en cas de maladies. Il en est ainsi des besoins les plus élémentaires aux plus complexes, qui, en principe, sont satisfaits après qu'ils aient été décelés et interprétés.

Mais cette vision du corps a, surtout à cause des problèmes médico-légaux et juridiques liés aux dédommagements des victimes de guerres, des attentats, et autres accidents ou catastrophes naturelles, montré ses limites. M. De Clerk et F. Lebigot[224] ont d'ailleurs dirigé un ouvrage dans lequel, outres les questions relatives aux traumatismes physiques et psychiques et leurs conséquences, ils développent la question de l'invalidité des victimes ; C. Barrois [225]en parle aussi dans son ouvrage. De nombreuses victimes se sont d'ailleurs constituées en associations pour la défense de leurs droits et intérêts.

La deuxième approche est celle faisant du corps et la psyché un tout. C'est celle de la psychologie somatique. Il s'agit du corps d'appartenance, du corps imaginé ou fantasmé, dont les lésions ou blessures n'atteignent plus seulement le soma, mais aussi le psychisme, donc la personne dans sa totalité. Dans cette approche, les atteintes physiques et/ou psychiques générées par le traumatisme provoquent des failles narcissiques, et sont susceptibles d'être vécues comme des «expériences agonistiques», dont parle D.W. Winnicott dans «*La crainte de l'effondrement*» [226]. En effet D.-W.Winnicott décrit les «*agonies primitives*», qui représentent des expériences de mort psychique, ou d'anéantissement de la subjectivité. Ces expériences génèrent un traumatisme primaire ou secondaire, qui affecte les processus de symbolisation. A la suite de D.-W. Winnicott, W. Bion parle d'angoisses «impensables», et R. Roussillon[227] «d'expériences agonistiques».

Dans cette approche holistique, c'est à travers le corps que s'exprime la souffrance; le corps prenant ainsi la parole, car faute de mots, la parole ne peut se dire.

---

[224] De Clerck, M. Lébigot, F. (2001). *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson.
[225] Barrois, C. (1988/1998). Les névroses traumatiques. Paris : Dunod.
[226] Winnicott, D.W. (1989/2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Trad. Fr. Paris : Gallimard.
[227] Roussillon, R. (1999). *Agonies, clivage et symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France.

A travers des symptômes, considérés comme des mots, le corps traduit les maux de la victime d'un traumatisme. A l'opposé de l'approche précédente, la souffrance du sujet est ici invisible physiquement du moins pour les profanes. Les examens médicaux ne décelant rien d'anormal, cela ne manque pas de provoquer des suspicions de la part de la famille, des employeurs et/ou du corps médical, non avisés sur la question. Encore faudrait-il décoder les messages envoyés par le corps. Et au sujet de la prise en charge par les psychologues, psychanalystes et/ou médecins somaticiens, il conviendrait de s'interroger sur la nature des dispositifs.

La troisième approche, enfin, est celle du corps social. Elle pose la question du corps dans ses relations intersubjectives, voire transsubjectives. C'est toute la question de la filiation qui se trouve être posée. Les guerres fratricides, les génocides, les attentas, les différentes formes de violences d'Etat portent atteinte à ce corps social.

La clinique qui va suivre ne manque pas de questionner ces différentes approches du corps. Ainsi, comme le note J.-M. Elchardus, dans l'ouvrage dirigé par B. Doray et C. Louzoun:

> *«A travers le corps de chacun, c'est l'appartenance à la communauté et à ses constructions symbolique qui est lésée. Le corps atteint par le trauma est certes celui de la personne, selon le statut qui lui est fait ou qu'elle peut se faire reconnaître, mais c'est aussi l'ensemble des liens qui font l'identité sociale de chacun, qui appellent une réparation, qui engagent la responsabilité de l'ensemble de la communauté.»* [228].

Des violences extrêmes aux traumatismes cumulatifs et aux plaintes somatiques

C'est dans le cadre d'un stage en qualité de psychologue stagiaire au service social du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR) au Gabon que je rencontre Maniambu[229], qui m'est transmis par la logisticienne, qui « en a assez de ses nombreuses hospitalisations sans succès », et qui me demande de « faire quelque chose » en ma qualité de psychologue.

Maniambu, 33 ans, de niveau universitaire, marié de manière coutumière, est séparé de faits de sa compagne qui élève, seule, leur 2 enfants, nés pendant le séjour du sujet à Libreville. Maniambu a été évacué de sa ville de résidence vers Libreville pour des problèmes cardio-vasculaires.

---

[228] Doray, B. et Louzoun, C. (1997). *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*. Paris : Eres.
[229] En ipunu, Maniambu désigne à la fois l'épilepsie, l'épileptique et le sujet qui tombe dans les pommes.

Il se plaint « de douleurs atroces dans la poitrine, comme si les artères sont bouchées, de pincements», comme si on lui «versait de l'alcool sur une blessure »; « d'arythmie cardiaque, de perte d'appétit, et d'une fatigue générale ». Maniambu est abattu, désespéré, et garde une grosse barbe.

Lorsqu'il parle de son parcours thérapeutique médical, il avoue faire au moins une « grosse crise par an », et « une petite par mois », au-delà des symptômes quotidiens, qui « s'aggravent pendant les crises ». Maniambu constate avec étonnement les «diagnostics contradictoires des médecins». En effet, « entre arythmie cardiaque, rétrécissement des mitrales, artères bouchées, ou insuffisances cardiaques », Maniambu ne sait pas de quoi il souffre, surtout que les différents examens ne révèlent rien d'anormal.

Maniambu émet deux hypothèses : l'incompétence des médecins ou le dysfonctionnement des appareils. Dans un discours monocorde ponctué par de nombreux silences, Maniambu, très précis sur les dates de ses différentes hospitalisations, fait presque le procès de la médecine.

La prospection de ses crises révèle qu'elles ont lieu, en général dans un lieu public : le marché, la salle de classe, l'église, ou les rues très fréquentées. Même s'il ne tombe pas à la renverse, le scénario est toujours le même. Il réussit à s'agripper à un objet : un poteau, une personne, etc. jusqu'à ce qu'il perde connaissance, et qu'il soit transporté à l'hôpital. L'idée des accidents de conversion hystérique ne manque pas de me traverser l'esprit.

Mais je délaisse volontiers la recherche du diagnostic pour explorer les événements potentiellement traumatisants auxquels il aurait été confronté.

Un long silence après la question sur le chemin de l'exil, Maniambu m'apprend que pendant la fuite, il «a assisté au viol de sa mère, ses sœurs, et ses cousines par des militaires, qui après qu'il ait refusé d'avoir des relations incestueuses avec sa famille lui « avait poignardé à l'aine ». Il affirme que sa mère s'est pendue quelques mois après leur arrivée au Gabon. Quant à ses sœurs et cousines, elles vivent en Afrique de l'Ouest et refusent de le revoir.

A partir de cet instant, avec beaucoup de tact, au fur et à mesure, au terme d'une dizaine de séance parfois réciproquement douloureuse, le « parcours traumatique » de Maniambu a été reconstitué, en respectant ses silences et ses refus. Les faits portent essentiellement sur les massacres, pillages et viols collectifs.

Dans le désordre de la fuite, la famille de Maniambu réussit tant bien que mal à demeurer groupée, mais tombe, à plusieurs reprises, sur des corps déchiquetés. Il est difficile de percevoir des affects lorsque Maniambu détaille les nombreux épisodes potentiellement traumatiques auxquels sa famille et lui, et bien d'autres fugitifs, ont été confrontés.

Maniambu avoue également avoir des problèmes érectiles, des étouffements, des palpitations, des flash-back, des troubles alimentaires, des idées suicidaires. Replié sur lui-même, il a souvent des problèmes moteurs, comme si son corps, ses jambes, notamment, se « bloquaient ». Maniambu évite les fortes odeurs, les odeurs corporelles, les poubelles, etc. Il évite de fréquenter les endroits fréquentés par des foules, notamment les marchés, les églises, etc. Il est aisé de constater que de la clinique de Maniambu épouse bien la symptomatologie du Trouble de Stress Post-Traumatique. Mais il convient, au regard de l'échec de la thérapeutique médicale, de tenter de donner du sens aux principaux symptômes de Maniambu.

Le corps et ses logiques

Au-delà de la causalité, le lien entre la clinique de Maniambu et les événements potentiellement traumatisants auxquels il a été confronté est une évidence.

Et c'est aux représentations symboliques, potentiellement porteuses de sens, et donc d'intelligence, qu'il s'agit maintenant de s'interroger, à travers les différentes modalités d'implication des corps. Il aurait été souhaitable de donner du sens à chaque signe. Mais pour l'instant cinq ont été retenus : la dislocation familiale, les plaintes somatiques, les crises et les « accidents de conversion hystériques », l'hôpital et l'acharnement thérapeutique.

La dislocation familiale est consécutive au suicide par pendaison de la mère, qui n'aurait pas supporté le choc d'avoir été violée en présence de ses enfants et de ses nièces. Dans un autre scénario, les sœurs et cousines de Maniambu ont décidé de ne plus jamais le voir, mettant ainsi en scène une mort symbolique. Il y aurait ici conflit entre le Moi et l'Idéal du Moi, ayant généré, au-delà de la honte, deux formes de passage à l'acte : la pendaison et la fuite.

Et ceci d'autant plus qu'en Afrique, la nudité entre sujets de sexe différent dans les familles « traditionnelles » est un sujet tabou. Il est en effet inadmissible qu'un père voit ses filles nues, même dénudées partiellement comme à la plage. Peut-être l'excitation est-elle tellement grande que le corps social ait mis en place des « garde fous », allant de l'interdiction du port de tenues légères à l'exhibition des corps physiques, surtout ceux des femmes, incitant ainsi le port de robes et autres vêtements ne laissant pas entrevoir les formes, si ce n'est l'interdiction faite aux femmes de serrer la main des inconnus à partir d'un certain âge, voire l'aménagement de lieux réservés à chaque sexe.

En somme, c'est la question de l'angoisse devant la différence des sexes et des générations qui se trouve ici mise en scène. Les problèmes érectiles de Maniambu trouveraient là leur origine, s'il n'est retenu que l'hypothèse de la malédiction du garçon qui voit la nudité de sa mère. Or, le sujet ayant reçu un coup de couteau à l'aine, il est probable que cet acte ait pu jouer un rôle moteur dans la constitution de ses problèmes érectiles. Enfin il conviendrait d'envisager l'hypothèse de la castration symboligène et réelle de tous les traumatismes auxquels Maniambu a été confronté.

Les plaintes somatiques, expression de la souffrance de Maniambu, sont déposées chez des médecins non somaticiens, comme le faisait remarquer J. Furtos[230], dans une logique pour ne pas savoir, comme tous les mécanismes de défenses. Je rappelle que c'est aussi à la logisticienne qu'il s'est d'abord confié, avant qu'il me soit adressé. De nombreuses séances de reconstruction de son histoire tourneront d'ailleurs autour de ses difficultés sociales, évitant, semble-t-il, inconsciemment, de parler de ce qui nous préoccupait : ses plaintes. Multiformes, porteuses de sens divers, ces dernières représenteraient différents moments des vécus agonistiques auxquels Maniambu a été confronté sur le chemin de l'exil.

C'est notamment le cas du refus de consommer de la viande, des fortes odeurs et des odeurs corporelles qui ne manquent certainement pas de lui rappeler les corps déchiquetés, en état de décomposition et de putréfaction sur lesquels les fugitifs sont souvent tombés. Il en de même des flash-back et de tous les stimuli associés aux épisodes traumatiques.

Les pincements et les douleurs cardiaques seraient autant le signe que la réactivation d'un cœur qui « agonise », surtout à l'approche des dates anniversaires de la scène de viol, l'arrivée au Gabon et la pendaison de la mère.

Ces associations n'ont été faites que plus tard. Jeune psychologue, le lien aux dates anniversaires n'avait pas été établi séances tenantes.

Maniambu a été orienté, accompagné, à sa demande, vers le C.N.M.M., mais à la suite d'une réaction thérapeutique négative, les séances de psychothérapie ont été abandonnées… Plusieurs mois plus tard, Maniambu bénéficie d'une évacuation sanitaire dans un pays européen. A la surprise du service social, il a réussi à tromper la vigilance du service de la protection de l'UNHCR en faisant passer pour sa femme sa cousine chez qui il vivait. L'hypothèse d'une gratification en guise de reconnaissance pour avoir pris soin de lui pendant sa longue période agonistique a été envisagée. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait jamais donné de nouvelles à personne, ni à la logisticienne avec laquelle s'était nouée une relation quasiment filiale.

---

[230] Conférence organisée par la Société Rhône-Alpes de Psychosomatique (SRAP), le 13 décembre 2006 à Lyon.

6.6. VERS LA MODÉLISATION D'UN APPAREIL PSYCHIQUE DES LIENS INTER-INSTITIONNELS HUMANITAIRE

L'élaboration d'un appareillage psychique inter-institutionnel humanitaire a été motivée par l'observation du fonctionnement de l'U.N.H.C.R., mais surtout par le type de relations que cette organisation a entretenu/entretient avec les partenaires d'exécution de son programme en faveur des réfugiés et demandeurs d'asile au Gabon. Ces relations étaient d'emblée déséquilibrées, du fait d'un lien financeur/financé, plaçant les partenaires dans une relation dissymétrique, de dépendance financière et matérielle, voire de subordination. Une telle posture était renforcée par des représentations de relations dominant/dominé, à telle enseigne que pour justifier les limites de son pouvoir décisionnel face aux demandes des collègues, voire des réfugiés, le responsable d'un partenaire s'en était allé à utiliser une maxime ouest-africaine affirmant : «*la main qui donne est au-dessus de celle qui reçoit*». Il n'était pas rare non plus que des partenaires soient infantilisés du fait de manquements dans la gestion financière ou administrative. De nombreuses décisions ne pouvaient donc pas être prises sans en référer aux supérieurs hiérarchiques de l'U.N.H.C.R.

Par ailleurs, les organigrammes institutionnels et l'observation de circuits de l'aide social ont permis de relever différentes instances décisionnelles, assimilables aux instances psychiques. La description de ces circuits permet une meilleure représentation desdites instances, que je propose de penser à trois niveaux. Au premier plan se trouvent les réfugiés reconnus. Ils représentent le Ça.

Des demandes de toute sorte émanent de leur Ça en direction de leur Moi. A ce niveau s'opère une première sélection, du fait des défenses de leur Moi.

Les demandes acceptables sont soumises à l'appréciation de leur Surmoi. A ce niveau s'opère un second tri sélectif, avant que les demandes ne soient formulées aux différents partenaires, en fonction de leurs spécialités.

Au second niveau se trouvent symétriquement les différents partenaires d'exécution des programmes de l'U.N.H.C.R. En fonction de leurs natures, les demandes peuvent être traitées par les travailleurs sociaux ; le coordonnateur du service social ; le chef de mission du partenaire concerné ; ou encore au cours d'une commission d'attribution des aides sociales. Idéalement, tous les partenaires impliqués dans la gestion du programme de l'U.N.H.C.R. en faveur des réfugiés siègent à ladite commission. Globalement, ces différentes instances décisionnelles constituent le Moi.

Cependant, l'appréciation de la demande par le professionnel se fait en fonction de ses propres instances psychiques. A plusieurs égards, le coordinateur et le chef de mission représentent des instances surmoïques du travailleur social, de même que celles de l'ONG.

Au troisième niveau se trouve l'U.N.H.C.R. Ce sont les responsables de cette institution qui choisissent leurs partenaires, de même que les moyens financiers qui leur sont alloués. L'U.N.H.C.R., peut, en fonction de l'appréciation du travail réalisé par les partenaires, les classer sur listes verte, rouge ou noire. Les O.N.G. classées sur liste noire sont définitivement bannis de toutes formes de partenariat, y compris avec toutes les autres instances onusiennes. Il s'agit donc posture Surmoïque.

A ces trois niveaux pourrait s'adjoindre une position Méta-Méta, représentée par les principaux bailleurs de fonds, constitués de grands pays donateurs et de grandes fondations. Toutefois, la majorité des pays membres contribuent au financement de l'O.N.U. et de ses organisations internationales.

En somme, à partir du modèle de l'appareil psychique groupal de R. Kaës je tente de modéliser un appareillage psychique humanitaire. D'un point de vue topologique, fonctionnel et processuel, il y a trois instances : les «instances onusiennes», représentées sur le terrain par l'ensemble des «UN-pour» (UN-hcr ; Onu-sida ; Unicef ; PNUD, ...) ;

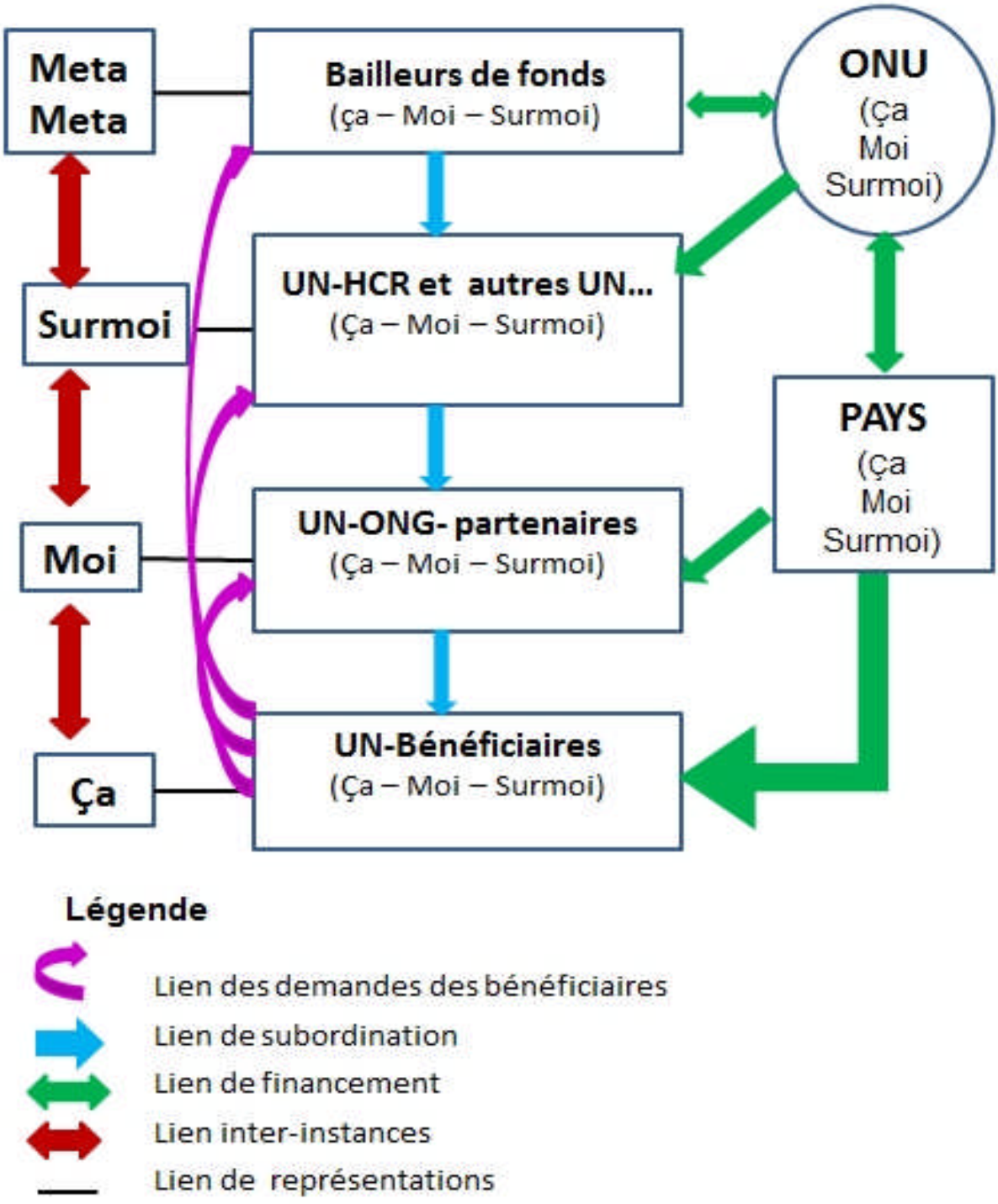
les «instances ongéènnes», représentées par l'ensemble des «UN-partenaires» : ONG partenaires opérationnels ou d'exécution des programmes des Nations Unies ;

et les instances des bénéficiaires, «UN-bénéficiaires» , représentés par les pays et toutes les personnes bénéficiant des différentes formes de protection, d'assistance et d'aides du système des Nations Unies. Ces trois niveaux, ces trois instances représentent respectivement le Surmoi, le Moi et le Ça. La description du circuit des aides sociales ou financières montrent qu'il y a du Surmoi et du Moi dans le Ça ; du Surmoi et du Ça dans le Moi ; et du Ça et du Moi dans le Surmoi.

Dans le même sens, une modélisation du fonctionnement de l'O.N.U. et notamment de son conseil de sécurité pourrait être proposée. Si un pays doit être «sanctionné», c'est à l'ONU que se prend la décision. Ce sont aussi les Instances Onusienne qui classent les pays en « Pays Riches », «Pays Emergents» et «Pays pauvres» ; «Pays très sûrs», «Pays stables» et «Pays instables», etc. Une telle représentation/catégorisation pourrait paraître réductrice. Mon projet consiste à complexifier les modalités de fonctionnement, en ayant conscience qu'il s'agit d'un Idéal du Moi, sans doute utopique ; et qu'il y a du Ça, du Moi et du Surmoi dans toutes les catégories.

Le schéma suivant permet une représentation globale de la modélisation de l'appareillage psychique régissant les liens inter-institutions et inter-instances.

Schéma 1 : Modélisation d'un U.N appareillage psychique humanitaire



CONCLUSION

Conclure n'est pas une tâche aisée. Cette dernière est pourtant nécessaire pour rendre compte de l'état de ses réflexions, de même que pour constater leur inachèvement.

Le traumatisme de guerre et la destructivité ont constitué les vertextes de ce travail. Alors que sur le plan formel 7 sujets ne font aucune allusion au traumatique, ils sont 10 chez lesquels une porosité de limites entre le sujet et le narrateur a été relevée, permettant de renforcer l'hypothèse d'une fixation au traumatique. Chez les sujets se laissant déborder par le traumatique, la confusion est telle qu'il n'y a plus aucune barrière entre « ce qui s'est passé » et «ce qui se passe ». Chez les sujets n'étant pas parvenus à lier les représentations aux affects, les méthodes projectives ont permis, au moins a minima, d'amorcer la perlaboration des vécus traumatiques ; de même que l'actualisation de fragilités archaïques. Le traumatique de guerre constitue donc un écran.

La destructivité est attribuée à un tiers, qui prend la figure du « tiers-malfaisant », du bourreau ou du bouc-émissaire selon les cas. La problématique bourreau/victime est relevée chez des sujets dont les identifications sont ambigües, éventuellement confuses, du fait de la co-reconstruction au sein de la psyché, de ces deux figures. Lorsqu'elle n'est pas adressée à un semblable, la destructivité est projetée et déplacée sur des animaux et des végétaux. Elle s'observe en outre par des réponses crues à caractère sexuel ; quand elle n'est pas projetée sur des êtres parahumains.

Au niveau topique, la culpabilité est inconsciente, préconsciente, parfois consciente. Face à la défense, des mouvements d'attaque sont retournés en leur contraire. Avec l'apaisement qui succède aux conflits peuvent alors se nouer des liens intersubjectifs étayant. A défaut, les sujets ont recours au clinicien, à des formes d'étayage telles que les divinités voire d'autres procédés antidépressifs.

Les logiques de survie se déclinent en victimisation et logiques victimaires ; bourreaux et boucs-émissaires ; triomphalismes et engagements ; honte et culpabilité ; errance ; silence ; recherche, résilience et création. La somatisation constitue une autre déclinaison.

Les effets du traumatique sont souvent pensés sous le primat de la négativité. L'hypothèse du trauma-moteur a été envisagée et soumise à la clinique.

Rencontre insolite à la limite du traumatique pour le clinicien-chercheur, la confrontation à la clinique du traumatisme aura été une expérience de limites entre réalités externe et interne ; entre réel et fantasme; dedans/dehors; dicible/indicible; limite aussi entre le pulsionnel et le libidinal ; entre répétition-répétition et répétition symbolique, symboligène, métaphorisée, donc porteuse de sens possible; limites entre instrumentalisation et nécessité, entre besoins sociaux et vitaux. Bref, limites entre le normal et le pathologique.

Enfin, il est apparu nécessaire de penser un méta-cadre, un appareillage psychique des liens interinstitutionnels ayant permis de rencontrer les réfugiés de guerre.

Au moment de ranger momentanément mon écritoire, ma plume et mon calepin, je suis traversé par des sentiments mitigés : incomplétude, inachèvement, renoncement…mais aussi par l'espoir et les possibilités de développement, des pans de ce travail laissés en jachère, mais aussi par le regard, relativement novateur, par lequel je propose de penser la reconstruction psychique des réfugiés de guerre dans les pays d'asile.

Clore ne serait-ce que momentanément un travail de recherche, c'est accepter de renoncer, de laisser en souffrance d'élaboration, en veille, des pans de sa réflexion, en attendant que des connexions se fassent, que la lumière éclaire les parties ombragées de son processus créateur et que des résistances soient levées. C'est aussi présenter l'état de sa réflexion à un moment donné de son parcours universitaire, professionnel, personnel, en fonction des pesanteurs.

Dans cette recherche, l'exil et l'asile sont pensés comme des topiques nécessaires pour se reconstruire. La proximité géographique, historique, linguistique et culturelle pourrait, bien que l'inconscient ignore le temps, rappeler des souvenirs traumatiques, constituant ainsi un autre temps de répétition traumatique.

Dans tous les cas, telle la réalisation d'un fantasme d'auto-engendrement, l'Ailleurs, proche ou lointain, offrirait la possibilité de choisir sa mère, l'environnement dans lequel le sujet souhaite se reconstruire, en offrant les possibilités d'un nouage de liens nouveaux, le passage de filiations biologiques et sociologiques aux filiations symboliques.

L'on devrait laisser la possibilité aux exilés de choisir le pays dans lequel ils souhaitent se reconstruire, et ne pas le leur imposer comme cela est souvent le cas. Cela serait une forme de re-subjectivation. La logique sous-jacente serait : « ici, là-bas, ou ailleurs », sortant ainsi des logiques binaires enfermant les réfugiés dans un « ici ou là-bas ». Du côté de l'idéal, il s'agit pour les réfugiés de se reconstruire indépendamment du pays dans lequel ils se trouvent. A condition que cet ailleurs soit voulu, choisi et non imposé.

La mise en place d'un dispositif d'accompagnement, d'encadrement du retour s'avère alors nécessaire. Ce dispositif consisterait à donner aux réfugiés la possibilité de revenir dans leur pays d'origine, d'y rester, de s'y réinstaller, même s'ils souhaitent s'installer à l'étranger ; changer d'identité, de nationalité.

L'expérience désubjectivante ayant permis de quitter la mère-patrie d'origine dans la précipitation, sans y avoir été préparé, dans l'insécurité, le retour sur la scène traumatique, serait cette fois encadré. Cette expérience se déroulerait dans un environnement sécurisant, contenant, contrairement aux conditions de la fuite. Le retour leur permettrait, dans un renversement passif/actif, une réparation, une restauration des objets internes fissurés, effractés, éventuellement, à partir d'une réparation des objets externes : rituels, réparations de maison, de villages et autres objets conteneurs, et de tout ce qui symbolise le Moi-peau.

La retraumatisation serait alors nécessaire, motrice même, au risque d'un effondrement nécessaire. Il s'agirait là d'un traumatisme nécessaire, réparateur, organisateur. C'est en cela que le trauma du retour serait constructeur. A plusieurs égards, un tel cheminement serait comparable à une psychanalyse, qui se ferait non pas dans le cabinet du psychanalyste, mais topologiquement, sur la scène traumatique.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES

1. OUVRAGES ET THESES

Association Américaine de Psychiatrie. Manuel Diagnostique et statistique des Maladies Mentales, IVème version.

ALTOUNIAN, J. (2000). *La survivance. Traduire le trauma collectif*. Paris : Dunod.

Anzieu, D. (1974/1985). *Le Moi-peau*. 2ème édition. Paris : Dunod.

Balier, C. (1995). *Psychanalyse des comportements violents*. 3ème éd. Paris : Presses Universitaires de France.

Barrois, C. (1988/1998). *Les névroses traumatiques*. 2ème éd. Paris : Dunod.

Bénony, H., Chahraoui, K. (1999). *L'entretien clinique*. Paris : Dunod.

Bitsi, J.-A. (2005), Processus de symbolisation et appartenances culturelles. Représentations de la maladie mentale et thérapies. Le cas du Gabon, Thèse de doctorat non publiée, Université Lumière Lyon 2.

Borlant, H. (2011). *Merci d'avoir survécu*. Paris : Seuil.

Chabert, C. (2004). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod.

Ciccone, A. (1998). *L'observation clinique*. Paris : Dunod.

Couchard, F. (1999). *La psychologie clinique interculturelle*. Paris : Dunod.

Damiani, C. (1997). *Les victimes. Violences publiques et crimes privés*. Paris : Bayard.

De Clerck, M. Lébigot, F. (2001). *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson.

DE MIJOLA, A. Dictionnaire encyclopédique de la psychanalyse.

Doray, B. et Louzoun, C. (1997). *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*. (Dir.) Paris : Eres.

Freud, S. (1926/2005). *Inhibition, symptôme et angoisse*. 6ème éd. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1938/2001). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S., Breuer (1895/1965). *Etudes sur l'hystérie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. *L'inquiétante étrangeté et autres textes*. Trad., Fr., Paris, Gallimard, 2001.

Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés*. Ramonville Saint-Agen : Eres.

Janin, C. (1999). *Figures et destin s du traumatisme.* 2ème éd. Paris : Presses Universitaires de France.

Kaës, R. (1976/2010). *L'appareil psychique groupal*. 3ème édition. Paris : Dunod.

Kaës, R. (1993). Le groupe et le sujet du groupe : éléments pour une théorie psychanalytique du groupe. Paris : Dunod.

Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1967/2004). *Vocabulaire de la psychanalyse*. 4ème éd.. Paris : Presses Universitaires de France.

Le Petit Larousse illustré.100ème édition, 2005.

Muzio, E. (2006). Vers une Approche Neurologique Intégrée de la Personnalité à Travers le Rorschach en gériatrie et dans la Démence de Type Alzheimer. Thèse de doctorat. Université Paris X-Nanterre.

Douville, O. (2006). *Les méthodes cliniques en psychologie*. (Dir.). Paris : Dunod.

Rausch de Traubenberg, N. (1970/2006). *La pratique du Rorschach*. 3ème édition. Paris : Presses Universitaires de France.

Pascal Roman (1991). Le détail blanc dans le test de Rorschach et l'expression projective des ruptures précoces du Moi. Contribution à une interprétation psychodynamique. Thèse de Doctorat de Psychologie, Université Paris V.

Roman, P. (2007). *Projection et symbolisation chez l'enfant*. (Dir.) Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France.

Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*. Paris : Dunod.

Rubin, G. (1998). *Travail de deuil, travail de vie*. Paris : L'Harmattan.

Tisseron, S. et al. (2004). *Le psychisme à l'épreuve des générations.* Clinique du fantôme. Paris : Dunod.

Unicef (2000). La situation des enfants dans le monde.

Winnicott, D.W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.

Winnicott, D.W. (1989/2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Trad. Fr. Paris : Gallimard.

2. ARTICLES ET ACTES DE COLLOQUES

Bertrand, E., Tsokini, D. (2005). « Enfants du Congo-Brazzaville ». In Les cahiers du Groupe de Recherche et d'Application des Concepts Psychanalytiques à la Psychiatrie en Afrique Francophone. Paris : L'Harmattan, p. 169-180.

Bokanowski, Th (2002). « Traumatisme, traumatique, trauma. Le conflit Freud/Ferenczi ». In *Revue française de psychanalyse*, 2002/3, 66.

Bokanowski, Th. (2005). Le concept de trauma chez S. Ferenczi. In Brette, F., Emmanuelli, M., Pragier, G. (Dir.). *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 27-42

Brelet-Foulard, F. (2004). « De Freud à Winnicott, plaidoyer pour l'agir ». In *Psychologie clinique et projective*. Paris, vol.10, p. 6-29.

Chouvier, B. (2008). « L'acte symbolique : donner un corps au fantasme ». In Chouvier, B., Roussillon, R. (Dir). *Corps, acte et symbolisatio*n. *Psychanalyse aux frontières*. Bruxelles : De Boeck, p.7-20.

Ciccone, A. (2001). «Enveloppe psychique et fonction contenante : modèles et pratiques». In *Cahiers de psychologie clinique*, 2, 2001, n° 17, p.81-102.

Crocq, L. (1996). « Critique du concept d'état de stress post-traumatique ». In *Perspectives Psychiatriques*, volume 36, n° 5, p. 363-376.

Crocq, L. (2001), « Perspectives historiques sur le trauma ». In De Clercq, M., Lebigot, F. et col. *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson, p.23-64.

Dahoun, Z.K.S. (1998). « Conception interactive des rapports entre psychisme et culture ». In Kaës, R. *Différences culturelles et souffrance de l'identité*. Paris : Dunod, p.212.

De Clercq, M. (2001), « Répercussions psychiatriques et psychosociales à long terme ». In De Clercq, M., Lebigot, F. *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson, p. 103-115.

Douville, O. (2006). « La médiation projective: notes sur des usages actuels du Rorschach et du TAT ». In Douville, O. (Dir.). *Les méthodes cliniques en psychologie*. Paris : Dunod, p.117-145.

Douville, O. « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social ». In *Cliniques méditerranéennes*, 1/2001 (n°63), p.239-262. URL : www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2001-1-page-239.htm, consulté le 3 avril 2011.

Duez, B. (2002). « L'indécidabilité, un modèle génétique du traumatisme ». In *Perspectives psychanalytiques*, 41, 2002, p.113-118.

Ellis, D.W., Zahn, B.S. (1985). « Psychological functioning after severe closed injury ». In *Journal of Personnality Assessment*, 49, 2, p.125-128.

Ferenczi, S. (1933). « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant ». In *Œuvres complètes, IV (1927-1933)*. Paris : Payot, p. 125-135.

Ferenczi, S. (1934). «*Réflexions sur le traumatisme* ». In *Œuvres complètes, IV (1927-1933).* Paris : Payot, p. 139.

Freud, S. (1895/2002). « Esquisse d'une psychologie scientifique ». In *La naissance de la psychanalyse*. 8ème éd. Paris : Presses Universitaires de France, p. 366.

Freud, S. (1896b /1973). *Névrose, Psychose et Perversion*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1919/1984). « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre ».In *Résultats, Idées, Problèmes*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1920/2001). « Au-delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p. 78.

Freud, S. (1920/2001). «Au-delà du principe de plaisir». In *Essais de psychanalyse*. Trad. Fr. Paris : Petite Bibliothèque Payot, p.48-128.

Freud, S. (1920/2005). « Deuil et mélancolie ». In *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, p.145-171.

Gampel, Y. (2003). « Violence sociale, lien tyrannique et transmission radioactive ». In Ciccone, A. et al. *Psychanalyse du lien tyrannique*. Paris : Dunod, p.105-125.

Gornay, B. « Le président de l'Amicale des déportés espagnols n'avait jamais été déporté ». In *Le monde*, 13 mai 2005, p.1.

Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (1951). *Convention et Protocole relatifs aux statuts des réfugiés*. Genève : Service de l'information du H.C.R.

Kaës, R. (1976a). «Analyse intertransférentielle, fonction alpha et groupe conteneur ». In *L'évolution psychiatrique*, t. XLI, p. 239-247.

Kaës, R. (1979), «Introduction à l'analyse transactionnelle » In Kaës et al. *Crise, Rupture et Dépassement*. Paris : Dunod, p. 1-8.

Kaës, R. « Préface ». In Godard, M.-O. (2003). *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés.* Ramonville Saint Agen : Eres, p.9-15.

Maquéda, F. (1999). « Vulnérabilité partagée et sollicitude tempéré ». In Maquéda, F. (Dir.). *Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p.7-19.

Métraux, J.-Cl. (1999). « Au temps du silence, la nosographie reste muette. Les syndromes post-traumatiques en question ». In Maquéda, F. (Dir). *Traumatisme de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, p.41-66

Minkowska, F. et Fusswerk, M. (1956/2003). « Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales ». In Minkowska, F. *Le Rorschach. A la recherche du monde et des formes*. 2ème éd. Paris : L'Harmattan, p.193-207.

Roman, P. (1992), « Structuration narcissique et état-limite de la personnalité du délinquant. Psychopathologie des enveloppes psychiques au Rorschach ». In *Journées d'automne de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Rennes : 21, 22 novembre 1992.

Roman, P. (1996). « Blanc au Rorschach et psychopathologie du Moi-peau ». In *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 1996, vol. 46, p.139-143.

Roman, P. (2004). «La violence sexuelle et le processus adolescent. Dynamique des aménagements psychiques, des auteurs aux victimes de violence sexuelle. L'apport des méthodes projectives ». In *Revue Psychologie clinique et projective*, vol.10, 2004, p.113-145.

Roussillon, R. (2007). « Activité « projective » et symbolisation ». In Roman, P. (Dir.). *Projection et symbolisation chez l'enfant. La méthode projective en psychopathologie*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, p.27-36.

Sironi, F. « Maltraitance théorique et enjeux contemporains de la psychologie clinique ». In *Pratiques psychologiques*, n° 4, 2003, p. 3-13.

Timsit, M., Bastin, P. (1985). «L'agressivité meurtrière à travers le test de Rorschach ». In *Actes du colloque de la Société Française du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Nice, 11-12 mars 1985, Psychologie médicale, 1987,19, 4, p. 495-504.

Winnicott, D.-W. (1965). « Traumatisme, culpabilité, régression, individuation ». In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, p. 292-334

Winnicott, D.-W. (1971). « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications ». In *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, p.162-176.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

Altounian, J. (2003). *Ouvrez-moi seulement. Les chemins de l'Arménie*. Paris : Dunod.

Anaud, M. (2005). *La résilience. Surmonter le traumatisme*. Paris : A. Colin.

Anzieu, D., et al. (2003). *Les contenants de pensée*. Paris : Dunod.

Brette, F., Emmanueli, M. (Dir.). *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.

Chabert, C. (1997). *Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique*. 2ème éd. Paris : Dunod.

Chiantaretto, J- F. et al. (2004). *Témoignage et trauma. Implication psychanalytique*. Paris : Dunod.

Chouvier, B., Roussillon, R., et al. (2004). *La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*. Paris : Dunod.

Chouvier, B., Roussillon, R., et al. (2006). *La Temporalité psychique*. Psychanalyse, mémoire et pathologie du temps. Paris : Dunod.

Dérivois, D. (2010). *Les adolescents victimes/délinquants. Observer, écouter, comprendre, accompagner*. Bruxelles : De Boeck.

Dumet, N. (2002). *Clinique des troubles psychosomatiques. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.

Jehel, L., Lopez, G., et al. Psychotraumatologie. Evaluation, clinique, traitement. Paris : Dunod.

Kaës, R., et al. (2005). *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*. Paris : Dunod.

Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe. Activité et travail psychique dans les groupes*. Paris : Dunod.

Kaes, R. (2010). *La parole et le lien*. Paris : Dunod.

Lachal, C. (2006). *Le partage du traumatisme. Contre-transfert avec les patients tra*umatisés. Dijon-Quetigny : La pensée sauvage.

Lighezzolo, J., De Tychey, C. (2004). *La résilience. Se (re) construire après le traumatisme*. Paris : In press.

Marty, F. et al. (2001). *Figures et traitements du traumatisme*. Paris : Dunod.

Puget, J., et al. (1989). *Violence d'Etat et psychanalyse*. Paris : Dunod.

Richard, F., Wainrib, S., et al. (2006). *La subjectivation*. Paris : Dunod.

Roussillon, R., et al. (2007). *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*. Issy-les-Moulineaux : Masson.

Sironi, F. (2007). *Psychopathologie des violences collectives*. Paris : Odile Jacob.

Vacheret, C. (Dir). *Le groupe, l'affect et le temps*. Paris : L'Harmattan, 2007.

TRAVAUX PERSONNELS

1. CONTRIBUTIONS AUX REVUES ET CHAPITRE D'OUVRAGE

Bika, G., Dérivois, D. (2011). «Les logiques de survie en situation post-catastrophiques : le cas d'Haïti». (Soumis en 2011).

Bika, G., Dérivois, D. «Traumas d'un retour au pays natal chez les réfugiés de guerre. Contribution des méthodes projectives». (Soumis en 2010).

Bika, G. (2010). «Le fantôme de son grand-père : mythe, transmissions, symbolisations». In *Revue camerounaise de psychologie clinique*. Yaoundé : L'Harmattan, p.47-67.

Bika, G., Dérivois, D. (2008). « Les traumatismes liés aux processus de démocratisation en Afrique ». (Soumis en 2008).

Bika, G. (2009). « Violences sociales et traumatismes : quelles traces, quelles transmissions intergénérationnelles et quelles logiques de survie potentielles ? ». In Bitsi, J.-A. et al., *Souffrances, traumatismes et violences sociales chez les adolescents guyanais*. Strasbourg : Téaèdre. (A paraître).

2. CONTRIBUTIONS AUX COLLOQUES

Bika, G., Brolles, L. (2010). « Elaboration de la position bourreau-victime dans l'après-coup du traumatisme ». *Congrès International du réseau européen de recherches en méthodes projectives et psychanalyse*. Messine, 7-8 Mai 2010.

Bika, G. (2009). «Violences sociales et traumatismes : quelles traces, quelles transmissions psychiques intergénérationnelles et quelles logiques de survie potentielles ? ». *Colloque international organisé par le Centre Hospitalier de l'Ouest Guyanais*. Saint-Laurent du Maroni : 2-3 avril 2009.

Bika, G. (2008). « Entre bourreaux et victimes : des traumatismes de guerre à l'épreuve du Rorschach et du TAT » [Poster]. In *Actes du Colloque international Affect et Symbolisation*, C.R.P.P.C, Lyon : 11-12 avril 2008.

Bika, G. (2007). « Trauma d'un retour au pays natal ». VIII^{ème} journée doctorale du Séminaire Inter Universitaire Européen d'Enseignements et de Recherches en Psychopathologie et Psychanalyse (SIUEERPP). Rennes-2 : 1er décembre 2007.

Bika, G. (2007). « Le traumatisme dans le champ de l'humanitaire : entre contradiction et complémentarité des approches épistémologiques, méthodologiques et thérapeutiques ». *Journée d'étude doctorale sur la «Contradiction»*. Lyon : 25 mai 2007.

Bika, G. (2006). « Les traumatismes liés à la démocratisation en Afrique : quels obstacles épistémologiques et méthodologiques ». *VII^{ème} journée doctorale du Séminaire Inter Universitaire Européen d'Enseignements et de Recherches en Psychopathologie et Psychanalyse (SIUEERPP).* Nanterre : 2 décembre 2006.

Bika, G. (2005). «Les théories du traumatisme à l'épreuve de la clinique des réfugiés de guerre du Congo-Brazzaville ». VI^{ème} journée doctorale du Séminaire Inter Universitaire Européen d'Enseignements et de Recherches en Psychopathologie et Psychanalyse (SIUEERPP). Strasbourg : 19 novembre 2005.

Brolles, L., Bika, G. (2005). « Distorsion des liens chez les traumatisés de guerre. Perspectives dynamiques ». *XVIII^{ème} Congrès International du Rorschach et des Méthodes Projectives*. Barcelone : 25-30 juin 2005.

3. MEMOIRES ET RAPPORTS DE STAGE

Bika, G. (2004). L'expression de l'agressivité à travers le Rorschach chez quelques réfugiés du Congo-Brazzaville. Mémoire de DEA, Université Lumière Lyon 2.

Bika, G. (2003). Approche clinique de la situation de réfugié de guerre chez quelques adultes du Congo-Brazzaville. Etude réalisée à partir d'entretiens semi-directifs et d'un questionnaire. Mémoire de maîtrise, Université Omar Bongo.

Bika, G. (2001). Approche clinique de la situation de réfugié de guerre du Congo-Brazzaville à travers l'étude de quelques cas d'adolescents Congolais recensés par le H.C.R. au Gabon. Rapport de licence, Université Omar Bongo.

INDEX DES AUTEURS

A

Altounian J., 51, 273, 278
Anastasiadis, 105
Anaut M., 251
Anzieu D., 73, 98, 182, 224, 225, 273, 278

B

Balandier Ch., 63, 274
Balier C., 235, 273
Barrois Claude., 28, 29, 31, 50, 54, 61, 64, 224, 234, 246, 262, 273
Bastin P., 105, 106, 107, 277
Bayle, G., 43
Bénony H., 76, 273
Bika G., 73, 94, 247, 280, 281
Bion W., 46, 59, 262
Bitsi J-A., 208, 273, 280
Borlant H., 250, 273
Brelet-Foulard., 73, 80, 254, 273
Briguet-Lamarre, 105, 107
Broyer G., 23

C

Chabert C., 79, 80, 116, 118, 120, 121, 122, 144, 200, 254, 273, 278
Chouvier, B., 50, 235, 236, 245, 275, 278
Ciccone A., 52, 74, 75, 76, 273, 275
Clercq M., 49, 52, 54, 55, 68, 239, 242, 275
Couchard F., 77, 78, 273
Crocq L., 27, 28, 31, 49, 50, 54, 55, 275

D

Dahoun Z. K.S., 66, 249, 250, 275
Damiani C., 66, 243, 273
De Clercq M., 49, 52, 55, 68, 242, 275
De Clerk M., 262
De Tychey C., 251, 252, 278
Dérivois Daniel, 13, 79, 172, 208, 210, 212, 253, 278, 280
Diamani, C., 242

Duez Bernard., 47, 48, 49, 235, 236, 248, 275
Dumet N., 77, 240, 261, 278

E

E. Muzio E., 95, 274
Eiguer A., 67, 250
Elchardus J.-M., 263
Ellis et Zanh, 95, 275
Exneret J., 95

F

F. Minkwoska et M. Fusswerk, 90
Ferenczi, S., 26, 33, 37, 38, 39, 60, 273
Freud Sigmund., 24, 25, 26, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 42, 52, 63, 144, 257, 273, 275
Furtos J., 265
Fusswerk M., 90, 92, 228, 276

G

Gampel Y., 52, 275
Godard M-O., 52, 53, 224, 239, 273, 276
Granjon E., 54

H

H. Bénony et K. Chahraoui, 76, 273
Heraut J-Ch, 107

J

J.-Cl. Métraux J-Cl., 62, 276
Janin, C., 41, 42, 43, 44, 45, 137, 260, 274

K

Kaës R., 52, 66, 67, 68, 74, 75, 81, 224, 225, 228, 229, 245, 250, 268, 274, 275, 276, 278
Klein M., 63, 249

L

L. Brolles et G. Bika, 94, 280, 281
Laplanche, J., 22, 29, 30, 228, 274
Lester et Perdue, 105, 107

M

Maquéda F., 62, 65, 239, 248, 276
Muzio E., 95, 274

N

N. Dumet et A. Ferrant, 77, 240, 261, 278

P

Parrot et Briguet-Lamarre, 105, 107
Périn-Dureau, 77
Pontalis, J-B., 22, 29, 30, 228, 274

R

Rausch de Traubenberg, 96, 115, 121, 124, 274
Roman Pascal., 13, 47, 49, 74, 75, 77, 80, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 122, 172, 208, 210, 212, 219, 225, 226, 274, 276
Roussillon R., 43, 45, 46, 47, 50, 60, 62, 80, 203, 219, 229, 235, 236, 245, 262, 274, 275, 276, 278, 279
Rubin G., 249, 274

S

Sironi F., 77, 239, 277, 279

T

Th. Bokanowski Th., 24, 25, 26, 38
Timsit, 105, 106, 107, 108, 277
Tisseron S., 229, 274

W

Winnicott D-W, 33, 39, 40, 41, 46, 60, 71, 73, 235, 240, 252, 259, 262, 274

INDEX DES CAS

A

Albert, 8, 88, 119, 123, 124, 206, 207, 224, 240, 257

Alpha, 8, 86, 94, 117, 119, 122, 123, 124, 168, 169, 171, 174, 234, 240

Alpiniste, 8, 84, 117, 118, 119, 123, 124, 138, 140, 224, 234, 235, 240, 241, 256

B

David, 8, 64, 85, 94, 98, 117, 120, 123, 124, 153, 157, 158, 159, 233, 234, 240, 257, 258

Dieu-Donné, 8, 89, 113, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 125, 217, 218, 219, 220, 224, 229, 240, 256

E

Enlevé, 8, 85, 94, 117, 119, 123, 124, 160, 164, 165, 166, 167, 170, 229, 232, 234, 236, 240, 257

Eric, 8, 85, 94, 117, 119, 120, 121, 123, 124, 149, 151, 160, 224, 229, 232, 233, 234, 235, 240, 241

F

Franck, 8, 88, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 210, 211, 214, 233, 240, 257

François, 8, 85, 94, 117, 118, 120, 123, 142, 143, 149, 225, 228, 230, 233, 234, 240, 241

Fred, 8, 87, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 183, 185, 190, 232, 233, 234, 240, 257

K

Kolumbo, 8, 86, 117, 118, 119, 120, 123, 124, 174, 175, 177, 178, 180, 182, 225, 233, 240, 248, 261, 262

L

L’étudiant, 87

N

Narcisse, 8, 88, 117, 118, 120, 123, 124, 214, 215, 225, 229, 234, 236, 240

S

Samy, 8, 87, 98, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 190, 193, 194, 225, 229, 232, 233, 236, 240, 250, 257

Soundiata, 8, 84, 97, 98, 117, 118, 120, 123, 124, 135, 136, 137, 138, 149, 225, 232, 234, 236, 240, 241, 257, 260, 261

TABLE DES TABLEAUX ET SCHEMAS

Tableau n° 1 : Récapitulatif des aspects cliniques et psychopathologiques 78

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (A : modes d'appréhension) 116

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (B : Déterminants) 117

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (C : Déterminants & résonance intime)..... 118

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (D : Contenus) 119

Tableau n° 2 : Synthèse des psychogrammes (E : Contenus / Banalités / Indices passivité /activité) 120

Tableau n° 3 : synthèse des procédés d'analyse du discours (série A)..... 121

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série B)..... 122

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série C)..... 123

Tableau n° 3 : Synthèse des procédés d'analyse du discours (Série E)..... 124

Schéma 1 : Modélisation d'un U.N appareillage psychique humanitaire..... 251